This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

U.S.22653

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

Received 31 Jan. 1888.

LÉGENDES, FANTOMES ET RÉCITS

DU

NOUVEAU MONDE

OUVRAGES DU MÊME :

La République Américaine (1re partie, les Institutions et les hommes), 2 vol. in-8°.

— 2e partie, *Les Trente-Quatre Étoiles* (histoire des territoires et des États), 2 vol. in-8°.

Les Peaux Noires, mœurs et conditions des esclaves, 1 vol. in-18.

Les Peaux Rouges, mœurs et conditions des Indiens, 1 vol. in-18.

Le Roi des Tropiques, fondation des colonies françaises, 1 vol. in-18.

Aventuriers et Corsaires, pages de l'histoire des colonies, 1 vol. in-18.

Les Femmes du Nouveau Monde, récits de voyages, 1 vol. in-18.

Le Trône d'Argent, scènes de la vie américaine, 1 vol. in-18.

La Vie dans le Nouveau Monde, 1 vol. in-18.

Scènes de mœurs et Voyages dans le Nouveau Monde, 1 vol. in-18.

Excentricités américaines, 1 vol. in-18.

Le Roman de Flavio, Naples en 1798, 1 vol. in-18.

Le Médaillier, simples histoires, 1 vol. in-18.

Mlle Topaze, histoire contemporaine, 1 vol. in-18.

Les Poches de mon Parrain, 1 vol. in-18.

SOUS PRESSE :

Les Peaux Blanches, récits du Nouveau Monde.

Nath Bilpoor, scènes de la vie américaine.

Brux.—Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

LÉGENDES, FANTOMES ET RÉCITS

DU

NOUVEAU MONDE

PAR

XAVIER EYMA

TOME II

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
18, RUE DE GRAMMONT, 18
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES ET A LEIPZIG

1863
Droits de traduction et de reproduction réservés

~~1346.24~~
US 22653
HARVARD COLLEGE
JAN 31 1888
LIBRARY.
Bright fund.

LIVRE III

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LE MESCHACÉBÉ DÉCOUVERT

I

L'établissement définitif de la France au Canada ne date guère que de l'année 1663.

Ce glorieux résultat avait coûté bien des efforts, bien des tâtonnements, bien du sang, beaucoup de courage et de persistance de la part des hardis aventuriers qui avaient tenté cette conquête et cette colonisation, beaucoup de dévouement et d'abnégation de la part des missionnaires, aussi courageux que les aventuriers à braver les fatigues, le danger, le martyre. « L'Église et l'armée, dit un historien, déployaient un zèle égal à faire des conquêtes; l'une en gagnant des âmes au Ciel, l'autre en acquérant des territoires qui augmentaient la puissance de la France. »

Trois de ces missionnaires se sont particulièrement illustrés pour avoir coopéré à la découverte du Mississipi ; mais « combien d'autres, » dit un chroniqueur protestant et, par conséquent, peu suspect de partialité, « avaient égalé ceux-ci en charité, en dévotion et dont les noms sont oubliés ! » La part du martyre et des succès des missionnaires, dans l'histoire de la colonisation de la France en Amérique, est comme noyée dans les détails de cette œuvre gigantesque et dramatique, et effacée par les éclatantes prouesses des chevaliers errants de l'Océan et des Déserts ; mais, pour être plus humble peut-être, cette collaboration ne fut ni moins active, ni moins fructueuse, et les figures de ces ardents conquérants d'âmes occupent une place sympathique dans la galerie des héros légendaires du Nouveau Monde.

« Je ne saurais m'empêcher, lit-on dans un document contemporain (1), de rendre ici la justice qui est due aux pères jésuites sur le chapitre des Missions. Rien n'est plus édifiant pour la religion que leur conduite et le zèle infatigable avec lequel ils travaillent à la conversion de ces nations (les sauvages). Représentez-vous, madame, un jésuite, comme un héros de roman, à quatre cents lieues avant dans les bois, sans commodités, sans provisions, et n'ayant souvent d'autres ressources que les libéralités de ces gens qui ne connaissent pas Dieu ;

(1) Relation de la Louisiane ou Mississipi, écrite à une dame par un officier de marine, dans le *Recueil de Voyages au Nord*, tome V.

obligé de vivre comme eux, de passer des années entières, sans recevoir aucunes nouvelles, avec des barbares qui n'ont de l'homme que la figure; chez qui, loin de trouver ni société, ni secours dans les maladies, ils sont exposez tous les jours à périr et à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces pères dans la Louisiane et dans le Canada où plusieurs ont versé leur sang pour la Religion. »

Un trait peut peindre leur dévouement à la cause qu'ils servaient. Un de ces missionnaires avait suivi, par attachement à son œuvre, dans leurs courses vagabondes les épaves d'une tribu indienne dispersée aux quatre vents du Désert par une autre tribu victorieuse. Du fond d'une de ces solitudes, où la pauvre famille chassée de ses villages et de ses territoires avait trouvé un asile provisoire, après deux ans de périlleux voyages à travers lacs, forêts et fleuves, ce missionnaire écrivait à l'évêque de Québec : « Nous sommes ici cinquante, hommes, femmes et enfants, dans la plus misérable des conditions. Pour notre subsistance, nous dépendons de celui qui nourrit les jeunes corbeaux; nous portons notre croix de peines et de douleurs, et avons grand besoin des prières de nos frères chrétiens. »

Le long de ce récit, consacré à la légende du Mississipi, nous trouverons l'occasion de signaler plus d'un acte d'héroïsme des missionnaires et plus d'un martyre à côté de l'épopée des aventuriers qui entreprirent par trois fois la conquête de ce fleuve, la grande route aujourd'hui du commerce et de la richesse aux États-Unis.

LÉGENDES, FANTOMES ET RÉCITS

DU

NOUVEAU MONDE

En parcourant ensemble ces contrées à peine explorées encore, où la guerre seule avait fait quelques profondes trouées, Marquette et Joliet apprirent des Hurons et des Iroquois que dans les régions de l'Ouest il existait une rivière « monstrueusement grande, » que les Hurons nommaient Meschacébé (Père des Eaux), et les Iroquois Mississipi, ou plutôt Namich-si-pou (rivière aux poissons). Le cours de cette rivière, d'après leur dire, était si long, qu'ils ne connaissaient ni sa source ni son embouchure.

Loin d'encourager les deux Français, émerveillés de cette confidence, à entreprendre la navigation du Meschacébé, les Hurons, les y voyant décidés, s'efforcèrent de les dissuader, en leur racontant que les bords et les eaux de ce fleuve étaient habités par des monstres qui dévoraient « les hommes et les canots. »

Soit calcul et regrets de la part de ceux-ci d'en avoir trop dit, ou article de foi chez ces crédules enfants du Désert, tous les Indiens qui avoisinaient le Mississipi, et ceux qui en avaient ouï parler, racontaient la même fable. Le père Hennepin, un des compagnons de La Salle et que nous verrons à sa suite, rapporte (1) que le chef de la nation des Illinois, prétendait que les rives du Mississipi étaient habitées par des peuples barbares et anthropophages, qu'on n'y rencontrait que monstres, tritons, crocodiles, serpents; que le cours du fleuve était fréquem-

(1) *Voyage en un pays plus grand que l'Europe, entre la mer glaciale et le Nouveau Mexique*, par le père Hennepin.

ment interrompu par des sauts et par des rapides, dont les derniers se précipitaient dans un gouffre où les eaux du Mississipi se perdaient pour ne plus reparaître. Le père Hennepin ajoute que vers l'endroit appelé « le cap Saint-Antoine, assez près de la nation des Minorites, » on voit sur un rocher escarpé « des monstres marins et des tritons grossièrement peints, avec du matachia de couleur rouge, et quelques bêtes fauves griffonnées par les sauvages. » Les Indiens racontaient que du haut de ce rocher des Miamis poursuivis par des guerriers Matsigama s'étaient noyés dans le fleuve; « depuis ce temps-là, continue le même auteur, les sauvages qui passent par cet endroit ont accoutumé de fumer et de présenter du tabac à ces marmousets, » afin d'apaiser le *manitou* ou esprit malin.

C'était trop dire pour intimider les uns, assez pour allumer la curiosité des autres. Ni ces sornettes, ni les prières feintes ou sincères des Hurons et des Iroquois n'arrêtèrent les premiers explorateurs dans leur désir de visiter la « grande rivière. »

Le père Marquette ne vit rien de plus, d'abord, dans ce voyage hardi qu'une occasion de parcourir des pays nouveaux où il porterait la parole de Dieu; mais l'ambition de Joliet et de l'intendant de la France au Canada, Talon, allait plus loin. Je ne sais par quel tour de force d'esprit, ils s'imaginèrent que le Meschacébé était le grand canal naturel qui ouvrait par le nord-ouest le fameux passage vers l'Inde, ce rêve fantastique de tous les explorateurs de l'Amérique, depuis Christophe Colomb, et qu'en

remontant à sa source on arrivait tout droit en Chine, tandis que son embouchure devait se jeter dans l'Atlantique. Ce rêve fut de plus longue durée qu'il ne semblait raisonnable. Nous verrons de La Salle donner dans les mêmes imaginations, et soixante ans après lui, dans la relation que nous avons déjà citée (1), on lit : « La Louisiane n'a peut-être point d'autres bornes au nord que le pôle arctique. Le Missouri, d'après les sauvages, prend sa source d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une grande rivière qui a son cours à l'ouest et se décharge dans un grand lac qui ne peut être, en supposant la vérité du rapport, que la mer du Japon. »

Le bon et modeste père Marquette n'y trouva pas à redire; peu lui importait la Chine et peu lui importait le point exact où le Meschacébé déchargeait ses puissantes ondes! S'il n'était pas tout à fait insensible à l'honneur d'attacher son nom à une pareille découverte, il était plus ému encore des services qu'il allait rendre à son pays et à la religion, et il ne se considérait dans cette entreprise que comme un interprète et un intermédiaire évangélique.

Marquette et Joliet partirent accompagnés de quatre Indiens iroquois. La route qu'ils parcoururent, en la pointant aujourd'hui sur la carte, a quelque chose d'effrayant, quand on songe à l'époque où ils l'entreprirent et aux moyens de voyage dont ils disposaient.

(1) Relation de la Louisiane ou Mississipi, par un officier de marine.

Si longue et si pénible que fût cette route, presqu'un jeu pour les touristes d'aujourd'hui, ils ne s'y étaient pas aventurés au hasard ; ils avaient suivi l'itinéraire indiqué par les Indiens, sans se préoccuper du point où ils aborderaient « le grand fleuve. »

« Il est assez ordinaire, dit avec raison un vieux chroniqueur, de voir des hommes intrépides qui affrontent hardiment la mort la plus effroïable dans les combats et dans les voïages dangereux. Ils ne se rebutent point des hazards auxquels ils s'exposent par mer ou par terre. Rien n'est à l'épreuve de leur courage qui les rend capables d'entreprendre tout. Aussi les voit-on souvent réussir dans leurs desseins et venir à bout des entreprises les plus difficiles. Il faut avouer, cependant, que s'ils envisageoient meurement et de sangfroid les périls qu'ils ont à essuïer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y résoudre, et ne formeroient pas leurs desseins avec tant de hardiesse et d'intrépidité. Mais ils considèrent ordinairement les dangers qu'en gros et d'une veüe légère. Et quand ils ont une fois mis la main à l'œuvre, l'occasion les engage insensiblement, et les meine plus loin qu'ils n'avoient cru d'abord. Ce qui fait que bien souvent les grandes découvertes qui se font dans les voïages sont plutôt l'ouvrage du hazard que d'un dessein bien formé. » Ces remarques pourraient s'appliquer très justement à Marquette et à Joliet qui s'en allèrent à la découverte de la « grande rivière, » un peu à l'aveuglette, ignorant quelles surprises les attendaient, à quels dangers, à quelles fatigues ils s'exposaient.

Partis de Québec, ils remontèrent le Saint-Laurent jusqu'à la tête du lac Ontario, traversèrent les immenses étendues de terres dépendant actuellement du Canada occidental (*West Canada*), et qui s'étendent entre le lac Ontario et le lac Huron, du 79e au 81e degré de longitude, remontèrent ce dernier lac dans toute son étendue, passèrent dans celui de Michigan, à l'extrémité nord-ouest duquel ils atteignirent la Baie-Verte (*Green-Bay*), remontèrent la rivière du Renard (*Fox-River*), franchirent des montagnes et s'embarquèrent sur la rivière Wisconsin dont le courant les conduisit au Meschacébé dans les eaux duquel ils entrèrent le 7 juillet 1673, à la grande terreur de leurs guides indiens.

La rivière Wisconsin prend sa source dans un groupe de petits lacs sur la frontière septentrionale de l'État actuel de ce nom et le baigne dans toute son étendue, en courant au sud et au sud-ouest sur une longueur de 600 milles dont 160 sont, aujourd'hui, navigables pour les steamboats; elle se jette finalement dans le Mississipi par le 43e degré de latitude nord, près de la petite ville actuelle de Crawford, dans le voisinage de la vaste contrée qu'on nomme la *Prairie du Chien,* du nom du chef célèbre d'une tribu dont il ne reste plus rien, depuis longtemps, qu'un groupe de petites pyramides que la civilisation envahissante et aveugle de l'Ouest des États-Unis n'a pas eu encore intérêt à détruire. L'embouchure de la Wisconsin, comme celle de tous les tributaires du Mississipi, prend à son approche du fleuve des proportions gigantesques auxquelles ne

répondent pas les dimensions de son cours supérieur.

Marquette et Joliet furent frappés de la majesté du fleuve dont les rives présentaient de vastes solitudes et des horizons de verdure que le regard pouvait à peine embrasser. Le spectacle était nouveau pour les deux Français; leurs yeux ne s'étaient pas encore repus de telles magnificences, et le Saint-Laurent lui-même qu'ils venaient d'explorer sur tout son parcours, n'atteint pas, malgré l'ampleur des contrées qu'il baigne, au grandiose qui saisit le voyageur à l'aspect du Mississipi.

Le caractère de chacun des deux aventuriers se manifesta au moment solennel où ils débouchèrent de la Wisconsin dans le fleuve. A peine eurent-ils posé le pied sur le sol baigné par le Meschacébé, que Joliet s'enfonça dans les plaines et dans les forêts gigantesques qui se déroulaient devant lui, puis gravit les collines et les rochers escarpés pour jouir de la vue de cette conquête que son audace et celle de son compagnon venait de donner à la France. Étreignant de la pensée ces espaces infinis, il y promena son orgueil, sentiment naturel à ce moment, et sa convoitise sondait les entrailles de cette terre vierge, de ces forêts, de ces collines pour interroger leur fécondité.

Le père Marquette, plus humble dans son triomphe, s'était jeté à genoux pour remercier le ciel d'avoir protégé leur entreprise et pour lui demander la force de la poursuivre.

Ils se confièrent ensuite au cours du fleuve et

descendirent ainsi, jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas, au 33e degré 51′ nord, l'espace qui renferme, de l'est à l'ouest du Mississipi, huit des États actuels de l'Amérique du Nord (1). Accueillis avec amitié et respect par les tribus sauvages, ce qui était loin de répondre aux sinistres prédictions des Indiens, et à leurs terribles descriptions de ce fleuve mystérieux, l'un trafiquait tout le long de sa route, l'autre prêchait la parole de Dieu; Joliet satisfaisant les passions cupides, les appétits grossiers des Indiens, Marquette les émerveillant et les charmant par la simplicité des paraboles évangéliques.

Jusqu'où devaient-ils aller de la sorte? Ils l'ignoraient. Le fleuve descendait, descendait toujours, roulant ses ondes impétueuses et se grossissant, chemin faisant, à droite et à gauche, du tribut de vingt autres rivières dont les embouchures s'ouvraient vastes comme des océans, en se jetant dans le Mississipi insatiable.

Parvenus à l'Arkansas, le plus puissant sinon le plus important des affluents du Mississipi après le Missouri, les deux courageux explorateurs s'aperçurent que leurs provisions s'épuisaient; les peuplades qu'ils rencontrèrent alors étaient moins hospitalières que celles qu'ils avaient visitées précédemment; leur idiome n'était plus le même. Fallait-il continuer? Pour Marquette cela n'était pas douteux;

(1) Sur la rive droite, c'est à dire à l'ouest : l'Iowa, le Missouri, l'Arkansas. Sur la rive gauche : le Wisconsin, l'Illinois, le Kentucky, le Tennessee et le Mississipi.

Son œuvre à lui se pouvait accomplir toujours, en tout lieu ; peu lui importait la férocité de ces tribus nouvelles ; peu lui importait la langue parlée par ceux qu'il se proposait de convertir ! Cette langue il l'apprendrait, comme il avait appris celle des Hurons, des Iroquois, des Algonquins. Les privations, les dangers, le martyre même au milieu du désert ne l'épouvantaient pas. Son devoir était de tout braver, de tout souffrir.

Pour Joliet, il en était autrement ; sa mission était plus matérielle, son ambition moins dégagée des intérêts terrestres. Il fut donc résolu que l'exploration du Mississipi se terminerait là pour eux. Ils avaient, d'ailleurs, pu constater un point important, c'est que le Mississipi était le réceptacle de trop grands cours d'eau pour être lui-même un tributaire, et qu'il devait nécessairement aboutir à la mer. Il semblait que, pour le moment, c'était assez de cette grande découverte. Joliet et Marquette se décidèrent donc à remonter le grand fleuve.

Cent trente ans avant les deux explorateurs français, d'autres Européens avaient également abordé les rives du Mississipi, mais à une centaine de lieues plus bas que le point où Joliet et Marquette le découvrirent. Ces aventuriers étaient les héroïques soldats de Ferdinand de Soto ; ils s'étaient contentés d'admirer l'immensité du fleuve au lieu où est bâtie aujourd'hui la ville de Memphis, à l'extremité de l'État du Tennessee ; puis ils l'avaient franchi, défloré seulement du regard cette conquête future, refoulés en chevaliers errants, harcelés par la faim

et les flèches des Indiens, au milieu des déserts de la rive occidentale, et poursuivant une chimère. Ces mêmes soldats avaient descendu au sud pour reparaître sur les bords du Mississipi à l'embouchure de la rivière Rouge, à cinquante lieues plus bas que l'endroit où s'arrêtèrent Joliet et Marquette; là ils avaient perdu leur vaillant général, de Soto, à qui ils donnèrent pour sépulture le Mississipi lui-même. Les débris de cette armée s'embarquèrent sur le fleuve, assaillis encore par une armée de 20,000 Indiens coalisés sous un chef puissant, et débouchèrent dans le golfe du Mexique, en vrais fugitifs.

De la rivière Rouge aux embouchures du Mississipi, les Espagnols n'avaient donc pas pu débarquer une seule fois; cette partie des rives du fleuve étaient restées vierges de toute conquête européenne. Avant les débris de l'armée de Soto, les survivants d'une autre expédition, qui avaient quitté également en fugitifs épouvantés les côtes hostiles de la Floride, avaient entrevu les embouchures géantes du Mississipi où ils avaient tenté de pénétrer, mais dont les éloigna la force du courant qui entraîna au large du golfe leurs frêles embarcations, jouets des tempêtes.

Cent trente ans, ai-je dit, avaient passé sur ces événements, sans qu'il en fût resté ni trace, ni souvenir dans la mémoire d'aucun peuple, et le Mississipi avait continué de rouler ses ondes formidables au milieu des solitudes de ses rives, inconnu et comme caché aux races civilisées.

Comment ces Indiens défiants et craintifs, qui

avaient reçu à coups de flèches et de tomahawks les premiers visiteurs, se montrèrent-ils si bienveillants et si soumis à l'approche de Joliet et de Marquette?

C'est que les premiers, dit un chroniqueur, se présentèrent couverts d'armures de guerre, et la lance au poing, tandis que les seconds remplissaient une mission de paix, l'une commerciale, l'autre religieuse. « Les Indiens se montrèrent pleins de respect pour ce vieux moine à cheveux blancs, lisant son bréviaire, assis au fond de sa barque aventureuse à la proue de laquelle se dressait la longue crosse d'argent surmontée de l'image du Christ promenée dans ces déserts. »

Joliet et Marquette revinrent par la rivière Illinois qu'ils remontèrent en coupant presqu'en diagonale l'État de ce nom, du sud-ouest au nord-est, jusque sur les bords du lac Michigan à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Chicago. Là les deux explorateurs du Mississipi se séparèrent. Le vénérable missionnaire n'avait aucune ambition de gloire ; il n'espérait aucun avantage, n'attendait aucune récompense. Sa part de devoir remplie, il croyait avoir assez fait, et s'enfonça de nouveau dans les Déserts pour aller prêcher parmi les Indiens Miamis. Peu de temps après, il mourut en saint homme, fut inhumé dans une humble fosse sur les bords du lac, et pendant bien longtemps les Indiens crurent que son âme les visitait, preuve qu'ils avaient conservé la mémoire de ses bienfaits évangéliques.

Joliet, lui, était rentré en triomphateur dans Québec. Le *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale, peu

majestueuse alors, de cette petite ville française, au son des cloches qui furent en branle tout un jour.

Le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, en habile courtisan, donna au Mississipi le nom de fleuve Colbert, que le temps a effacé, comme il a effacé presque tous les souvenirs de la France en Amérique, où les fleuves, les rivières, les lacs et les villes ont repris leurs anciennes dénominations indiennes qui ont remplacé les françaises. « En voyant une carte d'Amérique, gravée en 1638, dit M. J. J. Ampère (1), je croyais voir une carte de France. » En effet le lac Ontario (c'est à dire Beau lac) s'appelait lac Frontenac; l'Érié, lac Conti; l'Huron, lac d'Orléans; le Michigan, lac Dauphin; le lac Supérieur, lac Tracy ou indifféremment lac Condé. Nous sommes loin de là aujourd'hui! Dans la Caroline, où l'amiral de Coligni avait tenté d'établir une France protestante, toutes les rivières avaient été aussi baptisées du nom des rivières de la France; le courant a emporté ces appellations sonores. »

Marquette étant mort et Joliet enrichi et absorbé dans de vastes opérations commerciales, il ne fut plus question du Mississipi, qui sembla rentrer dans l'oubli et roula de nouveau, pendant quelques années, ses ondes paisibles à travers ses grandioses solitudes.

Il s'est rencontré, cependant, un homme pour contester à Joliet la découverte dont il partagea l'honneur avec le pieux récollet. Ce contradicteur,

(1) J. J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. Ier.

que l'on s'étonne de rencontrer sur le passage des hardis explorateurs du Mississipi pour leur barrer le chemin de la gloire, a lui-même une part bien grande dans la légende du Meschacébé. Celui-là se nomme le père Louis Hennepin, de l'ordre de saint François. Nous le verrons tout à l'heure à l'œuvre à la suite de Robert de La Salle, accomplissant, en réalité, une tâche assez belle pour n'avoir pas besoin d'usurper un rôle que, pour l'honneur de sa mémoire, l'histoire paraît avoir oublié ou a négligé volontairement de consigner dans ses annales.

Le père Hennepin a publié sur le Mississipi plusieurs relations, toutes sous le même titre que nous avons déjà cité. Dans les unes, il se montre chroniqueur fidèle, enthousiaste de La Salle, modeste plus qu'il ne convient pour ses propres travaux dans cette grande entreprise ; quelques autres de ses récits sont pleins de fiel, de violence, d'invectives contre les mêmes hommes; l'envie y déborde et une sorte de rage indigne d'un tel caractère et d'un tel homme. L'histoire, je le répète, a oublié ou ignoré ces pages passionnées, folles, du père Hennepin, car elle lui a laissé, sans lui en rien marchander, toute sa part glorieuse dans l'œuvre de la découverte du Mississipi. Dans un de ses moments d'aberration, le franciscain s'imagine, affirme et raconte que personne, avant lui, n'a parcouru les rives du Mississipi; que, le premier, il le descendit jusqu'à son embouchure et, le premier, le remonta jusqu'à sa source.

Ce qu'il y a de vrai et de possible dans ces assertions, nous le verrons plus loin; pour le moment

nous nous en tiendrons à ce qui concerne le voyage de Joliet et du père Marquette, et rapporterons la sotte négation d'Hennepin. Convaincu de ce qu'il appelait son droit sur le Mississipi, il s'exprime ainsi (1) : « Pendant que j'étois à Québec, on me dit que le sieur Joliet avoit autrefois été sur ce fleuve Meschasipi, et qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pu passer au delà de ces monstres (ceux dont les Indiens avaient tant parlé aux explorateurs), en partie à cause qu'il en avoit été effraïé, et en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols : mais je dois dire ici que j'ay voïagé souvent en canot avec ledit sieur Joliet sur le fleuve Saint-Laurent, et même dans des temps fort dangereux par les grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très bon canoteur. J'ay donc eu occasion de lui demander bien des fois si, en effet, il avoit été jusqu'aux *Akansas* (*sic*). Cet homme qui avoit beaucoup de considération pour les jésuites qui étoient Normands de nation (parce que son père étoit Normand) m'a avoué qu'il avoit souvent ouï parler de ces monstres aux Outaouats, mais *qu'il n'avoit jamais été jusque là et qu'il étoit resté parmi les Outaouats et les Hurons* pour la traite des castors et des autres pelleteries. » Mais du vénérable père Marquette, Hennepin ne dit mot. De franciscain à récollet, il eût été hardi de s'ac-

(1) *Relation d'un voyage en un pays plus grand que l'Europe*, entre la mer glaciale et le Nouveau Mexique.

cuser de mensonge! Malgré les dénégations du père Hennepin, Joliet et Marquette sont demeurés les véritables explorateurs du Mississipi, de l'embouchure de la Wisconsin à l'embouchure de l'Arkansas.

II

Le Capitole de Washington-city, qui est à la fois l'unique Musée et le Panthéon des États-Unis, renferme dans sa partie dite la Rotonde, entre les médaillons de Christophe Colomb, de Cabot et de Walter Raleigh, celui d'un Français, Robert Cavelier de la Salle, le plus grand colonisateur que la France ait eu à son service après Champlain, et qui donna à son pays le plus vaste territoire qu'aucune nation ait possédé dans l'Amérique du Nord.

Robert Cavelier était né à Rouen en 1640. Il avait été élevé par les jésuites et devait entrer dans les ordres, un peu contre son gré sans doute, puisqu'à la mort de son père, il jeta le froc aux orties.

Cette détermination ne marqua pas comme une mauvaise note dans sa vie, même aux yeux des religieux qui furent les compagnons de ses entreprises. L'un d'eux, le bilieux père Hennepin, dont l'hommage ne saurait être suspect, s'exprime ainsi sur son compte à ce sujet : « Le sieur de La Salle m'a

conté bien des fois pendant que nous étions ensemble au fort Frontenac, avant le temps de nos découvertes et même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit jésuite, les pères de cette société faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premières années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques et des funestes avantures arrivées à ceux qui avoient déserté de leur compagnie, afin d'y faire demeurer ceux qui étoient une fois entrez. Je dois cette justice au sieur de La Salle qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépôt, pendant un voïage qu'il fit en France, et que je restoi au fort de Frontenac, que sa sortie de la société s'étoit faite du consentement de ses supérieurs, et qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite pendant qu'il avoit été parmi les jésuites. Il me montra une lettre du Général de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit que ledit sieur de La Salle s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de péché véniel. » Le père Hennepin était dans un de ses bons moments quand il écrivait ceci, et, sous sa plume, l'hommage n'est pas d'une médiocre valeur pour la mémoire de La Salle.

A sa sortie des jésuites, se trouvant dans le monde sans fortune, ambitieux, avec un esprit aventureux, et inquiet, avide de gloire et de richesse, de La Salle passa en Amérique et arriva au Canada en 1673, avant le retour de Marquette et de Joliet de leur expédition sur le Mississipi.

Une fois dans le Nouveau Monde, de La Salle sentit

ses désirs prendre des proportions plus larges; son ambition se développa avec le théâtre sur lequel il s'agitait, et faire sa fortune par les moyens vulgaires lui sembla au dessous de lui. En même temps que la richesse, il rêvait la gloire dans un pays où il devait être aisé de se jeter dans des aventures extraordinaires et fécondes, au bout desquelles il y avait, en cas de succès, tout à espérer : honneur et immortalité. Pour compenser les désavantages de sa condition personnelle, c'est à dire la pauvreté et l'obscurité de sa naissance, le ciel avait placé dans un corps chétif, dit un chroniqueur, « une âme forte, une persévérance inébranlable, une audace à qui le danger souriait. »

De La Salle se trouvait donc au Canada, au retour de Joliet; les récits de cet aventurier frappèrent son imagination, et dans sa fièvre d'entreprises il songea à profiter de l'indifférence qu'on montrait autour de lui pour cette découverte incomplète et restée à l'état d'ébauche.

Les deux explorateurs n'avaient vu que le tronc du Mississipi; ils n'avaient point pénétré dans l'intérieur des terres, et avaient laissé inexplorées et la source et l'embouchure du grand fleuve.

Soit illusion sincère chez lui, soit calcul habile pour exploiter les illusions d'autrui, de La Salle s'enflamma, ou parut s'enflammer, à cette idée que les sources du Mississipi étant voisines de la Chine et les embouchures aboutissant incontestablement à la mer, il mettait ainsi la main de la France sur deux hémisphères. Il résolut donc de reprendre l'œuvre

abandonnée et d'explorer le Mississipi dans toute sa longueur.

Le comte de Frontenac, à qui il communiqua son projet, n'osa prendre sur lui d'en autoriser les dépenses et engagea de La Salle à aller en France solliciter l'appui et les ordres du gouvernement. La Salle n'hésita point. Avec des manières insinuantes, il avait, dit un de ses biographes, « la ténacité de Christophe Colomb, la ténacité du génie convaincu. » Il se multiplia en démarches, en sollicitations ; repoussé d'un côté, il recommençait de l'autre, cherchant, voulant un protecteur, s'adressant aux ministres, aux grands seigneurs, aux capitalistes avides, à tous les puissants de la France. On eût dit, en effet, Christophe Colomb allant frapper aux portes des rois de l'Europe pour obtenir les vaisseaux et les équipages nécessaires à la découverte du Nouveau Monde.

Il rencontra enfin dans le prince de Conti ce protecteur éclairé et enthousiaste qu'il cherchait. Le prince présenta de La Salle à Louis XIV, obtint du monarque pour son protégé, des lettres de noblesse, des concessions de terres considérables dans les pays qu'il allait découvrir, et le privilége exclusif du commerce des fourrures avec les Indiens. Hommes, argent, missionnaires religieux, tout fus mis à la disposition de La Salle, qui partit de La Rochelle le 14 juillet 1678.

Parmi les officiers qui l'accompagnèrent, il en était un que le prince de Conti lui avait recommandé tout particulièrement et que de La Salle accueillit à

bras ouverts, d'abord parce qu'il lui était donné par le prince et aussi parce que, de prime abord, cet aventurier commandait la sympathie la plus vive. Il séduisait par la loyauté de son caractère, par la franchise de ses manières, par ses malheurs passés, par son courage.

Ce jeune compagnon de gloire et d'épreuves de La Salle se nommait Henry de Tonti. Il était fils du financier napolitain Lorenzo Tonti qui s'en était venu en France sous le ministère italien de Mazarin, à qui il apporta le plan des associations mutuelles connues depuis lors sous le nom de *tontines*. Mazarin avait fait bon accueil à Lorenzo, en qualité de compatriote et il fut si enchanté de son projet de banques *tontinières* qui étaient une source de richesse pour l'État, qu'il lui accorda une pension de 6,000 livres.

Mais Lorenzo ne jouit pas longtemps de la faveur du cardinal, et pour des causes demeurées mystérieuses, l'aventurier italien fut jeté à la Bastille où il passa huit ans. Il sortit de prison pour tomber dans une si profonde misère, qu'il avait été obligé de solliciter de Colbert des secours pour subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. C'était peu de temps après la sortie de Lorenzo Tonti de la Bastille, que son fils Henry avait attiré l'attention du prince de Conti qui voulut lui ouvrir, sous la conduite de La Salle, le chemin de la fortune dans le Nouveau Monde.

Henry de Tonti comptait de brillants services déjà, s'ils n'étaient pas encore bien longs. Dès l'année

1668, qui avait précédé l'incarcération de son père à la Bastille, il était entré dans la marine; attaché aux ports de Marseille et de Toulon, il avait fait, en qualité de garde marine, sept campagnes. Il avait pris part, ensuite, au mouvement insurrectionnel de Naples contre les Espagnols, ce qui fut une des causes de la haine que lui voua le père Hennepin, Espagnol d'origine, et qui ne pouvait lui pardonner d'avoir pris les armes contre l'Espagne. Au combat de Messine, Tonti avait eu le poignet gauche emporté par l'éclat d'une grenade; prisonnier et détenu pendant six mois à Melazzo, il fut échangé contre le fils du gouverneur de cette place. Il revint en France un moment, repartit en Sicile pour continuer ses services, et à la paix, se trouvant sans emploi, il accepta l'offre que lui fit le prince de Conti d'accompagner de La Salle dans son voyage de découvertes.

Pendant tout le cours de cette rude campagne à travers des pays sauvages, Tonti, comme nous le verrons, montra un dévouement et un attachement des plus vifs à de La Salle, et son nom ne peut être séparé de celui de l'illustre explorateur du Mississipi.

De La Salle, arrivé à Québec le 15 septembre 1678, après une traversée de soixante jours, ne perdit pas de temps pour se mettre en campagne. Il déploya dans les préparatifs de son expédition une activité extraordinaire. Ses plans avaient quelque chose de plus large qu'une simple découverte du Mississipi et de ses affluents. Il entendait conquérir, donner un empire riche à la France, assurer sa domination sur cet immense territoire baigné par tant de cours d'eau

providentiellement enchaînés les uns aux autres. Chacune des stations où il comptait poser le pied devenait, dans sa pensée, un centre autour duquel il étendrait ses deux bras, mesurant à l'avance du regard l'immensité des limites de cet empire futur.

En cela, de La Salle était admirablement secondé par Tonti. Courage et intelligence, l'aventurier italien avait tout mis au service de ce chef dans lequel, de son propre aveu, il avait reconnu « un grand esprit et un rare mérite. » Ces deux hommes, faits l'un pour l'autre, étaient véritablement à la hauteur de l'œuvre commune à laquelle ils s'étaient voués.

De La Salle se dirigea d'abord vers le lac Frontenac (aujourd'hui le lac Ontario). Conformément au plan qu'il avait proposé au gouvernement, d'asseoir la domination de la France sur le Mississipi par une chaîne de forts reliés les uns aux autres, il commença par relever le fort Frontenac sur le lac de ce nom, près de la source du Saint-Laurent. Pendant un séjour de deux semaines environ sur ce point, il étudia le pays et fit mettre sur chantiers un navire de 80 tonneaux qui devait être prêt au printemps suivant; et le 18 novembre (1678) il entreprit, sur une barque de 40 tonneaux, le premier navire dont le sillage ait marqué sur les flots de cette petite mer intérieure, la traversée du lac Ontario. Son intention était de pénétrer dans le lac Érié; mais la saison était avancée; les tempêtes de neige soufflaient terribles et menaçantes sur ces lacs où les glaces gênaient déjà la navigation.

De La Salle fut obligé de débarquer avant d'avoir

atteint l'extrémité de l'Ontario et gagna à pied le Niagara, sur le territoire des Iroquois, la nation la plus belliqueuse et la plus cruelle de toutes celles que les Français rencontrèrent en Amérique. De La Salle entra en relations avec les Iroquois par des échanges commerciaux et de généreuses distributions de cadeaux, en sorte qu'il reçut de ces sauvages un accueil bienveillant; mais dès qu'ils le virent construire un fort, ils manifestèrent de l'inquiétude et des dispositions hostiles. De La Salle jugea prudent d'y renoncer momentanément, et, laissant au Niagara la petite troupe qui l'avait accompagné, il résolut de retourner au fort Frontenac pour y chercher des provisions, son intention étant de prendre pied dans ce pays où il venait de jeter les fondements de l'occupation. Quelques supplications que lui adressassent ses compagnons sur l'imprudence du voyage qu'il allait entreprendre, il se montra inébranlable, confiant en Dieu qui, dit le Père Hennepin, « l'avait garanti, comme nous, de beaucoup de dangers depuis Québec jusqu'au fort. »

Le pays était couvert d'une neige haute de plusieurs pieds; les lacs n'étaient plus « qu'une grande campagne glacée sur laquelle on pouvait aller comme sur un marbre uni, » ajoute Tonti. Du Niagara au fort Frontenac, la distance était de plus de quatre-vingts lieues. Entreprendre un pareil voyage à pied, dans de telles conditions, aurait pu passer pour un acte de folle intrépidité, s'il ne s'y était joint le sentiment d'un grand devoir à remplir et l'enthousiasme

d'une vaste conception devant laquelle toute considération personnelle devait céder.

De La Salle partit donc à pied, ayant deux hommes avec lui et un chien pour traîner son petit équipage sur ces immenses plaines de neige et de glace; pour toute provision il avait emporté un sac de blé grillé qui ne dura pas au delà de la moitié du voyage. Pour le reste, il s'en rapporta à la grâce de Dieu qui ne l'abandonna point. Il ne fallut rien moins qu'un miracle, sans doute, pour qu'il survécût à ces rudes épreuves de la faim, de la soif, du froid et des fatigues. Mais cet homme était trempé de telle sorte que son courage ne s'amollit point au milieu de tant de vicissitudes, et on eût dit qu'il se préparait par là aux souffrances morales et physiques qui l'attendaient dans la suite. « On trouve, dit un des chroniqueurs religieux contemporains, peu de gens dans les histoires des voyageurs dont le courage ait été plus intrépide que celui du sieur Robert Cavelier de La Salle. Il ne se laissait jamais abattre dans les événements contraires, et il espérait toujours, avec le secours du ciel, de venir à bout de son entreprise, malgré les obstacles qui se présentaient continuellement. » Nous le verrons bien plus tard.

De La Salle revint au Niagara au commencement du printemps et trouva, prêt à être lancé, le navire de 80 tonneaux qu'il avait mis sur chantier l'année précédente. Il fut baptisé du nom de *Griffon* en l'honneur de M. le comte de Frontenac, dont le blason avait pour supports deux griffons ailés. Bien muni de provisions, le *Griffon* leva l'ancre vers la mi-août de

l'année 1679, au milieu de l'étonnement des Indiens et entre une volée d'artillerie et un *Te Deum* entonné par l'équipage de quarante hommes qui le montait. Ce petit navire tourna sa proue vers l'inconnu, allant braver les tempêtes et les hasards d'une navigation sur des lacs et des fleuves inexplorés encore.

Le 8 octobre de la même année, le *Griffon* mouillait dans la baie des Puans, à l'extrémité du lac des Illinois, auquel La Salle donna le nom de lac Seignelay. En moins de deux mois, le hardi aventurier avait traversé les lacs Érié, Huron, Michigan, et était venu prendre position dans ce pays des Illinois (1), où il se proposait de faire une étape prolongée.

Le séjour au fort de Frontenac et au Niagara avait été marqué par des incidents divers et de mauvais augure pour l'avenir de l'entreprise, et la longue station aux Illinois devait être, elle aussi, traversée par de sinistres épreuves. Dès Frontenac, on voit poindre les dissentiments entre Hennepin et Tonti à qui le moine refuse de se soumettre, et les tentatives d'empiétement de celui-ci sur l'autorité de La Salle lui-même, qu'il commença à accuser de jalousie, de despotisme, d'ambition, d'égoïsme, lui reprochant, enfin, de vouloir garder pour lui seul l'honneur de son entreprise et de ses découvertes, ce qui devait paraître au moins fort naturel. De telles animosités peu dissimulées n'étaient pas, comme on le peut croire, d'un bon exemple sur le gros des aventu-

(1) En langue indienne *Iblini*, nom de la tribu qui habitait cette contrée, signifiait : *hommes par excellence*.

riers, que l'énergie de La Salle et de Tonti avait peine à contenir dans le devoir.

Souvent abandonnés et trahis par leurs compagnons, l'un ou l'autre entreprenait des courses périlleuses à leur recherche, courses fécondes quelquefois par les découvertes qui en résultaient, et signalées par des misères capables d'abattre des cœurs moins bien trempés. C'est ainsi que Tonti remonta, à la poursuite des déserteurs, jusqu'au lac Supérieur où il fut réduit, pendant trois jours, « faute de vivres, à se nourrir de glands. » Ces déserteurs étaient rudement traités, d'ailleurs, et payaient cher, souvent, leur lâcheté. Tonti raconte encore que pendant le séjour aux Illinois il fut obligé, pendant une absence de son chef, de s'éloigner pour une excursion et qu'à son retour il trouva le camp abandonné. Les fugitifs avaient emporté, en outre, toutes les provisions. Il restait seul sans défense à la merci des sauvages, avec trois Français nouvellement arrivés et les trois missionnaires qui accompagnaient l'expédition. Tonti fit prévenir de sa position désespérée de La Salle qui était lui-même en expédition; car il utilisait son séjour pour explorer le pays, ouvrir des relations commerciales avec les Indiens, bâtir des forts ou en marquer la place future. De La Salle, sur l'avis de Tonti, se mit en route pour guetter les fuyards au passage du lac Frontenac qu'ils devaient nécessairement traverser pour regagner le Canada ; il en reprit une partie et « tua l'autre. » Ainsi s'exprime Tonti qui lui-même avait sur la conscience pour le moins deux ou trois exécutions de ce genre.

III

La longue station de La Salle chez les Illinois fut, comme l'avaient été ses précédentes étapes, traversée par de singulières et contraires fortunes. De larges distributions d'eau-de-vie et des cadeaux de menus objets en verroterie, lui valurent les bonnes grâces des Indiens, un accueil amical et une cordiale hospitalité parmi eux. De La Salle avait pu s'emparer à la fois de leur esprit et de leurs terres, et avait descendu, sans encombre, une partie de la rivière Illinois sur les bords de laquelle il entreprit de construire un fort, à un point nommé le lac de Pimedy. « Jusque-là, rapporte Tonti, nous ne pouvions nous plaindre du ciel ni de la fortune. La plupart des sauvages s'étoient volontairement rangez sous nos loix, et les moins traitables d'entre eux nous avoient laissé tranquillement pousser nos progrès; nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes et ce fut dans nos dissensions que nous rencontrâmes la source de nos plus grandes dis-

grâces. » Les désertions se multipliaient, des symptômes de révolte, heureusement et énergiquement comprimés, se manifestaient; un navire que de La Salle avait expédié au Niagara, « richement chargé, » ne reparaissait plus. De tout cela, il avait conçu beaucoup de peine, ajoute Tonti; la douleur le consumait à vue d'œil; « mais renfermant ses chagrins au dedans de lui-même, il se contenta de les faire éclater par le nom de *Crève-Cœur* qu'il donna à son nouveau fort, » avant même qu'il fût achevé.

Bien que La Salle eût parcouru déjà 600 lieues dans de bonnes conditions de succès, ses gens, qui avaient peut-être rêvé de ramasser au pas de course des fortunes considérables, se fatiguèrent de rencontrer devant eux des déserts et de ne faire que de pacifiques excursions, dont ils ne comprenaient ni le but ni les résultats. Le mécontentement et l'irritation se glissèrent parmi eux; ils demandaient où était le bénéfice des épreuves auxquelles on les condamnait, où était le gage de leurs services? A leurs yeux de La Salle n'était « qu'un visionnaire. »

Pour de telles gens, de la critique sourde autour des bivouacs à l'action brutale et violente, il ne pouvait y avoir loin. Les jaloux, et ils ne manquaient pas, sans compter le père Hennepin, exploitèrent ces dispositions malsaines qu'ils encouragèrent à haute voix, et bientôt on parla de se débarrasser de La Salle. Mais personne n'osa se charger de commettre ce crime abominable. Les conspirateurs usèrent alors de ruse et insinuèrent aux Illinois que de La Salle n'avait d'autre but, en captivant leurs bonnes

grâces, que de les livrer aux Iroquois leurs éternels ennemis.

Cette lâche tactique réussit. De La Salle ne tarda pas à s'apercevoir de la froideur et de la défiance des Indiens ; il découvrit bientôt la vérité. « Alors, dit un historien, il fit sentir aux Indiens toute la perfidie de ses compagnons contre lesquels il réussit à exciter une vive indignation. Il leur fit comprendre qu'il était impossible qu'il pût avoir aucune liaison d'amitié avec les Iroquois qui avaient toujours été les ennemis des Français. Enfin il jura qu'il serait toujours l'ami des Illinois. Ces protestations, auxquelles l'accent de la vérité donnait une force irrésistible, dissipèrent tous les nuages qui s'étaient élevés entre de La Salle et les Indiens. »

Ce danger écarté, l'intrépide chef réunit ses compagnons, et dans un langage plein d'une énergique indignation leur reprocha la lâcheté de leur conduite : « Je croyais m'être associé, leur dit-il, des Français, non des assassins. Retournez dans le monde impur dont vous sortez, ne souillez pas de votre présence les contrées que je vais parcourir ; je veux vous épargner un crime, éloignez-vous ! » Ces misérables plus honteux que repentants d'avoir été démasqués, couvrirent d'acclamations enthousiastes les paroles de de La Salle et lui jurèrent un dévouement sans bornes.

De ce moment, rapporte un chroniqueur, de La Salle fut frappé de sinistres pressentiments. Il avait comme entrevu le dénoûment sanglant de sa vie. Mais il n'était pas homme à étouffer son rêve de

gloire et d'ambition à son aurore. Il demanda au ciel, qui l'exauça, de pouvoir achever, quelles que fussent les épreuves qui l'attendaient, cette œuvre si grande pour son nom et pour la France.

Cette misérable conspiration dont il venait de déjouer une des trames, se renoua immédiatement par une singulière coïncidence.

Dans le voisinage des Illinois vivait une peuplade indienne appelée les Mascoutans, qui avait été vaincue par les Iroquois et leur payait tribut. Parmi les Mascoutans, vivait un homme extraordinaire, une sorte de prophète comme il s'en est, à maintes époques, rencontré chez les Indiens faciles à se laisser persuader que ces jongleurs de la pire espèce ont quelque mission divine à remplir. Celui-là se nommait Mansolia ; doué d'une rare éloquence, habile à manier les sortiléges, il passait pour avoir des « intelligences avec les Génies. »

Les Iroquois qui avaient médité la conquête des Illinois, s'inquiétèrent de les voir en si bons rapports avec les Français, persuadés que ceux-ci, en cas d'une attaque, leur prêteraient aide et secours. Ils imaginèrent de troubler cette quiétude en chargeant Mansolia de faire accroire aux Illinois que les Français, ennemis déclarés de la race indienne, n'avaient d'autre dessein que d'endormir leur vigilance afin de les réduire en esclavage.

Les événements que j'ai racontés tout à l'heure favorisèrent étrangement la ténébreuse mission de Mansolia. Feignant d'ignorer ce qui s'était passé entre de La Salle, ses compagnons et les Illinois,

il s'introduisit, pendant la nuit, au milieu de ceux-ci et leur raconta tout ce qu'il avait mission de leur dire, en les excitant à se débarrasser des Français.

Les crédules Indiens trouvèrent au moins bizarre la concordance entre les confidences des traîtres compagnons de La Salle et les révélations de Mansolia. Il exploita habilement les arguments en apparence concluants contre les Français « qui avaient déjà subjugué toutes les nations établies entre les lacs et la mer, et qui, à cet effet, avaient employé non seulement leurs armes terribles et le feu du ciel qu'un mauvais Génie leur avait donnés, mais aussi les flèches des Indiens, qu'ils avaient trouvés divisés entre eux et dont ils avaient excité les haines héréditaires. »

Il n'en fallait pas davantage pour réveiller les soupçons et les craintes endormis des Illinois, et le lendemain quand de La Salle se rendit à leur camp, il les trouva tout alarmés, plus défiants que la veille, quelques-uns menaçants, et la main sur leurs armes. Il ne douta pas que l'esprit de ces mobiles enfants du Désert n'eût été de nouveau travaillé en secret.

Toute hésitation devenait un péril en un pareil moment. De La Salle ne songea plus à discuter avec ses fragiles alliés, ni à tenter de les convaincre par des discours qu'ils eussent peu goûtés. Comptant plus sur cette éloquence de l'audace qui impose toujours aux hommes, et obéissant à la fougue de son tempérament, il se jeta hardiment dans cette foule au milieu de laquelle il entendait déjà gronder de sourdes colères; puis s'adressant aux Indiens avec

une véhémence qui faisait vibrer sa parole, il leur reprocha l'inconstance de leur amitié, leur foi aveugle et coupable dans ceux qui voulaient le perdre et avaient intérêt à le perdre à leurs yeux. « Me voilà sans armes parmi vous, leur dit-il, tuez-moi si vous me croyez perfide! »

Les Illinois hésitèrent, intimidés d'abord; puis émus et frappés de ce courage, de cette franchise, de la confiance de l'aventurier, les chefs se réunirent pour se concerter, et, finalement, lui firent part des perfides menées de Mansolia et des craintes qu'il avait semées dans la nation. De La Salle s'avança alors résolument vers le perfide missionnaire, et le somma d'articuler un seul fait qui pût rendre suspecte son amitié pour les Illinois. Ceux-ci, loin de se montrer défiants contre les forts qu'il avait déjà élevés sans compter ceux qu'il se proposait de construire encore, ne devaient y voir qu'une preuve de son amitié pour eux et un moyen de les défendre contre la férocité des Iroquois qui rêvaient la domination sur toutes les tribus.

Mansolia se voyant démasqué et battu, crut prudent de prendre la fuite. Mais là ne devait pas encore se terminer cet étrange complot où, d'un côté, la basse cupidité des compagnons de La Salle, et, de l'autre, la politique jalouse des Iroquois s'alliaient pour faire avorter cette œuvre que sauva l'énergique volonté de l'illustre chef.

Pour le présent, de La Salle vit avec satisfaction se rétablir sur le pied de bonne amitié ses relations avec les Illinois; il entrait dans ses desseins qu'il en

fût de la sorte, car il n'avait pas grande estime pour eux. « Il y a ici, dit-il dans une de ses dépêches, autant de coquins qu'ailleurs. » Il n'avait pas une grande confiance, non plus, dans la perfectibilité de la race sauvage. Il raconte que les femmes étaient en nombre bien plus considérable que les hommes, « n'y aïant point d'homme, ajoute-t-il, qui n'ait plusieurs femmes; quelques-uns en ont jusqu'à dix, et autant qu'ils peuvent, toutes sœurs, afin qu'elles s'accordent mieux, comme, en effet, elles font. » De La Salle rapporte qu'il n'a rencontré dans toute la nation des Illinois que trois enfants baptisés et qui « vraisemblablement ne vaudront pas mieux que leurs parents, puisque le père d'Allouez qui les a baptisez a quitté les Illinois; à moins que son baston qu'il a laissé bien enveloppé pour marquer que cette terre lui appartient, n'ait quelque vertu extraordinaire. » Tonti ne ménage pas non plus ses expressions à leur égard : « ces canailles, » dit-il en parlant des Indiens. Tonti était bien payé pour parler de la sorte; nous le verrons plus loin.

De La Salle, après avoir refait sa paix avec les Indiens, se disposait à se mettre en route pour continuer ses explorations, lorsque le jour de Noël, de l'année 1679, les misérables qui avaient déjà songé à l'assassiner, méditèrent de nouveau sa mort, et cette fois ils eurent recours au poison. De La Salle échappa miraculeusement à ce nouvel et lâche attentat. Les coupables, se voyant découverts, prirent la fuite et se réfugièrent dans les bois, Tonti, dans sa relation, laisse entendre que la fuite des traîtres et la tenta-

tive d'empoisonnement furent deux actes simultanés ; il dit simplement : « une partie de nos gens déserta et même ils mirent du poison dans notre marmite. »

Après ce beau coup, de La Salle fut obligé de retarder son départ, faute de monde ; il passa l'hiver dans le fort de Crève-Cœur, et au printemps suivant remonta au fort Frontenac pour y chercher un nouvel équipage et des approvisionnements. Tonti était demeuré aux Illinois avec les quelques hommes restés fidèles à la fortune de La Salle. Ce brave officier allait subir la plus dure épreuve qui fût réservée à cette expédition et qui faillit en faire perdre tout le bénéfice.

Les Iroquois n'ayant pas réussi à détacher par la ruse les Illinois des Français, et ayant appris le départ de La Salle et la fuite d'une partie de ses gens, voulurent profiter de cette occasion pour attaquer les Illinois, dont ils envahirent le territoire. Ceux-ci se plaignirent amèrement et crièrent à la trahison des Français, avec d'autant plus de raison apparente que l'on avait constaté la présence dans l'armée des Iroquois de plusieurs Français, probablement les déserteurs de La Salle. Cette circonstance ne laissa plus de doutes aux Illinois que les Français ne fussent ligués avec leurs ennemis. Tonti fort embarrassé, prit le parti d'aller trouver les Iroquois, avec des colliers, en signe d'amitié, pour leur montrer sa surprise qu'ils eussent déclaré la guerre à une nation dépendant du gouverneur de la Nouvelle-France.

« Comme je fus arrivé à la portée du fusil, » raconte Tonti dans sa relation, « les ennemis firent

une grande décharge sur nous... Étant arrivé à eux, ces misérables me saisirent et me prirent le collier que j'avais à la main ; un autre au travers de la foule me plongea un coup de couteau dans le sein et me coupa une côte à côté du cœur; néanmoins, m'ayant reconnu, ils me menèrent au milieu de leur camp et me demandèrent le sujet de ma venue. Je leur fis connaître que les Illinois étaient sous la protection du roi de France et du gouverneur du pays, que j'étais surpris qu'ils voulussent rompre avec les Français et qu'ils voulussent *attendre* (1) *à une paix*... Ils tinrent conseil entre eux de ce qu'ils feraient de moi. Il y en avait un derrière moi qui tenait un couteau dans sa main et qui, de temps en temps, me levait les cheveux. Ils étaient de divers sentiments. Tegancouti, chef du parti Tsonnoutouan, voulait absolument que je fusse brûlé, et Agoustot, chef du parti des Onoutagués, comme ami de M. de La Salle, voulait ma délivrance. Il l'emporta sur l'autre... » Les Iroquois chargèrent Tonti de négocier la paix avec les Illinois que le brave aventurier eut beaucoup de peine à joindre, « à cause de la grande quantité de sang qu'il avait perdu tant par sa plaie que par sa bouche. » Ce ne fut pas sans peine et sans avoir été deux ou trois fois sur le point de perdre la vie, que Tonti parvint à réconcilier ces irréconciliables ennemis.

(1) Rapport manuscrit rapporté récemment par la *Revue maritime et coloniale*, d'après les pièces authentiques des archives du ministère de la Marine. Il ne faut pas oublier que Tonti était italien et qu'il ne maniait la langue française que médiocrement.

IV

De La Salle revint de sa tournée au mois d'août 1681 et se prépara pour la descente au Mississipi.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Québec, et de La Salle n'avait pas encore abordé le grand fleuve, but principal de son expédition. Certes l'illustre aventurier n'avait point perdu son temps en prolongeant son séjour chez les Illinois, où il jeta les bases de fécondes relations pour l'avenir. On ne pensait pas de même en France, et le gouvernement semblait être aux regrets des dépenses que la découverte du Mississipi lui coûterait. Ne voyant pas arriver le dénoûment de cette entreprise qu'il considérait bien aussi, comme une « vision romanesque, » peu éclairé sur son importance dans l'avenir, et inquiet de voir que d'autres habitants du Canada cherchaient à se jeter dans des aventures analogues, le gouvernement français envoya au gouverneur de la Nouvelle-France des instructions qui démontrent toute l'étroitesse de ses vues à l'endroit du Nouveau

Monde. « Plusieurs particuliers, habitants du Canada, disaient ces instructions, excités par l'espérance des profits qu'ils trouveraient dans le commerce des pelleteries avec les sauvages, ont entrepris en différents lieux des découvertes dans le pays des Nadouessioux, la rivière du Mississipi et autres endroits de l'Amérique septentrionale; mais comme Sa Majesté *n'estime pas que ces découvertes soient avantageuses*, et qu'il vaut mieux s'appliquer à la culture de la terre dans les habitations défrichées, Sa Majesté ne veut pas que M. de La Barre (le gouverneur) continue à donner de ces permissions de découvertes, mais seulement qu'il laisse achever celle commencée par M. de La Salle, jusques à l'embouchure de la rivière Mississipi, en cas que, par l'examen qu'il en fera avec l'intendant, il estime que *cette découverte puisse être de quelqu'utilité.* »

Comment s'étonner, après cela, du peu d'énergie que déploya la France à conserver cet immense empire que les aventuriers lui avaient taillé dans le Nouveau Monde? Comment s'étonner du honteux traité de 1763? Comment s'étonner du mot plus spirituel que patriotique de Voltaire, pendant la lutte sanglante que soutenaient nos faibles armées contre l'Angleterre dans le Canada, où on perdait son temps, disait-il, « à se disputer quelques arpents de neige. » Le gouvernement et l'opinion publique semblaient s'entendre pour répudier à l'avance ces conquêtes magnifiques.

On croit même, et il est permis de l'admettre, qu'à la réception de la dépêche, rappelée plus haut, des

ordres avaient été donnés à de La Salle de discontinuer son voyage. En tout cas, le gouvernement ne devait pas se plaindre que la découverte du Mississipi lui eût coûté bien cher, à en juger par les observations consignées dans le rapport de La Salle où il dit « n'en avoir retiré aucune utilité pour luy-mesme, ses malheurs et les fréquents obstacles qu'il a trouvez luy ayant fait perdre plus de deux cent mille livres, ainsi qu'il le justifiera par des comptes fidèles, à son retour en France. » De La Salle ne s'en estimait pas « néantmoins fort heureux s'il avoit pu faire quelque chose pour la gloire et pour l'avantage de la France. » Quant à Tonti, il était resté bien des années « sans avoir touché un sou de ses appointements de capitaine. »

Au moment de quitter les Illinois, de La Salle choisit pour opérer la descente du Mississipi vingt-trois Français, dix-huit Indiens qui tinrent absolument « à mener avec eux dix de leurs femmes pour « aprester à manger selon leur coustume pendant « qu'ils seroient à la chasse ou à la pesche, et ces « femmes conduisirent avec elles trois enfants. » L'expédition se composait donc de cinquante-quatre personnes. Tout fut prêt le 4 janvier 1682. Mais les rivières étant gelées, Tonti fut chargé de faire construire des traîneaux sur lesquels on transporta tous les bagages, provisions, embarcations, etc., « sur l'espace de quatre-vingt lieues. »

Il fallait que de La Salle fût bien pressé par quelque motif secret, peut-être la crainte que nous avons exprimée plus haut, d'être arrêté par un ordre du

gouvernement, pour avoir, par un si rude hiver et malgré des fatigues au dessus des forces de son mince équipage, entrepris de se mettre en campagne. On eût dit qu'il voulait échapper à l'atteinte de quelque ordre qui eût brisé le rêve de son ambition.

Il fit un peu comme Pizarre qui, de crainte d'être arrêté à son départ de San Lucar pour la conquête du Pérou, mit à la voile clandestinement, et évita l'inspection des officiers du conseil des Indes. En effet, ceux-ci, le règlement maritime à la main, eussent empêché l'expédition et, en ajournant la conquête, changé les destinées de l'Espagne. La désobéissance de Pizarre fit sa fortune et sa gloire.

De La Salle déboucha dans le Mississipi par la rivière Illinois, le 2 février 1682.

Avait-il jamais cru sérieusement à la jonction du Mississipi avec la Chine? S'il en avait été ainsi, il est probable qu'au lieu de descendre le fleuve, il eût remonté à sa source. Quelques récits, dont nous n'avons pas de raison de contester l'authenticité, laisseraient croire que dans ses fréquentes excursions, pendant son séjour aux Illinois, de La Salle a pu secrètement éclaircir ses doutes et ses illusions à cet égard. Une fois entré dans le Mississipi, il n'hésita pas sur la route à suivre; mais il ne voulut pas, cependant, perdre le bénéfice d'une découverte curieuse, au moins pour le moment, et féconde peut-être pour l'avenir, en explorant le Mississipi jusqu'à sa source.

Pendant son séjour aux Illinois, il avait confié

cette mission à l'un des trois moines qui l'accompagnaient, le père Hennepin.

Ici nous nous trouvons en présence de deux versions; l'une ayant l'autorité de l'histoire pour elle, l'autre inspirée par un sentiment d'envie et de haine implacable de la part de son auteur. L'histoire appuyée sur les témoignages de La Salle, de Tonti et des autres religieux, dit que le père Hennepin, accompagné de deux Français, s'embarqua courageusement dans un canot et remonta le fleuve au delà du point déjà exploré par Marquette et Joliet qui, on se le rappelle, avaient abordé le Mississipi par l'embouchure de la rivière Wisconsin.

Ces trois enfants perdus de la civilisation avaient remonté le fleuve jusqu'à une distance de 600 milles environ, lorsqu'ils se trouvèrent en présence d'une cataracte tombant d'une hauteur de soixante-dix pieds dans le Mississipi et qui leur barrait le passage. Hennepin donna à cette chute le nom de Saint-Antoine de Padoue (1), qu'elle a conservé, et après avoir admiré le spectacle splendide qu'offre le fleuve en cet endroit, il franchit les chutes et s'embarqua de nouveau sur le fleuve qui, à cet endroit, roule profondément encaissé entre des falaises de calcaires « de plus de cent pieds de hauteur. » A une soixantaines de lieues plus avant, il arriva au milieu de la région des lacs sauvages, parmi lesquels se trouve le lac Itasca où le Mississipi prend sa source; mais

(1) Les chutes de Saint-Antoine sont à 2,200 milles de l'embouchure du Mississipi (ou 3,933 kilomètres).

il ne fut pas permis aux trois hardis explorateurs d'y arriver, car ils furent arrêtés par les Indiens Sioux qui les amenèrent prisonniers au fond de leurs retraites où ils gardèrent les trois aventuriers pendant plus d'un an, les traitant avec plus ou moins d'humanité suivant leur bonne ou mauvaise fortune en chasse et en guerre.

Rendus à la liberté, le père Hennepin et ses deux compagnons redescendirent le fleuve, et rentrèrent au Canada par la Wisconsin. Tel est, à grands traits, le récit qui flotte au dessus des sources de l'histoire, sur le voyage d'Hennepin dans le haut du Mississipi. Il en est un autre, écrit par lui-même, qui a un côté plus légendaire, mais moins digne du pieux caractère du franciscain. J'y reviendrai plus loin; mais il faut suivre maintenant de La Salle.

Le voici descendant le Mississipi, lentement, en explorateur qui veut approfondir, et en conquérant pacifique, évitant les querelles avec les Indiens, pénétrant dans toutes les rivières importantes qu'il rencontrait sur son passage, émerveillé de la grandeur du spectacle, de la richesse de ces rives bordées de plaines fécondes ou de forêts immenses, et qu'il trouva peuplées presque toutes, sauf un espace « de cent lieues qu'il fit à partir de l'embouchure du Missouri, sans rencontrer un seul homme. »

Ce qui frappa le plus l'esprit éminemment calculateur en même temps qu'enthousiaste de La Salle, ce fut l'admirable parcours de tous les affluents du Mississipi et l'ampleur de quelques-uns, tels que l'Illinois, l'Ohio, le Missouri qui semblaient eux-

mêmes aussi puissants que le grand déversoir auquel ils apportent le tribut de leurs eaux. Quelle conquête de si admirables voies de circulation promettaient! Un tel spectacle et les espérances qu'il faisait naître auraient pu satisfaire déjà l'ambition de La Salle, car ce pays qu'il allait donner à la France dépassait ce que l'imagination avait pu rêver, et à chaque pas qu'il faisait dans ce vaste désert, il sentait qu'il marchait à l'immortalité.

Ce fut un peu au dessous de l'embouchure du Missouri que de La Salle prit « pour la première fois possession formelle du fleuve (1), » au lieu où il bâtit un fort qu'il appela Fort à Prudhomme, du nom d'un des hommes de l'expédition qui s'égara à la chasse et demeura perdu pendant neuf jours (2). « Comme « on était à le chercher, rapporte Tonti, on prit deux « sauvages, Chickassas de nation, dont le village est « à trois lieues de là dans les terres. Ils sont nom- « breux de près de 2,000 combattants dont la plu- « part ont la tête plate, ce qui est une beauté parmi « eux, les femmes ayant soin d'aplatir ainsi la tête à « leurs enfants, par le moyen d'un coussin qu'elles « leur mettent sur le front et qu'elles sanglent avec « une bande sur le berceau, ce qui leur fait pren- « dre cette figure; et quand ils sont grands, ils ont la « face aussi grande qu'une grande assiette creuse. »

Le récit que fait Tonti d'une visite chez les Taen-

(1) Gayarri, *Histoire de la Louisiane.*

(2) Encore aujourd'hui on nomme ce lieu l'Ecore à Prudhomme.

sas, tribu de l'Arkansas, prouve jusqu'à quel point de La Salle tenait à conquérir l'amitié des Indiens et avec quelle audace il bravait, à la tête d'une poignée d'hommes, la perfidie proverbiale et tant de fois éprouvée de ces sauvages. Le village des Taensas était à plus de soixante et dix lieues des bords du Mississipi dans l'intérieur des terres. Tonti qui était de toutes les aventures hardies, fut chargé d'abord d'aller sonder le terrain, et avertir le chef de son arrivée. Le chemin n'était pas commode, à en juger par le rapport de Tonti. « Il nous fallait, dit-il, porter « un canot d'écorce, environ dix arpents, pour tom- « ber dans un petit lac sur lequel est leur village. » Tonti fut reçu parfaitement par ce chef qu'il trouva « assis sur un lit de camp avec trois de ses femmes « à ses côtés, environné de plus de soixante vieil- « lards; des esclaves lui servaient à boire dans une « tasse particulière et avec propreté. »

Ce qui ne surprit pas moins de Tonti, ce furent les marques de respect que l'on prodiguait à ces souverains « des déserts, » devant qui personne ne passait, à qui on nettoyait la place où ils allaient marcher, « car ils sont aussi considérés que nos rois, » observe l'aventurier. On est tenté de s'étonner, en effet, et de sourire en songeant, quand on a vu de près ces souverains grotesques aujourd'hui et non moins considérés et non moins redoutés qu'en ce temps là, aux adulations dont ils étaient l'objet.

« Surpris ou plutôt charmé, raconte Tonti, des beautés de cette cour sauvage, j'adressai la parole à ce vénérable chef et lui dis au nom de M. de La

Salle, qu'ayant l'honneur d'être envoyé, de la part du roi de France, le plus puissant des rois de la terre, pour reconnaître toutes les nations de l'Amérique et pour les inviter à vivre sous la domination d'un si grand prince, nous venions leur offrir notre alliance et notre protection sous laquelle toutes les nations d'en haut s'étoient déjà rangées. » Le chef embrassa Tonti et lui assura « d'un air doux et riant » de ses sentiments de respect pour le grand monarque qu'il lui avait dépeint, « et là-dessus, dit le narrateur, je lui offris de la part de M. de La Salle une épée damasquinée d'or et d'argent, quelques étuis garnis de rasoirs, ciseaux et couteaux, avec quelques bouteilles d'eau-de-vie. » Aux femmes qui lui « sourioient de temps en temps, » Tonti distribua des ciseaux, des épingles, des rassades bleues, et à la façon dont elles lui pressèrent la main pour le remercier, il conclut « que ces femmes n'ont pas tout à fait le cœur sauvage et qu'elles pourroient bien s'apprivoiser avec nous. »

Le lendemain le chef des Taensas rendit visite à de La Salle. « Un maistre de cérémonie, » dit celui-ci dans sa dépêche, « vint deux heures auparavant, « suivi de six hommes à qui il fit nettoyer le chemin « par où il devait passer. Il luy fit préparer une « place et la fit couvrir d'une natte de cannes très « délicatement travaillée. Ce chef arriva ensuite « vestu d'une très belle nappe ou couverture blan- « che; deux hommes le précédaient portant des « éventails de plumes blanches; un troisième por- « tait une lame de cuivre et une plaque ronde de la

« mesme matière, toutes deux très polies. Il con-
« serva une gravité extraordinaire dans cette visite
« qui fut néantmoins pleine de confiance et de mar-
« ques d'amitié. »

Plusieurs observations consignées dans la relation de Tonti prouvent combien de La Salle mettait de soin, ainsi que je l'ai dit, à ne montrer aucune hostilité contre les Indiens, et à se bien faire venir d'eux, en leur témoignant toujours une grande confiance qui ne manquait pas que d'être fort téméraire.

Le père Hennepin fait remarquer dans une de ses relations que de La Salle « avec ses manières insinuantes, donnait aux sauvages de grandes idées de la grandeur et de la gloire du roi son maître. » Partout, aux premiers symptômes d'hostilité de la part des Indiens, il opposait prudemment des témoignages d'amitié et des offres de présents avec lesquels il adoucissait singulièrement le caractère défiant des enfants du Désert.

Ainsi en quittant les Taensas, il rencontra une pirogue. De La Salle ordonna à Tonti de lui donner la chasse. « Ce que je fis, raconte l'aventurier; et
« comme j'étais près de la prendre, plus de cent
« hommes parurent sur le bord de l'eau, l'arcbandé,
« pour défendre leurs gens. M. de La Salle me cria
« de me retirer. Ce que je fis, et nous fûmes camper
« vis-à-vis d'eux. Ensuite M. de La Salle m'ayant
« témoigné qu'il souhaitait les aborder en paix, je
« m'offris de leur porter le calumet. »

Plus loin, Tonti raconte l'arrivée chez les Quinipissa, qui « tirèrent, dit-il, des flèches sur nos dé-

« couvreurs qui se retirèrent suivant l'ordre qu'ils « en avaient. On en envoya d'autres qui ne furent « pas mieux reçus et se retirèrent aussi. Comme « M. de La Salle ne voulait combattre aucune nation, « il nous fit embarquer à douze lieues de ce village; « nous y trouvâmes celui des Tangibas sur la gau- « che. Il n'y avait pas huit jours que ce village avait « été entièrement défait. Les corps morts étaient « les uns sur les autres, et les cabanes brûlées. »

Le 7 avril 1682, de La Salle arriva aux embouchures du Mississipi, et en l'honneur du roi Louis XIV, il donna le nom de Louisiane au vaste pays qu'il venait de parcourir (1).

Ce n'était pas la première fois que les regards européens avaient entrevu également cette partie du fleuve; mais plus d'un siècle et demi s'était écoulé depuis que les eaux du Mississipi avaient refoulé vers la haute mer les débris de l'armée de Soto conduits alors par Muscoso, l'héroïque aventurier. Mais nul ne se souvenait de cette fuite désastreuse, et les cadavres laissés sur ces rives inhospitalières ne pouvaient certes pas réclamer la priorité des droits de l'Espagne sur ce fleuve; aussi le notaire royal qui rédigea l'acte de prise de possession se crut-il autorisé à dire, et de La Salle à répéter, qu'ils étaient « les premiers Européens qui eussent descendu ou « remonté le fleuve Colbert. »

(1) L'État actuel de la Louisiane ne comprend donc qu'une infime partie de l'immense territoire découvert et visité par de La Salle.

Une particularité digne de remarque, c'est que de La Salle précise avec soin la position du Mississipi à son entrée dans le golfe, au delà « de la baye du « Saint-Esprit, entre le 27e et le 28e degré de lati- « tude, et à l'endroit ou quelques cartes marquent « le *Rio de la Madalena* et d'autres le *Rio Escondido;* « elle (la rivière) est éloignée d'environ 30 lieues de « *Rio Bravo*, de 60 de *Rio Palmas* et de 90 à 100 lieues « de *Rio Panero* où est la plus prochaine habitation « des Espagnols. » Comment, plus tard, de La Salle ne retrouva-t-il pas cette entrée du fleuve? « Le « sieur de La Salle, dit le rapport, qui porte toujours « dans ses voyages un astrolabe, a pris la hauteur « précise de cette embouchure. » Il n'y parut pas, malheureusement, comme nous le verrons.

Après avoir visité les trois grands chenaux par lesquels le Mississipi envoie à la mer son immense volume d'eau, et qui furent trouvés « larges et profonds, » de La Salle fit préparer « une colonne et une « croix, et sur ladite colonne on peignit les armes « de France avec cette inscription : « LOUIS LE GRAND, « ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, LE 9e AVRIL 1682. » Tout le monde « était sous les armes, ajoute le notaire la Metairie; on chanta le *Te Deum*, le *Vexilla* et le *Domine salvum fac regem.* » Après les saluts de mousqueterie et les cris de : vive le roi! de la Salle érigea la colonne, et, debout près d'elle, il prononça, à haute voix, la prise de possession, « de par très haut, très puissant, très invincible et victorieux prince Louis le Grand, et de ses successeurs à la couronne » (qui ne s'en inquiétèrent pas beaucoup) « du

pays de la Louisiane, mers, hâvres, ports, baies, détroits adjacents, et de toutes les nations, peuples, provinces, villes, bourgs, villages, mines, pêches, fleuves, rivières, et ce, du consentement des Chabanons, Chikassas et autres peuples y demeurants. »

De La Salle fit mettre en terre, au pied de l'arbre auquel la croix fut attachée, une plaque de plomb sur l'un des côtés de laquelle avait été gravée cette inscription latine :

LVDOVICVS MAGNVS REGNAT.
NONO APRILIS CIↃ IↃC LXXXII.
ROBERTVS CAVELIER CVM DOMINO DE TONTY, LEGATO. RP ZENOBIO MEMBRE, RECOLLECTO, ET VIGINTI GALLIS, PRIMVS, HOC FLVMEN, INDE AB ILLINEORVM. PAGO, ENAVIGAVIT, EJVSQVE OSTIVM FECIT PERVIVM, NONO APRILIS, ANNI CIↃ IↃC LXXXII.

Le père Zénobé Membre, dont le nom figure dans cette inscription, a donné, lui aussi, sa description des embouchures du Mississipi. J'en extrais le passage suivant sur un fait dont ne parle ni de La Salle, ni de Tonti. « Les vivres, dit le récollet, nous avaient « manqué ; nous trouvasme seulement quelques « viandes boucanées auprès de nostre embouchure, « dont nous nous servismes pour satisfaire à la « grosse faim; mais peu après on remarqua que « c'estait de la chair humaine; si bien que nous « laissasmes le reste à nos sauvages; elle se trou- « vait *fort bonne et délicate*. Enfin le 10 avril nous

« commençasmes à remonter le fleuve, ne vivant que « de pommes de terre et de crocodilles.

Le retour ne s'accomplit pas tout à fait aussi pacifiquement et aussi heureusement que la descente. Les Indiens ne se montrèrent pas des mieux disposés. Le 12 avril, l'expédition s'arrêta au village de Tangibas, dont elle avait constaté le désastre en descendant. De La Salle envoya quelques-uns de ses hommes à la découverte de vivres; ils furent reçus à coups de flèches, mais ramenèrent quatre femmes prisonnières. Une pirogue ayant paru chargée de Quinipissas, de La Salle leur offrit le calumet, « ce drapeau blanc des déserts, » comme l'a appelé un écrivain américain; mais ils le refusèrent, signe de mécontentement, de défiance ou d'hostilité. De La Salle chargea alors l'une des quatre femmes d'aller porter des présents aux gens de sa nation en témoignage des bonnes intentions dont les Français étaient animés; cela les décida à revenir avec des vivres et à accepter le calumet. « Nous étions néanmoins sur nos gardes, » dit de Tonti; bien en prit aux Français; le lendemain avant le lever du jour, ils furent vigoureusement attaqués par les Indiens. Le combat dura deux heures. « Le sieur de La Salle et ses gens firent grand feu, et le jour étant venu, les sauvages prirent la fuite, après avoir eu des hommes tuez et plusieurs blessez, sans que pas un de la troupe du sieur de La Salle fust tué ny blessé. » De La Salle arrêta l'indignation de ses gens qui voulaient aller brûler le village, « sous prétexte qu'ils avaient peu de munitions. » C'est de La Salle qui s'exprime

ainsi. De Tonti parut croire à ce prétexte, car il dit dans sa relation : « Sans la munition qui nous aurait pu manquer à l'avenir, nous aurions été attaquer leur village. » Cette réserve résultait de la politique de La Salle qui était, comme on l'a déjà vu, de « ménager l'esprit des sauvages. »

Mais le mot d'ordre avait été donné et le cri de guerre avait retenti dans ces déserts naguère hospitaliers. En arrivant, quelques jours après, « au village des Koroa, » dit de La Salle, « à celui des Nachès, » dit de Tonti, les Français s'aperçurent qu'ils allaient être attaqués. Les Koroa, « alliez des Quinipissa, avaient, à dessein de les venger, ensemblé les sauvages de quatre villages. » En un instant les Français furent environnés de quinze cents hommes. « Ils nous apportèrent à manger, raconte Tonti, et nous mangeâmes toujours le fusil à la main. Comme ils craignent les armes à feu, ils n'osèrent nous attaquer. » La partie n'eût pas été égale. Aussi de La Salle jugea-t-il prudent de s'éloigner.

En arrivant au fort Prudhomme, de La Salle tomba malade; il fut obligé de s'y arrêter. L'honneur de ce grand rêve réalisé menaça de lui échapper. « Ma maladie me réduisit à l'extrémité, » dit-il. « M. de La Salle tomba malade d'une maladie mortelle, » écrit de Tonti, « ce qui l'obligea à me faire prendre le devant, moi sixième, pour aller mettre ordre à ses affaires à Missilimakinak, » et porter les premières nouvelles de sa découverte au comte de Frontenac. Mais le ciel voulut réserver à cet illustre aventurier la joie de jouir en personne de son triomphe. Après

quarante jours, il se rétablit et put se remettre en route pour rejoindre de Tonti qui n'était pas arrivé sans encombre à Missilimakinak.

« En passant vers Ouabache, raconte de Tonti, je « trouvai quatre Iroquois qui nous dirent qu'il y « avait cent hommes de leurs gens qui venaient der- « rière eux; cela nous donna de l'appréhension, car « il n'y a point de plaisir de trouver des guerriers « quand on est sur une route, surtout quand ils « n'ont pas fait coup. Je les quittai à environ vingt « lieues des Tamarvas. Nous aperçûmes de la fumée; « j'ordonnai à mes gens d'accommoder leurs armes, « et nous résolumes d'aller à eux, croyant que « c'étaient des Iroquois. Quand nous fumes près de « cette fumée, nous aperçumes des pirogues, ce qui « me fit croire que ce ne pouvait être que des Illi- « nois ou des Tamarvas. C'était effectivement de ces « derniers.

« Dès qu'ils nous aperçurent, ils sortirent du bois « en grand nombre pour nous attaquer, nous prenant « pour des Iroquois. Je leur présentai d'abord le « calumet; ils mirent bas les armes et nous menè- « rent à leur village sans nous faire aucun mal. Les « chefs tinrent conseil, et, nous prenant pour des « Iroquois, ils avaient déjà résolu de nous faire bru- « ler, et, sans quelques Illinois qui se trouvaient « parmi eux, nous aurions mal passé notre temps. »

De Tonti arriva en juillet à Missilimakinak où de La Salle le rejoignit, et ils rentrèrent à Québec à la fin de septembre 1683, six ans après en être partis pour cette belle expédition.

Ils furent reçus en triomphe.

De La Salle ne venait pas seulement de donner à la France un fleuve d'un parcours immense; il ne s'était pas lancé, comme on l'a vu, en explorateur aventureux sur cette longue rivière, mais bien plutôt en conquérant pacifique et en colonisateur. Il avait doté son pays des éléments du plus beau royaume qu'il fût possible de rêver et qui s'écroula à la date néfaste du 24 novembre 1758, le jour où la garnison française du fort Duquêne (1) l'abandonna pour y laisser entrer les insignes anglaises victorieuses. « Nous étions alors en possession, dit M. Michel Chevalier (*Lettres sur l'Amérique du Nord*), des deux plus beaux fleuves, des deux bassins les plus vastes et les plus riches de l'Amérique septentrionale : celui du Saint-Laurent et celui du Mississipi. Entre ces deux bassins, la nature n'a point élevé de séparation, si bien que dans la saison des grandes eaux, l'on peut, du lac Michigan, passer dans le lit de l'Illinois et continuer ensuite, sans obstacle, jusqu'aux bouches du Mississipi. »

L'entreprise hardie dont nous venons de raconter les péripéties avait ouvert ces grandes routes du monde au commerce de la France, en reliant le Canada avec les possessions des Antilles et avec tout le littoral du golfe du Mexique. Ce rêve de La Salle était gigantesque; il avait eu la gloire de le réaliser.

Avant que nous rapportions le drame lugubre qui fit perdre un moment à la France cette brillante

(1) Aujourd'hui la ville de Pittsburg ou Pennsylvanie.

conquête, je dois dire comment et par qui l'honneur de cette découverte fut disputé à l'illustre explorateur.

Nous avons vu le père Hennepin remontant bravement le Mississipi, dans un canot, en compagnie de deux hommes, et on sait les épreuves qu'ils eurent à supporter. Le moine franciscain est seul à raconter qu'arrivé à l'embouchure de l'Illinois, la tentation lui prit de désobéir aux ordres de La Salle, et qu'au lieu de prendre la route d'en haut, il se laissa aller au courant du Mississipi et le descendit jusqu'à ses embouchures, où il serait arrivé bien avant La Salle. Là, il fit tailler par « ses deux canoteurs » un arbre de bois dur « dont nous fîmes, dit-il, une croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfoncâmes ensuite dans la terre, laquelle, par bonheur, était d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom et celui des deux hommes qui étoient avec moy, avec un récit succinct de nos qualitez et du sujet de nos voiages; après quoi, nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques hymnes à propos à notre dessein, comme le *Vexilla Regis*, et ensuite nous partîmes. »

Hâtons-nous de dire que l'on n'a point trouvé trace de cette croix dressée sur les rives du Mississipi par le père Hennepin. En admettant même que de La Salle, si jaloux de se réserver l'honneur de découvrir le Mississipi, qu'il ne voulait point permettre à Hennepin « de se servir de l'astrolabe pour prendre hauteur, » eût gardé le silence sur la rencontre de cette croix, quelqu'un de ses compagnons de voyage,

parmi lesquels il y avait tant de mécontents, n'aurait-il pas dénoncé le plagiat? Et pourquoi Hennepin, si juste, et si enthousiaste pour de La Salle dans toutes les relations de cette grande découverte, n'a-t-il pas revendiqué en temps opportun l'honneur auquel il avait droit? Les réserves du Franciscain sont tout au moins curieuses. Il n'avoua point sa découverte plus tôt, parce qu'il était « asseuré à n'en pouvoir douter » que de La Salle ne manquerait pas de le « décrier dans l'esprit de ses supérieurs, » pour avoir quitté la route du Nord, « que je devois suivre selon sa prière et selon le projet que nous en avions fait ensemble (1). » Ceci, en tout cas, ressemblait fort à une trahison, bien plus encore qu'à une désobéissance.

Hennepin prétend d'abord que ce furent ses compagnons qui, par la menace, l'obligèrent à descendre le Mississipi, et plus loin, le vindicatif franciscain se contredit en accusant le mauvais vouloir de ceux-ci qui refusaient de descendre le fleuve, prétextant la crainte « chimérique » d'y rencontrer des Espagnols.

Un trait bien plus frappant et qui permet de suspecter tout au moins la sincérité du père Hennepin, c'est, au retour de sa captivité, son refus obstiné de donner au comte de Frontenac « des détails précis

(1) Chapitre XXXVIII. Quels ont été les motifs que l'auteur a eus ci-devant de cacher les mémoires qu'il avait de cette découverte et de ne pas les insérer dans sa *Description de la Louisiane*, etc. (Découverte dans l'Amérique septentrionale par le P. Hennepin.)

sur ses découvertes dans le bas Mississipi, sachant que de La Salle avait déjà passé à Québec et qu'il était homme à ne pas me pardonner si j'en avais trop dit. » L'évêque de Québec, son supérieur, le pressa de questions, lui ordonna même de rendre compte de son voyage ; Hennepin craignit sans doute que son récit ne fût pas d'accord avec celui de son prétendu rival, et il éluda les ordres de l'évêque, en se retirant dans un couvent. Enfin, il ne cessa de présenter l'un de ses deux « canoteurs, » nommé Michel Ako, comme un hérétique, un misérable, son ennemi implacable. Il oublie de craindre que Michel Ako, trouvant là une belle occasion, qu'il n'eût certes pas laissé échapper, de nuire au franciscain, eût dénoncé sa désobéissance aux instructions de son chef.

Quel intérêt pouvait donc avoir Hennepin à disputer à de La Salle la gloire d'avoir exploré le Mississipi jusqu'à son embouchure, après avoir nié que Jolliet eût, le premier, découvert le grand fleuve? Un intérêt de vanité et d'ambition. La part qui lui revenait dans cette immense découverte, ne lui suffisait pas ; il la voulait tout entière. L'histoire ne lui a pas donné cette coupable satisfaction; elle a distribué l'honneur de cette conquête du Mississipi entre tous ceux qui y ont contribué, à chacun selon œuvre. Il est bien permis, après cela, de douter de l'exactitude du récit que fait ce moine vaniteux et tracassier, des misères qu'il a endurées chez les Indiens, au temps de sa captivité et des miracles auxquels il a dû sa subsistance pendant sa fuite à

travers les déserts où il n'avait, le plus souvent, pour toute nourriture que les poissons « que les aigles nombreux en ce pays » laissaient tomber de leurs serres. Toujours est-il que le bruit de quelques-unes de ses souffrances était parvenu jusqu'à Québec; on raconta même que le révérend Père avait été étranglé et pendu avec son cordon de Saint-François; on célébra même un service funèbre pour sa mémoire, et à son retour les missionnaires de la ville le saluèrent du nom de Lazare. *Lazare, veni foras*, lui disaient-ils en l'abordant.

Pendant que le Père Hennepin travaillait pieusement à usurper la gloire de La Salle, le grand aventurier était en France où il sollicitait les moyens d'entreprendre une seconde expédition sur les bords du Mississipi.

DEUXIÈME PARTIE

LE MESCHACÉBÉ PERDU

I

De La Salle avait voulu rendre compte lui-même au gouvernement de Louis XIV du succès de sa mission. Il avait tenu au delà de sa promesse et donné à son souverain un territoire sans égal en étendue et en importance. C'était noblement se venger de la note adressée par le ministère au gouverneur du Canada, et dont la teneur avait évidemment provoqué son brusque départ du pays des Illinois. De La Salle était en droit de dire « qu'il avait de cette sorte « achevé la plus importante et la plus difficile dé- « couverte qui ait jamais été faite par aucun Fran- « çais, sans avoir perdu un seul homme dans des « pays où Jean Ponce de Leon, Pamphilo de Nar- « vaez et Ferdinand de Soto ont péri sans aucun

« succès avec plus de deux mille Espagnols. Jamais « Espagnol n'a fait de pareilles entreprises avec si « peu de monde et tant d'ennemis. » L'orgueil dont La Salle fait montre en cette dépêche est excusé par l'acte accompli. On ne peut que lui reprocher la confusion qu'il y fait à propos des voyages de ses illustres devanciers. De Soto seul avait erré dans les solitudes du Mississipi. Narvaez, ni Ponce de Leon n'abordèrent les contrées que de La Salle parcourut. S'il le croyait, cependant, c'était une raison pour ne pas déclarer « qu'il était le premier Européen qui eût descendu et remonté le Mississipi. » Dans le sens qu'il l'entendit peut-être, c'était vrai ; avant lui, personne, en effet, n'avait accompli ce qu'il venait d'accomplir.

De La Salle fut accueilli avec distinction par le roi. C'était encore le temps des chaleureux enthousiasmes et des étonnements pour les choses du Nouveau-Monde ; ce conquérant pacifique éveilla donc facilement la curiosité publique par ses récits, et, disons-le, la gratitude de la France qu'il venait de doter d'un empire si vaste, qu'il la faisait la maîtresse de l'Amérique du Nord, en occupant le cœur de ce continent : une main sur l'extrême nord, une autre sur l'extrême sud, avec deux ouvertures sur la mer, le golfe Saint-Laurent et le golfe du Mexique. De La Salle émerveilla son royal auditeur et les avides spéculateurs de la cour et de la ville par des descriptions, qu'il n'eut certes pas besoin de poétiser pour faire sentir l'importance de sa découverte et de sa conquête.

Ce n'était pas tout que d'avoir trouvé cet immense désert; il s'agissait de le peupler, de le coloniser, de féconder ces terres si puissamment riches.

Aucun historien ne raconte si Louis XIV fut ému jusqu'aux larmes, comme le fut Charles-Quint au récit de Pizarre. Cela n'est pas probable. Louis XIV ne pleura guère en sa vie sur les malheurs et les misères d'autrui; mais il n'était pas moins avide que Charles-Quint des richesses du Nouveau-Monde. Aussi Louis XIV consentit à confier à de La Salle le commandement d'une seconde expédition composée de quatre navires à bord desquels s'embarquèrent douze jeunes gentilshommes « à qui les nouveautés plaisent ordinairement, » des ouvriers, cinq prêtres, huit ou dix familles composées « d'assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la colonie; » en tout deux cent huit personnes dont cent soldats, presque tous, il est vrai, vagabonds et indisciplinés, que leur commandant avait peine à maintenir, « tous gueux et misérables, rapporte le père Anastase, qui demandoient l'aumône et dont plusieurs étoient contrefaits et n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet! » Le sacrifice royal était maigre; deux cents personnes pour occuper, peupler, féconder une contrée qui devait demander plus tard des milliers de bras. Mais quand de La Salle avait conquis un pareil territoire avec cinquante hommes et des canots indiens, que n'espérait-il pas de pouvoir faire avec deux cents hommes et quatre bâtiments de guerre! C'était une armée, c'était une escadre!

Malheureusement le vice qui a frappé d'impuissance presque toutes les entreprises de colonisation après les découvertes les plus fécondes, les plus séduisantes, et en apparence les plus faciles, se retrouva dans celle-ci : les soldats, comme je l'ai dit, étaient des vagabonds, les ouvriers des coquins, ignorant les premières notions des métiers pour lesquels ils s'étaient donnés comme passé-maîtres. Ces gens-là étaient incapables d'avoir ni la patience, ni le dévouement, ni la vertu d'abnégation nécessaires pour affronter de grands périls, supporter les souffrances, braver les déceptions. Pour de telles gens, il faut la réalisation immédiate du but; le fait seul de leur expatriation, même volontaire, est compté pour un sacrifice dont ils veulent trouver la récompense au débarqué. Ç'a été l'histoire de toutes les colonisations; avec de telles arrière-pensées se sont toujours et nécessairement introduits des éléments de désordre et de discorde dans ces populations de début. Plus elles ont été compactes et paraissaient conséquemment propres à avancer l'œuvre entreprise, moins elles y ont servi.

Les grandes expéditions de découvertes se sont faites, au contraire, par des hommes d'une rare énergie, unis par un même sentiment; ils se jetaient dans l'inconnu, ne cherchant que la gloire, familiarisés à l'avance avec des périls qui n'égalaient pas quelquefois ceux que leur imagination avait entrevus; le moindre succès leur ouvrait des horizons immenses; ils étaient doués, avec des vices quelquefois immenses, de toutes les vertus viriles qui assu-

rent le triomphe des belles causes. Tous ont éprouvé, ensuite, des déceptions navrantes quand il s'est agi de féconder leurs découvertes, et quelques-uns ont recueilli l'assassinat pour récompense de leur dévouement.

A ces causes violentes et brutales de ruine, il faut ajouter les sentiments de mesquine rivalité, qui ont rarement manqué de se produire entre des chefs inégaux en titres et en talents quelquefois, entre ceux qui venaient jouir du bénéfice des découvertes et ceux qui en avaient eu la gloire et les périls. Ainsi arriva-t-il à de La Salle, et ce fut la source des malheurs à la hauteur desquels il éleva son énergie et son courage.

La flottille chargée de conduire l'expédition était commandée par un capitaine de vaisseau nommé de Beaujeu qui, soit ambition personnelle, soit préjugé d'épaulette, ne pouvait souffrir d'être sous l'autorité de La Salle, « un ancien jésuite, un pauvre père parvenu de la plus obscure des positions au comble de la gloire. » Toute époque a ses faiblesses et ses grandeurs. Pendant que se faisait à Rochefort l'armement des navires, Beaujeu écrivit lettres sur lettres au ministre pour se plaindre d'être obligé de recevoir des instructions de La Salle, qu'il croit « un brave homme, » mais qui n'a jamais fait la guerre qu'aux sauvages (*Lettre du* 30 *mai* 1684); qui « n'a aucun caractère et n'a jamais commandé qu'à des écoliers. » (*Lettre du* 30 *juin.*) Le ministre fut inflexible et l'expédition partit, sous ces fâcheux auspices, le 4 juillet 1684. Harcelés par une furieuse tempête, les

navires, à l'exception de l'un d'eux qui avait été capturé par des corsaires espagnols, furent obligés de relâcher au Petit-Goave, dans l'île d'Haïti, où de La Salle, atteint par une maladie grave, dut rester jusqu'au mois de novembre. Enfin, il mit à la voile le 27 de ce mois, et, le 6 janvier 1685, on aperçut terre.

Personne, à bord d'aucun des navires, ne connaissait la côte, et de La Salle, quoiqu'il eût annoncé dans son premier mémoire avoir relevé le point exact de l'embouchure du Mississipi, se laissant tromper par « le rapport des pilotes du vaisseau de Sa Majesté, » crut n'avoir pas encore dépassé la baie du Saint-Esprit (baie de la Mobile), c'est à dire être bien à l'est du Mississipi; « mais, dit-il dans sa dé-« pêche au ministre (4 mars 1685), après avoir tou-« jours costoyé la terre de fort près et de beau « temps, la hauteur nous a fait remarquer qu'ils (les « pilotes) se trompoient, et que ce que nous avions « veu, le sixième janvier, estoit en effet la principale « entrée de la rivière que nous cherchions. » Les bâtiments avaient donc porté trop à l'ouest, et de La Salle se trouvait sur les côtes du Texas, « à environ quatre-vingts lieues du Mississipi. » Il voulut virer de bord et retourner dans l'est, afin de retrouver l'embouchure du fleuve; mais de Beaujeu était animé de trop mauvaises dispositions contre de La Salle pour admettre que « ce brave homme, » à qui il refusait toute qualité pour commander l'expédition, pût avoir raison contre lui, et il se refusa net à rebrousser chemin. La Salle débarqua avec six

hommes et tenta une exploration de la côte; mais un temps brumeux, des terres uniformément plates et marécageuses, l'absence d'eau potable ne lui permirent pas de poursuivre, pendant plus d'un jour, cette course inquiète. Il rejoignit son navire, et après de nouvelles et inutiles instances pour obtenir de Beaujeu qu'il remît à la voile pour rallier le point de la côte où ils avaient aperçu la terre pour la première fois, de La Salle ordonna le débarquement de cent vingt hommes, à qui il donna mission, de suivre les bords de la mer jusqu'à ce qu'ils arrivassent au Mississipi.

Ils rencontrèrent un grand fleuve, qui probablement dut être le Nueces, et y attendirent la flotte. Deux des bâtiments franchirent aisément la barre, le troisième s'échoua; et une rafale de vent qui s'éleva tout à coup mit le bâtiment en pièces. Quelques jours après, de Beaujeu, enchanté naturellement des embarras où il voyait de La Salle, qui avait perdu dans le naufrage du dernier navire la presque totalité de ses outils et de ses provisions, annonça que, pour son compte, il considérait l'expédition comme manquée; qu'il avait, en tout cas, rempli son devoir, et que, puisque de La Salle persistait à demeurer dans ce pays perdu, lui s'en retournait en France. Il leva l'ancre, laissa à de La Salle l'un des deux navires, avec douze pièces d'artillerie, mais sans un seul boulet, sous prétexte « que les boulets étaient à fond de cale de son bâtiment, et qu'il ne pouvait les en retirer sans nuire à son arrimage. » Quelques historiens vont même jusqu'à ajouter que

Beaujeu préféra jeter à la mer une partie de ses provisions, plutôt que de les laisser à de La Salle. Un préjugé de caste, la jalousie d'un officier subalterne aveuglé par la passion du commandement, risquèrent de faire perdre à la France une de ses plus grandes conquêtes, qui ne lui fut conservée que par l'ignorance où étaient les nations rivales, de l'existence et de l'importance de cette découverte.

Voilà de La Salle abandonné, sans ressources, sur un rivage inconnu, responsable devant Dieu et devant sa conscience du sort d'une colonie, n'ayant plus à compter que sur son courage, sur son audace, sur son génie. Ici commence un de ces drames dont le dénoûment sera sinistre, et auquel il n'a manqué ni la victoire du mauvais génie, qui fut ce misérable Beaujeu, ni le dévouement impuissant du bon génie que nous allons retrouver dans le chevalier de Tonti, le fidèle et illustre compagnon de La Salle, ni aucune des exécrables passions qui se combinent pour torturer la vie d'un homme, pour le grandir, mettre en relief toutes les qualités de son esprit et de son âme, et, finalement, lui assurer l'immortalité.

Le 15 avril 1685, de La Salle arriva sur les bords d'une grande rivière qu'il baptisa du nom de rivière des Vaches, à cause des immenses troupeaux de bêtes à cornes qu'il y rencontra; c'est le fleuve que l'on nomme aujourd'hui le Rio Colorado. De La Salle le redescendit d'abord jusqu'à son embouchure dans une baie qu'il baptisa du nom de Saint-Bernard et qu'on appelle, aujourd'hui, la baie de Matagorda. Il

y bâtit un fort, y laissa garnison et explora non seulement le Colorado, mais les nombreux cours d'eau qui se jettent dans la baie, espérant toujours découvrir une des embouchures du Mississipi ou quelque affluent. De La Salle revint de chacun de ces voyages désillusionné, le cœur déchiré.

On s'imagine aisément le désespoir de ce malheureux. Chercher l'inconnu n'est rien; car la lutte dans la conquête, c'est l'ordinaire de la vie; la déception n'y est que chose naturelle. Mais poursuivre un objet trouvé, touché, dont on a joui, et sentir qu'il vous échappe comme une chimère; se voir exposé au doute, à la risée, aux plaintes de ceux qui ont assis leurs espérances, leurs rêves sur votre succès antérieur, qui vous ont confié leur existence, c'est le comble de la honte et du remords.

De La Salle passa par toutes ces tortures d'une âme élevée, où le découragement n'entra jamais, cependant. Son courage, au contraire, grandit avec les difficultés. Plus le drame qui menaçait sa vie s'annonçait sous de sombres couleurs, plus de La Salle déployait d'énergie. Il était infatigable dans ses excursions à travers ce pays semé de périls, d'embûches, d'illusions. C'était à cette condition qu'il étouffait les murmures turbulents de ses compagnons; mais chaque déception était une occasion pour eux de mêler le sarcasme au mécontentement. Ah! je ne crois pas que Dieu, « qui donne des bornes à tous les hommes dans leurs désirs, aussi bien qu'à l'Océan, » observe un chroniqueur passionné, ait voulu torturer ainsi ce grand génie et ce grand

cœur dans l'unique dessein « que le père Anastase découvrît cent dix nations sur la route, à défaut du du sieur La Salle. » Dieu ne serait ni bon ni juste, si, pour satisfaire la vanité d'un moine récollet qui ne se souciait pas de tant de gloire, il eût infligé de telles épreuves à un de ses glorieux serviteurs.

Un moment de La Salle éprouva une joie immense; toujours en se dirigeant vers l'Ouest, il rencontra une rivière tellement large, qu'il s'imagina avoir retrouvé le Mississipi : c'était probablement la baie de Galveston, à la double embouchure du Rio Saint-Jacinto et du Rio Trinidad. Une similitude parfaite entre les canots des Indiens qu'il rencontra naviguant sur ces eaux et ceux des Indiens du Mississipi, ajouta à l'illusion que lui avait donné l'aspect grandiose des rives. Mais, hélas! les Naturels le détrompèrent; ils ne savaient même pas de quel fleuve « l'homme blanc » leur voulait parler. Cette ignorance absolue des Indiens sur l'existence du Mississipi venait vraisemblablement du très grand nombre de noms sous lesquels on désignait le fleuve, de sa source à son embouchure. Chacune des nations disséminées sur ses rives lui donnait un nom spécial et ignorait celui sous lequel on le désignait à vingt lieues plus haut ou à vingt lieues plus bas.

Encore une fois, l'espérance de La Salle s'évanouit devant ce dédale des déserts dans lequel chacun de ses pas s'égarait, et qui semblait s'élargir à mesure qu'il y pénétrait. Et, comme aucune épreuve ne devait lui manquer, une tempête effroyable détruisit

le navire qui lui restait ; quatre hommes seulement et le chapelain du bord échappèrent au naufrage.

C'était la dernière ressource de La Salle. Dans l'impossibilité de poursuivre son exploration par terre, il venait de prendre la résolution de s'embarquer et de pousser une pointe à l'est, à la recherche des embouchures du Mississipi, toujours avec la conviction que Beaujeu avait dépassé le fleuve devenu introuvable. Il entreprit alors la tâche, bien autrement difficile, de remonter dans le nord-est en se dirigeant vers les Illinois, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé les rives du Mississipi, ou les traces de l'ancienne route qu'il avait suivie jadis pour y arriver. C'était presqu'un coup de désespoir ; mais en le tentant, il n'abandonnait pas cette lutte inégale et formidable qu'il soutenait depuis deux ans et dans laquelle il avait mis pour enjeu, d'un côté, son honneur, sa gloire et son ambition, et de l'autre, sa vie. Les difficultés et les misères n'étaient pas ce qui le pouvait effrayer. Le 25 mai 1686, il se mit donc en route avec son frère, l'abbé Cavelier, son neveu Morangies, quinze hommes et deux Indiens, laissant le reste de la colonie au fort Saint-Louis qu'il avait bâti sur la baie de Matagorda.

II

De La Salle nourrissait de sombres pressentiments. Quoique familiarisé avec les plus grands dangers, qui ne l'épouvantaient pas; quoique doué d'une âme de fer, qu'aucune déception n'avait encore pu abattre et qui triomphait d'un corps frêle et accessible aux fatigues physiques, il gémissait de n'avoir pas à côté de lui un bras ferme, un cœur ouvert comme celui de Tonti, dont le dévouement égalait le courage. Seul il payait d'exemple, seul il luttait contre le découragement, les faiblesses et les révoltes d'autrui. Si bien trempé que soit un esprit, il se fatigue à cette résistance incessante, et une tension trop forte rompt les chaînes les plus solides.

Ah! si les échos de ces déserts avaient pu lui apporter le bruit des battements du cœur de ce brave et fidèle Tonti, la ferme et noble figure de ce lugubre drame, de La Salle n'eût pas ressenti ces défaillances qui, à l'usé de tant de misères, lui firent, plus d'une fois, douter des hommes.

De Tonti avait appris le départ de La Salle pour les embouchures du Mississipi, et au lieu du succès qu'il espérait, des rumeurs sinistres lui apportèrent la nouvelle des désastres éprouvés par l'expédition. « Sur les nouvelles que j'ay reçues au fort Saint-« Louis, sur la rivière des Illinois, » écrit Tonti « (lettre du 24 août 1686) « que M. de La Salle estoit « descendu à la coste de la Floride avec les gens de « guerre et autres que Sa Majesté luy avoit fait la « grâce de luy octroyer et qu'il se seroit débarqué « dans le mois d'avril de l'année 1685; que un de « ses bastiments se seroit brisé à la coste, et que les « sauvages de la Floride luy ayant pillé les marchan-« dises dudit bastiment cela l'auroit obligé à se battre « contre eux. »

Dans la façon dont ces sinistres nouvelles arrivèrent au Canada on reconnaît la main perfide, ou la suite du fatal entêtement de Beaujeu, sur la fausse direction du point de la côte où il avait abandonné de La Salle.

De Tonti avait immédiatement expédié quelques sauvages au bas du Mississipi, qui à leur retour dirent « n'avoir veu ny entendu » des nouvelles de La Salle. Après onze mois d'attente et d'anxiété, Tonti se décida à descendre jusqu'à la mer, « dans l'espérance de luy donner secours, tant de vivres que de canots d'écorce. » Il partit des Illinois avec vingt-cinq Français « de bonne volonté, » des marchandises, des provisions, des ustensiles et des canots. Arrivé au golfe du Mexique sans avoir rencontré trace de l'expédition, Tonti envoya deux embarca-

tions, l'une dans la direction du Mexique, l'autre à l'est ; mais faute d'eau potable, elles ne purent pousser leurs explorations au delà de 25 et 30 lieues le long des côtes. Il n'y avait plus de doute pour Tonti, ou que de La Salle s'était perdu, ou qu'il s'était enfoncé dans les terres. Ne pouvant donc se mettre à sa recherche, il lui fallut songer à rentrer à son poste.

« Je proposai à mon monde, dit-il dans sa rela-« tion, que, puisqu'il nous fallait cinq mois pour « nous rendre aux habitations françaises, s'ils vou-« laient me croire nous suivrions la côte jusqu'à la « Menade (la Manhatte ou New-York) et que par ce « moyen nous arriverions en bref à Montréal ; que « nous ne perdrions pas notre temps, parce que nous « pourrions découvrir quelque beau pays et même « faire quelque prise en chemin. Une partie était de « cet avis et l'autre du contraire, ce qui me fit pren-« dre la résolution de retourner sur mes pas. » Nous verrons comment il fut heureux que ce projet de Tonti n'ait pas été exécuté ; en tout cas c'eût été une folie inexécutable, et l'idée d'entreprendre un voyage de long cours avec les faibles ressources que possédait Tonti n'aurait pu entrer que dans la tête d'un extravagant, si elle n'eût accusé le peu de connaissances géographiques que l'on avait à cette époque sur l'Amérique.

Dans son voyage de retour, Tonti trouva l'écusson dressé par de La Salle, lors de la prise de possession du Mississipi, renversé par les grandes eaux. Il en tira mauvais augure, releva néanmoins les armes du roi, les transporta à cinq lieues plus haut et les

arbora en lieu mieux abrité; « j'ai mis un écu blanc, « ajoute-t-il, dans le trou d'un arbre pour servir de « marque en temps et lieu. » Il laissa, en outre, entre les mains du chef des Quinipissas, une lettre à l'adresse de La Salle pour lui être remise, au besoin. On verra entre quelles mains tomba cette lettre quelques années plus tard.

Pendant ce temps, La Salle avait poussé sa route à travers les déserts du Texas. Il rencontra plusieurs tribus d'Indiens; deux d'entre elles, les Quoaquis et les Cénis lui parurent à moitié civilisées. Les premiers furent baptisés *Nation des pleureurs*, parce qu'à l'arrivée des Français, ils se mirent tous à pleurer à sanglots pendant un quart d'heure, ainsi que c'était leur coutume toutes les fois qu'ils voyaient des étrangers parmi eux, en souvenir de leurs parents morts qu'ils croyaient en voyage et dont ils attendaient le retour. Étonné de voir ces Indiens, surtout les Cénis porter des bottes, des éperons, et manier habilement leurs chevaux, de La Salle apprit d'eux que les premiers établissements des Espagnols n'étaient pas éloignés et qu'ils faisaient avec ceux-ci un grand commerce. Pour preuve ils lui montrèrent des pièces de monnaie espagnole, de l'argenterie, et dans leurs huttes on trouva le texte d'une bulle du pape qui exemptait du jeûne, pendant l'été, les Espagnols du Mexique (1). Ces Indiens possédaient tant de chevaux, qu'on en pouvait avoir jusqu'à deux en échange d'une hache. Un Cénis offrit même de tro-

(1) *Recueil des voyages au Sud.*

quer une superbe cavale contre le capuchon du père Anastase qui lui faisait grande envie.

Cette rencontre fut fatale, en un point, à La Salle. Séduit sans doute par la perspective de trouver un établissement auprès des Espagnols, plusieurs de ses compagnons désertèrent. Un historien attribue cette désertion aux charmes des femmes Cénis, dont la beauté avait produit une grande impression sur les aventuriers. Cette assertion n'est pas invraisemblable. Cet abandon ne laissa pas que d'affliger de La Salle et de l'inquiéter; sa grande douleur était de voir s'en aller pierre par pierre les éléments de ce glorieux édifice qu'il avait entrepris d'élever et dont il ne restait que des ruines avant même qu'il lui eût donné ses assises. Toutes les épreuves lui étaient réservées: à quelques journées de marche du village des Cénis, il tomba malade parmi les Indiens nassonites et fut hors d'état de continuer sa route. Quand il se trouva rétabli, ses ressources étaient épuisées, le découragement s'était emparé de ses compagnons, et à l'unanimité, ils refusèrent de poursuivre cette course à travers les déserts. Force fut donc à de La Salle de revenir sur ses pas à la baie de Matagorda, dont il était déjà à plus de 200 lieues. A son grand étonnement peut-être, il trouva en prospérité la petite colonie qu'il avait laissée groupée autour de fort Saint-Louis. Les Français s'y étaient construit de bonnes cabanes et vivaient en parfaite intelligence avec les Indiens.

Ce fut la première et l'unique joie qu'il ressentit depuis le début de cette déplorable expédition. Mais

cette prospérité relative de la petite colonie, achetée au prix de sacrifices cruels, reposait sur des bases trop fragiles, pour qu'il s'endormît sur ce succès éphémère. Et puis, ce Mississipi dont il voyait toujours, comme dans un rêve, les ondes puissantes rouler dans les solitudes où il avait planté le drapeau de la France, lui échappait encore comme une proie promise et arrachée à son ambition.

De La Salle reprit son dessein de regagner à pied le Canada, d'où il se proposait de se rendre en France pour obtenir les secours nécessaires au développement de la colonie de la baie Matagorda. Toujours frappé de cette idée fixe qu'il était à l'ouest du Mississipi et qu'en remontant au nord-est pour gagner le Canada, il devait rencontrer le grand fleuve, il se flattait de rapporter à la France une nouvelle et magnifique part à ajouter au royaume déjà si vaste qu'il lui avait donné, c'est à dire ce territoire encore inexploré sur lequel il venait de supporter tant de misères. Il avait au moins une compensation à offrir à sa déception.

De La Salle ne se croyait pas si près du dénoûment. Il laissa à Matagorda la plus grande partie de son monde et reprit la route qu'il venait déjà de faire, avec dix-sept hommes, son frère Cavelier, un moine récollet, le père Anastase, et ses deux neveux Cavelier et Morangiès. Tout conspira contre lui; il rencontra des Indiens ou hostiles, ou malveillants; de la mauvaise volonté parmi ses gens dont il fut obligé de renvoyer quelques-uns, et finalement la famine, avant même d'être rendu chez les Indiens Nouadi-

chès. Il fallut faire flèche de tout bois et se suffire à soi-même, par la chasse et par la maraude dans les bois.

Parmi les paresseux à qui de La Salle, lors d'une de ses expéditions le long des côtes de la mer, donna leur congé, se trouvait un misérable, nommé Lanquetot, qui avait préféré s'en retourner à Matagorda plutôt que de courir les aventures des déserts. En s'en retournant, Lanquetot fut pris et massacré par les Indiens. De là une sourde rage, chez le frère de Lanquetot qui avait juré de venger cette mort sur La Salle, l'accusant d'en être la cause; peu s'en fallait qu'il ne dît l'auteur. Aussi, lorsqu'il fut question du voyage au Canada, Lanquetot s'offrit, parmi les plus empressés, pour accompagner de La Salle. Ce misérable avait trouvé l'occasion bonne pour accomplir son infâme projet, auquel il avait associé un de ces vagabonds sinistres, nommé du Haut, comme il ne manque pas de s'en trouver dans une bande de pauvres diables, à qui on avait promis la fortune, et qui, depuis trois ans, traînaient une vie misérable sur un rivage indomptable. Les privations auxquelles l'escorte de La Salle était en proie, la douloureuse perspective de luttes dont on ne pouvait prévoir le terme, avaient irrité ces spectres ambulants sans énergie, sans courage, et en qui l'espérance d'une gloire immense n'entretenait pas, comme chez leur chef, cette verve de l'esprit, cette virilité du cœur, cette force factice du corps qui semblaient défier tous les obstacles et tous les périls.

De La Salle était campé à environ trois journées

des Nouadichès, entre le Rio Brayos et la rivière Trinité, sur le territoire du comté actuel de Washington, dans le Texas. Il avait envoyé en chasse son neveu Morangiès et deux de ses gens. Ceux-ci n'étant pas revenus le soir, il demanda des hommes de bonne volonté pour les aller chercher. Lanquetot, du Haut et le domestique de ce dernier s'offrirent aussitôt et partirent, résolus alors à accomplir le crime. Ayant rencontré les trois chasseurs, ils profitèrent de leur sommeil pour les tuer, diminuant de trois le nombre des défenseurs de La Salle. Le lendemain matin, celui-ci inquiet de ne voir revenir ni les trois chasseurs, ni les hommes partis à leur recherche, se décida à aller lui-même en compagnie du père Anastase à leur rencontre. De La Salle, tout en avançant dans le bois tirait de temps en temps des coups de pistolet, en signal d'appel. Les trois bandits en entendant ce signal, se doutèrent que ce pouvait bien être l'homme avec qui ils en voulaient finir, et se mirent en embuscade, « en pos-« tant devant eux, raconte Tonti, le laquais de du « Haut. Comme M. de La Salle fut arrivé à lui, il de-« manda où était M. de Morangiès. Ce valet lui « répondit, le chapeau sur la tête, qu'il était à la « dérive. Comme M. de La Salle se voulut approcher « de lui pour le faire rentrer dans son devoir, il « reçut trois balles dans la tête dont il tomba mort.» Tonti ajoute: « Voilà la destinée d'un des plus grands « hommes de ce siècle, d'un esprit admirable et « capable d'entreprendre toutes sortes de décou-« vertes. »

De La Salle tomba sous les coups des assassins le 19 mars 1688, au lieu où s'élève aujourd'hui, dans le Texas, la petite ville de Washington, sur la rive gauche du Rio Brayos.

Horrible destinée, en effet! On eût aimé voir cet homme vanté et admiré par ses ennemis et par ses envieux, alors même qu'ils le critiquaient, mourir avec une certaine pompe et dans toute sa gloire, ou en accomplissant quelque belle action, et non point comme une bête malfaisante traquée au coin d'un bois et qui tombe sous trois balles, pareil à un vulgaire criminel. C'est une tache pénible pour les historiens de La Salle d'avoir à constater une telle mort, qui n'a même pas la grandeur de la simplicité, sur une terre inconnue, au milieu d'un désert de ces forêts gigantesques du Nouveau Monde. Pour se consoler de ce plat dénoûment réservé souvent aux plus hardis chefs de ces aventuriers, on a besoin de se rappeler la vie de La Salle, pour ne croire point que c'est un misérable de la pire espèce à qui l'on a affaire et dont vient d'avoir raison quelque acte de sommaire justice.

Le malheureux père Anastase « croyant passer le pas, » se jeta à genoux et demanda aux meurtriers un quart d'heure pour mettre ordre à sa conscience; ils lui laissèrent la vie sauve, ainsi qu'à l'abbé Cavelier, à la condition qu'ils ne donneraient point la sépulture au défunt. Par un lâche raffinement de cruauté, les assassins voulurent que le corps de cet homme illustre restât exposé à la voracité des oiseaux de proie. Un tel meurtre devait être vengé

bientôt. On s'étonne qu'il ne l'ait pas été sur l'heure; mais il convient de faire la part de la terreur que les assassins avaient jetée dans ce petit groupe de Français démoralisés, abattus, sans guide désormais, exposés à la famine et à toutes les misères. Il fallait que le corps de ces malheureux reprît un peu de force, pour que l'énergie et le sentiment de la justice rentrassent dans leur cœur.

Ils continuèrent leur route vers le village des Nouadichès qui leur firent bon accueil et leur proposèrent, après quelques jours de repos, d'aller en guerre avec eux, contre la tribu des Quanouatinos. Ce fut l'occasion que saisirent les vengeurs de La Salle. L'un d'eux était un flibustier anglais fort attaché à l'illustre aventurier. Sous prétexte qu'il n'avait plus ni vêtements ni munitions pour suivre les Sauvages dans leur expédition, le flibustier « ayant pris deux pistolets à sa ceinture, et accompagné d'un Français avec un fusil, » se présenta à la cabane des assassins et leur demanda, puisqu'ils s'étaient emparés de tout le bagage de La Salle, « quelques munitions et quelques chemises. » Sur le refus obstiné de Lanquetot, à quoi il s'attendait, de se désaisir de rien, l'Anglais lui lâcha un coup de pistolet en lui criant : « Tu es un misérable ! Tu as tué mon maître ! »

Lanquetot tomba raide mort. Du Haut voulut s'enfuir, mais le Français lui brisa les reins d'une balle; un troisième individu, accouru au bruit de la double détonation, lui tira à son tour un coup de fusil dans la tête. « Le feu se prit à ses cheveux, et ensuite à

sa chemise et à ses habits avec tant de violence qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre. » Un Indien illinois, nommé Nikana, c'est à dire camarade, qui avait été un serviteur dévoué de La Salle acheva le misérable agonisant en lui cassant la tête d'un coup de hache. Le flibustier anglais demeura maître de la dépouille de son ancien chef, et en donna, dit Tonti, « une partie à M. Cavelier qui se retira aux Illinois. »

Telles étaient les sanglantes et étranges mœurs des Déserts. A peine différaient-elles de celles des sauvages, dont il semblait que les aventuriers prissent le caractère et les sanguinaires habitudes en aspirant l'âpre odeur des forêts vierges. Ces assassinats et ces meurtres vengeurs ne suffirent pas pour souiller cette épopée de misères et de labeurs dont La Salle avait été le héros; il fallut encore qu'une lâcheté inattendue vînt s'y joindre. Le flibustier anglais, qui s'était emparé du sanglant héritage de Lanquetot et de du Haut, en avait donné, avons-nous vu, une partie à l'abbé Cavelier, le frère de La Salle. Ce triste abbé joua, à partir de ce moment, un singulier rôle que nous allons raconter.

III

De retour à son poste aux Illinois après son infructueuse exploration aux embouchures du Mississipi, Tonti entreprit contre les Iroquois une rude campagne dans laquelle il déploya un rare courage et fit des prouesses héroïques. En rentrant à son fort Saint-Louis, une grande surprise l'attendait; je ne saurais mieux faire que de rapporter les passages suivants de la relation même de Tonti :

« J'y trouvai (au fort Saint-Louis) M. Cavelier, « prêtre, M. son neveu, le révérend père Anastase, « récollet, et deux hommes avec eux. Ils me cachè- « rent l'assassinat commis sur la personne de M. de « La Salle, et, sur ce qu'ils m'assuroient qu'il était « resté au golfe du Mexique en bonne santé, je les « reçus comme si ç'avait été lui-même et *lui* prêtai « (sans aucun doute à Cavelier) plus de 700 fr... Le « 7 septembre (1688), un nommé Couture amena

« ici (1) deux Arkansas, qui me dansèrent le calumet « et m'apprirent la mort de M. de La Salle et toutes « les circonstances qu'ils avaient sues de la bouche « de M. Cavelier qui avait trouvé par bonheur une « maison que j'avais fait bâtir aux Arkansas, où « était resté ledit Couture avec trois Français. Le « premier (Cavelier) me dit que la crainte qu'il « avait eu *de n'avoir pas de moi ce qu'il souhaiterait,* « lui avait fait cacher la mort de M. son frère qu'il « leur avait déclarée. »

Cette réserve de Cavelier n'était édifiante ni de la part d'un prêtre, ni de la part d'un frère. Cette triste révélation et l'abandon où Cavelier avait laissé ses compagnons d'infortune, inspirèrent aussitôt au généreux Tonti « la résolution d'aller aux Nuodichès « (ou Nouadichès), pour exécuter ce que M. Cavelier « n'avait osé entreprendre, et retirer les gens de « M. de La Salle qui étaient restés au bord de la mer, « sans savoir l'accident qui lui était arrivé. » Tonti acheta une grande pirogue, s'y embarqua avec cinq Français et trois Indiens, et se dirigea en toute hâte vers le lieu désigné à ses investigations, sans accepter, au risque de les indisposer, les fêtes que, chemin faisant, lui offraient les Indiens.

La tâche qu'entreprenait là de Tonti n'était ni aisée ni exempte de périls. Ce n'était pas tout que de descendre pour la troisième fois le Mississipi; il fallait s'enfoncer dans des déserts inconnus, explorer de nouveaux pays, affronter les nations indiennes

(1) Il s'agit toujours du fort Saint-Louis.

dont les sentiments pouvaient être douteux. Rien n'arrêta le généreux aventurier; il comptait sa vie pour peu quand il s'agissait d'accomplir une grande et surtout une bonne action.

Les aventures ne lui manquèrent pas dans ce long voyage et pénible on peut croire. Ce sont d'abord trois de ses gens qui l'abandonnent en route; réduit à si petit nombre, Tonti demande des secours aux Indiens qui les lui accordent, ou les lui refusent alternativement. Tantôt deux des siens qu'il envoie en éclaireurs ne reparaissent plus, comme cela lui arriva dans une station chez les Natchez, et il apprend qu'ils ont été massacrés par ceux-ci. Il n'a pas le temps de tirer vengeance de ces trahisons, il n'est pas d'ailleurs en force; il se contente d'avancer toujours. Il arrive aux Natchitoches, presqu'à la frontière ouest de la Louisiane actuelle, sur la Rivière Rouge, où les Indiens lui refusent des guides pour le conduire à quarante lieues plus loin chez les Cadodaquis, « à cause qu'il n'y avait pas trois jours « qu'ils avaient massacré trois ambassadeurs qui « venaient chez eux pour faire la paix. » Sur l'engagement solennel que prit Tonti qu'il ne leur serait fait aucun mal, ils lui accordèrent cinq hommes.

Chez les Cadodaquis il apprend, enfin, qu'à quatre-vingt lieues de là, il y avait les sept Français que Cavelier avait abandonnés. Les compagnons de Tonti refusent absolument de le suivre plus loin. « Comme « c'étaient des gens insupportables et dont je ne « pouvais jouir dans un pays si éloigné, il fallut

« céder, et tout ce que je pus faire fut de gagner un « Français et un sauvage pour aller avec moi au « village des Nouadichès. »

Voilà Tonti parti avec deux hommes. En route, il rencontre des Nouadichès en chasse qui lui assurèrent que les Français étaient à leur village, où il arriva le lendemain, demandant, avant que d'accepter le calumet, à embrasser les Français. « Voyant « que je m'opiniâtrais, ils me dirent que les Fran- « çais avaient accompagné leur chef chez les Espa- « gnols à sept journées de leur village et que les « Espagnols les ayant aperçus les avaient environnés « avec leur cavalerie... D'autres me dirent que la « nation des Quanouatinos en avait tué trois, et que « les quatre autres étaient allés chercher des fers de « flèches. »

Il n'y eut plus de doute alors pour Tonti que les Indiens n'eussent massacré ces sept malheureux. Il le leur dit avec fermeté; ceux-ci essayèrent encore de nier; mais les sanglots des femmes qui éclatèrent tout à coup les trahirent et les accusèrent.

La mission de Tonti était achevée. Que pouvait-il tenter avec ses deux compagnons contre toute une nation qui tuait si bien les gens? Tout ce qu'il put fut d'imposer assez au chef par son énergie et sa fière mine, pour obtenir les chevaux nécessaires à son voyage de retour, sans avoir pu réaliser le projet d'aller au moins recueillir sur la terre déserte où son cadavre avait été abandonné, les restes de son ami.

Ce voyage de retour fut marqué par de cruelles

épreuves. Le guide indien qui conduisait Tonti, l'abandonna au plus difficile de son chemin, dans cet écheveau de rivières qui sillonnent les environs de la Rivière Rouge. « Après avoir traversé sept rivières, dit Tonti, nous trouvâmes celle des Caroas; » mais le sol qu'il rencontra de l'autre bord n'était point un sol, c'était un véritable marais qui semblait sans fin. Laissons parler Tonti :

« Nous traversâmes, dit-il, cinquante lieues de « pays noyé, où le moins d'eau nous venait à mi- « jambe, et nous ne trouvâmes qu'un petit ilot de « terre, pendant cet espace, où nous tuâmes un ours « que nous fîmes sécher. Il serait difficile de conce- « voir la peine que nous eûmes à nous retirer de ce « méchant pays, ayant la pluie sur nous nuit et jour. « Il fallait dormir sur deux gros arbres que nous « joignions; faire du feu sur lesdits arbres, de « cayeux à chaque bout de champ; manger nos « chiens; porter notre paquet au travers de grands « pays de cannes. Enfin, je n'ai jamais tant souffert « que dans cette traverse jusqu'au Mississipi, où « nous arrivâmes le 11 juillet (1). » Nous étant re- « connus et voyant que nous n'étions qu'à trente « lieues des Caroas, nous prîmes la résolution d'y « aller, quoique nous n'eussions jamais mis le pied « dans ce village. Nous y arrivâmes le 14 au soir. « Il y avait trois jours que nous n'avions mangé, ne « pouvant trouver aucune bête à cause de la grande « inondation. Je trouvai dans ce village deux Fran-

(1) 1690.

« çais de ceux qui m'avaient abandonné (1). Les sau-
« vages me reçurent très bien et prirent part aux
« peines que nous avions eues, car, pendant huit
« jours, ils ne cessèrent de nous faire faire bonne
« chaire. »

Tonti rentra aux Illinois au mois de septembre 1690, après en être parti au mois de décembre 1689. Il avait donc mis près d'un an à accomplir ce rude voyage commandé par un stérile dévouement et par le devoir. Quand on examine à la distance des âges, les extrémités où ces hommes d'un caractère si élevé se sont réduits pour conquérir des empires à l'Europe; quand on pèse le peu de gloire qu'ils ont acquise, à côté des misères et des souffrances qu'ils ont supportées, on s'étonne et on gémit de l'oubli où leur mémoire est tombée.

Le nom même de La Salle avait disparu de cette terre; il fallait que jusqu'à la dernière trace de cette expédition désastreuse disparût. Les infortunés laissés à la baie de Matagorda, ignorant le sort de leur illustre chef et de leurs camarades, abandonnés à eux-mêmes, sans défense, sans espoir, furent massacrés par les Indiens, à l'exception de cinq enfants qui, errant dans ces déserts comme les épaves vivantes de ce grand désastre, furent recueillis quelques jours après par les Espagnols.

L'expédition de La Salle n'avait pas été sans résul-

(1) J'avais donc raison de dire plus haut qu'il était heureux que les compagnons de Tonti eussent refusé de s'associer à sa folle pensée de rentrer au Canada par New-York.

tat. Il n'avait pas retrouvé le Mississipi, mais il avait conquis, sans le savoir, une province de plus à la France : le Texas. Le sang versé par nos compatriotes sur cette terre inhospitalière, constitua un acte de possession qui établit les droits de la France sur le Texas; mais qu'importait à la France! Des hommes dévoués et désintéressés, comme ceux dont nous venons de raconter les épreuves, comme ceux dont nous avons à dire encore les misères et les luttes, lui eussent donné l'Amérique tout entière, qu'elle n'en eût pas pris souci.

Le honteux traité de 1763 est là pour le prouver.

De La Salle mort, Tonti rentré à son gouvernement du fort Saint-Louis, il ne fut plus question du Mississipi, pas plus que si on ne l'eût jamais découvert. Mais toute semence doit tôt ou tard germer. Il restait, si nous osions dire, de la graine de l'esprit français semée de distance en distance sur l'immense étendue de ces déserts, et l'ambition des grandes entreprises n'était pas étouffée dans les cœurs généreux. Il ne fallait qu'une étincelle pour rallumer cette flamme, et cette étincelle a jailli à son heure.

En France ni en Amérique on ne parla plus pendant longtemps du Mississipi; il ne figurait pas sur les cartes, ou figurait sur quelques-unes à des points purement de fantaisie. Dans une lettre adressée au célèbre Cassini par un géographe nommé Delisle, à propos d'une carte d'Amérique envoyée à l'Académie par le duc d'Escalone, on lit que « c'était une grande question parmi les curieux de savoir positivement l'endroit où la rivière Mississipi se jette dans la mer. »

Dans cette carte où M. d'Escalone fait de la Californie une île, l'embouchure du Mississipi est indiquée à l'extrémité ouest du golfe du Mexique, tandis que Delisle, sur des indications à peu près précises qu'il avait pu recueillir, la plaçait à cinq degrés plus à l'est, et il ajoute que l'indécision la plus complète régnait sur ce point, « soit que M. de La Salle ne l'eût pas assez observé, soit qu'il ne voulût confier son secret à personne. »

C'est assez dire qu'il ne pouvait appartenir qu'à des esprits aventureux et enthousiastes de se jeter dans les ténèbres d'une nouvelle entreprise à la recherche du Mississipi.

TROISIÈME PARTIE

LE MESCHACÉBÉ RETROUVÉ

I

Le dévouement et le sentiment des devoirs publics étaient une tradition dans la famille de Bienville, un grand nom vénéré en Amérique. Cette famille était originaire du Canada. Le père avait été tué dans une expédition contre les Sauvages, laissant onze fils. Six d'entre eux, au moment où nous entrons dans ce récit, avaient déjà donné leur vie à la France et étaient morts les armes à la main.

L'ainé des cinq frères survivant, le chef de cette famille, et qui fut un exemple pour ses cadets, se nommait le chevalier d'Iberville. Il avait rendu de grands services au pays et jouissait d'une brillante réputation dans la marine, lorsqu'en 1698, il offrit au gouvernement de Louis XIV, qui ne se rappelait

probablement plus que le Mississipi eût été découvert, seize ans auparavant, d'entreprendre de retrouver ce grand fleuve dont on n'entendait plus parler et de fonder une colonie sur ses rives.

Iberville avait passé ses premières années dans le Canada, toutes consacrées et dès sa plus tendre jeunesse, à des expéditions téméraires et à d'héroïques coups de main contre les Indiens et contre les Anglais.

Les forêts du Nouveau Monde, les fleuves, les rivages de la baie d'Hudson avaient été les théâtres de ses exploits. Il avait fait de rudes guerres d'escarmouche aux Sauvages, et avait enlevé aux Anglais plus d'un de leurs bâtiments prisonniers dans les glaces de la baie. Sa vie avait été une continuelle bataille; vie de corsaire et d'aventurier et un peu de vagabondage sur terre et sur mer. Ses prouesses étaient dans toutes les bouches et en grand honneur, si bien, rapporte le père Charlevoix, que, « si jeune qu'il fût, ses compatriotes l'eussent suivi, avec confiance, aux confins du monde. »

Plus tard, Iberville prit l'emploi de son courage plus au sérieux et d'une façon plus profitable à son pays. Il abandonna la guerre des embuscades pour la guerre des combats réguliers en y apportant, toutefois, ce cachet de hardiesse, d'insouciance et d'autorité personnelle qui étaient la marque de son caractère.

En moins de deux années, de 1694 à 1696, il livra aux Anglais sur les côtes d'Amérique vingt-deux combats et leur prit huit ou dix villes ou forts. Il

avait osé, en 1696, attaquer avec un seul bâtiment le fort Pemkuit, dans l'Acadie, défendu par soixante-douze pièces d'artillerie et une garnison de dix-huit cents hommes. Le commandant de cette place se croyait assez sûr de sa position pour faire répondre à Iberville, qui le sommait de capituler, après deux jours de bombardement : — « Que quand même la « mer serait toute blanche de voiles françaises, et la « terre toute noire d'Indiens, il ne capitulerait pas. » « — Et moi je sais qu'il capitulera ! » — avait affirmé Iberville, avec l'assurance d'un homme confiant. Cinq jours après, le fort Pemkuit était au pouvoir d'Iberville.

Son plus glorieux fait d'armes fut le combat qu'il soutint, en 1693, avec une frégate de 42 canons contre trois bâtiments anglais, dont l'un de 54 et deux de 42 canons. Au moment où il fut rencontré par ses trois redoutables adversaires, Iberville, qui n'avait jamais reculé devant un combat, si disproportionné qu'il fut, éprouva, pour la première fois, une émotion qui le fit pâlir. Pendant que se faisaient les préparatifs de cette lutte gigantesque, il détourna « la tête, dit un biographe, et essuya une larme qui roulait dans ses yeux. »

Pourquoi cette subite émotion ? Était-ce la crainte du danger ? Il l'avait si souvent bravé, que c'était un jeu pour lui. Le pressentiment de la mort ? Nul homme n'avait si bien prouvé le dédain qu'il avait de la vie. — Rien de cela. Mais le regard d'Iberville venait de s'arrêter sur un enfant qui, nonchalamment adossé à l'affut d'un canon, attendait avec calme les ordres de son chef.

Cet enfant de treize ans aux traits graves et dans les yeux duquel brillait une vive intelligence, était le héros de cette légende, Bienville, le plus jeune des frères d'Iberville alors au service. Embarqué l'année d'auparavant en qualité de garde marine, il allait essuyer le baptême du feu. Iberville avait vu tomber déjà six de ses frères sous le canon ennemi; mais aucun d'eux n'avait été moissonné comme menaçait de l'être celui-ci, dans sa fleur de jeunesse et de courage. Il ne pouvait se dissimuler que le combat effroyablement disproportionné qui se préparait, était un véritable martyre où il conduisait cet enfant.

L'émotion ressentie par Iberville était donc bien excusable; elle ne fut que passagère. Au sifflement du premier boulet qui traversa la mâture de sa frégate, son cœur se rassit et les sentiments de l'homme de guerre prirent le dessus.

Le bâtiment ne fut bientôt plus qu'une fournaise ardente de la poupe à la proue, et après un combat de cinq heures, le vaisseau anglais de 54 canons fut coulé à fond, l'un des deux autres fut capturé et le troisième démâté ne parvint, qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, à fuir ce champ de bataille honteux pour son pavillon.

Iberville put craindre de payer encore une fois une si rare fortune par la vie d'un des siens. En effet, ce frère de treize ans qu'il avait caressé d'un regard si tendrement maternel, au moment où commença le feu, grièvement blessé à la tête fut, pendant deux jours, considéré comme mort. Il se sauva miracu-

leusement de cette extrême épreuve dont il porta toujours la glorieuse cicatrice. Pendant quatre autres années consécutives, Bienville navigua avec son frère, présent à tous ces combats que j'ai signalés plus haut, dans la baie d'Hudson, sur les côtes de l'Amérique du Nord, à Terre-Neuve, laissant en chacun d'eux des gouttes de son sang et les preuves d'une héroïque bravoure.

On comprend que le cabinet de Versailles ait prêté une oreille favorable aux propositions d'Iberville qui s'en venait, avec ce cortége de gloire personnelle et ce deuil de six frères laissés sur le champ de bataille, solliciter du roi l'honneur d'entreprendre une expédition qui devait, en cas de succès, ajouter à la grandeur de la France.

L'expédition à la recherche du Mississipi perdu partit de la Rochelle le 24 septembre 1698. Iberville emmena avec lui deux de ses frères : Sauvolle, officier dans l'armée de terre, et Bienville alors âgé de dix-huit ans. Le 25 janvier 1699, les bâtiments mouillaient en vue de la baie de Bilocchi aujourd'hui Biloxi (1), où les Français campèrent provisoirement, et un mois après, Iberville et Bienville, explorant intrépidement la côte, dans de simples embarcations, rencontrèrent les embouchures d'un fleuve dont ils remontèrent le courant rapide à force de rames et de voiles.

Était-ce le Mississipi? Rien ne le leur disait. A droite et à gauche, d'immenses déserts d'eau et de

(1) Dans l'État actuel du Mississipi.

limon et d'arbres noyés jusqu'à leur cime. Aucune habitation, par conséquent, aucun indice, aucune trace, aucun nom nulle part écrit! Ils allaient toujours à l'aventure, contournant les gigantesques coudes du fleuve pour retrouver encore devant eux la même immensité d'eau et la même immensité de déserts silencieux. A chaque halte, les deux frères se regardaient avec anxiété, d'abord; puis de leurs yeux s'échappait comme un encouragement mutuel, et ils reprenaient leur course. Qu'espéraient-ils? Sur quoi et sur qui comptaient-ils? Beaucoup sur le hasard évidemment.

Le hasard les servit merveilleusement bien. Ils arrivèrent, enfin, en vue d'un village indien, appelé Quinipissas. Un Sauvage dormait, étendu sur le bord du fleuve. A son cou pendait un livre, un bréviaire relié en chagrin noir et sur la première page étaient écrits un nom et une date : ce nom était celui d'un des compagnons de La Salle; la date, celle de l'année du premier voyage des Français aux embouchures du Mississipi (1682). C'était un indice, une surprise, presque un miracle! Comment ce Sauvage qui ne savait ni lire, ni prier, avait-il conservé ce livre, un objet inutile pour lui et surtout sans valeur? On ne saurait voir dans ce fait qu'un phénomène providentiel.

Mais ce n'était pas tout. A peine Iberville et son frère eurent-ils débarqué, que le chef de la tribu accourut et leur remit une lettre pieusement conservée depuis quatorze ans, car elle portait la date du 20 avril 1685. Cette lettre était celle adressée à de

La Salle par Tonti, pour lui annoncer son passage aux embouchures du Mississipi ; les Indiens avaient conservé cette lettre avec le respect qu'ils montraient à la « *Main de fer* » ainsi qu'ils avaient surnommé Tonti à cause du gantelet au moyen duquel ils suppléait son poignet perdu.

L'imagination d'un romancier n'eût pas mieux inventé pour mettre fin aux angoisses des deux aventuriers. Il n'y avait plus de doute pour Iberville et Bienville ; ils avaient retrouvé le Mississipi.

La tâche d'Iberville était terminée, il avait ajouté un fleuron à sa couronne de gloire et semblait n'en pas demander davantage. L'organisation et l'administration d'une colonie ne laissaient pas d'assez vastes horizons à son caractère aventureux. Il reprit donc la mer promptement, se réservant d'apporter plus tard et en cas de danger son contingent de courage, d'énergie, de force, d'intelligence à ce pays où il laissait l'empreinte de sa personne en y laissant ses deux frères : Sauvolle, avec le titre de gouverneur, et Bienville avec celui de lieutenant du roi.

Ces deux frères si jeunes, sur qui pesait une si lourde responsabilité, se dévouèrent corps et âme à cette œuvre de colonisation. Après quelques hésitations sur le point où ils devaient s'établir, ils choisirent, pour en faire le siége de la colonie, une île à l'embouchure de la baie de Mobile. Le premier sentiment qui frappa les Français en abordant cette île, fut un sentiment d'horreur d'abord, puis de curiosité. Le sol était jonché d'une masse énorme d'ossements humains, blanchis par le temps et brûlés par

le soleil. Là s'était accompli, évidemment, quelque drame terrible sur lequel les traditions étaient muettes. Les Indiens qui ont toujours eu des légendes divines à leur service pour expliquer, sinon pour justifier les faits les plus simples de l'histoire des déserts, n'en avaient aucune à l'appui de ce drame mystérieux. Les Français baptisèrent d'abord cette île du nom sinistre de l'*Ile aux Massacres;* puis ils changèrent bientôt ce nom en celui de l'*Ile Dauphine.*

Entre la baie de Mobile où les Français venaient de s'établir et celle de Biloxi où Iberville avait débarqué d'abord, se jette dans le golfe du Mexique le fleuve Pascagoula, ainsi nommé d'une tribu indienne les Pascagoulas, c'est à dire « mangeurs de pierres. » En même temps que les aventuriers français cherchaient vainement une explication à la sinistre découverte qu'ils avaient faite en l'île des Massacres, leur curiosité fut vivement excitée par l'invitation que leur adressèrent les Indiens, de venir entendre les chants mystérieux qui s'élevaient sur les eaux de la Pascagoula pendant les nuits calmes et par les clairs de lune. Des chroniqueurs du temps affirment le fait, et ajoutent que les chants délicieux qui frappèrent l'oreille des auditeurs semblaient sortir du fond de la rivière et se répandaient dans l'air comme une vapeur se détachant de la surface des eaux. Le fait constaté, les Indiens furent plus heureux que pour le drame mystérieux de l'île aux Massacres, dans l'explication qu'ils donnèrent de ce phénomène sous forme de légende.

Sur les bords de la Pascagoula, disaient-ils, avait

existé, deux siècles auparavant, une nation différente des autres Indiens par la couleur de la peau, par le caractère, par les mœurs. Ses ancêtres étaient nés au fond de la mer (1).

C'était une race douce, gaie, inoffensive, vivant uniquement, sans doute en raison de son origine, de coquillages et de poissons. Au lieu de chasser, de faire la guerre comme les autres tribus, les « fils de la mer » étaient toujours en fêtes et en danses. Leur

(1) Je crois devoir reproduire ici, comme rapprochement curieux, le fait suivant rapporté par un journal de Nantes, l'*Union Bretonne*, en 1861 :

« Un de nos compatriotes, dit ce journal, M. le vicomte Onffroy de Thoron, arrive de l'Amérique, où il a vécu plusieurs années d'une vie active, tout occupé de travaux scientifiques et d'utiles explorations. La dernière de celles qu'il a faites dans les forêts vierges situées entre le 1er et le 2e degré de latitude boréale du côté du Pacifique, lui a procuré une heureuse découverte, qui intéresse la science zoologique et pique vivement la curiosité.

« Dans la baie de Pailon, et un peu plus au nord, dans la rivière de Mattansé, il a trouvé des poissons chantants, et généralement en groupes nombreux. Les rares riverains de ces eaux les nomment *musicos*, musiciens. Ces poissons, qui ont évidemment un organe spécial pour l'émission des sons, n'ont, à ce qu'il paraît, rien de particulier quant à leur forme extérieure ; ce ne sont point des sirènes, mais bien des poissons ordinaires. Leur chant prolongé, grave et sonore, imite celui des orgues d'église, et ils l'exécutent sans se montrer à la surface de l'eau. Cette découverte, qui remonte au mois de juin dernier, et le phénomène produit par le poisson musicien, ont été l'objet d'un mémoire adressé par M. Onffroy et remis au savant M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. »

divinité était une sirène qui habitait un temple de cristal. Les cérémonies religieuses consistaient à danser autour du temple de la sirène en chantant des hymnes en musique, comme jamais une oreille humaine n'en avait entendu la pareille.

A une époque qui correspondait à celle où Fernand de Soto entreprit la conquête de la Floride, apparut au milieu de la nation des « fils de la mer » un homme d'une stature gigantesque, portant une longue barbe blanche et armé d'une épée haute comme le plus grand des arbres de la forêt.

Le bruit des batailles de Soto n'était pas encore parvenu jusqu'aux rives de la Pascagoula. Le fier Espagnol était en train, à ce moment, de vaincre la nation des féroces Mobiliens, appelés les invincibles. Soto venait de détruire Mauvila, leur principal village; il était encore assez loin de la Pascagoula, quand l'homme en question se présenta à la paisible tribu qui dansait sur les bords de la riante rivière. Sa grande épée rasa les plus gros arbres de la forêt, de son bras il arrêta le cours du fleuve, et au grondement de sa voix qui ressemblait au formidable soupir du tonnerre, les oiseaux prirent leur vol effaré et les animaux se sauvèrent en poussant des hurlements.

Les pauvres enfants de la tribu, qui étaient des êtres faibles, accoururent en demandant grâce. Le géant leur dit qu'il ne leur serait fait aucun mal, à la condition de reconnaître la puissance de celui qui marchait sur ses pas, et d'adorer le Dieu dont il leur expliquerait la loi et les grandeurs. Les fils de la

mer tremblant de frayeur, se soumirent et promirent tout ce que le géant exigeait d'eux.

Déjà la terre tremblait sous les pas de l'armée de Soto, qui s'avançait en conquérant vers la Pascagoula.

La nuit qui précéda son arrivée et par le plus splendide clair de lune qui eût jamais brillé dans ces régions, au milieu du calme et du silence de la nature, la surface radieuse des eaux du fleuve commença à se rider, puis à se charger de petites lames courtes et clapotantes, comme si des brises mystérieuses eussent soufflé uniquement pour produire ce phénomène, car pas une feuille d'arbre ne s'agitait à l'entour; puis soudain, les flots de la Pascagoula s'animèrent battant les rives avec une furie étrange, se jetant en masses puissantes tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, pour se réunir enfin dans le milieu de la rivière et s'élever en une colonne de vagues ruisselantes d'écume et d'étoiles phosphorescentes.

Au sommet de cette colonne apparut la divinité « des fils de la mer, » promenant autour d'elle des regards doux et magnétiques qui attiraient vers elle tous les objets sur lesquels se fixaient ses yeux. Les « fils de la mer » charmés en même temps par sa voix, se précipitèrent sur la rive pour contempler ce spectacle surnaturel.

Quand la sirène les vit tous réunis, elle se prit à chanter sur un ton solennel une invocation dont le refrain était : « Venez à moi, fils de la mer, venez à moi ! Vous ne devez pas vous séparer de votre reine. »

Les Indiens l'écoutaient en extase. L'un d'eux se

jeta dans la rivière au pied de la colonne de vagues et ne reparut plus. Tous les autres alors, hommes, femmes et enfants, l'imitèrent avec un irrésistible entraînement. Quand le dernier de cette race eut disparu dans les flots, le fleuve reprit son niveau et les eaux recommencèrent de couler, emportant cette musique qui devait être pour la famille entière des Indiens un éternel avertissement; car, ajoutaient ceux-ci en manière de morale à cette légende, la destruction des « fils de la mer » avait été un châtiment du Dieu des Déserts, qui les punit d'avoir fait leur soumission avant d'avoir combattu pour leur indépendance et pour leur religion.

Les aventuriers français comprirent le sens de cet apologue.

II

Bienville, homme de mouvement, d'initiative et de ressources, laissa tout entière à son frère Sauvolle la tâche de l'administration de la petite colonie, et partit aussitôt en exploration dans ce vaste pays qu'il voulait au moins mesurer du regard. A ce propos, un des chroniqueurs du temps écrivait ces lignes qui résument singulièrement le caractère entreprenant et chevaleresque de Bienville : « Il est à souhaiter « que le bonheur l'accompagne en cette occasion. « Personne ne peut se donner plus de mal qu'il ne « fait. Rien ne lui est difficile, et s'il y a une possibi- « lité d'exécution dans ce qu'il entreprend, on peut « y compter sûrement. »

Rien n'arrêta Bienville dans cette rapide excursion : ni dangers, ni obstacles. Il fit une profonde trouée dans les déserts de l'Ouest avec une poignée d'hommes aussi braves et aussi audacieux que lui-même, et remonta le Mississipi jusqu'aux Natchez, où quelques mois plus tard il bâtit, avec son frère Iber-

ville, revenu un moment en Louisiane, ce fameux fort Rosalie si célèbre dans le roman de M. de Chateaubriand, et dont il ne reste plus de vestiges aujourd'hui.

Au retour de ce voyage, Bienville rencontra à un des coudes gigantesques que fait le fleuve, un bâtiment de guerre anglais que le manque de vent avait forcé à jeter l'ancre. Bienville, inquiet, aborda le bâtiment, questionna le capitaine et apprit de lui qu'il avait mission de fonder un établissement sur les bords du Mississipi.

— Le fleuve où nous nous trouvons est-il bien celui que je cherche? demanda le commandant.

Bienville comprit qu'il était perdu s'il s'avisait de parlementer militairement avec un vaisseau armé de 30 canons, quand il n'avait sous les pieds qu'une faible embarcation et une dizaine d'hommes à son service. Quoique jeune et d'un courage bouillant, Bienville eut assez de sang-froid et de présence d'esprit pour ruser avec l'Anglais.

— Vous vous trompez, répondit-il au capitaine; ce fleuve est une dépendance des possessions françaises au Canada, et je reviens d'inspecter les forts que nous avons à quelques lieues un peu plus haut. Quant au Mississipi, son embouchure est beaucoup plus à l'ouest sur les côtes du golfe.

L'Anglais tomba dans le piége. Il vira de bord et redescendit le Mississipi pour reprendre la haute mer. Le point où Bienville sauva la colonie par cet heureux mensonge, prit le nom qu'il a conservé de « Détour à l'Anglais. »

Bienville avait compté le petit nombre de ses soldats et des colons français; mesurant la population sauvage à l'immensité du pays qu'il venait de parcourir, et se souvenant de l'apologue des « fils de la mer, » il se donna la tâche de conquérir l'amitié et l'alliance des Indiens, bien avant que de songer à les combattre. Il faut croire qu'il était particulièrement apte à cette douce conquête, et que les sympathies qu'il inspirait gagnèrent aisément les sauvages, car il réussit merveilleusement dans cette tâche de pacification; et plus tard, au moment ou Bienville se trouva en butte aux accusations les plus injustes, les Indiens réclamèrent avec instance sa présence en Louisiane, et un des hauts fonctionnaires de la colonie écrivait au gouvernement : « Je ne saurais trop « exalter la manière admirable dont M. de Bienville « a su s'emparer de l'esprit des sauvages pour les « dominer. Il a réussi par sa générosité, sa loyauté, « sa scrupuleuse exactitude à tenir sa parole et toute « promesse faite, ainsi que par la manière ferme et « équitable dont il rend la justice entre les diffé- « rentes nations sauvages qui le prennent pour ar- « bitre. » Ajoutons qu'il avait appris, avec une facilité inouïe, la langue des Indiens, qu'il feignit toujours d'ignorer, ce qui lui permettait de surprendre tous leurs secrets.

Bienville devait devenir, bientôt, le chef de la colonie et le maître de sa propre destinée, à peine à l'âge de vingt ans. Ses deux frères Sauvolle et Iberville étaient morts à peu d'intervalle l'un de l'autre : le premier en Louisiane, le second à Saint-Domingue, où il

était venu se ravitailler avec une escadre qu'il conduisait sur les côtes de l'Atlantique, pour opérer contre les possessions anglaises de la Caroline. Ils furent remplacés, dans ce dévouement commun d'une même famille à une même œuvre, par un plus jeune frère, de Chateaugné, alors enseigne de marine, et qui arriva en Louisiane conduisant un navire chargé de provisions et d'émigrants. Il amenait également une vingtaine de femmes, dont Bienville avait demandé l'envoi comme urgent dans la colonie, afin d'empêcher les désertions par suite de mariages entre les Français et les « sauvagesses. »

Ces femmes étaient, disait la dépêche annonçant leur arrivée « élevées dans la piété et la vertu et « savaient travailler. » Un historien a pris acte des termes, un peu hasardés peut-être, de cette dépêche pour démontrer « combien est mal fondée l'impres- « sion générale qui admet que dans la première « période de la colonisation, le gouvernement n'en- « voyait en Louisiane que des filles perdues, sor- « ties des lieux de prostitutions. » Ce qui permettrait de croire qu'il y avait au moins un mélange égal d'ivraie et de bon grain, c'est que pendant qu'un fonctionnaire de cette colonie écrivait au ministre que « les habitants étaient ruinés par leurs femmes, » un autre écrivait en même temps : « Que les per- « sonnes que l'on envoyait en Louisiane étaient si « laides et si mal faites, que les habitants ne s'en « souciaient pas. Il vaut mieux, » ajoutait-il, « s'at- « tacher dans ce choix à la figure qu'à la vertu. » Il paraît que l'on prit si bien au pied de la lettre cette

dernière recommandation, que Bienville fut obligé, en plusieurs occasions, de rembarquer certaines femmes qui, par leur inconduite, avaient provoqué des scandales à épouvanter même une société naissante et composée d'éléments peu scrupuleux cependant.

Il y en eut une, parmi ces exilées volontaires ou contraintes, qui jeta un étrange éclat sur la colonie et trancha sur ce troupeau de créatures, par une vie romanesque dont les incidents eurent un certain retentissement en Europe. Elle se nommait, ou passait pour être la princesse Charlotte de Brunswick-Wolfenbuttel. On racontait qu'amoureuse d'un officier français nommé d'Aubant, qu'elle avait connu à la cour de son père, mais mariée de force à Alexis Petrowich, fils de Pierre le Grand, et maltraitée, battue même par ce prince brutal, elle but un narcotique, se fit passer pour morte et fut, comme Juliette, enfermée dans un tombeau d'où elle put, grâce au dévouement d'une de ses dames d'honneur, sortir vivante pour s'enfuir et gagner la France.

La princesse y chercha le jeune officier français; mais celui-ci avait passé en Louisiane où il avait emporté la plaie et la douleur de son irréalisable amour. Après avoir accompagné Bienville dans ses explorations des bords du Mississipi, et en attendant que l'on en appelât à son épée, le chevalier d'Aubant s'était retiré sur un coin de terre qu'il cultivait en philosophe, beaucoup plus qu'en agriculteur, et où, comme tous les romanesques, il vivait plus de ses rêves que de la réalité.

Un soir que d'Aubant enfermé dans sa pauvre cabane, suivait dans le ciel de son imagination, des nuages qui semblaient venir du passé, il vit apparaître sur le seuil de sa porte une femme, belle comme la femme de ses rêveries et de ses regrets. Était-ce une hallucination, une ironie de son cerveau, une illusion de ses yeux, ou la vérité?

D'Aubant se leva, marcha droit vers ce fantôme, en étendant les bras pour saisir les plis flottants de sa robe blanche; le fantôme ne s'évanouit pas, un sourire illumina son visage, ses mains se réunirent à celles du chevalier, ses lèvres s'entr'ouvrirent et prononcèrent des paroles humaines qui changèrent cette cabane d'aventurier en un paradis. D'Aubant était en face de la réalité.

La princesse Charlotte eut bientôt expliqué au pauvre officier comment elle se trouvait au fond d'un désert du Nouveau Monde, et lui appartenait tout entière. Quelques jours après, les deux amants se marièrent; et l'on voit sur les bords du bayou Saint-Jean, en Louisiane, deux chênes, gigantesques aujourd'hui, qu'ils plantèrent de leurs mains le jour de la célébration de ce mariage fantastique. Ce ne fut pas la fin des aventures de la princesse Charlotte. Rentré en France, d'Aubant fut envoyé en qualité de major des troupes à l'île Bourbon où il mourut. Sa veuve, la princesse, revint à Paris avec une fille née de leur mariage. Ces deux femmes menèrent une vie difficile et moururent à peu de distance l'une de l'autre dans la plus grande détresse.

III

La Louisiane semblait n'avoir un peu grandi sous les énergiques efforts de Bienville, que pour voir se multiplier dans son sein les maux les plus terribles. A peine cette colonie était-elle fondée que des dissensions intestines, soulevées par la jalousie qu'excitait son jeune et vaillant chef, la dévorèrent.

Cet homme, à qui la France devait la possession de cette immense et riche contrée, qui avait payé cette conquête par tant de zèle et par tant de sacrifices, dont il n'était pas avare, fut dénoncé au ministre, lui et son jeune frère Chateaugné « comme des « voleurs et des fripons, capables de toute espèce « de méfaits. » En perdant son frère Iberville, Bienville avait perdu un protecteur puissant et écouté, un sage conseiller. Il se trouvait seul, désormais, à deux mille lieues du gouvernement auprès duquel on l'accusait si injustement, pour lutter contre les attaques d'ennemis qu'il n'avait pas mérité d'avoir. Mais il ne manquait d'aucune des qualités propres

à une pareille lutte : depuis le courage et le dévouement personnel, jusqu'à cette bonne dose de mépris pour les hommes qui est une des forces des esprits supérieurs.

Tout avait conspiré contre Bienville pour donner raison à ses détracteurs, à ses envieux, à ses rivaux. Aux dissensions intestines s'étaient jointes la disette, la guerre avec les Indiens, la désertion, la menace d'invasion de la part des Anglais, et par dessus tout la jalousie et la haine des femmes; car elles furent les agents de conspirations les plus actifs dans cette lutte acharnée sous laquelle Bienville succomba un moment. Pendant que certains fonctionnaires jaloux de son influence accumulaient contre lui accusations sur accusations, le rendant responsable de tous les malheurs qui frappaient le pays : attribuant la disette à son défaut de prévoyance, les attaques des Indiens à ses provocations, les menaces d'invasion à la faiblesse de la colonie, la désertion au désespoir de tous; pendant, dis-je, que l'on accablait Bienville sous ces dénonciations, les femmes « de tant de piété et de vertu » que l'on avait envoyées en Louisiane, fomentèrent une véritable émeute sous prétexte qu'étant Parisiennes, elles n'étaient pas accoutumées « à manger du blé d'Inde. » Et qu'étaient-ce ces petites misères de la vie à côté de celles qu'enduraient les jeunes et brillants officiers qui avaient échangé les délices de Versailles contre ces privations des déserts? En parlant d'un voyage accompli de Québec au siége du gouvernement de la Louisiane, un de ces officiers disait dans

une lettre : « Vous pouvez croire que ce voyage est très rude et plein de risques, et qu'il serait même impossible à la plupart des gens qui portent le nom d'officiers. Représentez-vous dix ou douze hommes qui entreprennent de faire 900 lieues dans un canot d'écorces, qu'ils sont obligés de porter sur leurs épaules au travers des bois, lorsqu'il faut passer d'un lac ou d'une rivière à une autre, vêtus comme des sauvages, sans aucune des commodités qui sont devenues pour nous des besoins, sans autres provisions que de la poudre et des balles. Contraints de changer de manière de vivre, de se passer de pain et réduits, en certains cantons assez stériles en bêtes et en gibier, à la nécessité de chasser tout un jour avec des peines infinies et des risques de se perdre dans les bois sans aucune ressource. Figurez-vous, l'officier comme le soldat, obligé de porter son fardeau, de travailler tous les soirs, la hache à la main, pour se faire une cabane d'écorce ou de branches d'arbres, afin de se mettre à l'abri des injures de l'air. »

Bienville lui-même, on se l'imagine, ne s'exemptait pas de ces rudes corvées. Qu'était à côté de cela, le supplice de manger « du blé d'Inde, » pour des filles moins doucement élevées, à coup sûr, que n'avaient été la plupart de ces jeunes officiers, parmi lesquels on trouve de grands noms de France.

Enfin, la supérieure de ces filles mit le comble à ces ridicules révoltes en se plaignant au ministre que Bienville eût empêché son mariage avec un officier, et concluait naïvement dans sa supplique que

Bienville n'avait pas « les qualités nécessaires pour gouverner la colonie. »

Pour dire la vérité, sans le courage, l'habileté, le dévouement de Bienville et le sacrifice constant qu'il fit de sa personne et de ses intérêts, la colonie n'eût pas survécu un an aux rudes extrémités où elle fut réduite. Bienville crut que c'était assez de répondre, par le strict accomplissement de ses devoirs, à tant de misérables accusations, dont le principal instigateur était un misérable prêtre dévoyé, indigne du caractère dont il était revêtu, et nommé de la Vente. Les nombreux et volumineux mémoires qu'il adressa au gouvernement, débordent de bile et de calomnies. Bienville dédaigna de se défendre. Il eut tort; les plaintes portées contre lui avaient fini par être écoutées en France, et en même temps que le gouvernement envoyait en Louisiane un commissaire chargé de l'arrêter et de l'expédier « prisonnnier en France, » si les faits articulés contre lui étaient exacts, on lui donnait pour successeur de Lamothe-Cadillac, une sorte de fou, « un triste personnage, » comme s'accordent à le peindre tous les historiens, et qui ne possédait aucune des qualités propres à sa mission : ni la résignation capable de le soutenir dans la mauvaise fortune, ni assez de talent pour se montrer confiant dans l'avenir, pas une seule de ces délicatesses qui fortifient l'âme en l'élevant.

Aucun rêve d'ambition, aucun enthousiasme de conquêtes, aucune illusion de gloire n'avait touché cet esprit matériel et cupide. Né en pleine Gascogne, il avait trouvé moyen d'exagérer le caractère

gascon; sa vanité était le moindre de ses défauts. Brave officier, d'ailleurs, il avait gagné au Canada où il vint comme simple capitaine, le grade de colonel. Une telle fortune militaire semblait indifférente à Cadillac. Quand il se vit gouverneur de la Louisiane, il se crut roi tout au moins, et fit des rêves olympiens qui s'évanouirent au moment où il posa le pied sur le sol de la colonie.

— Eh quoi! s'était-il écrié, avec désespoir, est-ce là ce paradis terrestre dont on m'avait tant parlé?

Trouvant à peu près vides les caisses d'un trésor qu'il avait espéré de rencontrer assez pleines pour y puiser jusqu'aux coudes, il ne s'inquiéta pas de savoir si sa mission était de relever cette colonie défaillante; il ne songea qu'à sa propre fortune et à découvrir des mines d'or qu'il ne trouva jamais.

Cadillac doit être rangé dans le musée des grotesques, et sa figure maussade attriste, beaucoup plus qu'elle ne réjouit, au milieu des généreuses et sympathiques physionomies des hardis et nobles aventuriers dont on rencontre les prouesses et les dévouements à chaque page des chroniques du Nouveau-Monde.

Il nous faudra, cependant, nous occuper encore de Cadillac; mais disons d'abord, que le commissaire du roi chargé de la redoutable mission de s'enquérir de la conduite de Bienville, écrivit au ministre que les accusations auxquelles il était en butte « étaient de misérables calomnies, » et recommanda comme de vils coquins les auteurs de ces calomnies. Bienville ne fut pas moins remplacé comme

gouverneur; mais tel était son dévouement à cette colonie, son œuvre, qu'il ne la voulut point quitter et préféra y rester dans un poste secondaire avec les maigres émoluments de 2,000 livres. Nous verrons comment il se vengea de ses épreuves imméritées.

IV

Au moment où nous sommes parvenus, l'histoire de la grande colonie de la Louisiane, malgré ses côtés épiques, n'avait guère été qu'une suite de mécomptes au point de vue politique.

La France plus embarrassée que fière, alors, de ce beau pays, venait d'en concéder (14 septembre 1712) le monopole au financier Crozat, en attendant que le Mississipi devînt, sous le patronage de Law, la plus magnifique mystification de l'époque.

Il semble que tous les personnages qui ont joué un rôle dans le Nouveau-Monde, d'un peu loin même, n'aient pas pu être des hommes ordinaires, et que leur vie ait dû marquer par des fortunes inaccoutumées. Ainsi fût-il de Crozat, ainsi de Law.

Antoine Crozat était né en 1655 dans les environs de Toulouse, sur les domaines d'un duc de Villeneuve à ce que je crois. Antoine était le fils de simples paysans; sa mère avait allaité l'héritier des

Villeneuve, dont le petit manant fut le camarade de berceau et le compagnon d'enfance. Il avait été destiné à occuper dans la maison du duc les fonctions de laquais, dans un poste de plus ou de moins de confiance. Saint-Simon affirme même que Crozat débuta dans sa jeunesse par figurer dans les antichambres de son frère de lait. Quoi qu'il en soit de l'exactitude du dire de Saint-Simon, toujours est-il que le duc de Villeneuve, ayant reconnu dans cet enfant une intelligence peu commune, lui fit donner une forte instruction et, à dix-sept ans, Crozat entra en qualité de commis chez le trésorier général des États de la province, Penautier, dont il devint à vingt-cinq ans le caissier, et plus tard le gendre et l'associé.

Le chemin fait par Crozat était déjà assez beau, même en ne supposant pas qu'il eût été laquais; mais il ne devait pas s'arrêter à cette première étape. A la mort de Penautier, Crozat se trouva à la tête d'une fortune considérable et par la protection du duc, il obtint la survivance de la charge de son beau-père.

— A cette charge ajoutez celle de receveur général du clergé dans le Languedoc, lui dit un jour sa femme.

— Ainsi soit-il ! répondit Crozat. Et il en fut ainsi.

— Quittons la province et allons à Paris, lui dit un matin, madame Crozat.

— Allons à Paris, je le veux bien; mais pour y faire quoi de plus que ce que nous faisons ici?

Madame Crozat regarda son mari en souriant et

lui dit avec l'accent d'une confiance profonde en son intelligence :

— Nous ne sommes pas encore assez riches ; ou du moins, reprit-elle en voyant l'étonnement de Crozat, nous ne sommes pas assez riches pour ce que je veux. Ici nous arrondirions peut-être bien notre fortune; à Paris seulement nous pourrons l'augmenter dans des proportions exceptionnelles qui nous vaudront les honneurs auxquels je prétends pour vous, pour moi, pour notre fille.

Madame Crozat en parlant de la sorte semblait ne faire parade d'aucune vanité. On eût dit qu'elle voyait clair dans l'avenir, et chacune de ses paroles portait comme la marque d'une prédiction qu'elle avait, semblait-il, la conviction de voir s'accomplir tôt ou tard. Crozat qui savait à sa femme un cœur honnête, pur, exempt de médiocres faiblesses, ainsi qu'un esprit lucide et dégagé d'illusions, l'écouta avec confiance. Pour confirmer les prévisions de madame Crozat, j'invoquerai encore le témoignage de Saint-Simon qui dit, en parlant de Crozat : « Il ne voulut point tenter de la finance ordinaire, donna dans la banque, dans les armements et devint le plus riche homme de Paris. »

Arrivé à ce sommet de la fortune, Crozat rappelait les grandes figures de ces riches marchands et de ces puissants armateurs de Gênes, de Venise, de Florence, dont Jacques Cœur avait été un des types en France, et qui, en Italie, arrivèrent au trône, comme les Médicis.

Si madame Crozat avait l'ambition, Crozat, lui,

avait les qualités nécessaires pour y satisfaire. Ils étaient merveilleusement accouplés et bien faits pour courir ensemble les grandes aventures de la fortune : l'une par son ardeur à tout désirer, l'autre par sa soumission à tout obtenir. Tandis que son mari n'eût pas mieux demandé que de se reposer dans de tels succès qui le comblaient, car c'était bien quelque chose que d'être devenu « le plus riche homme de Paris, » madame Crozat ne s'en contentait pas. La richesse, elle ne l'avait pas cachée, n'avait été pour elle qu'un moyen.

— L'État a besoin d'argent, dit-elle un jour à Crozat. Vous avez plus d'argent que l'État, il faut lui en prêter.

— Me le rendra-t-il?

— C'est une autre question, mais qu'importe!

— De combien l'État a-t-il besoin?

— De dix millions à ce que m'a dit le duc de Villeneuve que j'avais prié de m'informer de la première occasion où l'État se trouverait gêné. Le duc a tenu sa parole.

— Vous vous intéressez bien vivement au sort de l'État, murmura Crozat, pendant que le sourire pétillant dans ses yeux spirituels, M^me^ Crozat ajoutait :

— J'avais désiré de vous voir un marquisat. Or, le reçu des dix millions sera fait au nom du marquis du Chatel.

Crozat était toujours parfaitement rassuré quand sa femme mettait le feu à son ambition. Il savait très bien que ce n'était pas un feu de paille et que les fagots seraient toujours bons.

— Va pour le marquisat! répondit Crozat en tenant au bout de ses doitgs la clef de son coffre-fort. Mais quand je serai fait marquis, aurez-vous encore quelque chose à désirer?

— Oui certes! — C'est le duc qui parle en ce moment — « Ma chère amie, m'a-t-il dit, il faudra après le marquisat obtenu, que Crozat vise au cordon de Saint-Esprit. »

— Au cordon de Saint-Esprit, monseigneur! — « Oui, oui! » — Plus tard. — « Non, dès maintenant. » — Comment nous y prendre? — « En achetant la charge de trésorier de l'ordre. Peut-être faudra-t-il prier et même supplier le roi; ce ne sera sans doute pas l'affaire d'un jour, mais cela me regarde. » — Et j'ai naturellement répondu au duc qu'il serait fait comme il le désire.

— Et après que nous aurons le cordon de Saint-Esprit? demanda Crozat.

— Après? Je ne sais pas ce que je voudrai que vous désiriez; mais nous verrons.

On ne peut savoir ce que madame Crozat eût souhaité et ce que Crozat eût obtenu; car à peu de temps de là, la marquise du Chatel mourut dans son hôtel doré du quartier du Marais. Ce fils de paysan, né sous l'étoile d'une femme qui avait honnêtement fait de lui un grand seigneur, en voyant mourir cette femme ambitieuse jusqu'au dévouement, comprit bien que c'était l'âme de son existence qui s'en était allée, et que la mort avait soufflé sur la lumière de son chemin. L'ambition de Crozat semblait être morte avec sa femme; et quand, quelques mois après,

il conduisit au tombeau le duc, son frère de lait, il versa des larmes sincères qui avaient pour sources, l'amitié et la reconnaissance. En perdant le duc, Crozat n'avait perdu qu'un ami ; — rien de moins, — car il n'avait plus besoin de protecteur.

Il serait difficile, sans doute, de dire exactement la cause qui, dix ans plus tard, poussa Crozat à solliciter avec ardeur la concession du monopole de la Louisiane. Les uns l'attribuaient à l'ambition qu'il eut de marier sa fille au comte d'Évreux, colonel-général de cavalerie, ce à quoi il réussit; d'autres à de simples combinaisons financières et commerciales qui complétaient ses vastes opérations avec les Indes orientales. Toujours est-il que le jour où l'on présenta à Crozat un des aventuriers du Nouveau Monde qui arrivait de la Louisiane, le riche financier écouta avec une avide attention les récits qu'on lui fit de ce pays.

L'aventurier dont il s'agit était inconnu à Crozat, qui l'accueillit, néanmoins, avec la politesse qu'on montre à un étranger dont la personne est sympathique au premier abord. Il pouvait avoir une quarantaine d'années; son visage était pâle et brûlé par le soleil. En même temps qu'une gravité douce, ses traits portaient l'empreinte de souffrances qu'y avaient marquées évidemment des luttes peu ordinaires et peut-être bien des privations voisines de la misère. Il n'avait point perdu sa distinction native et avait grand air et belles façons sous son habit d'officier qui ne ressemblait pas, tant s'en fallait, à un costume de parade. Cet habit était un peu rude et

trahissait les fatigues de corps de celui qui le portait, comme son visage montrait ses épreuves morales.

L'aventurier ne dissimula rien de ce qui pouvait encourager en même temps qu'intimider Crozat dans la résolution qu'il avait à prendre. Il lui représenta nettement la Louisiane, comme devant un jour devenir une puissante colonie qui, pour le présent, était dans la détresse.

— Pourquoi cette situation désastreuse? demanda Crozat.

— Parce que, répondit l'autre, la France paraît se soucier peu de ces établissements; parce qu'elle laisse cette colonie s'en aller à la dérive comme sur la mer un vaisseau sans pilote. Mais qu'une main ferme se saisisse du gouvernail abandonné; qu'un bon capitaine se substitue au capitaine insouciant, et il y a, monsieur, de quoi se tailler dans cette riche Louisiane, une fortune, que dis-je, une fortune? un empire!

— Et vous pensez qu'en jetant quelques centaines de mille livres dans ce pays on en tirerait quelque chose?

— Oui; mais à la condition d'ajouter à l'argent des cultivateurs, des ouvriers, des soldats, le plus d'honnêtes gens qu'on pourra, enfin tout ce que le gouvernement de Sa Majesté refuse de nous accorder. Tout est à faire et à recommencer, ou peu s'en faut.

— Combien de troupes, demanda Crozat, existent là-bas?

— Deux compagnies d'infanterie de cinquante hommes chacune.

— Et combien de forts où ces cent hommes puissent tenir garnison?

— Cinq forts, si l'on peut donner ce nom à des huttes en terre, soutenues par des pieux, et recouvertes de feuilles de lataniers. De piètres remparts comme vous voyez; et c'est avec de pareils moyens que M. de Bienville a pu contenir les Indiens, éloigner les Anglais, se défendre contre les Espagnols et faire respecter le nom de la France.

— Quel est le chiffre de la population? demanda Crozat.

— Les informations les plus précises permettent de l'évaluer à trois cent quatre-vingts personnes, y compris les prêtres, les femmes et les enfants; et sur ce nombre, il peut bien y avoir cent agriculteurs au plus haut compte.

— Cent agriculteurs, s'écria Crozat en levant les bras au ciel, pour défricher un continent défendu par cent soldats dispersés dans cinq forts éloignés les uns des autres par des centaines de lieues!

— Voilà, en effet, monsieur, reprit l'aventurier avec amertume, tout ce que la France a fait, en quinze ans, pour cette colonie où des hommes comme MM. d'Iberville, de Bienville et tant d'autres ont dépensé tout ce qu'ils avaient d'énergie, d'intelligence, de foi en leur œuvre, de dévouement et d'argent.

L'aventurier quitta Crozat tout pensif et fort agité de ce qu'il venait d'entendre. Deux jours après cette entrevue, le financier avait battu toutes les broussailles qui bordaient les avenues du pouvoir. A la

grande jalousie des uns, au milieu du rire des autres, sous le feu des reproches de ceux-ci, à la surprise de ceux-là, il avait obtenu la charte qui lui concédait la propriété exclusive du commerce, de la navigation et de tous les produits de la Louisiane, à ses risques et périls, à charge d'une redevance à la Couronne, sur les mines à découvrir, et moyennant qu'il entretiendrait la colonie d'émigrants et de troupes.

La part que l'on venait de faire à Crozat était assez belle pour qu'il n'ambitionnât plus rien. Il jouait peut-être sa colossale fortune sur ce coup de dé; mais il la risquait contre la plus immense satisfaction qui pût être donnée aux aspirations ambitieuses d'un homme. Jacques Cœur, les Médicis, à qui on l'avait quelquefois comparé, n'avaient pas eu sous la main des éléments de puissance, de gloire et de richesse tels que ceux qu'un trait de plume du roi venait de donner « à ce plus riche homme de Paris. »

De si courte durée qu'ait été le patronage du célèbre financier sur la Louisiane, et sans chercher à supputer les sommes d'argent que lui coûta son expérience désastreuse, l'éphémère satisfaction qu'il donna à son ambition nous a fourni l'occasion de démontrer qu'en effet, le Nouveau Monde avait appelé à se mouvoir sur son théâtre et à se mêler de ses intérêts, les aventuriers de toutes les sortes : ceux de naissance et ceux de bas étage, gueux d'épées et riches parvenus.

L'ennemi le plus redoutable de la prospérité de la Louisiane, pendant la durée du monopole de

Crozat, fut Lamothe-Cadillac. Deux hommes luttèrent, cependant, de toute la force de leur dévouement et de leur audace, contre sa déplorable administration. Ces deux hommes furent Bienville, dans le poste secondaire où il s'était relégué par grandeur d'âme, et un autre aventurier nommé Juchereau de Saint-Denis dont je dois raconter les excentriques prouesses, avant de reprendre l'histoire plus sérieuse de Bienville.

V

Juchereau de Saint-Denis avait conçu, en 1714, l'idée d'établir avec le Mexique des relations commerciales qu'il avait jugé devoir être profitables à la Louisiane; il voulait en même temps empêcher les Espagnols de fonder aux Natchitoches, sur les bords de la Rivière-Rouge, une des contrées les plus riches de la Louisiane actuelle, des établissements qui eussent été une violation flagrante du territoire de la colonie française. Cette double entreprise, qui fut féconde en événements romanesques dans la vie de Saint Denis, était d'une hardiesse au dessus de l'intelligence de Cadillac.

Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de s'enfoncer dans l'Ouest, de traverser de vastes solitudes, de franchir des fleuves inconnus.

Pour s'y risquer, il fallait un homme de la trempe d'un héros, d'un caractère de fer, d'un courage à toute épreuve, d'une force physique indomptable,

inaccessible aux fatigues, insouciant du danger et y trouvant un plaisir et un aiguillon.

Cadillac haussa les épaules de pitié lorsque Saint-Denis vint lui faire part de sa résolution, et il le traita d'insensé. Le jeune officier, sans tenir compte des observations du gouverneur, prend pour guides quelques Indiens, recrute une trentaine de ces hardis aventuriers du Canada que la pratique des forêts du Nouveau Monde et la liberté des grands Déserts avaient aguerris à toutes les audaces et à tous les périls, et le voilà en route.

Saint-Denis avait alors vingt-trois ans. Avant cette entreprise, à laquelle il se dévoua, il avait acquis déjà en Louisiane une grande renommée et une grande influence par le courage et l'intelligence qu'il avait déployés sous la conduite de Bienville, dans diverses expéditions de découvertes ou contre les sauvages. Saint-Denis était un chevalier errant dans toute la force du terme, par les sentiments comme par les actes. La beauté de sa personne jointe aux grâces de son esprit et aux délicatesses de son cœur, avaient fait de lui un véritable héros de roman. En outre, par l'énergie de son caractère et par sa brillante bravoure, il semblait réservé aux aventures extraordinaires. « Sa double destinée était empreinte, « dit un chroniqueur, dans chacun des traits de son « visage, si bien que partout où il se montrait, il « commandait aussitôt l'affection, le respect, l'ad- « miration. L'homme civilisé comme le plus igno- « rant sauvage n'avait pu se trouver en contact avec « lui sans avoir éprouvé ces sentiments. »

Le voyage que Saint-Denis entreprenait devait lui fournir de belles occasions de réaliser sa vie de roman et ses épreuves d'aventurier. Parti de Mobile avec sa petite escorte, il remonta le Mississipi et la Rivière-Rouge jusqu'aux Natchitoches, où il prit position en jetant les fondements d'une ville qui existe encore aujourd'hui, et devança de la sorte les projets des Espagnols. Il laissa aux Natchitoches ses Canadiens, et, suivi d'une dizaine seulement d'entre eux, il traversa la Sabine, qui sépare le territoire actuel du Texas de l'État de la Louisiane, et se trouva au milieu de prairies immenses, vastes comme des océans, dont les hautes herbes ondulaient à perte de vue sous les rafales du vent, pareilles à des vagues géantes et que tachetaient de noir, de loin en loin, les troupeaux de buffles qui s'y roulaient.

Pendant vingt jours, Saint-Denis erra à travers ces prairies plantureuses, admirant ce luxuriant spectacle qui fût, peut-être, devenu monotone à ses yeux, s'il n'eût été distrait maintes fois par de rudes escarmouches avec la féroce tribu des Comanches, dont ces prairies étaient les domaines de chasse. Il arriva enfin, toujours en s'enfonçant dans l'ouest, et dans des pays sauvages et inconnus, à un village des Indiens Nouadichés, non loin du lieu où, vingt-six ans auparavant, Cavelier de La Salle avait été assassiné, lors de son expédition infructueuse à la recherche du Mississipi. Ces Indiens, qui avaient conservé bon souvenir des Français, accueillirent bien Saint-Denis et lui fournirent des guides pour se rendre chez les Espagnols, qu'ils détestaient cordialement.

Saint-Denis se retrouva bientôt en plein désert avec ses fidèles Canadiens, à la merci de ses guides, et parcourant ces pistes mystérieuses connues des seuls Indiens ou des buffles et des élans qui peuplent encore ces riches forêts et ces plaines sans horizon. Sur les bords du Rio-Bravo, il rencontra enfin une ville espagnole, appelée Fort de Saint-Jean-Baptiste ou Presidio del Norte. Saint-Denis exposa au commandant, don Pedro de Villescas, l'objet de sa mission, toute de paix, et dont le succès devait être incontestablement avantageux aux deux nations.

L'Espagnol, soupçonneux comme le pouvait être un homme relégué dans une petite ville perdue au milieu des déserts, déclara au jeune aventurier qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour entamer une négociation, et que force lui était d'en référer à son chef, le gouverneur de la ville de Caouis, laquelle était située à quatre-vingts lieues dans l'intérieur. Soit que don Pedro de Villescas y cachât un piége, soit qu'il eût subi l'ascendant que Saint-Denis exerçait partout et sur tous, toujours est-il qu'il lui offrit une hospitalité vraiment castillane et le combla de toutes sortes de bonnes grâces, en attendant les ordres du gouverneur de Caouis, don Gaspardo de Anaya.

La lenteur proverbiale des Espagnols en affaires prend, sous les latitudes chaudes de l'Amérique, des proportions incommensurables.

Il ne faut donc pas s'étonner que Villescas, si pressé qu'il fût d'aviser son supérieur de l'arrivée des Français, eût laissé plusieurs jours s'écouler avant

que son messager partît pour Caouis ; peut-être bien, d'ailleurs, celui-ci ne demandait-il pas mieux que de retarder son départ. Au premier moment, Saint-Denis s'était dépité de ces retards; mais bientôt une hospitalité bien plus séduisante que celle du bon hidalgo, lui rendit attrayant le séjour du Presidio.

Villescas, pour tout dire par un mot, avait une fille, une gracieuse enfant de quinze ans, « qui, observe malicieusement un des historiens du temps, s'ennuyait à coup sûr bien de la vie au désert. » Dona Maria vit avant tout dans le jeune officier français le héros de roman, peut-être de son roman à elle; son grand air, ses façons chevaleresques, la captivèrent. Saint-Denis, de son côté, tomba aisément dans le piége des beaux yeux de la jeune Espagnole, et il vint à regretter l'heure où le messager de don Pedro de Villescas partit enfin pour Caouis, emportant les instructions de son maître et la nouvelle des amours des deux jeunes gens. Aux pressantes instances de Saint-Denis pour obtenir la main de sa fille, Villescas opposait une résistance dont la cause demeurait un secret pour tous ceux qui s'émerveillaient de la rencontre au Désert d'un cavalier aussi accompli que Saint-Denis.

Dona Maria avait noté la subite résolution de son père à faire partir le messager à l'adresse de don Gaspardo de Anaya, et elle savait maintenant à quoi attribuer le refus de Villescas à leur union. Le vieil hidalgo tenait par dessus tout à son commandement du Presidio, et ne redoutait rien tant que d'exciter la colère de son supérieur; or le seigneur de Anaya

s'était senti du goût pour dona Maria, qui avait repoussé bien loin tout projet de mariage avec un tel homme. Don Villescas ne doutait pas que le gouverneur de Caouis ne lui reprochât d'avoir toléré, ou peut-être encouragé les amours de Saint-Denis. Il avait donc pris l'alarme tout à coup et s'était hâté de mettre fin à la mission du jeune aventurier, qui, informé de ces particularités et de plus en plus épris de dona Maria, avait comploté l'enlèvement de la jeune senora. Au moment où il allait exécuter ce projet qui lui avait fait oublier le but de son hardi voyage, arriva de Caouis, en réponse au message de don Pedro Villescas, une escorte de vingt-cinq cavaliers armés jusqu'aux dents, ayant ordre d'emmener l'officier français de gré ou de force.

Toute résistance était inutile. Saint-Denis dut obéir et suivre, fort à contre-cœur, la garde d'honneur qui le réclamait. Si le sentiment de son devoir se réveilla chez lui, dona Maria, elle, ne laissa pas que de concevoir de grandes appréhensions sur la façon de procéder de don Gaspardo de Anaya.

Le voyage du Presidio del Norte à Caouis s'accomplit au galop des chevaux. Le jeune officier louisianais n'ayant eu qu'à se louer des prévenances et de l'affabilité du commandant de l'escorte, fut fort étonné, en arrivant à Caouis, de se voir jeté en prison, les fers aux pieds, comme un malfaiteur de la pire espèce.

Dona Maria avait prévu juste. Don Gaspardo, informé par le messager de Villescas des amours des deux jeunes gens, et furieux qu'un étranger eût réussi là où il avait échoué, résolut, à présent qu'il

tenait son rival dans les cachots de Caouis, de l'y laisser, et au besoin même de l'y faire mourir. Qui oserait lui demander compte, au fond de ces pays déserts, de la vie d'un aventurier pris en flagrant délit de braconnage amoureux?

Saint-Denis fit d'amères réflexions en sa prison; à l'injurieuse indifférence avec laquelle on accueillit ses protestations, puis aux durs traitements qui lui furent infligés, il comprit que sa position entre les mains de don Gaspardo de Anaya était des plus périlleuses. Une évasion était impossible; il fallait tout attendre du temps, sinon de la justice de son lâche ennemi. Saint-Denis se résigna donc à supporter, avec le courage qui lui était propre, les rudes épreuves auxquelles il était condamné par la plus indigne des trahisons. Il ne fut pas médiocrement surpris de recevoir un matin la visite de don Gaspardo, qui avait vraisemblablement compté qu'un mois de cachot avec les fers aux pieds et aux mains avait dû abattre de l'orgueil et de l'énergie du prisonnier.

Mais il le trouva tout aussi fier et tout aussi indomptable, lorsqu'il vint lui offrir pour condition à sa mise en liberté, de faire connaître à dona Maria qu'il reprenait sa foi et lui rendait sa parole. Saint-Denis accueillit cette proposition avec l'indignation qu'un homme comme lui devait montrer pour une lâcheté. Le gouverneur de Caouis se retira en proférant contre le prisonnier d'odieuses menaces, promptement suivies d'effet, car les traitements dont il était victime redoublèrent de dureté et prirent les proportions d'un véritable martyre.

Mais six mois des plus horribles souffrances ne purent abattre le courage de Saint-Denis. Don Anaya, désespérant de triompher de cet intraitable caractère eut recours à un autre moyen. Il expédia à dona Maria un messager avec mission de lui signifier que Saint-Denis serait mis à mort si elle ne consentait pas à l'épouser, lui, Anaya. La jeune Espagnole lui fit cette réponse, digne d'une amoureuse et d'une Castillane :

— Dites à don Gaspardo que je ne pourrai l'épouser tant que vivra M. de Saint-Denis que j'aime; dites-lui également que si M. de Saint-Denis meurt exécuté ou victime des souffrances qu'il endure, il peut compter que ma main ou celle d'un fidèle agent à moi plantera ce poignard au milieu de son lâche cœur...

L'historien qui rapporte ce détail ajoute que « dona Maria était sûrement capable de faire le coup, et qu'elle prononça cette sentence de sa voix la plus douce, avec le calme le plus parfait, comme si elle eût dicté une réponse ordinaire. » Anaya, à qui le messager rendit compte exactement de sa mission, fut intimidé par les menaces de la jeune fille, réfléchit sérieusement aux conséquences que pourrait avoir pour lui la mort de son prisonnier, et se relâcha un peu de ses sévérités.

Mais dona Maria n'était pas femme à se désespérer sans agir, car les désespoirs passifs ressemblent un peu à la lâcheté. Elle pensa qu'il fallait à tout prix arracher Saint-Denis des mains de son cruel ennemi; elle eut recours à un stratagème qui

pouvait être dangereux pour son prisonnier, mais l'enlevait du moins des mains de don Anaya. Ce même serviteur sur qui elle savait pouvoir compter au cas où elle eût dû se venger du gouverneur du Caouis, fut mis en réquisition. C'était un homme sûr et dévoué jusqu'à la mort, fidèle comme un chien, audacieux comme un lion, prêt à déchirer en lambeaux quiconque sa jeune maîtresse eût désigné à sa froide et impitoyable colère. Dona Maria l'expédia à Mexico avec mission de voir le vice-roi et de lui parler en personne.

— Tu feras confidence au vice-roi, lui dit la jeune fille, qu'un jeune Français, supposé être un espion, est, depuis six mois, entre les mains du gouverneur de Caouis; que celui-ci s'est gardé d'en informer Son Excellence, afin de traiter de la rançon du prisonnier directement, et de la garder pour lui.

La jeune fille espéra que cette fausse dénonciation, en éveillant l'inquiète attention du vice-roi, lui ferait évidemment donner l'ordre à don Anaya d'expédier à Mexico Saint-Denis, qui, arraché de la sorte à sa dangereuse situation, avait au moins la chance de trouver des juges au lieu d'un bourreau. Ce stratagème réussit, et Anaya fut stupéfait lorsqu'il reçut l'ordre de diriger immédiatement et sous bonne escorte à Mexico le prisonnier, dont il répondait sur sa tête.

Saint-Denis ne fut pas moins étonné que le féroce gouverneur de Caouis, lorsqu'il se vit un matin, non pas libre, mais hors de prison. Tout chargé de chaînes comme il était, on le hissa sur un cheval,

et entouré de vingt cavaliers qui faisaient bonne garde autour de lui, il se mit en route pour un voyage dont il lui fut impossible de savoir ni le terme, ni la longueur, ses compagnons ayant refusé de répondre à aucune de ses questions. La caravane traversa, presque sans prendre de repos, près de trois cents lieues de forêts et de montagnes; enfin du haut de l'Ahualco, Saint-Denis vit se dérouler à ses pieds une vallée immense, coupée de lacs et de rivières, de bois, de plaines chargées de culture, de douces collines couvertes d'arbres et étoilées de jardins tout en fleurs, et au fond de cette vallée, dans le plus splendide bassin de verdure que l'imagination puisse rêver, une ville dans toute sa splendeur impériale : — c'était Mexico, « la Venise des Aztecs, » comme on l'a appelée. Le prisonnier, brisé de fatigue, affaibli par les tortures morales et physiques, souleva sa tête appesantie pour contempler ce magnifique spectacle qui, raconte Prescott, éblouit les Espagnols à leur arrivée dans le pays et leur fit oublier les épreuves de la conquête. Saint-Denis, lui aussi, oublia un moment ses souffrances, et il espérait, en descendant ces montagnes à travers des sentiers bordés de chênes géants, de sycomores et de cèdres, qu'il descendait vers la liberté!

Le malheureux ne trouva pas même les juges sur lesquels il avait compté, et il s'aperçut qu'il n'avait fait que changer de prison en changeaut de résidence. Il traversa, au milieu de haies de curieux, la grande ville impériale, et de quelques yeux coulèrent des larmes à la vue de ce spectre enchaîné,

enseveli sous la poussière d'un long voyage, et à qui sa prison allait sans doute servir de tombeau. « Ses cheveux, rapporte une chronique mexicaine, masquaient son visage ; sa barbe désordonnée, épaisse, descendait jusqu'au milieu de sa poitrine. Personne n'aurait réconnu dans cet être misérable et répugnant à voir, le brillant aventurier français. »

Ah ! si dona Maria eût vu en cet état l'homme qu'elle adorait et qu'elle croyait avoir sauvé de la mort !

Trois semaines s'étaient écoulées, lorsqu'un jour des bruits inaccoutumés se firent entendre autour de la prison ; bruits d'armes, piaffements de chevaux, cris de commandement, qui parvinrent distinctement aux oreilles du malheureux Saint-Denis. Enfin la porte de son cachot s'ouvrit, et un officier entra, suivi du geôlier et d'un peloton de soldats. Il pensa que sa dernière heure avait sonné et qu'on le venait prendre pour le conduire en spectacle, sans doute, à quelque champ de supplice. Il eut à peine la force de se soulever sur son coude pour regarder ceux qui venaient d'entrer.

L'officier était un aide de camp du vice-roi, chargé de visiter les prisons de Mexico, d'après un avis qui était parvenu dans ces termes à Son Excellence : « Dans les prisons de Mexico gémit un homme injustement détenu, et sur le compte duquel on a trompé la bonne foi de Votre Seigneurie. Devant Dieu, vous répondrez de sa mort, à présent que vous voilà averti. » Ce billet mystérieux venait de dona Maria. Le vice-roi comprit que le plus sûr moyen d'arriver

à connaître ce prisonnier dont il ne savait pas le nom, était de faire interroger tous ceux qui étaient enfermés dans les cachots. L'officier s'approcha de la masse inerte qui avait à peine la forme d'un homme et qui gisait au fond de la prison.

— Qui êtes-vous, et pourquoi êtes-vous ici? demanda-t-il.

Saint-Denis, qui entendait pour la première fois depuis si longtemps une voix lui parler avec douceur, se leva péniblement sur son séant, et avec un souffle à peine intelligible :

— Je me nomme, répondit-il, Juchereau de Saint-Denis; je suis gentilhomme par ma naissance, prisonnier par trahison, et j'attends qu'on me rende justice.

L'officier, en entendant ces mots, s'accroupit par terre, approcha vivement son visage de celui du prisonnier pour examiner ses traits de plus près, puis d'une voix émue :

— N'êtes-vous pas né au Canada? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Vous avez été élevé en France?

— Oui.

— Et vous êtes allé en Louisiane chercher fortune?

— Oui.

— Par le ciel! geôlier! s'écria l'officier, détache ces chaînes au plus vite, et rends la liberté à ces nobles bras!...

Et l'officier pressa contre son cœur Saint-Denis,

qui se crut d'abord la dupe d'un rêve. Ses yeux affaiblis ne pouvaient parvenir à reconnaître les traits de son libérateur.

— Mais, dit-il en s'appuyant sur l'épaule de l'officier, vous qui me rendez la liberté et la vie, qui êtes-vous?

L'aide de camp du vice-roi se nomma. C'était le marquis de Larnage, un camarade d'enfance de Saint-Denis, et qui, avec beaucoup de jeunes français, avait pris du service dans l'armée espagnole. Le hasard avait amené ce singulier rapprochement entre les deux amis au fond d'une prison où l'un d'eux était à la veille peut-être de périr victime d'une odieuse lâcheté.

La Providence avait servi les plans de dona Maria au delà de ses espérances à coup sûr. Lorsque Saint-Denis apprit en vertu de quels ordres il avait été conduit de Caouis à Mexico, et comment, en dernier lieu, l'attention du vice-roi avait été éveillée sur son compte, il ne douta pas que ce double complot ne fût l'œuvre intelligente de la fille de don Pedro de Villescas.

Quelque temps après, il y avait grande fête chez le vice-roi, dans ce palais éblouissant de Montezuma, dont le raffinement des empereurs aztecs avait fait une merveille. De toutes parts les diamants fatiguent les yeux; l'or ruisselle; l'argent se montre sous toutes les formes. Les salles de ce palais sont encombrées de gentilshommes portant les plus grands noms de l'Espagne, de femmes parées de toutes les grâces. Familièrement appuyé sur le bras du vice-

roi, apparaît un cavalier de grande mine, éclatant de beauté et de force, le visage souriant, l'œil ardent. C'est Saint-Denis, le Saint-Denis d'autrefois, tel que les rêves de roman qui l'avaient caressé en ses beaux jours le représentaient à l'imagination.

Une telle faveur se pouvait expliquer par des sympathies de cœur et d'esprit entre le vice-roi et Saint-Denis, ou bien par le charme que l'aventurier français exerçait sur tous ceux qu'il approchait. Mais cette cause semblait trop naturelle pour être acceptée; on y ajouta beaucoup de commentaires. Le plus accrédité de tous les bruits qui circulèrent à ce sujet et qui finit par passer pour un fait avéré, était que Saint-Denis avait sauvé la vie du vice-roi dans une escapade nocturne où celui-ci s'était trouvé engagé. On donnait comme certain que quelques semaines après sa libération, Saint-Denis, passant dans une rue déserte de Mexico, avait entendu un cliquetis d'épées; que, courant où le bruit l'appelait, il avait vu un homme masqué aux prises avec trois hommes également masqués, serré de près par ceux-ci et se défendant avec un courage de lion. Le jeune aventurier s'était mis du côté du plus faible, et, dans ce combat encore inégal, avait déployé une telle vigueur, que les trois hommes, successivement blessés, avaient dû battre en retraite et prendre la fuite.

L'aventure fit grand bruit. Sur l'identité de Saint-Denis comme un des héros de cette équipée, il ne pouvait y avoir de doute, puisqu'il avait combattu à visage découvert. Quant à l'homme secouru par lui d'une façon si opportune, il refusa toujours de le

nommer, et son secret mourut avec lui ; mais les trois hommes masqués avaient vraisemblablement des raisons pour savoir à qui ils s'étaient attaqués, et personne ne douta que le mystérieux personnage ne fût le duc de Linarez.

Cependant les fêtes et les séductions au milieu desquelles il vivait ne firent point oublier à Saint-Denis sa chère dona Maria, non plus que le but de la mission qui l'avait entraîné en de si étranges aventures ; mais le vice-roi ne put lui donner satisfaction. Jusqu'au moment de son départ, le duc espéra le retenir en lui offrant un haut grade dans l'armée espagnole. Saint-Denis refusa en disant :

— Je ne puis servir qu'un seul Dieu et qu'un seul roi. Je suis Français, et, si haut que j'estime les Espagnols, je veux rester Français.

— Ce m'est un cruel chagrin de perdre un soldat et un ami tel que vous, répliqua le vice-roi ; mais je respecte vos scrupules et j'admire vos sentiments. Partez donc, mon cher Saint-Denis ; que Dieu vous fasse bonne conduite et joie en vos entreprises, et comptez, dans tous les cas, sur mon amitié et sur mon épée.

Le duc de Linarez mit à la disposition du jeune gentilhomme les sommes nécessaires pour son voyage, lui fit cadeau d'un des plus beaux chevaux de ses écuries et ordonna qu'une escorte de sa garde le conduirait jusqu'à Caouis. La première visite de Saint-Denis, en arrivant en cette ville, fut pour le féroce gouverneur, à qui il donna connaissance d'une lettre par laquelle le vice-roi autorisait la victime à

infliger à son ancien bourreau tel châtiment qu'il jugerait convenable. Les terreurs de don Gaspardo de Anaya se comprennent sans qu'il soit nécessaire de les décrire. Saint-Denis se donna la satisfaction de jouir, pendant quelques instants, des tortures de ce misérable; il l'accabla de sa générosité en lui faisant grâce et en le laissant livré au supplice de sa conscience. Après quoi il se mit en route, au plus vite, pour le Presidio del Norte où il retrouva dona Maria, heureuse de le revoir et fière d'avoir sauvé son amant.

Mais la plus grande désolation régnait au Presidio, et don Pedro de Villescas était aux abois. Les Indiens, qui occupaient cinq villages autour de cette résidence, avaient quitté le pays, sous prétexte que les Espagnols les molestaient sans cesse et avaient commis chez eux des abus de toute sorte. Le Presidio était devenu un désert, et Villescas s'attendait à être sévèrement puni pour n'avoir pas su prévenir un pareil désordre et un si déplorable abandon.

— N'est-ce que cela? s'écria Saint-Denis; je cours sur les traces des fugitifs et vous les ramène.

— Oh! faites cela, répondit Villescas, et tout ce que j'ai au monde vous appartiendra.

Quelques minutes après, Saint-Denis était à cheval et galopait dans la direction qu'avaient prise les Indiens. Ceux-ci, embarrassés de leurs femmes et de leurs enfants, et chargés de leur matériel de campement, n'avaient pu voyager que lentement. Saint-Denis ne tarda pas à les apercevoir cheminant le long d'une rivière, tristes comme des exilés. Il les

hêla, puis agitant, en signe de conciliation, un mouchoir blanc au bout de son épée, il courut à eux. Les Indiens entourèrent ce messager de paix. Saint-Denis, dans une allocution chaleureuse, leur garantit, au nom du commandant du Presidio, une protection sévère contre les actes dont ils avaient eu à se plaindre, et leur promit justice pour les dommages qu'ils avaient éprouvés. Il les persuada aisément, en leur démontrant qu'il était imprudent à eux d'abandonner leurs anciennes terres sans savoir où ils allaient planter leurs tentes, au milieu de tribus étrangères qui leur seraient plus hostiles peut-être que les Espagnols.

Les Indiens délibérèrent un moment; mais entraînés par l'éloquence du jeune officier, séduits par cette bonne grâce qui lui avait assuré déjà tant de sympathies, ils se rendirent à lui, et Saint-Denis rentra au Presidio, suivi de la troupe des Indiens.

On devine quelle fut la récompense d'un pareil service. Saint-Denis épousa dona Maria au Presidio, où il séjourna quelques mois encore en vue de poursuivre ses projets de traités commerciaux, décidément irréalisables. Enfin, il retourna à Mobile, d'où son expédition l'avait tenu éloigné plus de deux années.

Cet insuccès de Saint-Denis dans ses négociations, sur lesquelles Crozat avait fondé de grandes espérances, fut une des causes qui décidèrent celui-ci à renoncer à son monopole sur la Louisiane qu'il rendit en 1717.

Mais Saint-Denis n'était pas homme à abandonner

ses projets, et il n'était pas au bout de ses aventures. Comme s'il avait voulu se ménager un prétexte de reprendre campagne, il avait laissé sa jeune femme au Presidio.

Surexcités par les récits que leur avait faits Saint-Denis de son voyage, trois Canadiens, esprits aventureux et énergiques comme il en foisonnait dans ce temps-là, résolurent de risquer une expédition commerciale sur quelques-unes des villes espagnoles disséminées dans le haut Texas et dans le voisinage du Mexique. Ils y furent encouragés par Saint-Denis, qui paya d'exemple en s'associant à eux, et les voilà tous quatre en chemin à travers ces déserts que notre héros avait parcourus une première fois. Ils touchèrent à peine aux Natchitoches, où s'étaient établis les Canadiens de la première expédition, et continuèrent leur route vers le pays des Indiens Nouadichés, qui déjà s'étaient montrés si hospitaliers.

Là, Saint-Denis se sépara de ses compagnons et les devança dans la direction du Presidio; il avait hâte de retrouver sa jeune femme. Il avait emporté avec lui sa part de marchandises, qui furent saisies malgré la protection de son beau-père. Saint-Denis résolut alors de se rendre à Mexico pour demander justice et tenter de nouvelles négociations.

Le duc de Linarez n'était plus vice-roi; il avait été remplacé dans ce haut poste par le marquis de Valero. Le souvenir des premières aventures de Saint-Denis et de la brillante figure qu'il avait faite à Mexico s'était conservé dans cette ville; il y reçut les témoignages de la plus vive sympathie.

Le nouveau vice-roi, haï de la population à qui il le rendait bien, ennemi déclaré de Linarez, fit un crime au jeune aventurier français de tous les titres qui l'auraient dû recommander à sa bienveillance, et surtout il ne lui pardonnait pas la tendre amitié du duc. Il l'accueillit donc avec froideur. D'autre part, le vindicatif don Gaspardo de Anaya, qui ne pouvait oublier ni la victoire remportée sur lui par son ancien rival, ni l'humiliation que celui-ci avait infligée à son autorité, ni la générosité dont il l'avait accablé, et connaissant les fâcheuses dispositions du marquis de Valero, se plaignit au vice-roi que Saint-Denis eût osé passer à portée de mousquet de Caouis, sans s'y arrêter pour présenter ses hommages à un personnage tel que lui. Il le signalait, en conséquence, comme un homme suspect et nourrissant des projets hostiles que cachait, à coup sûr, cette insistance à entreprendre, deux fois, un voyage comme celui de Mobile à Mexico.

Cette dénonciation concordait avec quelques paroles imprudentes échappées à Saint-Denis, qui, dans son exaspération, avait laissé entendre que, si on ne lui rendait pas justice, il userait de son influence sur les Indiens pour les ameuter contre les Espagnols. Valero, à la réception de la lettre du gouverneur de Caouis, fit aussitôt arrêter et incarcérer Saint-Denis, qui retomba dans cette même prison d'où l'avait arraché la providentielle visite de son ami le marquis de Larnage. Cette fois il n'y avait plus à Mexico de Français au service de l'Espagne, et le moindre souci du marquis de Valero

était de savoir ce qui se passait dans les prisons dont il avait la vice-royauté. Seulement, afin de ne pas exciter de mécontentement dans la population, il fit connaître qu'il avait dû, par mesure de sûreté, éloigner Saint-Denis de Mexico, et qu'il l'avait fait reconduire au Presidio del Norte, avec ordre de le rejeter ensuite sur la frontière de la Louisiane.

Ce mensonge fut connu dès que l'on put recevoir une réponse au message secret que quelques-uns des amis de Saint-Denis avaient expédié au Presidio. Dona Maria arriva en personne à Mexico et dénonça publiquement la lâche trahison du marquis de Valero. La population, indignée de la conduite du vice-roi, s'assembla en armes, força les portes de la prison et délivra Saint-Denis, à qui Valero fut contraint de payer une indemnité qui représentait le double de la valeur des marchandises dont il demandait la restitution.

De crainte que quelque vengeance ne le frappât en route, les amis de Saint-Denis s'offrirent à lui fournir une escorte de protection jusqu'à ce qu'il fût hors des atteintes du marquis de Valero et de l'implacable gouverneur de Caouis. Saint-Denis refusa ce témoignage de dévouement, en répondant :

— Pour échapper à ces deux scélérats, nous avons trois choses : mon épée, les Indiens et le beau et bon cheval que m'a donné le duc de Linarez.

Saint-Denis rentra sain et sauf à Mobile après avoir deux fois traversé les déserts de l'Ouest et accompli un voyage qui, en ce temps-là, comme l'avait fait observer méchamment don Gaspardo de Anaya, pou-

vait être considéré comme au dessus des forces et de l'audace d'un homme. Les conditions dans lesquelles il exécuta cette merveilleuse excentricité, sans que rien abattît son courage et sa persévérance, justifient ce mot d'un de ses historiens : « C'était une âme de chevalier dans un corps de fer. »

A une si belle vie, il fallait une glorieuse fin; elle ne manqua pas à ce jeune héros, et nous la dirons, sauf à anticiper sur des événements que nous raconterons plus loin.

Saint-Denis avait été nommé au commandement du fort de Natchitoches, qui était sa création. Mieux qu'à personne ce poste lui convenait, à portée de ces frontières espagnoles qu'il avait en quelque sorte abaissées avec tant de hardiesse. Mais le temps des entreprises fabuleuses semblait passé; du moins l'occasion ne s'en était plus présentée. Toute l'habileté de Saint-Denis s'était concentrée en efforts, heureusement couronnés de succès, pour contenir les Indiens et empêcher ceux de son voisinage de se jeter dans cette conspiration générale où toutes les tribus étaient évidemment affiliées contre la colonie française, conspiration dont l'épouvantable massacre accompli par les Natchez, le 28 novembre 1728, avait été le signal.

Saint-Denis avait conquis sur les Indiens établis en son territoire une autorité et une popularité sans limites; il était devenu un petit potentat presque indépendant du gouvernement moitié sauvage, moitié civilisé, de la colonie. A quatre cents milles à la ronde, les Indiens s'étaient volontairement soumis

à lui, et l'avaient reconnu, en réalité, pour leur grand chef. Il intervenait dans toutes les querelles qui s'élevaient entre les tribus, et exerçait sur elles la même influence et les mêmes droits que s'il fût né au désert et eût été leur souverain naturel. Au besoin, et avec un peu de temps, Saint-Denis pouvait mettre sur pied cinq ou six mille guerriers. Les Natchez surtout le redoutaient, connaissant son indomptable courage; aussi, après le massacre dont ils s'étaient rendus coupables, soupçonnant bien que Saint-Denis devait en avoir été informé, et craignant de le voir marcher à la tête de ses redoutables légions texiennes pour venger ses compatriotes, ils prirent les devants et envoyèrent deux cents de leurs guerriers en une expédition dont le but était de le surprendre et de se débarrasser de lui.

En approchant des Natchitoches, les Natchez s'aperçurent qu'ils avaient été découverts par les espions du fort; ils eurent alors recours à la ruse. Ayant campé à quelque distance, ils envoyèrent une députation chargée de présenter le calumet de paix à l'intrépide commandant, et de lui dire qu'ayant eu quelques difficultés avec les Français, ils venaient supplier le « grand chef » d'être le juge et l'arbitre en cette querelle. Pour gage de leurs bonnes intentions, ils lui offraient de remettre entre ses mains une Française qui était leur prisonnière « depuis longtemps. »

Saint-Denis répondit qu'il accédait à leurs propositions, mais à la condition qu'ils enverraient immédiatement la prisonnière sous la garde de dix

guerriers seulement, ce qu'ils n'acceptèrent point, disant que refuser de les recevoir tous dans le fort, c'était leur montrer une défiance qu'ils ne méritaient pas. Quoique pris au dépourvu, et n'ayant dans le fort qu'une trentaine de soldats, Saint-Denis n'était pas un homme à se laisser intimider.

— Vous êtes, dit-il aux Natchez, des traîtres, des menteurs et de rusés coquins. Le chiffre de guerriers auquel se monte votre députation et l'insistance que vous mettez à pénétrer en masse dans le fort indiquent de votre part de coupables projets. Je veux bien ne pas vous châtier et vous permettre de vous en retourner ; mais il vous faudra rendre immédiatement la prisonnière, dont je vous payerai la rançon.

Les Natchez, se sachant en nombre bien supérieur aux Français et s'étant assurés qu'aucun secours ne pouvait leur arriver, résolurent d'attaquer Saint-Denis ou de l'attirer dans un piége. En conséquence, ils se fortifièrent immédiatement dans la position où ils étaient campés, puis, en avant de leurs tentes, ils dressèrent un bûcher auquel ils attachèrent la malheureuse prisonnière.

Saint-Denis envoya des messagers pour appeler aux armes les Indiens les plus voisins du fort, puis, à la tête d'une vingtaine d'hommes qui lui restaient, il fit une sortie furieuse contre les Natchez.

Le plus bouillant courage ne put rien contre la masse et le nombre. En un clin d'œil, plus de la moitié des soldats français furent couchés sur le

champ de bataille; bientôt Saint-Denis se trouva avec huit hommes contre près de deux cents ennemis auxquels il résista encore pendant deux heures, attendant toujours l'arrivée des secours. On le vit, brave comme un lion, s'élancer par instants au milieu des groupes, les forçant à reculer, échappant miraculeusement aux balles et aux flèches, semant la mort et la terreur autour de lui. On eût dit l'ange de la vengeance accomplissant son œuvre de destruction, invincible dans cette mêlée terrible.

Enfin Saint-Denis tomba, frappé de trois balles à la tête et de deux flèches à la poitrine.

Les Indiens, comme s'ils eussent été effrayés de la mort de ce héros, reculèrent avec effroi et élargirent le cercle qu'ils faisaient autour de lui, le mesurant, pour ainsi dire, à la grandeur de ce courage qui succombait. Leur feu cessa en même temps, et les deux seuls survivants de ce drame profitèrent de ce répit pour fuir un champ de bataille qui avait été plutôt un champ de carnage.

VI

Le dévouement, l'esprit aventureux, toute l'intelligence de Saint-Denis avaient été impuissants, comme on l'a vu, pour sauver la colonie de la sinistre administration de Cadillac.

Bienville, de son côté, n'avait pas été plus heureux dans ses efforts honnêtes pour arriver au même résultat. Quelque résignation qu'il mit à s'effacer, à ne rendre que des services, et à réparer les sottises de ce fou de Cadillac, il devint, involontairement, un brandon de discorde dans le pays où il était idolâtré de la population, ce dont Cadillac lui fit un noir crime en recommençant contre lui le même système d'accusations. Mais cette fois Bienville s'en expliqua nettement et ne cacha point au ministre que la cause de cette animosité de Cadillac provenait uniquement de ce que lui Bienville avait refusé d'épouser la fille de Cadillac. Décidément, Bienville jouait de malheur avec les femmes de la Louisiane! Les Indiens lui étaient plus indulgents.

Mais le vindicatif Cadillac crut avoir trouvé l'occasion de rabaisser, à peu de frais, son redoutable adversaire, sans calculer qu'il pouvait perdre la colonie, que le courage et l'habileté de Bienville sauvèrent encore une fois. Celui-ci avait déclaré qu'il était nécessaire d'entreprendre une expédition contre les Natchez. Les arrogances et les folies de Cadillac avaient rendu définitivement hostile aux Français cette puissante tribu qui s'était jetée du côté des Anglais et leur avait ouvert les frontières de notre colonie.

Cette guerre fourmille d'épisodes dramatiques et donne une curieuse idée des procédés sommaires auxquels on avait recours, en ce temps, pour soumettre les Indiens; elle révèle également, par bien des côtés, le caractère énergique de Bienville et le degré d'autorité qu'il exerçait sur les Sauvages.

Bienville résolut cette expédition, en apprenant, par un missionnaire, que les Natchez venaient de brûler cinq Français qu'ils avaient arrêtés dans les bois, et que le même sort était réservé à quinze autres de nos traficants revenant du haut Mississipi; ils les attendaient au passage. De pareils crimes ne pouvaient demeurer impunis. Bienville obtint, non sans peine, de Cadillac d'être autorisé à venger ces meurtres et à sauver au moins ceux des Français, près de tomber dans le piége qui leur était tendu.

— Combien vous faut-il d'hommes pour entreprendre cette expédition?

— Les Natchez, répondit Bienville, peuvent mettre un millier de guerriers sur pied. Cent hommes me

suffiront donc pour les attaquer et pour les battre sûrement.

— Ce nombre est-il indispensable?

— Indispensable, monsieur; il me semble que je me fais la part belle.

Cadillac réfléchit un moment. L'idée d'une bataille gagnée par Bienville le contrariait; c'était pour le jeune et brillant aventurier un peu plus de popularité à acquérir, et, selon lui, il en avait déjà une bien assez grande. L'espérance d'une défaite pour son rival lui souriait davantage. Il savait Bienville assez téméraire pour ne reculer devant aucune extrémité. L'exposer à des embarras dont la responsabilité incomberait nécessairement à cet audacieux parut à Cadillac un excellent moyen de le perdre dans l'opinion publique et dans celle du gouvernement. Cadillac sembla faire le compte des forces dont il disposait et répondit à Bienville :

— Il m'est impossible de vous donner cent hommes pour cette expédition.

— Combien, alors?

— Tout au plus une trentaine.

— Trente hommes pour tenir tête à une armée de mille sauvages aguerris!

— C'est ce qui vous prouve combien de difficultés entourent cette expédition.

— Elle est indispensable, cependant, ou nous sommes perdus.

— Alors, voyez à vous en tirer avec les trente hommes dont je vous permets de disposer.

— Soit! alors, je prends les trente hommes.

Bienville, élevé à l'école des coups de main dont son frère avait été le héros, et des combats comme ceux où nous l'avons vu figurer, n'était pas homme à reculer devant une telle disproportion de forces. Il savait qu'il n'y avait pour lui que deux alternatives : vaincre ou mourir glorieusement. Bienville se résigna à cette lutte homérique, sauf à tâcher d'obtenir par la ruse et l'audace des résultats que le seul courage permettait à peine d'espérer. Il se mit donc en route et s'arrêta avec ses trente hommes à deux journées des Natchez, au milieu de la tribu des Tunicas, où on le prévint qu'il y avait des assassins soudoyés par les Natchez pour le poignarder.

Bienville feignit d'ignorer ce projet criminel, fuma le calumet de paix avec les chefs des Tunicas, se retira dans une petite île sur le Mississipi, et s'y fortifia le mieux qu'il lui fut possible; après quoi il fit prévenir les Natchez de son arrivée et du désir qu'il avait de s'entretenir avec leurs chefs. En même temps, il choisit parmi sa petite troupe un de ces hommes d'abnégation, de courage et d'audace comme le Nouveau Monde en était peuplé alors, et qui savaient mourir obscurs et ignorés après avoir accompli de ces actions où ils comptaient leur vie pour le poids d'un fétu de paille. Il donna à cet homme la mission de remonter le Mississipi jusqu'au village des Natchez où il devait passer la nuit pour les observer, puis de se rendre plus haut, afin d'avertir les quinze Français du sort qui les attendait aux Natchez. Pour assurer le bon résultat de son avertissement, Bienville remit à son messager douze grandes feuilles de

parchemin sur lesquelles il avait écrit en gros caractères ces mots :

« LES NATCHEZ ONT DÉCLARÉ LA GUERRE AUX FRANÇAIS. M. DE BIENVILLE EST CAMPÉ AUX TUNICAS. »

— Quand tu auras passé les Natchez, dit Bienville à l'aventurier, tu accrocheras ces parchemins aux arbres le long des deux rives du fleuve et aux embouchures des rivières qui se jettent dans le Mississipi.

Puis il embrassa cet homme qu'il craignait de ne plus revoir. Mais le hardi aventurier put accomplir sa mission assez heureusement pour que Bienville vît arriver, bientôt, à son camp une dixaine de Français, qui ayant lu la pancarte, parvinrent à échapper aux Natchez. Le messager revint lui-même avec une vingtaine de chasseurs qu'il avait recrutés dans les bois, ce qui fit un bon renfort à la petite troupe.

Dans l'intervalle trois guerriers Natchez étaient arrivés et avaient présenté à Bienville le calumet de paix que celui-ci repoussa en disant aux sauvages :

— Je suis le grand chef des Français et je ne puis accepter le calumet que de la main de vos *Soleils* (1). Allez leur dire que je les attends, et que s'ils ne viennent pas dans deux jours, je marcherai sur vos villages avec mes bons amis les Tunicas qui m'en sollicitent, pour se venger des vols que vous avez commis chez eux.

Les trois Natchez repartirent un peu confus, et surtout assez frappés du ton hautain sur lequel leur avait parlé Bienville.

(1) Nom que l'on donnait aux chefs de cette tribu.

« Le surlendemain, 8 mai 1716, » raconte un des acteurs de ce drame, « sur les dix heures du matin, « nous vîmes venir quatre pirogues, dans lesquelles « il y avait huit hommes debout qui chantaient le « calumet et trois hommes dans chaque pirogue qui « étaient assis sous des parasols, et douze qui na- « geaient. M. de Bienville ne douta pas que ce ne fût « les chefs des Natchez qui venaient tomber dans le « piége qu'il leur avait tendu. » Aussitôt Bienville fit cacher la moitié de ses hommes avec leurs armes et prêts à se montrer au premier signal; les autres, le mousquet au poing, avaient ordre d'arrêter les Indiens au fur et à mesure de leur débarquement et de les désarmer.

Les huit hommes debout dans les pirogues étaient huit chefs. Ils entrèrent en dansant sous la tente de Bienville et lui offrirent le calumet de paix. Bienville le repoussa et d'un ton sévère et brusque :

— Quelle satisfaction, leur demanda-t-il, pouvez-vous me donner pour les cinq Français qui ont été assassinés chez vous?

Les *Soleils* demeurèrent interdits et baissèrent la tête sans rien répondre. Bienville les fit arrêter aussitôt et mettre au cachot où ils se prirent à chanter leur chant de mort. Le soir, trois d'entre eux, le Grand-Soleil, le Petit-Soleil et le Serpent-Piqué furent conduits devant le commandant français qui les rassura, « car ils étaient demi morts de frayeur, » sur ses intentions; leur dit qu'il les savait personnellement innocents du crime, mais qu'il exigeait d'eux qu'en qualité de chefs, ils donnassent les ordres

nécessaires pour qu'on lui rapportât les têtes des coupables qu'il connaissait bien, et pourrait même leur nommer.

— Ce que je vous demande là n'est que juste, ajouta Bienville. Quand des Français ont tué des sauvages, je les ai fait fusiller, vous le savez bien. Quand des Indiens de tribus hostiles ont assassiné des Indiens de tribus alliées, je les ai fait également périr. Il faut donc que les Natchez qui ont tué les Français soient punis. L'un de vous va partir pour chercher les coupables, et les autres me resteront en otage.

Il fut résolu que le Petit-Soleil se chargerait de cette mission difficile. Quelques jours après, il revint rapportant trois têtes de Natchez et ramenant deux Français qui ayant été faits prisonniers allaient être brûlés au moment où il arriva au village. Pendant l'absence de Petit-Soleil, le Serpent-Piqué fit à Bienville d'étranges révélations, lui déclara qu'on allait bien loin chercher les coupables, qu'ils étaient tous parmi les sauvages présents au camp et ajouta qu'ils y étaient venus avec l'intention d'assassiner Bienville qu'on leur avait dit n'être gardé que par une poignée d'hommes; mais que leur coup avait manqué par suite de la mesure que le chef blanc avait prise de les faire désarmer en débarquant.

Les coupables désignés par le Serpent-Piqué furent exécutés. On n'y mit pas grande façon, à en juger par le ton laconique du mémoire que j'ai sous les yeux. « Le 9, dit ce mémoire, on fit casser la tête aux deux guerriers par des soldats. » L'un d'eux

entonna au moment de mourir son chant de guerre, nomma les cinq Français qu'il avait tués et déclara regretter de n'en avoir pas assassiné un plus grand nombre. Le Serpent-Piqué qui l'écoutait, dit à Bienville :

— C'est mon frère; mais je ne le regrette point; tu nous défais là d'un méchant homme.

Un traité de paix, appuyé sur une bonne garnison laissée au fort Rosalie, termina cette expédition dont Bienville ne s'attendait certes pas à se tirer si avantageusement. Son audace l'avait servi merveilleusement en sauvant la colonie.

Pendant que Bienville accomplissait ce tour de force, mélange de ruse, de courage, d'habileté, Crozat remettait au roi sa charte de monopole. Le cabinet de Versailles définitivement édifié sur le compte de Cadillac le destituait « comme n'étant pas à la hauteur de ses fonctions, » et en même temps qu'il autorisait la fondation de la compagnie du Mississipi, sous le patronage de Law (1717), il rendait à Bienville le gouvernement de la Louisiane.

En revenant à Mobile, le vainqueur des Natchez apprit la destitution de Cadillac et trouva sa commission de gouverneur, que la compagnie lui envoyait avec des pouvoirs aussi étendus qu'ils étaient nécessaires pour rendre la vie à cette colonie agonisante.

Ces nouvelles furent accueillies avec enthousiasme en Louisiane. Les colons, qui avaient pu apprécier le dévouement de Bienville depuis dix-neuf ans qu'il résidait dans la colonie, considérèrent sa nomination comme un acte de justice éclatante mais tardive.

Le gouvernement avait fait l'aveu, sincère ou non, dans la délibération du conseil de marine (13 août 1717) relative à la reprise du monopole de Crozat, « qu'il était au dessus des forces d'un simple particulier » d'être chargé de l'entretien d'un établissement comme celui de la Louisiane, « attendu que Sa Majesté ne peut entrer dans tous les détails de commerce qui en sont indispensables. » C'était le prétexte pour justifier la cession qu'il en fit à la compagnie d'Occident fondée par Law. Cette charte de cession fut enregistrée au Parlement de Paris le 6 septembre 1717.

L'histoire de l'exploitation de la Louisiane par la compagnie de Law est liée aux mésaventures du système; il n'entre pas dans l'économie de ce travail de décrire les diverses phases de cette célèbre mystification; mais j'en dois rappeler au moins les traits principaux. L'histoire écrite en dehors des documents, et avec le seul secours de l'imagination et des nouvelles à la main de l'époque, prétendit que Crozat céda directement à Law le privilége dont il était investi. La délibération du conseil de marine que j'ai citée plus haut semble prouver le contraire, attendu qu'il y est parlé « des dédommagements que Sa Majesté accordera à M. Crozat. » Le conseil de marine renvoie l'affaire « au conseil des finances, que ce détail regarde. » L'affaire, dit M. A. Cochut (1), « était si peu attrayante, que l'on considérait cette proposition comme un piége tendu à l'Écossais. On

(1) Law, son système et son époque.

s'attendait généralement à un refus. Law surprit tout le monde, amis et ennemis. Il déclara qu'il fallait créer non pas une pauvre petite boutique vivotant sur un fonds de 2 millions, mais une compagnie souveraine, capable de rivaliser avec les grandes compagnies de la Hollande et de l'Angleterre et roulant sur un capital de 100 millions, divisé en actions de 500 fr., payables en billets d'État. »

Le privilége attribué à la compagnie était de vingt-cinq ans, à partir du 1er janvier 1718, pendant la durée desquels elle jouirait du monopole exclusif de tout le commerce, de la possession de toutes les terres, cours d'eau, mines, forêts et îles dépendant de la Louisiane, le droit d'armer et d'équiper des vaisseaux, de fondre des canons, de faire la guerre aux Indiens.

C'eût été au mieux, en ce temps-là, pour les intérêts de la Louisiane, si la création de la compagnie du Mississipi, n'eût pas été, avant tout, un prétexte pour Law. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne se hâta pas « de lancer l'entreprise. » Le bon côté du privilége était l'obligation qui imposait, par compensation, à la compagnie d'introduire 9,000 colons en Louisiane. C'était là une mesure nécessaire, car pendant les cinq années qu'avait duré le monopole de Crozat, l'agriculture et le commerce de la colonie n'avaient nullement prospéré; la population s'était faiblement augmentée; en comptant les troupes, elle ne dépassait pas sept cents âmes, au moment de l'entrée en possession de Law. Cependant, il y eut, de la part de la compagnie, un commencement d'exé-

cution immédiate; car le 9 février 1718, arrivaient en Louisiane trois navires portant trois compagnies d'infanterie et soixante-neuf colons. « Les régions arrosées par le Mississipi, dit encore M. A. Cochut, immenses, inconnues, solitudes vierges que l'imagination pouvait peupler de trésors, étaient un champ illimité ouvert au charlatanisme. La crédulité publique fut exploitée avec une rare impudence. » On fit courir de grandes estampes représentant l'arrivée des Français au Mississipi, et montrant au milieu d'un paysage enchanteur des Sauvages et des Sauvagesses, accourant au devant de leurs nouveaux maîtres avec des témoignages de respect et d'admiration. La légende accompagnant cette estampe ajoutait que l'on y voit des montagnes remplies d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de vif argent. Comme ces métaux sont très communs (c'est toujours l'estampe qui parle), et que les Sauvages n'en soupçonnent pas la valeur, ils troquent des monceaux d'or ou d'argent pour des marchandises d'Europe, comme couteaux, marmite, broches, un petit miroir ou même un peu d'eau-de-vie. On n'avait pas négligé dans cette estampe l'amorce aux âmes pieuses. Les Sauvages tombaient aux genoux des révérends pères jésuites, et la légende disait à ce propos : « Les Indiens idolâtres demandent avec empressement à recevoir le baptême. On prend grand soin de leurs enfants. »

De Lamothe-Cadillac qui avait rêvé tout cela, lui aussi, en mettant le pied en Louisiane, et qui n'avait, un peu par sa faute, moissonné que des déboires et

des horions, Lamothe-Cadillac, dis-je, à la vue de ces estampes féeriques poussa les hauts cris et commença à colporter que c'étaient là des fables faites à plaisir. On lui imposa silence en l'envoyant à la Bastille. Cadillac ne pouvait finir autrement; s'il ne mérita pas tout à fait cet emprisonnement arbitraire pour avoir été sincère, il l'avait au moins mérité pour sa mauvaise et fantasque administration d'un pays qui ne pouvait plus se relever de ses ruines, qu'au moyen de ces grossiers mensonges. Mais, qu'aurait-il dit, le malheureux homme, si les murs de sa prison avaient permis d'arriver jusqu'à lui les nouvelles que l'on colporta ensuite : telles que le retour de navires chargés de millions, l'essai à la Monnaie de lingots d'argent trouvés sur les rives du Mississipi, la découverte d'une roche d'émeraude dans l'Arkansas, la création d'un atelier de 1,200 femmes Natchez, occupées à travailler la soie!

Tout cela n'est que triste, maussade et répugnant à considérer à distance; mais ce qui est sinistre, ce furent les recrutements dans les prisons des deux sexes, les mariages entre filles perdues et vauriens que l'on expédiait sous le nom de colons, en Louisiane, où ils n'apportaient que vices et désordre. Ce charlatanisme et ces procédés coupables, appliqués à la colonisation, pouvaient tour à tour égayer ou attrister les Louisianais, mais ils affligeaient profondément les hommes qui, comme Bienville, avaient la responsabilité de la colonie.

VI

Bienville, une fois maître d'un pays qu'il avait tant de droits à considérer sinon comme sa propriété, du moins comme son œuvre, songea à réaliser le rêve de son frère Iberville et le sien, en fondant sur les bords du Mississipi une ville dont il avait entrevu les avantages présents et les destinées futures. Cette ville est la Nouvelle Orléans, aujourd'hui le plus grand entrepôt commercial du sud et de l'ouest des États-Unis; la « reine du Sud » comme on l'a surnommée en Amérique; le foyer des idées et des traditions françaises dans ces vastes contrées où tant de nationalités se sont implantées pour être absorbées par une seule; la source d'une des populations les plus brillantes qui aient occupé le sol du Nouveau Monde.

C'est par erreur qu'on a attribué la fondation de la Nouvelle Orléans à un ordre émané de la compagnie; l'idée de cette fondation, je le répète, remonte à l'époque où Iberville et Bienville *retrouvèrent* le Mis-

sissipi. Ce fut le premier acte d'administration de Bienville, et en cela, dit un historien de la Louisiane, M. Gayaré, « il eut la hardiesse d'agir contre les préventions de la cour qui penchait pour le Manchac, » c'est à dire pour un point beaucoup plus au nord de la Nouvelle Orléans et qui ne communiquait avec le golfe que par une rivière de médiocre importance et les deux lacs Pontchartrain et Borgne; c'était voir la question par le petit bout de la lorgnette.

Bienville avait été mieux avisé, et les événements ont prouvé qu'il avait fait preuve de sagacité en fondant la Nouvelle Orléans. Sans doute son regard avait vu par dessus les années et avait plongé dans l'avenir; sans doute, il avait aperçu dans ce lointain des âges la Nouvelle Orléans, telle qu'elle est aujourd'hui, s'étendant en demi-lune sur le fleuve qui est sa grande route jusqu'au golfe, et adossée aux lacs qui lui ouvrent des chemins de traverse vers la mer! Le rêve dut être beau et grandiose, et Bienville a dû faire ce rêve, car l'espace sur lequel se développe la Nouvelle Orléans était, à cette époque, (1719) couvert par une de ces forêts primitives dont il reste encore, pour en parler à l'imagination, quelques beaux échantillons de chênes séculaires au feuillage épais et noir, de plantes parasites inextricables, de magnoliers géants, de ciriers aux racines exubérantes qui éventrent la terre pour repousser arbres elles-mêmes. Le sol de cette forêt, asile des bêtes venimeuses et carnassières, et de caïmans, ravagé par les inondations périodiques du Mississipi était

noyé sous d'infects marais et sillonné de ravins bourbeux.

Un historien moderne de la Louisiane a tracé, dans un style sans doute un peu emphatique, mais qui ne manque pas d'émotion, un tableau de cette apparition soudaine de Bienville et des cinquante défricheurs qu'il avait avec lui, sur les bords du Mississipi :

« Le soleil, dit-il, se dégage de ses voiles à l'orient, « et darde ses rayons sur les beautés naissantes du « vaste paysage. Exécutant les ordres qu'ils viennent « de recevoir, cinquante bras abattent en même « temps cinquante des fils gigantesques de cette « forêt. Bienville, les bras croisés et le regard « absorbé, debout sur le bord du fleuve, semble, « d'après l'expression de son visage, plongé dans la « contemplation de quelque rêve de son imagina- « tion. Peut-être a-t-il des pressentiments de sa « rapide croissance, et se réjouit-il de sa prospérité « soudaine et de ses futures grandeurs. Bien haut « au dessus de sa tête, on peut s'imaginer voir l'aigle « américaine tournoyant dans des cercles immen- « ses. De la race indienne, un seul représentant est « là. C'est une vieille à l'œil sybillin, avec le regard « pénétrant de la folle ou de l'inspirée. Elle mur- « mure, en l'accompagnant du geste solennel de l'in- « spiration prophétique, un chant bizarre dans lequel « elle raconte que les temps qui lui ont été prédits « par le Grand Esprit sont arrivés; que l'heure de « sa mort approche, laquelle devait arriver le jour « où les hommes blancs prendraient possession du

« sol qu'elle avait habité durant des siècles d'hivers « et d'étés, et quand ils abattraient le chêne à l'om- « bre duquel elle avait, si longtemps, promené ses « méditations. « L'Esprit, chantait-elle, m'a dit que « le temps allait venir où entre la rivière et les « lacs il y aurait autant d'habitations pour l'homme « blanc, qu'il s'y trouve d'arbres maintenant. Les « huttes de l'homme rouge sont détruites; les sou- « venirs et les traditions qui rappelleront sa mémoire « aux générations futures seront aussi fugitifs que « le brouillard qui couvre, un matin d'hiver, le lit du « Père des Eaux. »

C'était beaucoup d'avoir fondé une ville qui devenait l'âme de la colonie; et à considérer, aujourd'hui, ce seul résultat de son œuvre puissante, il semble que Bienville eût eu le droit de s'endormir sur sa gloire. Mais pour lui ce n'était pas assez. Il était en trop beau chemin pour s'arrêter; il avait en ce moment, comme on dit, la bride sur le cou; il était en veine de voir grandir son nom par des actions d'éclat qui devaient lui mériter de nouvelles et injustes inimitiés.

La guerre avait éclaté en 1719 entre la France et l'Espagne. A la première nouvelle qu'il en reçut, Bienville résolut de s'emparer de Pensacola, la principale place forte des Espagnols dans la Floride. Il expédia ses deux frères de Chateaugné et de Sérigny à la tête d'une petite flotte, et lui de Bienville s'embarqua avec quatre-vingts hommes à bord d'une chaloupe pour aller attaquer les forts qui défendaient la ville. La flottille de Chateaugné et de Sérigny fut

retenue en pleine mer par les vents; Bienville se présenta devant Pensacola avec sa petite barque et ses quatre-vingts hommes, donna hardiment l'assaut, et deux jours après, Pensacola était en son pouvoir. Il en laissa le commandement à Chateaugné, et chargea Sérigny de conduire à la Havane sur deux vaisseaux français les prisonniers espagnols.

On se piquait dans le Nouveau Monde, à cette époque-là, de tant d'indépendance, chacun tenait si fort à ne relever que de ses propres caprices, et se montrait si peu scrupuleux de l'observation des règles ordinaires de la guerre, que le gouverneur de la Havane, sans respect pour la mission que remplissaient les deux bâtiments français, s'en empara, fit débarquer les équipages, leur substitua des troupes espagnoles et envoya les deux bâtiments que lui livraient une lâcheté et une trahison, reprendre Pensacola. Toute défense fut même inutile de la part des Français, car à peine les Espagnols furent-ils en présence de la ville qu'une partie de notre faible garnison déserta et passa à l'ennemi. A ce propos Bienville, qui n'avait cessé de démontrer la nécessité de renforcer les troupes de la colonie, se déclarant, modestement, incapable de recommencer des prouesses comme il en avait tant accomplies, fit remarquer dans ses dépêches combien « il est « désagréable pour un officier de n'avoir pour dé- « fendre la colonie qu'une bande de déserteurs, de « faux saulniers et de coquins toujours prêts, non « seulement à vous abandonner, mais encore à tour- « ner contre vous. »

Bienville jura de tirer une double vengeance et de la défaite de nos troupes et de la trahison des Espagnols. Il réunit en quelques semaines trois cents de ces hommes d'élite qu'il savait pouvoir recruter dans les grandes occasions et qui, pleins de confiance en sa bravoure, l'eussent suivi à la conquête du monde. Jouant sa vie et sa fortune sur ce coup de revanche, il partit pour reprendre Pensacola qu'il savait défendue par une formidable garnison, jurant qu'il ne reviendrait de cette expédition que mort ou vainqueur; ses trois cents hommes, juste autant que les Spartiates de Léonidas, s'étaient engagés à mourir jusqu'au dernier.

Après deux jours de sanglants combats et d'une magnifique défense des Espagnols, Pensacola tomba au pouvoir de Bienville avec 1,500 prisonniers et parmi eux bon nombre des Français qui avaient déserté lors de la précédente attaque : ils « eurent la tête cassée, » écrit Bienville, « faute de bourreau pour les pendre. »

Après les Espagnols, ce fut le tour des Indiens avec qui Bienville n'était pas près d'en finir. L'influence qu'il avait conquise sur eux s'était malheureusement ressentie des atteintes portées à son autorité par les attaques dont il fut victime et dont les Anglais profitèrent pour travailler l'esprit des sauvages.

La rude leçon que Bienville avait infligé aux Natchez ne porta que des fruits éphémères. Un incident assez curieux lui révéla les intrigues des Anglais au sein de cette tribu.

Un navire chargé de troupes et d'émigrants avait été expédié à la Louisiane. Depuis un an que ce bâtiment était parti, on n'en avait plus entendu parler. Il paraît que le capitaine, ayant porté trop à l'Ouest, avait manqué les embouchures du Mississipi et s'était jeté dans une baie inconnue encore et où une épidémie foudroyante avait enlevé, en peu de temps, la presque totalité des passagers et de l'équipage. Six officiers avaient abandonné cette nécropole flottante, emportant leurs armes et quelques provisions. Ils avaient espéré de rencontrer aisément quelque Indien qui leur servirait de guide jusqu'aux établissements français. Après quinze jours de marche et de course à travers ces pays inconnus, quatre d'entre eux étaient morts de faim et de fatigues. Les deux survivants, épuisés, presque à l'agonie, se regardaient avec désespoir, se demandant qui des deux enterrerait l'autre. Celui qui survécut se nommait Bellisle.

Ce malheureux, après avoir enseveli le dernier de ses compagnons, erra pendant plusieurs semaines encore sur le bord de la mer, vivant de racines, de coquillages, de tout ce qu'il avait la chance de trouver. Ce n'était plus un homme, c'était un squelette couvert de guenilles, lorsque trois Indiens le ramassèrent au fond d'un bois se traînant à plat ventre vers une rivière où ce malheureux était décidé à se laisser tomber pour trouver une fin à son martyre.

Ces Indiens conduisirent Bellisle à leur village; puis, de village en village, de tribu en tribu, vendu par les uns, s'évadant de chez les autres, Bellisle

arriva aux Natchez, où il demeura prisonnier et fut cruellement traité pendant près de deux ans. Un Natchez ayant volé une petite boîte dans laquelle Bellisle avait enfermé son brevet d'officier et quelques autres papiers, la vendit à un Indien des Tunicas, et de main en main cette boîte arriva jusqu'à Bienville. Celui-ci, se doutant que les Natchez ne rendraient pas la liberté à Bellisle, le fit adroitement enlever par quelques Indiens de la tribu des Chactas, à qui il paya la rançon de l'officier.

Le long séjour de Bellisle parmi les Natchez et les autres tribus lui permit de surprendre leurs secrets et de dévoiler à Bienville les intrigues des Anglais. Ces révélations vinrent à l'appui de quelques assassinats récents commis par les Indiens. Bienville marcha immédiatement contre eux avec sept cents hommes, résolu, cette fois, à mener rondement les sauvages, car on n'était plus au temps où M. de Cadillac accordait trente-quatre hommes pour de telles expéditions.

Toutes ces guerres contre les Indiens se ressemblent; je ne raconterai donc pas les détails de celle-ci dont Bienville ne revint qu'après avoir obtenu les têtes des principaux coupables; après quoi, il livra au pillage les magasins des traitants anglais qui s'étaient établis dans la tribu, fit transporter quelques-uns de ceux-ci à Vera-Cruz et mit les Indiens dans l'obligation de choisir entre l'amitié des Français et celle des Anglais. La foi punique n'était rien à côté de celle des Natchez; ils promirent tout ce qu'on voulut sous l'influence du mousquet.

VIII

Après tant de services rendus, au moment où il s'attendait à une récompense bien méritée à coup sûr, Bienville, victime du zèle d'ennemis qui paraissaient écoutés avec succès, reçut l'ordre de rentrer en France pour rendre compte de sa conduite que l'on ne cessait d'incriminer.

S'il y eut quelqu'un d'étonné ce fut Bienville; il ne s'attendait, certes pas, à recevoir un tel ordre. Arrivé en France, il publia pour sa défense un mémoire plein de dignité, où il raconta simplement sa vie depuis le jour de son entrée au service, en 1692, à l'âge de douze ans, jusqu'au moment de son rappel. C'était en effet la meilleure défense qu'il pût présenter. Ce mémoire se terminait par ce paragraphe : « Le sieur de Bienville ose dire que l'établissement de la colonie est dû à la constance « avec laquelle il s'y est attaché pendant vingt-sept « ans sans en sortir, après en avoir fait la découverte avec son frère d'Iberville. Cet attachement

« lui a fait discontinuer son service dans la marine « où sa famille est bien connue, son père ayant été « tué par les sauvages du Canada, et sept de ses « frères étant morts aussi dans le service de la ma- « rine, où il reste encore le sieur de Longueil, gou- « verneur de Montréal au Canada, le sieur de « Sérigny, capitaine de vaisseau, et le sieur de Châ- « teaugné, enseigne de vaisseau, lieutenant du roi à « la Louisiane. »

Il n'était pas possible de montrer plus de modestie dans un bien légitime orgueil de soi et dans la conscience des actes de sa vie. A la voix personnelle de Bienville se joignirent bientôt celle de la population entière de la colonie, qui protesta contre le rappel de son gouverneur, et celle des Indiens, qui vinrent demander devant le conseil de la colonie le retour de M. de Bienville. Certes, ce n'étaient pas les ménagements qu'il leur avait montrés qui pouvaient décider ceux-ci à une pareille démarche; mais si Bienville les avait rudement châtiés en maintes occasions, ils ne l'en respectaient que davantage, ayant une grande confiance en sa justice.

Afin qu'aucun soupçon ne plane dans l'esprit du lecteur sur l'illustre mémoire de Bienville, en présence des accusations et des sévérités dont il a été l'objet, je crois devoir citer un passage d'un mémoire du commissaire Bernard de la Harpe, où il est dit que tous « ses actes ont été conformes aux lois, aux « instructions du gouvernement, et dans l'intérêt de « la colonie. » La meilleure preuve, dit plus loin Bernard de la Harpe, « qu'il a toujours été plus

« préoccupé des intérêts de la colonie que des « siens propres, c'est que pendant les vingt-sept an- « nées qu'il a résidé en Louisiane et disposé du « pouvoir, il n'a pas acquis plus de 60,000 livres en « propriété. »

Malgré tous ces témoignages favorables et honorables pour lui, Bienville fut destitué de son gouvernement. Au fond, il y avait autre chose.

Les *entrepreneurs* de la colonie n'avaient pas trouvé que les résultats eussent répondu à leurs espérances; et, en pareil cas, on est toujours disposé à blâmer ceux qui semblent n'avoir pas tout fait et à croire en ceux qui promettent beaucoup plus qu'ils ne seront capables peut-être de tenir. Toute déception fait naître une illusion nouvelle. Ce qui prouve bien, en tout cas, que les mesures injustes prises, en cette occasion, à l'égard de Bienville, n'étaient point dirigées contre sa personne, mais contre son influence et contre son système, c'est qu'en même temps que lui on destitua ses deux frères Sérigny et Châteaugné, ses deux neveux de Noyan, qui occupaient des postes importants dans la colonie, et de Boisbriant, son cousin. La compagnie fit, si nous osions nous exprimer ainsi, table-rase en Louisiane, espérant y faire peau neuve.

Bienville resta neuf ans absent de cette colonie qu'il avait fondée. Loin de prospérer en son absence, elle ne fit que décroître, si bien que la compagnie de Law fut obligée de se dissoudre en 1731, non pas cependant sans avoir aidé au développement de la Louisiane, surtout pendant l'administration de Bien-

ville. Au moment où la compagnie du Mississipi se substitua à Crozat, c'est à dire en 1717, on ne comptait en Louisiane que 5 à 600 habitants, et 20 nègres. En 1731, au moment de la dissolution de la société, la population blanche s'élevait déjà à 5,000 âmes et à plus de 2,000 nègres.

La compagnie s'était engagée à introduire 3,000 de ces derniers, et il ne faut pas oublier que dans le privilége de la compagnie du Mississipi avait été englobée la *compagnie de Guinée*, exploitant la côte occidentale de l'Afrique pour y pratiquer la traite (1). « La compagnie, dit M. Gayarré, eut donc à tourner toute son attention vers la traite des noirs, et parmi les marchandises qu'elle devait envoyer à la Louisiane, elle eut à déterminer comment serait classée la marchandise vivante qu'elle devait transporter d'Afrique. » A cet effet, la compagnie publia un règlement dont les termes sont au moins curieux à rapporter. Elle mettait sur le même pied qu'une *pièce d'Inde* (toile) tout nègre de 17 ans et au dessus, « sans défaut corporel, ainsi que toute négresse de 15 à 30 ans. » Trois négrillons ou négrites de 8 à 10 ans équivalaient à deux pièces d'Inde; deux négrillons au dessus de 10 ans à trois pièces. Si les ressources

(1) En résumé, la grande compagnie des Indes, fondée par Law, comprenait la *compagnie d'Occident*, c'est-à-dire l'ancienne concession de Crozat et le monopole de la vente du castor; la *compagnie de Guinée*, le monopole du commerce occidental appartenant à une ancienne compagnie reconstituée par Colbert en 1664, et un privilége particulier concédé en 1713 pour le commerce de la Chine.

pécuniaires des associés de la compagnie furent pour quelque chose dans ce résultat, il faut bien ne pas oublier que les soins, le dévouement et l'intelligence de Bienville y contribuaient. Dès après son rappel, non seulement la colonie éprouva un temps d'arrêt, mais elle marcha à grands pas vers sa ruine.

Les cruautés et l'incapacité de Périer, le successeur de Bienville, une sombre figure de cette période historique, n'étaient point faites pour prévenir ce déplorable résultat. Les Indiens coalisés étaient devenus hostiles aux Français. L'épouvantable massacre de nos compatriotes accompli le 28 novembre 1728, par les Natchez, et qu'un historien du temps a appelé « le renouvellement en petit des Vêpres Siciliennes, » fut le signal de ce détachement général qui ne fut pas un événement de médiocre importance. Deux cents Français furent les victimes de cette trahison préparée avec une rare habileté qui mérite qu'on la rappelle. Voici comment Périer s'exprime dans la relation qu'il adressa au gouvernement dix-huit mois après (18 mars 1730).

« Les Natchez, dit-il, étaient tous armés et accommodés comme s'ils avaient voulu aller à la chasse, et en passant chez les habitants qu'ils connaissaient le plus, ils empruntaient leurs fusils avec promesse de leur apporter du chevreuil en quantité. Pour ôter tout soupçon, ils apportèrent ce qu'ils avaient en grains, en huile et en autres denrées, tandis qu'un parti était allé avec deux calumets chez le sieur d'Etcheparre, qui commandait le poste, et auquel il portait des poules pour le maintenir dans la confiance

où il était que les Sauvages ne méditaient rien de mauvais contre les Français, comme ils avaient eu soin de l'en assurer la veille, sur quelques bruits qui s'étaient répandus que les Natchez devaient assassiner les Français. La confiance de cet officier était allée jusqu'à faire mettre aux fers sept habitants qui avaient demandé à s'assembler pour prévenir le malheur dont ils étaient menacés. Cette confiance lui avait fait voir sans crainte une trentaine de Sauvages dans le fort, autant dans sa maison et dans les environs, tandis que le reste de cette nation était partagée dans toutes les maisons de nos habitants et jusque dans les ateliers de nos ouvriers qui étaient dans les cyprières au dessus et au dessous des Natchez. Cette disposition faite et l'heure venue, l'assassinat général de nos Français a été le signal de l'affaire tant elle a été courte; une seule décharge l'ayant terminée, à l'exception de la maison du sieur La Loire des Ursins, dans laquelle il y avait huit hommes dont six ont été tués et dont les deux autres se sont sauvés la nuit sans que les Sauvages aient pu les forcer pendant le jour. »

L'hostilité des Indiens n'était pas le seul fruit de la pitoyable administration de Périer. La disette sévissait sur les habitants qui, disent les documents du temps, « mouraient de faim. » Les uns demandaient à rentrer en France, les autres émigraient chez les Espagnols. La Louisiane était à la veille de se dépeupler, et allait redevenir un désert ou bien passer en des mains étrangères, lorsque le gouvernement, sur les instantes prières des habitants, réintégra

Bienville dans le poste qu'il avait si longtemps occupé et illustré (1733).

C'était une triomphe pour celui-ci; mais ce fut aussi une nouvelle occasion, après de nouveaux services rendus, de subir de nouvelles injustices. Singulier sort que le sien! Plus il fit de bien, plus il montra de dévouement, plus il donna des preuves d'intelligence, d'habileté, de courage, plus il paya de sa personne, et plus il fut poursuivi par la haine de ceux qui semblaient s'attacher à détruire son œuvre en y introduisant des éléments de désordre et de ruine.

En revenant en Louisiane, où il devait passer encore dix années consacrées à bien servir son pays et à rétablir son œuvre frappée au cœur, Bienville s'occupa de ramener les sauvages tout à fait éloignés de nous. Il avait surtout à venger ce massacre des Français par les Natchez, que nous avons raconté précédemment; à détruire l'influence des Anglais, à rompre les alliances ou plutôt les conjurations ourdies entre les anciennes tribus amies et les tribus hostiles; à ramener la paix et la confiance au sein de la population blanche, en rendant l'essor au travail et à l'agriculture, en arrêtant le courant d'émigration qui s'était ouvert du côté de la Floride où les Espagnols attiraient les Français par toutes sortes de promesses flatteuses.

En un mot tout était à refaire. Cette reconstitution de la colonie ne fut pas une œuvre facile; elle eut ses heures de réussite et ses jours d'insuccès. Il est moins aisé de réédifier une édifice qui s'écroule que

de bâtir une maison neuve. Outre que des habitudes d'indiscipline s'étaient introduites dans les troupes et même parmi les officiers, les forces étaient insuffisantes pour tenir toujours victorieusement contre un ennemi dont on avait laissé la puissance se développer. A chacune des campagnes que Bienville entreprit contre les Indiens, il y eut des désertions nombreuses, et les armes françaises furent malheureuses contre ces sauvages que des mains jalouses avaient armés d'une façon formidable et qu'une influence occulte avait disciplinés.

Le seul résultat que Bienville obtint fut d'arrêter la décomposition de la Louisiane; c'était un grand point. Dix années d'efforts, on peut dire glorieux, suffirent à peine à cette œuvre laborieuse. Bienville allait jouir, enfin, et la France avec lui, du fruit de tant de soins, lorsqu'en 1742, le gouvernement, déjà mécontent d'un insuccès récent de Bienville dans une expédition contre les Indiens Chickassas, lui adressa une lettre dont les termes blessèrent la susceptibilité et l'orgueil de cet homme d'un courage tant de fois éprouvé. Voici un fragment de cette lettre; on verra si elle n'était pas bien faite pour justifier la demande immédiate que Bienville fit de son rappel en France.

« Il m'est au surplus revenu, » disait le ministre, « que vous avez permis à deux familles établies dans « la colonie de passer à Saint-Dominique par le na- « vire *Triton*, et non seulement vous ne m'avez pas « informé des raisons qui ont pu vous déterminer à « leur en accorder la permission, mais vous ne

« m'avez pas même rendu compte de leur départ.
« Vous devez sentir qu'indépendamment du préju-
« dice que la désertion des habitants cause à la co-
« lonie, leur éloignement ne peut que contribuer à
« décourager ceux qui restent. C'est pour cette rai-
« son que Sa Majesté vous défend de permettre à
« aucun habitant de quitter la colonie sans avoir
« reçu des ordres sur cela. C'est à quoi vous aurez
« pour agréable de vous conformer... La proposi-
« tion que vous avez faite de permettre aux habi-
« tants de la Martinique qui voudraient transporter
« leurs établissements à la Louisiane, d'y passer
« avec leurs nègres et leurs effets, demande d'être
« examinée et je verrai ce qu'il convient de faire à
« cet égard. »

On ne pouvait en termes moins voilés, mettre un homme de cœur et de caractère comme Bienville, en position de demander sa retraite. La coupe des amertumes était déjà pleine pour lui; cette dernière goutte la fit déborder.

Bienville quitta la Louisiane au mois de mai 1743, et cette fois pour ne plus revoir cette colonie dans laquelle il avait passé quarante-quatre ans. Il avait dix-huit ans quand il y vint et soixante-deux quand il en partit, emportant les regrets, l'estime et l'affection de tous les colons et des titres à une illustration qui le classe parmi ces héros légendaires que l'histoire affecte un peu trop de dédaigner.

Après les injustes épreuves qui ont abreuvé sa vie, il n'est pas inutile peut-être que je rapporte ce jugement d'un historien de l'époque : « Sa carrière, »

dit-il, « fut d'une pureté irréprochable ; il fut homme « intègre, strict observateur de sa parole, suscep- « tible comme un chevalier errant, à l'endroit de « son honneur autant que de sa réputation, dévoué « à son pays, à son roi et à ses amis, de cœur et « d'âme, humain et généreux et ayant toutes les « distinctions d'un homme de goûts délicats et élé- « gants. »

Bienville vécut longtemps encore en France, honoré, regrettant toujours sa chère Louisiane, assistant de loin et jamais d'un œil indifférent au spectacle de ses alternatives de misère et de grandeur. Une fois encore cette colonie tendit vers lui les bras.

Ce fut au moment de la honteuse cession de la Louisiane à l'Espagne en 1765. Lorsque cette funeste nouvelle fut connue des colons, elle jeta la consternation parmi eux. De tous les points de la colonie les habitants affluèrent à la Nouvelle-Orléans, résolus à faire une démarche désespérée auprès du gouvernement royal. Le plus riche et le plus influent négociant du pays, nommé Jean Miltret, fut chargé de cette mission.

Bienville avait alors quatre-vingt quatre ans. Pour sa chère colonie il se résigna à quitter l'humble retraite où il vivait en philosophe sceptique ; il conduisit Jean Miltret auprès du duc de Choiseul, ne pouvant arriver jusqu'au roi lui-même. Le ministre écouta, avec l'intérêt de bienveillance dont se masquent si bien les gens de cour, ce plaidoyer en faveur d'une cause qu'il savait perdue, promit beaucoup, parce qu'il est toujours aisé de promettre, mais

ne tint rien, parce qu'il lui était impossible de rien tenir. Le roi n'eut pas mieux agi que son ministre.

Ce coup fut fatal à Bienville. On rapporte qu'en rentrant chez lui, il s'assit, raconta avec une verve juvénile, à un petit cercle de personnes qui l'entouraient, l'histoire de cette colonie, depuis le jour où il avait débarqué sur les bords du Mississipi jusqu'à l'heure où il venait de recevoir au cœur cette blessure de la honte. Son regard s'animait aux souvenirs de grandeur qui s'éveillaient en lui, au récit de ses glorieux combats et de ses épreuves de misère vaincue. Tout à coup, le noble vieillard s'affaissa, ses yeux se voilèrent de larmes; il cacha son front dans ses deux mains, et se renversa sur son siége en murmurant :

— J'ai trop vécu !

Bienville était mort.

Le long de ce puissant Meschacebé, découvert par les Français, perdu et oublié un moment, puis retrouvé par nous, la France a laissé l'empreinte impérissable d'une influence et d'une possession qui ont duré plus d'un siècle.

Dans le travail qui précède, je n'ai eu la prétention que de rappeler à grands traits l'époque héroïque, épique et légendaire de cette conquête et de cette occupation. Perdue à jamais pour la France, cette Louisiane immense dont l'ignorance géographique des premiers temps permettait de dire « qu'elle n'a peut-être point d'autres bornes au nord que le pôle arctique, » réduite ensuite à une maigre portion de

territoire où notre drapeau a encore flotté un moment, cette Louisiane, dis-je, et ce Mississipi fécond ouvrant ses mille bras du nord au sud, de l'est à l'ouest du continent américain, sont remplis de souvenirs et de noms français, quelques-uns illustres, tous sympathiques à l'ancienne mère patrie.

Les descendants des anciens fils de la France américaine sont aujourd'hui engagés dans une guerre où les plus braves portent des noms qui ne dépareraient pas nos bulletins datés de Sébastopol, de Magenta, de Solferino. Français d'origine, ils le sont restés par le courage et par la vivacité de l'esprit, malgré les fortunes diverses qu'a subi le sol découvert et défriché par leurs ancêtres. Leurs regards et leurs vœux sont tournés vers la France, dont ils espèrent l'appui moral pour être arrachés aux déchirements de la guerre civile et pour jouir définitivement de cette liberté, de cette prospérité, de cette grandeur que le premier consul Bonaparte leur avait prédites lorsqu'il les détacha de la métropole pour les faire entrer dans la famille américaine.

LIVRE IV

LES HUGUENOTS

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE DES HUGUENOTS

I

C'était le soir de la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562. Il était huit heures. La neige tombait drue et serrée et tenait sur le sol. Des ténèbres épaisses enveloppaient un ciel chargé de nuages que le vent faisait rouler comme d'immenses vagues sur une mer en tempête.

On entendait galoper des escadrons de cavalerie qui défilaient un peu à la hâte; puis leur succédait le pas plus mesuré des compagnies de fantassins faisant craquer la neige sous leurs pieds. Par intervalle venait le roulement massif et lent des lourdes charrettes du fond desquelles s'échappaient des gémissements, des cris de douleur, des râles de mort; puis un silence morne remplaçait tous ces bruits et tous ces mouvements divers.

C'étaient les bruits et les agitations d'une armée battant en retraite, mais déjà hors des atteintes et des poursuites de l'ennemi. Cette armée était celle des huguenots qui, sous les ordres de Condé et de Coligni avait été vaincue dans la journée par le duc de Guise et le connétable de Montmorency, après une lutte acharnée de huit heures. L'approche de la nuit avait seule arrêté le combat, affaibli les avantages de la victoire pour les uns et épargné aux autres une plus sanglante défaite, en protégeant leur retraite qui, pendant un moment, avait ressemblé à une déroute.

Dans une maison d'un petit village à trois lieues environ de la plaine où s'était livrée la bataille, et pendant ce défilé sinistre dont je viens de parler, un homme était assis devant un grand feu, les pieds appuyés sur les tisons, le dos voûté, la tête cachée dans ses deux mains. Qui eût pu voir son visage, à ce moment-là, y aurait lu, sous le masque de pâleur qui le recouvrait, de sombres préoccupations, une terrible lutte entre le désespoir du présent et le doute en l'avenir. Des larmes sillonnaient ses joues. Tant était profonde la méditation où était plongé cet homme, qu'on eût pu le croire endormi, au point qu'il ne s'apercevait pas que le bout de ses bottes se brûlait au feu; il ne paraissait même pas entendre le mouvement des troupes qui s'opérait autour de la maison. Sa tête était nue; son armure dont il s'était débarrassé, reposait par terre à quelque pas de lui, souillée de sang et bosselée en maints endroits. C'était un homme de taille moyenne, aux membres

forts, mais bien proportionnés. On le devinait si bien aguerri aux fatigues, que ce ne pouvait être la lassitude d'une journée de combat qui l'avait réduit en cet état d'abattement.

Ce personnage était l'amiral Gaspard de Coligni, lieutenant-général de l'armée des confédérés, le vaincu du matin, mais le héros d'une bataille dont il avait prévu le déplorable résultat, au moment même où ses officiers croyaient tenir la victoire.

Cette science profonde qu'il possédait de l'art militaire et de l'art de la guerre, cet admirable et inflexible sang-froid qui le caractérisait au milieu même des plus grands dangers et maîtrisait en quelqne sorte son courage, lui avaient fait pressentir la défaite, alors qu'il vit ses troupes, enivrées des premiers avantages et songeant déjà au pillage, venir se heurter contre les escadrons de réserve du duc de Guise, jusque-là demeurés immobiles.

— Cette grosse nuée va éclater sur nous, et nous sommes perdus! — avait-il crié aux pillards; mais il lui fut impossible de les ramener au combat.

La grosse nuée avait, en effet, éclaté et le *balafré* s'élançant du milieu d'elle comme la foudre, s'était jeté dans la mêlée et avait dispersé et massacré les imprudents et trop confiants soldats de l'Église réformée, habitués jusqu'alors à des escarmouches, à des sacs de villes et de villages, à des coups de main indisciplinés, et qui pour la première fois se trouvaient en bataille rangée.

Cette défaite avait frappé Coligni au cœur. Derrière lui, la tête appuyée sur son poing, et le coude

sur le dossier élevé du fauteuil où l'illustre vaincu écoutait gronder l'orage de son cœur, se tenait un gentilhomme de la suite de l'amiral. L'œil fixé sur son maître, le visage consterné, mais calme, il contemplait sans oser en troubler le cours, cette grande et muette douleur. Le respect du dévoué gentilhomme était augmenté de la conviction que Coligni, tout en donnant une large part à son naturel désespoir, se livrait, selon ses pieuses habitudes, à d'ardentes méditations religieuses. Coligni sortit, enfin, de son accablement, et repoussa vivement le fauteuil, qui heurta le gentilhomme.

— Pardon, Fontaine, dit l'amiral en tendant par-dessus son épaule la main à son compagnon.

—C'est trop rêver, monseigneur, —murmura Fontaine, — et c'est hors de propos; vos bottes en sont brûlées. Nous avons été vaincus, c'est vrai; mais la sainteté de notre cause n'en est point entamée, et avec un chef comme vous, monseigneur, avec des hommes comme vous en avez quelques-uns dans l'armée huguenote, une revanche est bientôt prise.

— C'est toujours un désavantage et un malheur, Fontaine, que d'avoir à prendre revanche. En matière de guerre mieux vaut gagner la première manche, parce qu'elle décide souvent du tout. J'eusse voulu payer une victoire du prix de ma vie!

— Non pas, monseigneur! Une première victoire n'eût pas décidé peut-être le triomphe de notre cause, pas plus que notre défaite ne donnera gain, j'en ai conviction, à celle de l'ennemi. Or, votre vie nous est trop précieuse pour que nous ne

remerciions pas le Dieu tout puissant de nous l'avoir conservée.

— Eh bien, soit! Il faut toujours remercier Dieu, même des épreuves qu'il nous envoie.

Coligny en parlant ainsi se signa, en quoi Fontaine l'imita. Il se leva ensuite, arpenta vivement la pièce; puis s'arrêtant tout à coup :

— Ah! Condé! Condé! s'écria-t-il. Il paye aujourd'hui et nous payons tous les fautes de sa légèreté. Tant il est vrai que le courage bouillant et l'ambition ne suffisent pas à un homme esclave des plaisirs et qui introduit par son exemple le relâchement dans une armée où l'on comptait déjà, par malheur, plus de batailleurs que de vrais soldats. Mme de Coligni avait raison! A propos, Fontaine, tu vas partir cette nuit même pour Châtillon et iras apporter à Mme de Coligni le récit de notre désastre. Son grand cœur en saignera, mais pas plus que le mien à coup sûr. Laisse-moi, Fontaine, et prépare-toi à partir sans perdre de temps.

Coligni reprit dans son fauteuil l'attitude où nous l'avons vu au début de ce chapitre. Il fit un retour sur lui-même en sondant de nouveau la gravité de sa situation. Au contraire de Condé, Coligni était austère dans sa vie privée, sévère comme un disciple de Calvin, fanatique de la foi où il était entré par la porte de l'étude et de la conviction. Tout adonné aux pratiques religieuses, se contentant de faire de la propagande par son exemple, il avait comme imposé des enthousiasmes profonds à tous ceux de sa maison et à tous ceux qui l'abordaient. Il avait

gémi, dans la retraite de son château, de voir s'en aller sous la main de Condé la discipline militaire. Il avait frémi au récit des massacres partiels dont catholiques et protestants se rendaient mutuellement coupables. Comme soldat, Coligni s'épouvantait de cette débandade d'une armée qui aurait pu être si forte et si puissante; comme chrétien, il était humilié de cette guerre de représailles sanglantes qui n'épargnaient plus ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. Il avait résolu, enfin, d'organiser loyalement cette guerre, et de changer, comme il avait dit, « les poignards en épées, » et les champs clos de l'assassinat en champs de bataille.

C'était avec de pareils sentiments et pour un pareil but qu'il était venu partager avec Condé le commandement de l'armée des réformés; c'était, enfin, par ses efforts et par sa volonté expresse que 13,000 protestants, réunis pour la première fois en corps d'armée, avaient soutenu dans la plaine de Dreux le choc de 19,000 catholiques. Les causes qui avaient amené la défaite des huguenots navraient le cœur de Coligni et lui suggéraient de sombres pressentiments pour l'avenir. Dans les amères méditations auxquelles se livrait l'illustre capitaine, il y avait place aussi pour un projet déjà mûri par lui, où l'avait fortement encouragé Calvin, et que la déplorable catastrophe de Dreux fit revivre en son imagination.

Pendant que Coligni, plongé dans cet abîme de réflexions, s'isolait complétement du monde, le défilé des escadrons et des débris de l'armée avait cessé autour de la maison. Le silence le plus com-

plet avait succédé à l'agitation de
dentes.

A ce moment la porte de la cham
Coligni s'ouvrit doucement, sans
aperçut. Par l'entrebâillement se
tête coiffée d'un feutre noir relevé
nouveau venu porta le bout de ses d
et en fit partir un baiser à l'adresse
jours immobile dans l'attitude mé
l'avons dépeint deux fois; puis il f
découvrit respectueusement et laiss
d'un ample manteau de couleur s
grossière sur lequel, conformémen
tions des lois somptuaires en vi
huguenots, ne brillait pas un fil de
d'or.

Ce personnage était petit, minc
trême jeunesse se trahissait dans to
dans ses mains délicates couvert
buffle surmonté de manchettes de f
charmant et grave à la fois. Malgré
s'exhalait de lui, on sentait dans
lisait sur ses traits et dans son r
pourtant, une énergie très réelle. So
dait à ce mélange de grâce et de p
deur et de force; ce costume étai
rier, mi-partie féminin. A côté de
battait la jambe gauche, on aperc
ruban de laine noué et tortillé co
seule eût été capable d'y réussir;
peu près coquettement prétendait

desse du baudrier de buffletterie. Le poignard qui pendait à son ceinturon semblait trop lourd pour ses mains, et les bottes de cuir jaune tachées de boue et de sang où ses jambes étaient emprisonnées par dessus les genoux, paraissaient trop lourdes à ses petits pieds; enfin sur le haubert qui garnissait son cou, flottaient, contrairement aux usages huguenots, de magnifiques boucles de cheveux blonds.

On n'eût pas douté en voyant entrer ce visiteur que ce fût un enfant en apprentissage du rude métier de la guerre, ou une toute jeune femme que quelque aventure romanesque ou quelque héroïque dévouement avait poussée dans ces hasards de batailles, dans ces aventures de camps, dans ce milieu de sang et de carnage. Le mystérieux visiteur s'était respectueusement découvert, avons-nous dit, devant le grand accablement de l'homme de guerre. Un instant il demeura pensif, les bras pendants, à contempler cette tristesse sombre, et n'osa pas interrompre le cours des méditations de Coligni. Seulement des larmes lui avaient monté aux yeux, ses lèvres tremblantes sous la contraction d'un sanglot comprimé attestaient sa poignante émotion du moment. Il s'avança sur la pointe du pied jusqu'auprès de l'amiral, et s'agenouilla à ses côtés :

— Cher maître et cher père, murmura-t-il avec attendrissement, vous souffrez dans votre foi, dans votre noble orgueil, dans vos espérances déçues! S'il fallait la moitié de mon sang, s'il fallait ma vie tout entière pour vous épargner ces douleurs, je donnerais et mon sang et ma vie; que le ciel m'inspire

sur ce qu'une faible créature comme moi peut essayer ou peut faire pour vous prouver son dévouement et sa tendresse, je le ferai, fallût-il combattre comme j'ai combattu aujourd'hui; fallût-il traverser les mers; fallût-il m'éloigner de vous que j'aime et vénère comme un père, plus que comme un maître! J'obéirai à tous les ordres de Dieu, et à tous les vôtres!...

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un bruyant sanglot qui éveilla Coligni de sa méditation, et au moment où l'une de ses mains retomba il la sentit saisir et couvrir de baisirs par des lèvres mouillées de larmes.

II

— Clorinde! s'écria Coligni en relevant la jeune fille qui était à ses pieds. — Clorinde, mon enfant!

Et, l'attirant doucement contre son cœur, il couvrit de baisers cette tête blonde et charmante. Clorinde eut bien vite laissé de côté le peu qu'il y avait de masculin dans ses allures, pour prêter à ses tendresses et à ses paroles tout ce qu'elles avaient naturellement de la grâce, de l'affection et des délicatesses de la femme. Ce fut comme un rafraîchissement moral pour Coligni de sentir les lèvres de Clorinde sur ses joues brûlées par la fièvre, de sentir ses mains presser les siennes. Il y eut comme un moment d'oubli pour lui de toutes les sombres pensées qui l'accablaient, de toutes les misères dont il venait de mesurer la profondeur et de peser les lourdes conséquences. Ce frais visage, un peu hâlé par la fatigue et par l'émotion présente, ce sourire que la gravité de la situation n'avait pu éteindre tout à fait, ce regard rayonnant de jeunesse et de lumière à travers les larmes qui se voilaient un peu, ce cœur

dont chaque battement attestait le dévouement et l'attachement, tout cela avait suffi pour dissiper, un instant, les nuages dont était enveloppé l'esprit de Coligni. Aussi ses premières paroles, après avoir embrassé Clorinde et avoir recueilli ses caresses, furent :

— J'étais plongé dans un abîme de douleurs, chère enfant; tu m'apparais comme l'ange des beaux rêves!

Puis, quelques minutes après, Coligni, d'une voix non moins affectueuse et non moins tendre lui dit :

Où est ton frère?

— Je l'ai laissé auprès de notre pauvre ami Défourneaux. Jean n'a pas quitté vos côtés, n'est-ce pas? Vous avez été content de lui, cher maître?

— Ton frère est un héros. Ah! vous avez du noble sang dans les veines tous les deux, et ce serait grand dommage de le voir couler par de mortelles blessures.

Disons, avant d'aller plus loin dans ce récit, quels liens unissaient cette jeune fille à Coligni, et comment étaient nés entre eux ces sentiments d'une tendresse si pure. Coligni était pour Clorinde un père dans toute la grandeur du mot, et Clorinde n'avait jamais éprouvé pour l'austère et noble chef calviniste qu'une reconnaissance égale à la bonté de celui-ci, un respect naïf mêlé d'une douce familiarité d'enfant que l'indulgence de Coligni tolérait et encourageait. Clorinde et son frère Jean Ribaut, que nous verrons bientôt à l'œuvre, appartenaient à une de ces familles de Vaudois que l'épouvantable mas-

sacre de 1545, effaça du sol de la France. Ils étaient, ainsi que ce Défourneaux dont le nom a été prononcé plus haut, de ce village de Cabrierette, le premier des vingt-deux villages où le féroce et odieux baron d'Oppède porta la mort et la dévastation. Leur père avait succombé les armes à la main, dans cette défense inutile de toute une population contre les lâchetés et les vengeances du président de Provence; et leur mère avait été du nombre de ces malheureuses femmes que les bourreaux enfermèrent dans une grange où ils mirent le feu.

Jean Ribaut avait alors dix ans et Clorinde à peine deux ans. Ils avaient échappé par miracle, en faisant les morts à côté du cadavre de leur père, au moment où les exécuteurs de ces infâmes tueries, ayant à leur tête Saint-André, qui fut depuis maréchal de France, n'épargnaient même plus les enfants, après avoir assouvi leur cruauté sur les femmes et les vieillards. Défourneaux était parvenu à s'évader, après avoir bravement défendu sa famille qui fut massacrée sous ses yeux. Ce malheureux avait profité des ténèbres de la nuit pour s'aventurer sur le champ de carnage de Cabrierette, dans l'espoir de retrouver peut-être ses enfants. Hélas! il ne rencontra que leurs cadavres mutilés, et sur les ruines fumantes encore de cette sinistre grange qui avait servi de bûcher à tant de victimes, il n'avait pas eu la consolation de reconnaître parmi ces corps calcinés celui de sa femme!

Défourneaux avait résolu de mourir lui aussi; sa vie n'était plus bonne à rien désormais. Il s'était

assis au milieu de tous ces cadavres pour attendre la mort qui ne manquerait pas de venir le chercher, lorsqu'à quelques pas de lui, il entendit des pleurs et des gémissements d'enfants. Il écouta, s'approcha et vit deux pauvres petites créatures enlacées l'une dans l'autre : c'étaient Jean et sa sœur qui, couchés sur le cadavre de leur père, l'embrassaient dans un suprême adieu. Le cœur de Défourneaux s'émut; il se rappela ses enfants à lui; il pensa que s'il avait eu le sort du vieux Ribaut, et que ses enfants à lui fussent restés orphelins, c'eût été un grand bonheur que quelqu'un se rencontrât pour les recueillir. Défourneaux ne se crut plus le droit de mourir, quand le ciel lui envoyait deux pauvres petits êtres innocents à sauver de la mort. Il prit les deux enfants dans ses bras et s'enfuit. Il rejoignit les débris, errants désormais, de cette population vaudoise que le meurtre et le pillage venaient de chasser de ses foyers, et se réfugia en Suisse, puis de là dans les Pays-Bas où la guerre religieuse était à la veille d'éclater, et il s'enrôla dans l'armée des réformés.

Le hasard le fit rencontrer à Amsterdam avec un de ses parents, serviteur de la famille de Chatillon; il lui confia les deux enfants, un jour qu'il partit pour un combat où il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Le parent de Défourneaux conduisit Jean et Clorinde à Coligni qui les fit entrer dans sa maison. Quelques mois après, Défourneaux, ressuscité, comme il disait, de ses blessures, avait rejoint Coligni, et s'était engagé dans son service, voyant

grandir les deux enfants et ne s'occupant plus guère d'eux que pour leur dicter la reconnaissance qu'ils devaient à leur protecteur. Quand, à la grande joie de Défourneaux, Coligni embrassa la religion réformée, Jean Ribaut et Clorinde qui avaient suivi, à la lettre, les pieuses traditions de la maison de leur maître, se déclarèrent calvinistes aussi. Et comme quelqu'un, un jour, cherchait à éveiller les scrupules de leur jeune conscience, Clorinde répondit : — « Mon frère et moi nous serons toujours de la religion de M. de Coligni. »

Dès que Jean avait été en âge de porter les armes, Coligni l'avait enrôlé dans cette marine des réformés qui avait été fondée sous le nom de *Gueux de Mer*, et qui formaient une flotte de hardis corsaires toujours bataillant. Jean Ribaut s'était illustré dans cette armée navale, où pour quelques gentilshommes convaincus de leur foi, on comptait bon nombre de soldats de sac et de corde, plus faciles à gouverner à la mer qu'ils ne l'eussent été à terre. Ribaut était devenu un habile marin, un homme d'une rare intelligence en son métier, et d'un grand courage. Puis, quand cette flotte avait été dispersée, Ribaut avait rejoint l'armée de Coligni avec ses bandes de *Gueux* et en avait fait des soldats, en attendant l'occasion, que l'amiral leur promettait, de reprendre leur ancien métier. Jean et sa sœur Clorinde occupaient une large place dans la tendresse de Coligni. Ils n'étaient plus, depuis longtemps, pour celui-ci, des enfants recueillis de mains étrangères; ils semblaient des enfants-nés sous son toit et comptant dans la famille.

Coligni, qui n'avait fait, dans la répartition des faiblesses paternelles de son cœur qu'une bien légère différence entre sa propre fille et sa fille adoptive, avait pour cette dernière une admiration sérieuse que son caractère chevaleresque imposait. C'était une âme enthousiaste, doublée d'une raison ferme et droite; elle possédait le courage et le calme d'un homme, sans avoir perdu les attraits de la femme; elle en avait surtout ce charme de l'influence douce et de la domination toute puissante, qui, dans certaines circonstances, élève la femme à la hauteur du commandement. Elle était capable des actions les plus héroïques, comme elle était susceptible de les inspirer. Sans qu'elle parût y mettre de volonté, tout se pliait à elle et subissait, pour ainsi dire, son autorité. Dans sa vie ordinaire, elle s'était toujours montrée, cependant, soumise, docile et souple. On l'avait gâtée comme un enfant charmant, et sur tous ceux à qui elle semblait obéir, elle régnait de fait par l'élévation de son caractère et par l'infaillibilité de son bon sens. Cette influence positive que Clorinde exerçait autour d'elle, sans la chercher, était comme un hommage spontané payé à la droiture de l'esprit, à l'intelligence, aux vertus fortes du cœur. Le jour où Coligni était parti pour aller prendre le commandement de l'armée, Clorinde l'avait voulu suivre. M^me^ de Coligni avait pressenti le rôle que cette jeune fille devait jouer dans le milieu périlleux où elle avait sollicité d'aller prendre son rang; et l'amiral qui savait apprécier de quelle trempe étaient l'âme et le courage de Clorinde, avait compté sur elle pour

l'aider dans une partie de la rude tâche qu'il entreprenait.

La mission que Clorinde avait assumée était une mission d'ange. Elle avait descendu jusqu'aux plus bas rangs de l'armée huguenote, pour y apporter le ministère de sa parole, de ses consolations, de ses encouragements, et en même temps l'exemple de sa foi et de son dévouement. Elle était pour les soldats la consolatrice de leurs souffrances et de leurs blessures; médecin de l'esprit et du corps à la fois, son rôle ressemblait, par beaucoup de côtés, à celui de nos modernes sœurs de charité.

Aussi Clorinde n'avait-elle pas tardé à conquérir dans le camp huguenot cette solide influence qui était comme son lot naturel. L'armée entière l'avait vue à l'œuvre dans toutes les occasions où il avait fallu payer de courage, de sang-froid et de dévouement, et enfin, dans cette fatale mêlée de la journée de Dreux, où la bravoure d'un jeune officier, le chevalier de Téligni, l'avait arrachée des mains de l'ennemi, chacun avait apprécié jusqu'où peut atteindre l'héroïsme d'une femme.

III

Coligni, après l'expansion de la tendresse, avait montré un sentiment tout naturel de sollicitude pour la jeune fille. Il l'examina, la questionna, la gronda sur sa témérité. Il en avait été témoin au moment de cette charge vigoureuse qu'il fit contre la cavalerie catholique et qui avait, un moment, donné la victoire aux protestants.

— Je t'ai vue choir de cheval, lui dit Coligni.

— Oui ; mais je me suis vite relevée, et si je ne me suis plus remise en selle, c'est que j'étais tombée au milieu d'un groupe de blessés et de mourants qu'il m'a fallu panser et consoler...

— Ce trou que j'aperçois à ta casaque, s'écria tout à coup Coligni en mettant le doigt sur l'épaule droite de Clorinde ; la balle ne t'a pas atteinte au moins? Et cette déchirure, reprit-il, qui ressemble à un coup de dague... Tu vois bien que tu es couverte de.....

— De blessures, allez-vous dire? interrompit la

jeune fille qui profita du léger bégaiement dont était atteint Coligni, pour achever sa phrase. En tout cas ce sont des cicatrices faciles à effacer, ajouta-t-elle, vous en conviendrez, et je ne vois que ma casaque qui se puisse plaindre d'avoir été maltraitée. Puisse-t-il en être de même de notre pauvre Défourneaux!

— Sa blessure est-elle dangereuse?

— Un coup d'arquebuse en pleine poitrine; je l'ai pansé moi-même. Le chirurgien nous a assuré que la blessure n'était pas mortelle. Pauvre Défourneaux! soupira Clorinde avec des larmes dans les yeux.

— Sais-tu comment il a été blessé?

— C'était dans ce bois où vous aviez attiré en un piège, où il s'est laissé prendre, le maréchal de Saint-André avec son corps de troupes. Au moment où le maréchal, fait prisonnier par mon frère, allait rendre son épée, Défourneaux a crié à Jean : « Tue-le, tue ce misérable! » Et comme mon frère se montrait sourd à ce cri, Défourneaux a fondu sur le maréchal et lui a enfoncé sa dague dans la poitrine jusqu'à la garde en lui disant : « Meurs, traître, de la main d'un homme dont tu as pris les dépouilles et dont tu as assassiné la famille. »

Coligni frissonna et Clorinde pâlit au récit de cette action où l'aveugle vengeance avait poussé le bras d'un des plus vieux et des plus braves soldats de l'armée protestante.

— C'est à ce moment, reprit la jeune fille, qu'un coup de mousquet est venu atteindre mon pauvre Défourneaux, et c'est pendant que je le pansais qu'un

groupe d'ennemis m'a fait prisonnière. Si je suis libre à cette heure, je le dois au dévouement de Téligni.

— Je l'aimais déjà tendrement ce cher enfant! s'écria Coligni. Je l'aimerai davantage pour cette brave et bonne action.

Clorinde rougit légèrement.

— Aussi, reprit le général huguenot, tu es d'une témérité sans exemple! Comme si ce n'était pas assez pour mon cœur de porter le souci des dangers que courait ton frère, de qui c'est le métier, il faut que tu me tortures de terreur. Tu pouvais bien attendre que l'on t'apportât les blessés...

— Et la mort eût-elle attendu? demanda Clorinde. Ce n'est pas quand je voyais mon maître et père, couvrir de toute l'envergure de son courage une armée entière; ce n'est pas quand je voyais mon bien-aimé frère chercher la mort en se faisant des trouées dans l'armée ennemie; ce n'était pas quand je voyais Défourneaux acharné comme un lion au combat, que je pouvais, moi, demeurer spectatrice immobile et calme de tant de prouesses héroïques. Et que diraient ceux qui ont l'habitude de compter sur moi, et qui, écoutant dans mes paroles la parole de Coligni, ont le droit de se demander, en me regardant faire, si ce n'est pas encore leur général qui agit quand j'agis?

Coligni contempla avec un attendrissement réfléchi et sérieux cette douce créature à qui la reconnaissance, autant que le devoir, inspirait de si nobles et de si chevaleresques sentiments. Il se prit alors

à marcher vivement dans la chambre, puis ralentit son pas, en tenant le regard attaché sur le sol, comme si une pensée fixe à laquelle il cherchait une solution l'eût dominé. Clorinde, adossée à un meuble, suivait silencieusement les mouvements et, pour ainsi dire, l'allure des idées de Coligni. Elle avait l'habitude de pénétrer dans le cœur et dans l'esprit de l'illustre chef et d'y lire comme en un livre ouvert devant ses yeux. Elle avait pressenti que si la préoccupation de Coligni se rattachait encore, en ce moment, au sinistre dénoûment de la journée, ce n'était là qu'un point de départ qui le conduisait vers d'autres combinaisons et à l'étude de quelque plan pour l'avenir. Elle respecta, encore une fois, ce silence.

Involontairement et malgré le viril côté de son caractère, la pauvre enfant ne put échapper aux émotions de sa nature de femme. Peu à peu, s'absorbant dans sa propre pensée, elle se laissa aller à méditer sur l'horrible spectacle auquel elle avait assisté et dont elle avait été un des acteurs. Ce sang qu'elle avait vu couler autour d'elle, les souillures qui couvraient encore ses vêtements, les dangers qu'elle avait courus, la blessure de son ami Défourneaux, la mort si horrible du maréchal de Saint-André, ce choc épouvantable de deux armées, l'image de son frère, celle de Coligni, le souvenir de ce jeune officier qui avait risqué sa vie pour l'arracher des mains de l'ennemi, le dénoûment fatal de cette lutte, la douleur présente du chef huguenot, tout cela formait un ensemble incohérent d'événements qui mon-

taient tour à tour ou simultanément au cerveau de Clorinde et y jetaient un trouble indicible. Elle se prit à trembler et à pleurer. L'aspect sombre de cette chambre où brûlaient un feu déjà presque éteint, et une mauvaise chandelle de cire qui perçait à peine les ténèbres, le pas lent et mesuré de Coligni sur le sol, la nature des réflexions de celui-ci, auxquelles la jeune fille se mêlait instinctivement et par une sorte d'entraînement sympathique, ajoutaient encore à la solennité du moment, et achevèrent d'emplir son âme de terreur.

Un instant elle ne fut plus maîtresse de son émotion; son cœur gonflé éclata, et la pauvre enfant se laissa tomber sur un siége, sans forces et en poussant un de ces sanglots qui retentissent aux oreilles comme un tocsin d'alarmes.

Coligni s'émut de ce sanglot, qui l'avait pénétré jusqu'au fond des entrailles. Il s'approcha de Clorinde et avec une sollicitude toute paternelle, la souleva dans ses bras, et la pressant contre son cœur en couvrant sa tête et ses joues de baisers :

— Clorinde, mon enfant, murmura-t-il d'une voix effrayée, qu'as-tu? souffres-tu? tu es pâle; d'où vient que tu trembles ainsi?

Qui eût vu cet homme, dont la bonté était une des vertus, oublier tout à coup la grandeur des projets qu'il méditait, pour descendre à cette sollicitude simple et douce, à cet attendrissement profond pour une jeune fille, eût été soi-même attendri. Clorinde s'éveilla de son demi évanouissement au contact de ces caresses et au bourdonnement de ces paroles

affectueuses; elle se redressa avec énergie, domina par un effort de volonté irrésistible le trouble qui l'agitait; puis, collant respectueusement ses lèvres aux mains de Coligni :

— Pardon, cher maître; pardon cher père, dit-elle; vous êtes bon comme Dieu lui-même, envers une pauvre créature telle que moi. Je suis un enfant de trembler de la sorte; je n'ai pu maîtriser une faiblesse occasionnée par la fatigue, par le souvenir de toutes les horribles choses que j'ai vues aujourd'hui et qui tout à coup a amolli mon cœur. Mais ce n'est rien; vous voyez, j'ai repris mes forces, mon calme et ma raison. Ne craignez plus rien pour moi...

Coligni tint un moment son regard attaché sur le visage de Clorinde dont les traits s'épanouirent peu à peu. Le sang remonta à ses joues et les colora de nouveau d'une teinte douce et charmante; le tremblement nerveux de ses membres se calma et, le sourire sur les lèvres, elle murmura en pressant les mains de l'amiral :

— Vous voyez, c'est fini comme je vous le disais... Reprenez donc, cher maître, vos méditations au point où ma sotte aventure vous les a fait interrompre.

— Va te reposer, lui dit Coligni, et envoie-moi ton frère; j'ai besoin de causer avec lui d'un projet pour l'exécution duquel j'aurai recours à son dévouement, à son courage, à son expérience et à ses talents. C'est le salut des mauvais jours qui menacent notre cause que je veux assurer. Mon plan est arrêté, sauf l'avis de ton frère, ajouta modestement Coligni.

— Vous faites bien de l'honneur à mon cher frère, maître ; il se montrera, j'espère, digne de votre confiance. Merci pour lui ; je le vais quérir.

Au moment où Clorinde sortait, la porte de la chambre s'ouvrit, et sur le seuil parut un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, de mine avenante, bien taillé, élégant et fort en même temps, au teint basané et brûlé même par le soleil. Sa large poitrine semblait contenir un souffle puissant ; ses épaules carrées indiquaient une constitution robuste et saine. Ce jeune homme, au visage grave et réfléchi, était Jean Ribaut, le frère de Clorinde. A peine se fut-il montré à la porte, que Clorinde, d'un bond, s'était jetée dans ses bras, et l'avait enlacé avec une fiévreuse tendresse. Ribaut rendit à sa sœur baisers pour baisers, malgré la présence de Coligni qui, au lieu de refroidir, encourageait cette expansion de caresses. C'était une de ses joies et une de ses consolations, à cet excellent homme, que l'amitié et l'attachement, l'un pour l'autre, de ces deux enfants qu'il avait élevés à l'image de son grand caractère et de ses nobles vertus. Coligni tendit la main à Ribaut, et lui dit :

— Viens çà, mon vaillant fils ! J'ai besoin, comme je disais à Clorinde, de ton courage, de ton dévouement, de ton expérience.

— Tout ce que j'ai en moi, monseigneur, et jusqu'à ma vie, vous appartient, vous le savez ! —répondit Ribaut en s'inclinant respectueusement devant Coligni.

L'amiral fit quelques pas dans la chambre, puis revint s'asseoir dans le grand fauteuil.

— Il s'agit d'un projet que j'ai tenté une fois déjà, qu'il faut reprendre en de meilleures conditions, et qu'il est indispensable présentement de faire réussir. La bataille perdue aujourd'hui ménage à notre cause de mauvais jours. J'ai de sinistres pressentiments pour l'avenir, mes enfants. Il est essentiel que nous préparions à notre religion un abri et une retraite, et que nous trouvions une terre, sinon inconnue encore, du moins inhabitée, où nous puissions un jour reposer nos têtes menacées et exercer en liberté notre religion. Voici, ajouta Coligni, une lettre de Calvin qui me fortifie dans mes projets, et qui m'ordonne même de les mettre à exécution. Il faut maintenant trouver ce pays lointain à conquérir au besoin.

Coligni tira d'une des poches de sa casaque, avec la lettre de Calvin qu'il lut aux deux jeunes gens, une carte encore incomplète et informe de l'Amérique, l'étendit sur la table qui était devant lui, rapprocha le flambeau où brûlait la chandelle de cire, et dit à Ribaut :

— Çà, toi qui es marin, trouve-moi un coin de ce monde nouveau où tu devras aller planter notre tente huguenote.

Coligni, Ribaut et Clorinde se penchèrent sur la carte ouverte devant eux, et bientôt ce groupe de trois têtes suivit avec une attention extrême le parcours et les haltes que marquait le doigt de Ribaut.

IV

Après un quart d'heure d'étude sur cette carte, Ribaut s'arrêta aux côtes que baignent le golfe du Mexique et l'Atlantique, dans le voisinage de ces récifs de Bahama qu'il vaut mieux accuser les convulsions de l'Océan que la main de Dieu d'avoir semés là.

— Dans ces parages, dit Ribaut, en désignant plus particulièrement la vaste contrée connue aujourd'hui sous le nom de la Caroline du Sud, nous avons chance de trouver des coins de terre inoccupés encore par les nations européennes, et dont nous pourrions prendre possession.

— C'est ton affaire cela, mon fils,—répondit Coligni. — Je m'en fie à ton savoir.

— Je n'ose, monseigneur, répliqua Ribaut en rougissant, accepter seul et sous ma responsabilité, une si grande et si importante mission, qui est peut-être au dessus de mes forces, mais non pas, à coup sûr, au dessus de mon dévouement.

— Les missions difficiles, mon fils, sont celles qui conviennent le plus aux grands cœurs; comme les périlleuses doivent être recherchées par les hommes d'un vrai courage. Or, je t'ai choisi pour celle-là, parce que tu es un homme de courage et de cœur. Et je serai fier que ce soit l'enfant élevé par moi, un soldat que j'ai formé, qui ait l'honneur et la gloire de fonder une patrie libre pour les martyrs de notre foi. Il me semble que cela étant, j'aurai servi plus complétement la cause que j'ai embrassée.

Clorinde, le coude appuyé sur la table où était ouverte la carte d'Amérique, avait suivi d'un regard attentif ces chemins inconnus. Son visage avait pris peu à peu un caractère plus sérieux; son front, d'ordinaire poli comme le marbre, s'était contracté sous deux ou trois larges plis. Dans ce trajet que le doigt de Ribaut avait marqué à travers l'immensité de l'Océan, Clorinde avait rêvé mille dangers, des épreuves sans nombre, des luttes formidables; puis, au revers de cette sombre médaille, elle avait entrevu le succès, la gloire, un pays conquis, une patrie créée pour ceux qui n'en auraient plus, un monde nouveau ouvert aux espérances! Les traits de la jeune fille reprirent alors leur sérénité douce et réfléchie. Ses regards se portèrent alternativement de Ribaut à Coligni; puis elle devint tout à coup rayonnante de joie et d'orgueil pour la confiance que l'amiral montrait à son frère.

Coligni et Ribaut se penchèrent de nouveau sur la carte, dont ils étudièrent un instant les vastes superficies.

— Si le ciel me favorise, monseigneur, dit le marin en désignant les côtes orientales de la Floride, c'est là que j'aborderai. Combien mettrez-vous d'hommes à mon service pour cette expédition?

— Je pense que nous n'aurons pas de difficulté à en réunir quelque quatre cents environ. Tu as un bon noyau dans tes *Gueux de mer*. Quant aux bâtiments, je me fais fort de t'en pouvoir procurer deux. Qu'ils soient armés et prêts à prendre la mer avant un mois, et si tu n'y as pas d'objection, ils partiront de Dieppe. Pour ce qui est du choix des officiers, qui devront t'aider en cette grande œuvre, je t'en laisse le maître absolu. Sur ce, continua Coligni en se levant solennellement et en faisant le signe de la croix, demandons au Tout-Puissant qu'il favorise notre entreprise.

Les trois personnages de cette scène se recueillirent avec ferveur dans une muette prière qui dura quelques minutes : Coligni et Ribaut, debouts, la tête découverte et penchée sur leur poitrine ; Clorinde, à quelques pas d'eux, les deux bras croisés sur son sein, les yeux fixés à terre. Aux rapides changements qui se peignaient sur son visage, tantôt pâlissant, tantôt s'imbibant de rouge, il était aisé de deviner que dans la prière de la jeune fille se mêlaient des émotions d'une nature étrangère à la pieuse extase à laquelle elle s'associait. Pendant plus d'un quart-d'heure, ils restèrent silencieux en face les uns des autres, dominés tous trois par les mêmes pensées.

— Allons, mon fils, dit tout à coup Coligni comme

sortant du fond d'un abîme de réflexions, il nous faut présentement songer à notre œuvre!

Au moment où Coligni et Ribaut allaient se séparer, Clorinde s'avança résolûment vers eux et d'une voix que nulle émotion ne troubla :

— Et moi, cher maître et père, dit-elle, quelle part m'avez-vous faite dans cette entreprise?

— A toi? demanda Coligni.

— A moi-même.

Coligni et Ribaut se regardèrent en pâlissant. Clorinde attendit leur réponse; puis comme cette réponse ne venait point :

— Qu'a donc de si étrange ma question? reprit-elle. Vous parlez entre vous de dangers auxquels mon bien aimé frère va être exposé, vous parlez de dévouement, d'une œuvre sainte et pieuse en laquelle la cause de notre foi est engagée, vous parlez de gloire à conquérir, de services à rendre au Dieu tout-puissant, vous parlez de difficultés à vaincre, d'obstacles à aplanir, de cœurs à encourager, d'âmes à consoler peut-être, et vous vous étonnez l'un et l'autre que je vienne vous dire : « Me voici, faites-moi une part dans ces laborieux soucis, dans cette responsabilité devant vous et devant Dieu! » Encore une fois qu'à donc d'étrange et de surnaturel la question que je vous pose?

A mesure qu'elle parlait ainsi, la voix de Clorinde avait emprunté à la gravité de ses paroles, un accent imposant, quelque chose de vibrant qui tenait de l'enthousiasme et de la confiance en ses propres forces, en même temps qu'une exalta-

tion fébrile dont l'émotion avait gagné ses deux auditeurs.

— A quoi prétends-tu donc, mon enfant?

En adressant ces mots à Clorinde, Coligni put à peine supporter l'éclat de son regard où brillaient, malgré le calme apparent de son doux visage, les reflets d'une lumière extérieure et ces signes non équivoques d'autorité et de commandement auxquels on se sentait contraint d'obéir. Ribaut, comme fasciné par cette influence affectueuse qu'il n'avait jamais essayé de combattre, écoutait, le front penché et la main sur ses yeux.

— Ce à quoi je prétends, mon père, reprit Clorinde en s'appuyant sur le bras de Coligni, c'est à aider mon frère, c'est à vous aider dans la tâche glorieuse que vous entreprenez! Depuis le moment où vous avez ouvert cette carte et ce monde devant mes yeux, depuis le moment où vous avez parlé de cette expédition lointaine et du but auquel elle tend, ce n'étaient plus mes sens qui vous écoutaient, c'était mon âme tout entière qui s'était suspendue à vos lèvres. J'ai ressenti une émotion qui me semblait commandée par le ciel; j'ai entendu une voix intérieure qui m'a parlé de grands, de nobles devoirs à remplir, d'une mission indéfinie encore à ma pensée, que mon esprit ne saurait saisir et expliquer présentement, mais qui m'attend là-bas, dans ces pays inconnus! Ce que j'ai pu faire ici, au milieu de cette armée, me paraît n'être rien en comparaison de ce que je devine qu'il m'est réservé d'accomplir sur ces plages désertes. Comprenez-vous, mon père,

comprends-tu bien, mon frère, pourquoi je demande à t'accompagner ?

— Vous l'entendez, monseigneur, murmura Ribaut, ne dirait-on pas que c'est le ciel, véritablement, qui lui dicte de telles paroles et qui anime sa voix ?

— Il faut le croire, mon fils! répondit Coligni, aussi triste que convaincu, et qui de nouveau parla vaguement des dangers auxquels Clorinde allait s'exposer.

— Ces dangers, reprit-elle en caressant Coligni du regard et de la voix, ne sont pas plus effrayants que ceux qui m'entourèrent dans cette rude mêlée de la bataille, et ils ne m'ont pas intimidée, que je sache!

Il y avait une fierté majestueuse dans la façon dont Clorinde prononça ces mots.

— Je suis un soldat, après tout, continua-t-elle en souriant. Allons! mon père, vous serez content de moi, je vous le jure. Dieu, qui m'envoie cette résolution, me protégera.

Clorinde se jeta tout en larmes dans les bras que Coligni venait de lui ouvrir, et éclata en sanglots sur cette noble et illustre poitrine.

— Allons! frère, reprit-elle après un court moment, viens çà, et, comme l'a dit notre maître et père, préparons-nous à l'œuvre de l'exil.

Quand le frère et la sœur furent sortis, Coligni se jeta dans ce fauteuil où il avait déjà si longuement médité toute la soirée, et, la tête cachée dans ses deux mains, il se prit à sangloter en murmurant :

— Dieu tout puissant! protége cette noble fille!

protége ces deux êtres qui sont les enfants de mon cœur !

Dès qu'elle fut seule avec son frère, Clorinde lui dit :

— M. de Coligni t'a laissé le choix des officiers qui doivent t'accompagner, si je ne me trompe.

— Oui.

— Défourneaux ne pourra pas être des nôtres; remplace-le par... par le chevalier de Téligni.

Ribaut regarda sa sœur avec un étonnement mêlé d'une douce sévérité.

— Qui te fait penser que Téligni consentirait à nous suivre?

— Je ne fais que l'espérer.

— Et pourquoi le désirerais-tu ? Aimes-tu de Téligni, Clorinde?

— Je ne sais, répondit-elle avec cet accent de franchise qui ne permettait jamais de douter de ce qu'elle disait; je ne sais; mais je lui dois la liberté, peut-être la vie; aussi éprouvé-je pour lui une gratitude qui ne s'éteindra qu'à ma mort. Son courage m'inspire de l'admiration, et j'ai pour son caractère une sympathie dont je ne me défends pas. Voilà comment je l'aime, pour répondre à ta question, et voilà à quels titres je serais heureuse qu'il partît avec nous, si tu ne t'y opposes pas, et si M. de Coligni y consent.

— Et s'il le veut bien, lui? ajouta Ribaut.

— Je crois qu'il ne s'y refusera pas, répliqua Clorinde en embrassant son frère.

— Soit! répondit celui-ci, Téligni sera des nôtres!

V

Un mois après les scènes que nous venons de raconter, deux navires équipés par les soins et aux frais des Églises réformées étaient prêts à faire voiles de Dieppe sous les ordres de Jean Ribaut.

Il y avait eu un entraînement extraordinaire, dans le petit cercle de l'armée protestante où Ribaut avait opéré ses recrutements, à faire partie de l'expédition. Les uns avaient voulu suivre ce jeune chef dont ils connaissaient la bravoure et l'expérience; les autres étaient poussés par ces mêmes pressentiments sinistres qui avaient assailli Coligni après la bataille de Dreux, et ils étaient bien aise d'aller cacher au loin leur désespoir; quelques-uns encore étaient poussés par un esprit d'aventures qui les obsédait secrètement; ils rêvaient, sous des cieux inconnus, une fortune rapide.

Coligni ne s'était pas senti le courage de donner le baiser d'adieu aux deux enfants de son cœur. La veille de leur départ, il s'était éloigné sans même

les vouloir rencontrer. Coligni craignait de faiblir devant cette séparation, et, soit pressentiment, soit exagération de son imagination, il voyait des dangers innombrables entourer Clorinde.

C'était le métier de Ribaut de courir les aventures et de braver les hasards de l'inconnu. Mais il n'en était pas de même de Clorinde. Coligni sentait que, à l'heure suprême de la séparation, il faiblirait devant elle. Il combattait ses tendresses et ses angoisses paternelles avec les armes de la raison et, peut-être sans qu'il s'en doutât, avec les armes de l'égoïsme. La volonté de Clorinde, en cette occasion, lui avait paru être une inspiration céleste à laquelle il lui semblait n'avoir pas le droit de s'opposer. Coligni, qui savait également l'influence que cette jeune inspirée exerçait sur tous ceux qui l'entouraient, faisait grand fond sur sa présence au milieu de ces pionniers de la patrie huguenote en Amérique. Si complète que fût la confiance de Coligni dans les officiers placés à la tête de l'expédition, il comptait autant, sinon plus, sur Clorinde que sur eux, pour en conjurer les périlleux hasards et les mécomptes. Il y allait donc de son intérêt de laisser la jeune fille poursuivre son énergique résolution. Dans une dernière visite à Défourneaux sur son lit de souffrance, il lui avait dit :

— Embrasse-les le double de ce que tu eusses fait, mon vieux Défourneaux ; je veux que ces deux enfants trouvent en un seul leurs deux pères d'adoption.

Ce Défourneaux, de qui nous savons les liens d'at-

tachement aux deux jeunes gens, avait soixante ans environ à cette époque; il était robuste de corps et de cœur comme un homme qui avait partagé sa vie entre les travaux de la campagne et ceux des camps, peu soucieux de ses propres jours, pourvu que le sacrifice qu'il en ferait, s'il était nécessaire, profitât à ceux qu'il aimait ou à la cause qu'il servait; fidèle en ses dévouements autant que persévérant dans ses haines, il était un modèle de l'honnêteté, de l'inflexibilité, de la droiture dans les sentiments. Il avait le droit d'aimer Clorinde et Ribaut et d'être aimé d'eux plus que ne les aimait Coligni et plus que Coligni n'était aimé de ces enfants. Il avait abdiqué le second de ces droits, celui d'être aimé, pour le bonheur de ces deux êtres qu'il avait sauvés de la mort; mais il avait conservé le premier, tout en en faisant l'objet d'un mystère, de crainte que Coligni ne s'en aperçût et ne se sentît jaloux. Au fond, il était prêt à donner, à celui des deux qui l'eût exigé ou qui en eût eu besoin, sa vie, sans en marchander une minute.

Présentement, Défourneaux, blessé d'un coup d'arquebuse en pleine poitrine, dans les circonstances que le lecteur connaît déjà, gémissait, sur son lit de souffrance, de ne pouvoir point faire partie de cette expédition lointaine qu'allaient conduire ses deux enfants. Il les attendait pour recevoir leurs adieux et pour remplir la commission de Coligni. Lorsque Clorinde et Ribaut s'approchèrent de son lit, le vieux huguenot se souleva sur son séant, prit alternativement dans ses mains la tête du frère et de la sœur et les embrassa avec une effusion profonde.

— Si je ne vous presse pas ensemble entre mes bras et contre ma poitrine, mes pauvres enfants, leur dit-il, c'est que le chirurgien me l'a défendu; ma blessure se rouvrirait, et mon cœur s'en irait peut-être par la plaie béante.

Clorinde força Défourneaux à se recoucher. Elle s'assit à son chevet; Ribaut prit place de l'autre côté, et le vieux soldat étendit ses deux bras en croix pour sentir chacune de ses mains pressée par des lèvres tièdes et amies.

— Tu ne souffres pas ainsi? lui demanda Clorinde.

— Non, ma chère fille, et d'ailleurs j'oublierais en ce moment ma douleur, pas plus qu'il ne me semblait sentir la cuisson de cette maudite balle de mousquet catholique, au moment où tu m'as pansé de tes mains délicates. Viens que je t'embrasse une fois de plus, courageuse enfant.

Clorinde se pencha sur le lit et reçut sur le front un baiser de Défourneaux.

— Sais-tu, lui murmura le vieux huguenot en se retournant péniblement de son côté, que j'avais préparé mille choses à te dire. Aussi bien fais-je de ne m'en point souvenir, car après tout, de conseils, tu n'en as pas besoin; de courage, il est superflu de t'en donner. Tu es une noble fille avec un cœur d'ange, une âme de soldat, une raison de sage! Que pourrait-on te dire, sinon que ta résolution est digne de toi, et que le ciel te récompensera.

Défourneaux se retourna lentement et fit face à Ribaut.

— Tu as eu tort, mon cher Jean, lui dit-il, de choisir pour second commandant de l'expédition le capitaine Albert.

— Je ne l'ai pas choisi. Monseigneur le cardinal de Chatillon l'a recommandé comme bon et vaillant soldat, à son frère notre illustre maître, et celui-ci me l'a imposé. J'ai obéi.

Clorinde avait tressailli au nom du capitaine Albert, et son visage avait marqué une pénible impression.

— Tu le vois ! —murmura Défourneaux.—La haine que cet homme porte à Téligni, et je ne sais vraiment pas quelle en est la cause, peut engendrer bien des malheurs.

— Ils se sont réconciliés en ma présence, interrompit Clorinde, l'un sur ma demande, l'autre sur mon ordre.

— Et lequel avez vous prié, demoiselle, et à qui des deux avez-vous commandé, s'il vous plaît? demanda Défournaux qui s'attendait à la réponse de Clorinde.

— J'ai prié le capitaine Albert, dit-elle, et j'ai ordonné à M. de Téligni.

Clorinde prononça ces mots avec une certaine vibration dans la voix.

— Et tous deux ont obéi, c'est tout juste, murmura Défourneaux : — celui que l'on priait comme si on lui eût commandé, celui à qui l'on ordonnait comme si on lui eût demandé une grâce. Tu vois, Ribaut, tout ce dont cette enfant est capable sur les gens qui t'entourent. Ils ont eu raison de t'appeler

leur ange protecteur. Tu seras leur bouclier. Jean, si la tempête du ciel surprend tes navires en route, tu n'auras pas de manœuvres à essayer, pour lutter; laisse Clorinde prier le Dieu tout-puissant et la tempête s'apaisera. Si c'est la tempête des hommes qui fond sur toi, ne tire pas l'épée; un mot de Clorinde fera renaître l'ordre et le calme.

Défournaux avait dit cette phrase avec un accent plein de conviction, car il savait parler juste. Sa foi dans Clorinde était aussi profonde qu'en sa religion.

Ribaut, tout en écoutant Défourneaux avec le respect que le vieux soldat lui inspirait, n'avait pas perdu l'air soucieux et sévère que celui-ci avait pris, dès les premiers mots relatifs au capitaine Albert.

— Sais-tu donc quelque chose de particulier contre lui?

— Rien, sinon que je le crois un mauvais huguenot, de l'école de M. de Condé, et peut-être pire; un débauché, quoique brave soldat. Il a été l'âme damnée de M. de Guise, l'ennemi acharné de notre bien-aimé maître. A propos de quoi leur rupture est-elle venue? Nul ne me l'a pu dire; mais Albert a fait partie des expéditions contre les Vaudois. Je me défie donc de lui, bien que sa conversion soit peut-être sincère.

— On me l'a donné, interrompit Ribaut, comme militaire expérimenté, rigide en discipline, ferme et calme devant le danger. Voilà des qualités qui peuvent compenser bien des défauts.

— Soit! Mais dans une expédition comme la tienne, au milieu de tous ces braves *Gueux de mer*, il y aura

bien des aventuriers et des coureurs de hasards et de fortune. Prends garde qu'il n'y ait de ceux-là parmi les chefs ! Et fasse Dieu que les aventuriers ne deviennent pas des traîtres !... Enfin j'eusse mieux aimé te voir un autre second que celui-là... On te l'a imposé, n'en parlons plus...

Le vieux huguenot laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il y eut un moment de silence et de recueillement entre les trois personnages. Ribaut et Clorinde se rapprochèrent de Défourneaux en lui prodiguant leurs filiales tendresses. Ribaut interrompit ce silence qui trahissait leurs angoisses à tous trois, et d'une voix que l'émotion voilait un peu :

— Maintenant, mon père, dit-il, séparons-nous, et bénis-nous avant que nous partions.

Clorinde et Jean s'agenouillèrent, côte à côte, devant le lit de Défourneaux qui étendit au dessus de leurs têtes courbées ses deux mains en murmurant, les yeux levés au ciel, une prière où il mit tout son cœur, offrant à Dieu ce qu'il lui restait de jours à vivre pour épargner une épreuve et une larme à ces deux courageux enfants. Cette scène avait quelque chose de grave et d'attendrissant qu'elle empruntait à la solennité du visage de ce vieux soldat qui, encore tout meurtri de sa blessure, s'agenouilla pâle et trébuchant sur son lit pour donner peut-être sa dernière bénédiction et peut-être son dernier baiser à ces jeunes gens que l'immensité inconnue des mers, que des hasards et des dangers sans nombre allaient séparer de sa tendresse.

Les joues de Défourneaux étaient inondées de pleurs, quand il eut fini de prier. Lorsque Clorinde et Ribaut, qui sortirent en sanglotant, eurent franchi la porte, le huguenot se traîna jusqu'au pied de son lit pour les voir encore, pour suivre, ou plutôt pour deviner leur ombre sur les murs d'un long et large corridor où ils avaient pénétré, pour écouter leurs pas qu'y faisait résonner l'écho. Puis quand il n'entendit et ne vit plus rien, il laissa échapper un profond soupir de sa poitrine oppressée, mordit les draps de sa couche et resta évanoui dans la posture où il était.

Défourneaux, en reprenant ses sens, fut étonné de voir à ses côtés Téligni, tenant ses mains dans les siennes et épiant avec anxiété sur le visage du vieux soldat son retour à la vie.

— Est-ce Clorinde qui vous envoie vers moi, Monsieur de Téligni? demanda le huguenot.

— Non, répondit celui-ci; je suis venu à vous de moi-même.

— Qu'y a-t-il pour votre service? Puis-je quelque chose pour vous, Monsieur de Téligni? demanda Défourneaux.

— Vous avez béni et embrassé celle que j'aime, murmura le jeune officier, je viens vous demander le même baiser et la même bénédiction, comme je la demanderais à mon père.

En disant cela Téligni courba la tête sous la main du vieux soldat, ému encore de la scène qui venait de se passer.

Défourneaux avait déjà une grande affection pour

ce vaillant soldat, le camarade d'armes de son cher Jean; il avait senti sa tendresse doubler en apprenant les liens de sympathie qui unissaient Téligni et Clorinde. Dans la bénédiction qu'il donna au jeune officier, il mêla le nom de sa chère fille au sien. Ils se séparèrent, en s'embrassant avec attendrissement, le vieux soldat soulagé de savoir que là-bas où il ne serait pas, lui, il y aurait un bras qui vaudrait le sien et qui égalerait celui de Ribaut, pour protéger la jeune fille, s'il en était besoin.

VI

L'heure du départ avait sonné à Dieppe pour l'expédition ; tout était prêt, on n'attendait plus que le signal. Les deux bâtiments, l'un nommé *le Refuge*, l'autre *la Vaillance*, étaient à pic sur leurs ancres.

Pendant que les derniers émigrants s'embarquaient, le capitaine Albert s'était retiré dans la chambre basse d'un cabaret en compagnie de deux hommes faisant partie, comme lui, de l'expédition. Ils avaient échangé quelques mots seulement, suivis d'une pression de main et d'un serment qu'Albert reçut de ses deux compagnons. Ce que ces trois hommes avaient comploté entre eux, le lecteur ne tardera pas à l'apprendre. Quant à présent, nous nous bornerons à dire que ces deux mystérieux complices d'Albert, nommés l'un Simonnet, l'autre Clément, venant on ne savait d'où, n'appartenant par aucun lien, par aucun service, à l'armée huguenote, avaient été inscrits, à sa sollicitation, sur la liste des équipages, et embarqués séparément.

Simonnet était sur *la Vaillance*, que commandait Ribaut, et Clément à bord du *Refuge* dont le commandement avait été confié à Téligni.

Sur le premier de ces navires, le meilleur et le plus vaste, se trouvaient réunis Albert, les principaux officiers de l'expédition, ainsi que Clorinde, et les femmes qui avaient consenti à suivre leurs maris. C'étaient les mieux partagés. Ribaut avait compté sur Téligni pour apporter au milieu de son équipage un peu de cette influence persuasive, dominatrice et douce à la fois, dont Clorinde semblait avoir fait passer le secret dans l'âme du jeune officier.

Le signal venait d'être donné. Au moment où *la Vaillance* et *le Refuge* bordaient leurs dernières voiles pour s'enfoncer vent arrière dans les brumes de l'horizon, un chœur de chants religieux s'éleva du milieu des flots et vint porter à la population assemblée sur le rivage le dernier adieu de ces ouvriers de la foi, qui allaient, en pionniers dévoués, ouvrir aux futurs martyrs de leur religion le chemin de la retraite et de l'exil volontaire. Un autre chœur mêlé de quelques sanglots et de prières leur répondit du rivage.

Bientôt après, des deux navires favorisés par un bon vent frais, on ne vit plus, flottant au dessus des vagues, que deux points blancs qui allaient s'amoindrissant encore de minute en minute. Quelques-uns parmi les plus affligés des spectateurs du rivage, regardaient avec attendrissement les lames déferler sur la plage; il leur semblait que ces masses d'eau écumeuses éventrées par la proue des navires, leur

apportaient encore du large un souvenir, une parole, un baiser de la part de ceux qui s'en allaient!

Les deux batiments devaient naviguer de conserve et ne pas se perdre de vue, sauf les accidents imprévus. Il en était ainsi, à cause du mystère gardé sur le point du Nouveau Monde où se rendait l'expédition. A part les deux commandants, personne ne savait où allaient ces bâtiments qui naviguaient, on eût dit, au hasard des flots et des vents. La pensée qui les guidait était cachée. C'était sur quoi Albert avait fondé les espérances et les succès du lâche complot où sa haine contre Ribaut et Téligni, une passion mystérieuse pour Clorinde et son ambition l'avaient entraîné, du jour où il avait sollicité d'être attaché à cette expédition enveloppée d'un secret inviolable pour tous ceux qui en faisaient partie.

La longueur de la traversée, bientôt entravée par des vents contraires, favorisa les projets d'Albert. Les misères et les souffrances commençaient de se faire sentir, après soixante jours d'un voyage dont nul ne prévoyait le terme. Les vagues succédaient aux vagues sur une étendue toujours immense et toujours la même; l'horizon reculait sans cesse, et derrière ce rideau d'azur ou de nuages empourprés qui en marquaient la limite, l'œil ne découvrait rien. La forte âme de Clorinde avait suffi, jusque-là, pour panser les blessures, apaiser les impatiences, calmer les souffrances. D'une autre part, l'attitude énergique de Ribaut, la foi profonde que les officiers et ceux qui l'approchaient montraient en ce jeune et

vaillant chef, soutenaient encore les courages chancelants. Mais Ribaut sentait approcher l'heure où son autorité serait peut-être impuissante à maintenir la discipline à son bord, et où l'influence de Clorinde n'aurait plus d'action sur cette population si confiante jusqu'alors.

Un soir, à minuit, Ribaut marchait à grands pas sur le pont du navire, consultant d'un air inquiet l'horizon qui se chargeait. Couche par couche, il se formait autour de ce cercle immense une masse noire et compacte, polie et raide comme une cuirasse d'airain; la mer devenait clapoteuse; le vent, sans arriver jusqu'aux voiles qui battaient les mâts, faisait pressentir au loin ses fureurs.

— C'est peut-être tant mieux! murmura Ribaut en s'arrêtant à la vue d'un éclair qui avait sillonné le ciel. — Une tempête peut nous amener, enfin, du bon vent.

Ribaut n'était pas seul à examiner les préparatifs de ce combat terrible, où les éléments allaient le défier.

Un homme assis sur l'avant du navire, contemplait cet horizon menaçant, d'un œil moins inquiet que Ribaut. Quoique son front parût refléter une certaine joie intérieure, on y aurait pu découvrir des traces de préoccupations très graves. Ce second personnage était Albert. — Pardieu! se dit-il en se levant lentement et de façon à éviter d'être reconnu ou remarqué par Ribaut — pardieu! voilà qui s'annonce à merveille! Il ne manquait que cela pour hâter et assurer mon succès! Voilà quelque chose

de nouveau et d'inattendu contre quoi je défie la toute puissante Clorinde de lutter!

Albert profita d'un moment où Ribaut lui tournait le dos, pour se glisser à plat ventre jusqu'à l'une des ouvertures de l'entre-pont, et disparut dans les entrailles du navire. En même temps, par une autre ouverture, apparut Clorinde, qui en posant le pied sur le pont, se trouva en face de Ribaut.

— Sœur, dit celui-ci en prenant le bras de la jeune fille, l'heure vient, je le sens, où nous aurons besoin, toi, de ton angélique intervention, moi, de de toutes les rigueurs de mon autorité, — tous deux, de notre courage.

Ils se dirigèrent dans la chambre de Ribaut, et s'y enfermèrent.

— Que se passe-t-il donc? demanda froidement Clorinde.

— Il y a, chère sœur, que la misère de ces pauvres gens m'afflige, d'abord, puis me préoccupe. Je comprends qu'ils se plaignent; notre traversée est longue, pénible; nous sommes nombreux, nous avons abordé des latitudes où la chaleur est rude à supporter. Il y a des malades à bord; nous comptons déjà des morts. — Dieu sait ce qui nous est réservé demain, après demain! Si cette tempête qui s'annonce tourne à notre avantage, dans cinq jours nous pouvons toucher aux rives que j'ai marquées pour terme de notre voyage; si Dieu n'est pas pour nous, je ne sais combien de jours et de semaines de misères et de souffrances il nous faudra subir encore?

— Pourquoi, répondit Clorinde avec ce calme qui

de sa part commandait toujours la confiance,—pourquoi Dieu ne serait-il pas avec nous?

— Je l'espère comme toi, répliqua Ribaut; mais devant la soif et la faim, devant les périls, certains hommes qui, tous n'ont pas la même foi ni les mêmes sentiments que nous, n'espèrent plus en Dieu. Si la résignation leur fait défaut, l'indiscipline peut se glisser parmi eux, et il faudra que je trouve le courage de frapper sur des gens qui avaient placé en moi plus d'espoir qu'en Dieu peut-être, et qui me rendent responsable de l'état où les voilà.

— Les vivres manquent-ils déjà? demanda Clorinde.

— Tout au plus en sommes-nous pourvus pour huit jours, et Téligni m'a fait signal, ce matin, qu'il en était réduit aux extrémités. Les mêmes sentiments, le même désespoir, les mêmes colères, les mêmes passions que je redoute d'entendre gronder sur le pont où nous sommes se déchaîneront donc là-bas; car les mêmes souffrances s'y sont accumulées, Oh! pauvres gens!

— Clorinde réfléchit un moment, puis d'une voix très calme :

— Dans ta pensée, si la tempête qui nous menace, et que tu désires et redoutes à la fois, nous est favorable, combien de jours faudrait-il, as-tu dit, pour toucher au terme de notre voyage?

— Cinq jours. Nous sommes dans les parages où Christophe Colomb eut à lutter, lui aussi, contre le désespoir de ses équipages, et leur demanda trois jours!...

— Eh bien, frère, on nous accordera bien cinq jours comme trois à Colomb!... Je me charge de les obtenir... Souviens-toi des paroles de Défourneaux : « Si la tempête du ciel se déchaîne sur tes navires, laisse Clorinde prier Dieu ; si la tempête des hommes s'ameute contre toi, laisse à Clorinde le soin de l'apaiser. »—Défourneaux avait raison. D'ailleurs aucun péril ne nous menace ni d'en haut, ni d'en bas.

— Au ciel comme dans les rangs de nos équipages, il n'y a encore que des symptômes; mais ils sont sinistres. J'ai vu des visages mécontents, j'ai aperçu déjà couler des larmes silencieuses, j'ai entendu des murmures, à voix basse il est vrai, mais il suffit d'une mauvaise tête, d'une langue bien affilée, d'une douleur plus poignante et plus expansive que les autres, pour que cet orage humain éclate; comme il suffit d'une raffale de vent pour que la tempête d'en haut se déchaîne sur nous...

— Eh bien, frère, je suis là pour combattre à tes côtés, et même en avant de toi, avec d'autres armes que les tiennes, avec les mêmes que les tiennes s'il le faut, toutes les passions qui se lèveront contre nous.

Clorinde avait mis à s'exprimer ainsi cette simplicité calme et énergique qui la caractérisait. Ses gestes, son attitude, l'expression de sa douce physionomie, sa sereine beauté qui gagnait un éclat de plus en ces moments où elle faisait, pour ainsi dire, passer son âme dans ses paroles, comme elle la faisait passer aussi dans ses actions, — tout attestait la confiance profonde qu'elle avait en ses forces.

— Eh bien, sœur, attendons et nous verrons.

Pendant cette conversation, le capitaine Albert que nous avons vu disparaître par une des ouvertures de la calle, avait, furtivement et à pas légers, gagné la partie du navire qui servait d'habitation aux émigrés. Il alla droit au lit de Simonnet, secoua celui-ci pour l'éveiller et lui murmura à l'oreille, d'une voix si basse qu'il était plus facile de les deviner que de les entendre, les paroles suivantes :

— Lève-toi, Simonnet, monte sur le pont, hisse-toi dans la hune du mât d'avant et attends-moi. Sois prudent.

Personne autre que Simonnet n'entendit donner ce rendez-vous; personne autre que Simonnet ne vit Albert sortir de la chambre et s'égarer dans les dédales obscurs de l'entrepont du navire. Cinq minutes après, Albert remontait sur le pont. Au moment où il y arriva de larges gouttes d'eau s'échappaient, par intervalles, des flancs de quelque nuage qui se refermait aussitôt pour courir plus loin, roulé mystérieusement dans l'espace par des raffales de vent dont on ne sentait même pas le souffle. L'obscurité était si profonde, qu'il était impossible de distinguer la mâture et les cordages qui semblaient se confondre avec les ténèbres du ciel.

Albert se dirigea vers l'avant du navire, où il aperçut une masse noire se traînant le long des échelles de hune, échelon par échelon. Albert eut bientôt rejoint son compagnon.

— Simonnet, lui dit-il, regarde et écoute autour de toi. Ces grondements lointains qui semblent le choc de nuages entre eux, que l'on devine plus qu'on ne les

entend; — ce ciel que nous pourrions presque toucher de la main tant il est près de nos têtes; cette mer plus sombre encore que le ciel qu'elle reflète, ces éclairs que tu aperçois, par intervalle, sillonnant l'espace comme des flèches incendiaires; ces gouttes de pluie larges comme des écus et lourdes comme des balles d'arquebuse... Eh bien, Simonnet, tout cela, c'est ce qu'on appelle les symptômes d'une tempête... le plus beau et le plus effrayant spectacle qu'il soit donné de voir!...

— Bien, mon capitaine; je vous comprends. Il faut les réveiller et les convoquer à venir contempler cette orgie des éléments...

— Oui, et en leur répétant mot pour mot, autant que ta mémoire t'y aidera, les paroles que je viens de te dire, de manière à exciter leur curiosité; et pour les frapper de terreur en même temps, tu ajouteras : La tempête porte dans ses flancs la mort le plus ordinairement. En tout cas, elle est la ruine d'un navire, comme l'ouragan, dans les campagnes, est la ruine d'une moisson. Elle laisse après elle, la détresse, l'épuisement des forces, la maladie, la famine... Tu comprends, Simonnet?

— Parfaitement, mon capitaine, mais là, entre nous; est-ce bien tout à fait exact cela? Non pas que j'aie aucun scrupule pour le répéter, quand même ce serait un mensonge à faire; mais c'est pour mon édification personnelle que je vous le demande...

— Imbécile! répondit Albert, tu ne devines pas qu'il faut effrayer ces gens-là, surexciter leur esprit, tout en l'affaiblissant par la terreur, afin d'y pouvoir

faire entrer ensuite l'idée de l'indiscipline, puis la révolte... Mais sois prudent; jette un mot dans l'oreille de l'un en passant, furtivement, comme on jette au vent une graine qui s'en va on ne sait pas où, et qui produit un arbre; puis un autre mot dans l'oreille d'un autre. Chacun le répète ce mot; la terreur que nous voulons obtenir naît d'elle-même. Qui est le coupable finalement? Ce n'est personne...

— Je saisis très bien cela, mon capitaine.

— Puis, — reprit Albert, — n'oublie pas ce dont nous étions bien convenus, Clément, toi et moi.

— Ma mémoire est fidèle. Nous ne savons où nous allons; un pareil voyage peut durer six mois; sommer Ribaut de nous conduire à la première terre; sur son refus, l'assassiner ou le noyer; épargner sa sœur, si c'est possible.

— Très bien, Simonnet. Ta récompense, tu sais quelle elle sera, comme ton châtiment si tu trahis...

— Pourquoi vous trahirais-je, mon capitaine? Ne devez-vous pas prendre le commandement de l'expédition; conduire nos navires en des pays que vous connaissez, où les richesses abondent, où la fortune nous attend tous? Ne devez-vous pas nous couvrir d'or et vous couvrir de gloire? De tout cela, devant avoir ma part, j'ai intérêt à travailler au succès de votre plan; pourquoi donc vous trahirais-je?

— Tu auras l'énergie nécessaire pour frapper Ribaut?

— J'aurai cette énergie.

— Et en même temps l'adresse de ne pas faire couler une goutte du sang de Clorinde, lors même,

ce qui arrivera indubitablement, lors même que tu rencontrerais sa poitrine couvrant la poitrine de son frère, et défendant celui-ci la rapière en mains...

— J'aurai l'adresse de ne pas faire couler une goutte du sang de Clorinde.

— C'est bien, Simonnet. Tiens, regarde : les éclairs se succèdent de plus près; la mer étreint déjà les flancs du nâvire; le vent fait tourbillonner les nuages... va, Simonnet, va...

Simonnet descendit de la hune, passa inaperçu au milieu du mouvement des marins que les manœuvres avaient appelés sur le pont, et gagna la chambre des émigrés dont quelques-uns prêtaient déjà l'oreille au tumulte inusité qui se faisait au dessus de leur tête, et aux lugubres gémissements des vagues qui battaient les flancs du navire.

— C'est une tempête, apparemment, dit Simonnet sur un ton indifférent.

Ces mots mirent le feu à la curiosité et à l'inquiétude. Les femmes, sans qu'il y eût besoin du secours de Simonnet, l'attisèrent rapidement, et l'émissaire du capitaine Albert eut beau jeu et grand succès à faire la description des signes avant-coureurs de ce qu'il avait appelé, avec une certaine vérité, l'orgie des éléments. En cinq minutes, tout le navire fut éveillé; le tumulte du pont se répétait en bas avec une confusion effroyable. Cet ébranlement simultané des passions d'en haut et des passions d'en bas, se produisit juste au moment où finissait la conversation que nous avons rapportée entre Ribaut et Clorinde.

Silencieux depuis quelques minutes, ils se levèrent en pâlissant tous deux et se regardèrent.

— Eh bien! sœur, murmura Ribaut, le moment que nous attendions est venu, je le crains.

— Peut-être bien! répondit la jeune fille. Va à celle des deux tempêtes qui réclame ton expérience; je cours à l'autre.

Le frère et la sœur s'élancèrent en même temps sur le pont d'où s'élevaient des cris de terreur se mêlant aux formidables raffales du vent, jouant dans les cordages le sinistre concert des ouragans. Et toutes les fois que les nuages entr'ouvraient leurs flancs pour faire pleuvoir sur le navire des pluies d'éclairs, on ne voyait que des fronts consternés; les femmes à genoux se cachaient le visage dans leurs mains, et derrière ces groupes circulait, comme un génie malfaisant, la figure de Simonnet qui s'en allait soufflant la terreur en toutes ces âmes déjà endolories par la peur. A chaque lueur qui venait éclairer ce lugubre spectacle, Simonnet se couchait à plat ventre pour n'être point vu ni reconnu. Un seul regard suivait les lâches manœuvres de ce traître et n'en perdait pas une. C'était le regard d'Albert.

Pendant que Ribaut, inquiet de la présence des émigrés sur le pont et des cris qu'ils poussaient, conservait tout son sang-froid de marin, commandait les manœuvres et donnait les ordres que réclamait la situation, Clorinde s'était avancée au milieu de ces groupes terrifiés pour y apporter, avec l'exemple de son courage, des paroles d'exhortation. Albert frémit de rage en apercevant la jeune fille sillonnant le

pont et détruisant, à chaque pas qu'elle y faisait, l'œuvre de son émissaire. Les sanglots semblaient s'apaiser, les cris devenaient de plus en plus rares; quelques groupes s'étaient même dispersés. Les enfants disparurent, d'abord, emportés dans les bras de Clorinde; puis les mères suivirent; enfin quelques hommes, honteux de leur faiblesse devant le calme et l'énergie de cette jeune fille. Il y en eut, cependant, qui se montrèrent rebelles. Le cœur d'Albert en bondit de joie.

— Nous voulons voir, disaient-ils, ce spectacle, le dernier qu'il nous sera peut-être donné de contempler; car c'est le terme de nos jours et de nos misères qui approche. Laissez-nous...

Au moment où ceux-là prononçaient ces paroles de découragement où grondait une sourde colère, un jet de feu éclaira le navire, et Albert put apercevoir Simonnet mêlé à ce groupe, et Clorinde pâle d'émotion luttant en vain contre leur ténacité.

— Bravo! — pensa Albert; voilà le noyau de mon armée.

Soit qu'au milieu des efforts où l'encourageait son entêtement héroïque la jeune fille eût saisi quelques mots malhabilement jetés à travers les murmures de ce groupe, soit qu'elle voulût tenter un suprême argument :

— Ah! s'écria-t-elle, pour que vous résistiez à ma parole et à mes conseils, vous qui m'aviez accoutumée à votre respect et à votre obéissance, vous parmi qui se trouvent sans doute des soldats qui ont suivi mon frère sur les champs de bataille de la mer,

et des malheureux dont j'ai pansé peut-être les blessures, — pour que, à cette heure de péril, vous vous montriez ingrats à ce point, il faut qu'il y ait un traître parmi vous!

Ces paroles arrivèrent jusqu'aux oreilles d'Albert et de Ribaut. Tous deux se jetèrent vers le groupe, Ribaut avec la pensée qu'un danger menaçait sa sœur, Albert dans la crainte que Simonnet ne se fût compromis.

A ce moment, une série d'éclairs précipités se succédèrent et éclairèrent cette masse d'une vingtaine d'hommes devant lesquels Clorinde se tenait dans la fière attitude du commandement. Ces hommes se regardèrent les uns les autres, dans une sorte de confusion et comme cherchant qui d'entre eux ils pouvaient ou devaient accuser. Simonnet avait disparu et Albert respira.

Le groupe ébranlé par cette rude apostrophe de la jeune fille se dénoua, et se dispersa homme par homme. Ribaut était tranquillisé.

Mais en voyant le triomphe que Clorinde venait d'obtenir et qui constatait l'influence qu'elle exerçait encore, en dépit des perfides conseils de Simonnet, Albert sentit son cœur dévoré par la rage, et il se demanda s'il devait hésiter entre sa passion et son ambition? S'il ne serait pas plus court et plus simple, d'abord, de se débarrasser de Clorinde, avant de faire disparaître Ribaut?

Clorinde s'approcha de son frère, et, le sourire sur les lèvres :

— Tu vois, frère, ils n'en étaient qu'à la peur.

— Dieu est pour nous en ce moment, ma chère Clorinde, répliqua Ribaut. Ce rude coup de vent n'est que l'avortement d'une tempête, mais il nous pousse à notre but. Merci, chère enfant, va te reposer. Tu as accompli ta tâche, à moi de remplir la mienne maintenant.

Ribaut fit tirer un coup de canon dont l'écho rebondit sur la crête de chaque lame et finit par se perdre dans les immensités de l'horizon. Il écouta avec anxiété quelques minutes. Un coup de canon répondit au sien.

— Dieu soit loué ! — dit-il au capitaine Albert qui se trouvait à ses côtés en ce moment-là, — le *Refuge* est en bonne situation.

Albert, qui s'était éloigné de Ribaut, vit alors se glisser dans les ténèbres et venir se tapir au milieu d'un tas de cordages qui gisaient au pied du grand mât, une ombre qu'il reconnut pour être Simonnet. Il s'approcha insensiblement de ce repaire improvisé, s'assura que personne ne le pouvait surprendre et, se penchant vers Simonnet :

— Écoute-moi bien, lui dit-il, notre coup a manqué ce soir...

— Pas autant que vous croyez, mon capitaine. La terreur du spectacle avait amolli les esprits ; mais le levain qui est dans tous ces cœurs est mauvais...

— Cette fille a le diable au corps, Simonnet. Elle commande à tous ces hommes comme à des enfants ; elle aura toujours raison contre nous... Aussi, rappelle-toi, Simonnet, que j'ordonne que la sœur disparaisse avant le frère ou en même temps que lui.

Je ne sais si demain l'on pourra même donner la ration ordinaire à tous ces malheureux...

— Ils ne l'auront pas, mon capitaine, j'ai fait couler tout à l'heure la dernière barrique de vin qui restât. Demain, c'est la révolte qui grondera sur ce pont à la place de l'ouragan. — Pauvre fille! murmura Simonnet en voyant Albert s'éloigner — ça me coûtera bien un peu; — mais enfin!

Simonnet venait de jeter par dessus bord tous les scrupules de sa conscience.

VII

Le lendemain, comme s'il avait épuisé tout son souffle et toute sa rage, le vent s'apaisa. Les nuages, moins épais et moins accumulés se détachaient les uns des autres plus aisément et laissaient apercevoir, par intervalles, des pans du ciel. Le soleil dardait des rayons lourds et brûlants sur une mer qui semblait faite de montagnes mobiles avec des crêtes couvertes de neige. Il faut du temps, après un orage abattu, pour que la mer reprenne son calme ; ce sont les derniers rugissements du lion muselé.

Ribaut, épuisé de fatigues et d'émotions, avait quitté son poste, un vrai poste de bataille, après avoir acquis la certitude que le bâtiment était en sécurité, qu'aucun danger ne le menaçait plus, et que, selon ses prévisions, le vent lui était devenu favorable. Il signala à l'autre navire la route à suivre dans ces conditions nouvelles, et se retira dans sa chambre.

Un seul homme à bord ne partagea pas la joie des autres officiers du retour d'un calme qui allégeait

leur responsabilité et les difficultés de leur métier, — cet homme était le capitaine Albert. Il n'avait d'espoir et de compensation que dans l'habileté perfide de son émissaire Simonnet qui, il faut lui rendre cette justice, avait fait son métier en conscience, et avait réussi déjà à ruiner, par ses insinuations, le succès qu'avait obtenu Clorinde.

Un fait matériel, attendu avec impatience, devait décider l'explosion qu'avait préparée Simonnet.

On venait de faire la distribution ordinaire des vivres. Un tumulte effroyable éclata, à ce moment, parmi les passagers et l'équipage. C'était la famine qui commençait, puisque les rations étaient diminuées. On se souvient que Simonnet y avait aidé. Un cri de rage et de désespoir s'éleva du fond de ce navire et gagna les hauteurs du pont. Albert frissonna de joie. Clorinde s'élança d'un bond et se jeta bravement au milieu de ce tumulte.

— Qu'y a-t-il encore? demanda-t-elle de sa voix douce et caressante.

— Il y a que c'était bien assez de souffrances et de misères, sans que la tempête nous assaillît...

— Sans que la faim nous menaçât!...

— Sans que le vin nous manquât!...

— Sans que nous vissions nos enfants pleurer, faute de nourriture suffisante, et que nos femmes n'eussent plus de lait dans leurs seins à donner à de pauvres petits êtres qui iront bientôt rejoindre ceux de nos compagnons à qui la mer a déjà servi de tombe!...

— La tempête, fit observer Clorinde, c'est Dieu

qui l'envoie, et que pouvons-nous contre la volonté de Dieu? Celui qui pouvait vous sauver du péril, vous a sauvés. Il ne manque pas un de nous, depuis hier au soir! La faim et la soif ne vous menacent pas encore! Voulez-vous donc être assez imprudents pour dévorer, en un seul jour, les provisions qui doivent vous faire vivre jusqu'à notre arrivée...

La voix de Clorinde fut couverte par un tonnerre de murmures.

— A quand donc ce bienheureux jour de l'arrivée? Assez de phrases creuses et d'espérances décevantes! Si encore nous savions où nous allons! Ceux qui ont l'expérience de la mer pourraient nous dire, alors, ce qu'il faut espérer réellement, et ce qu'il faut craindre!

— M. Ribaut ne le sait pas lui-même, cria une voix. Ce prétendu secret est de l'ignorance de sa part. Nous avons été trahis! Les prières de nos mères et de nos sœurs restées en France ne nous serviront de rien...

— Mais voyez donc, — murmura une femme que poussa en avant un homme — voyez donc, je n'ai plus de lait à donner à mon enfant, et vous ne voulez pas que je pleure quand mon enfant pleure et va mourir peut-être de faim!...

C'étaient ces exclamations, tantôt isolées, tantôt poussées en chœur qui couvraient la voix de Clorinde, chaque fois que la jeune fille ouvrait les lèvres pour en appeler au bon sens de ces malheureux, à la droiture de leurs sentiments, à leur affection pour elle. Rien n'y faisait. Clorinde avait

reconnu, parmi les plus violents et les plus récalcitrants, ceux qui, pendant la nuit, avaient fait partie de ce groupe tenace, si bien endoctriné par Simonnet, et dont Albert avait dit : « Voilà le noyau de ma future armée. »

Ces hommes étaient de ceux, en effet, qui n'avaient entrevu dans cette lointaine et mystérieuse expédition, que les coups de main à entreprendre, le pillage, cette fortune dont ils étaient avides; soldats de toutes les causes et de toutes les armées, dont le courage pouvait être utile, et qu'il avait bien fallu engager. Ce fut ceux que la fatale influence de Simonnet parvint le plus vite à dominer et dont il se fit de dociles instruments, sans paraître leur commander. Sur de pareils hommes, la douce autorité et l'angélique domination de Clorinde était impuissante. Elle échoua donc dans sa mission d'intervention. Pour la première fois, elle dut reculer, non pas devant le péril, mais devant la désaffection et l'irrévérence.

— Ma pauvre enfant, lui dit une des femmes en s'avançant vers elle, ce n'est pas contre vous que s'élèvent les colères des maris et les malédictions des mères. Vous en êtes innocente, et que le ciel vous protége des malheurs qui menacent les coupables! Retirez-vous et laissez la justice des hommes s'accomplir; vous n'y avez que faire.

Clorinde comprit que les jours de son frère étaient menacés, que tout espoir de conciliation était perdu, et que la main de fer du commandant seule pouvait vaincre et apaïser cette révolte.

A peine eut-elle abandonné la place qu'un unique

et formidable cri : de justice! justice! se fit entendre.

— A nous le navire! hurlèrent plusieurs voix.

Albert qui était aux écoutes sentit son cœur tressaillir. Clorinde avait couru en hâte auprès de Ribaut que les derniers cris venaient d'éveiller.

— Frère, lui dit-elle, prends ton épée et défends ta vie!

Au moment où Clorinde achevait ces mots, le pont fut envahi par la foule, avec des cris de menace et de mort. Ribaut se présenta ayant sa sœur à ses côtés. Tous les officiers l'entourèrent, l'épée nue.

— Au fourreau vos épées, messieurs, ordonna-t-il. On ne frappe pas et on ne tue pas des égarés.

Toutes les rapières furent rentrées.

— Que ceux, ajouta-t-il d'une voix ferme et résolue, qui sont restés fidèles à la discipline, au devoir et à l'obéissance qu'ils me doivent, se rangent derrière moi. — Quant aux autres, qu'ils me disent ce qu'ils veulent, s'ils l'osent!

Toutes les voix, sans qu'on en pût définir aucune, recommencèrent, avec peu de variantes (c'était le thème mis en circulation par Simonnet) les mêmes folles récriminations, les mêmes injustes accusations que Clorinde avait, vainement, essayé de combattre.

— Vous êtes tous des ingrats et des impies! — s'écria Ribaut. — Vous blasphémez Dieu qui est le maître de notre vie, et vous calomniez ceux qui sont plus soucieux de votre sort que du leur. Retirez-vous!

— Mort à Ribaut! — cria une voix perdue dans la masse.

Albert trembla de tous ses membres; — il avait reconnu la voix de Simonnet. Ce cri isolé fut comme un signal. Un chœur de voix y répondit avec un ensemble formidable. Ribaut tira alors son épée; les officiers l'imitèrent.

— Laissez-moi faire, messieurs, leur dit-il; évitons encore de verser du sang.

Ribaut fit un pas vers cette masse compacte et menaçante, avec le sourire du mépris sur les lèvres, et la fierté du commandement dans le regard.

— Aucun de vous, s'écria-t-il, n'oserait faire ce qu'il vient de dire.

La foule recula de quelques pas devant cette bravoure audacieuse et sans forfanterie.

— Simonnet! Simonnet! pensa Albert.

Et qui eût songé, à ce moment, à regarder le visage du capitaine, l'eût vu pâlir, comme si la vie se retirait de lui. Cette retraite de la foule rencontra la résistance sur laquelle avait compté Albert. Elle se heurta à une dixaine de voix qui murmurèrent :

— Lâches! en avant! vous avez peur d'un homme! Vous avez peur de vingt ou trente qu'ils sont là, quand nous sommes deux cents ici!

Il se fit un nouveau mouvement en avant sans que Ribaut reculât d'une semelle, si bien que sa poitrine se heurta contre celle des premiers assaillants. Ses officiers furent obligés d'attirer à eux leur chef, de crainte qu'il ne se trouvât enveloppé par cette foule qui, maîtresse de sa proie, l'eut dévorée. Clorinde

avait senti son cœur défaillir et avait fait un pas pour courir au secours de son frère. Cette retraite forcée de Ribaut enhardit les révoltés; poussés matériellement et moralement par une force à laquelle ils ne résistaient plus, ils semblèrent se ruer sur le groupe des officiers. Ceux-ci, sans attendre ni entendre les ordres de leur chef, se mirent sur l'offensive; deux ou trois coups de feu, sans résultat, partirent des rangs de l'émeute; une dixaine de rapières s'enfoncèrent dans cette masse et en revinrent rouges de sang. La mêlée avait commencé et déjà les cris de douleur, de rage et de désespoir emplissaient l'air.

Clorinde, debout aux côtés de son frère, s'était contentée, d'abord, de ne pas quitter ses pas et de parer les coups qu'on tentait de lui porter. Ribaut se défendait avec ce courage de lion qui était son partage. Mais dès qu'elle avait vu couler le sang, dès qu'elle avait entendu les plaintes des blessés et le râle des mourants, la jeune fille s'était précipitée là où sa mission de consolatrice l'appelait. Elle était au milieu des révoltés, pansant un blessé qui lui baisait les mains et lui demandait pardon, les larmes dans les yeux, lorsque celui-ci lui dit d'une voix défaillante :

— Ils vont le tuer! sauvez-le!

Clorinde se retourna. Elle vit son frère séparé du groupe des officiers, seul et entouré d'une vingtaine de révoltés qui semblaient acharnés à sa mort. En tête et comme excitant leur audace, se trouvait Simonnet. Des vociférations accompagnaient cha-

cun des coups que ces forcenés essayaient de porter à Ribaut, au secours de qui aucun officier ne pouvait venir, car chacun d'eux était aux prises avec un plus ou moins grand nombre de révoltés. Mais Ribaut défendait sa vie avec une vaillance qui désespérait ces misérables. Clorinde, au spectacle du danger que courait son frère, se jeta dans la mêlée, parvint jusqu'au groupe qui l'assaillait, et avec une force et une adresse dont personne ne l'eût soupçonnée, elle en perça les rangs et se rapprocha de Ribaut. Puis, jetant l'épée qu'elle tenait à la main, elle se plaça devant son frère, la poitrine et le visage fièrement tournés du côté de l'ennemi à qui elle cria :

— Je suis sans défense, tuez-moi si vous l'osez!

L'attitude de Clorinde avait quelque chose d'admirable et d'imposant à ce moment. Son feutre avait été enlevé dans la mêlée; ses beaux cheveux blonds flottaient au vent, resplendissants comme les rayons du soleil qui s'y jouaient. Son regard semblait de feu; sa lèvre était frémissante. Le costume mi-féminin, mi-guerrier qu'elle avait adopté prêtait à son corps une grâce charmante. Ce qui frappait, dans ce moment, c'était de voir les mains fines et délicates de la jeune fille couvertes de sang, ainsi que l'étaient plusieurs parties de ses vêtements. Ce n'était pas du sang qu'elle avait versé, c'était celui des blessures qu'elle avait pansées.

Ribaut chercha à écarter sa sœur, autant pour lui épargner les coups qu'il redoutait de voir l'ennemi lui porter, que pour n'être pas gêné dans l'héroïque lutte qu'il avait entreprise. Mais Clorinde résista à

cette insistance de son frère, demeura ferme dans l'attitude où elle était et répéta du même ton :

— Qu'ils osent donc m'assassiner !

Les révoltés reculèrent involontairement à l'apparition de la jeune fille. Simonnet seul avait fait un pas en avant. L'occasion s'offrait belle pour lui d'accomplir, du même coup, le double meurtre dont il s'était chargé. Mais à son tour il recula devant la seconde provocation de Clorinde. De tous côtés, les révoltés avaient été, presque en même temps, repoussés, en sorte qu'ils s'étaient refoulés en masse serrée ; l'espace où luttaient les officiers avait été rendu libre tout à coup, et ils avaient pu se rapprocher du groupe de Clorinde et de Ribaut. Simonnet se détachait donc au premier rang, et se trouvait isolé dans cette attaque que la défaite et la honte de ses complices semblaient réprouver déjà.

Cette situation fut fatale à Simonnet. Soit qu'il eût compris qu'il se dénonçait ainsi comme le chef de ce complot, et qu'il était perdu, soit vanité de courage, soit folie née des excitations du combat, il voulut persister. Des paroles de blâme prononcées presque à son oreille mirent le feu à son cerveau. Il fit un pas comme pour se jeter sur la jeune fille, et recula sans oser frapper, avant même le mouvement que firent deux ou trois officiers pour l'arrêter. Il promena ses yeux sur ceux-ci et rencontra le visage calme et patient d'Albert. Ce fut comme un nouvel aiguillon pour lui ; il tenta de s'élancer de nouveau, et recula encore une fois, en cherchant non plus un encouragement, mais sa grâce dans le regard du fé-

roce capitaine. Simonnet venait de déclarer son impuissance à accomplir un pareil crime. Une réflexion rapide comme l'éclair traversa la pensée d'Albert.

— Cet homme est un lâche, se dit-il; il a reculé devant le double assassinat qu'il avait juré de commettre; une première défaillance le conduirait à une seconde faiblesse. Il me dénoncera et je suis perdu.

Au moment où Simonnet parut vouloir tenter un nouvel effort sur lui-même, Albert, devançant l'élan des autres officiers, se rua sur son complice en criant :

— Il faut en finir!

Saisissant Simonnet à la gorge, il sembla lutter quelques instants avec lui en le poussant du côté des murailles du navire; puis, d'une voix brève et terrible :

— Tu n'es, lui dit-il, qu'un misérable et un lâche. Tu as manqué de cœur, tu m'aurais trahi!

Albert souleva alors Simonnet dans ses deux bras et le lança par-dessus le bord. La lame qui reçut ce corps l'étreignit un instant contre les flancs du navire et, en se retirant, emporta un cadavre qui flotta un instant aux yeux terrifiés des spectateurs, ballotté d'une vague à l'autre.

— Cet homme n'était que fou, dit Ribaut en regardant disparaître le corps de Simonnet.

— Cet homme, répliqua Albert, devait être l'âme et le chef de ce complot. Avouez-le, vous autres, continua-t-il en s'adressant aux révoltés.

— Oui! répétèrent-ils d'une voix unanime.

— J'ai perdu cette première manche, murmura Albert en portant à ses lèvres la main que lui tendit Clorinde en signe de remercîment, mais j'aurai ma revanche! Oh! ce n'est pas Clément qui eût hésité, lui!

La désolation et le remords avaient succédé à l'effervescence de tout à l'heure. Cette foule était morne, maintenant, stupéfaite, résignée. Les armes étaient tombées des mains; les fronts, si altiers quelques instants auparavant, étaient courbés; les yeux, qui avaient étincelé de colère, regardaient le plancher du pont, et les lèvres, pleins de cris de rage, murmuraient des prières de pardon.

— Allez, dit Ribaut, vous recevez la part du juste châtiment qui vous revient. Seulement, rappelez-vous que vos misères sont partagées par nous; que vous avez pour huit jours de vivres à bord, et que dans cinq jours, avec l'aide de Dieu, nous verrons la terre.

Quand les passagers eurent quitté le pont, Ribaut prit sa sœur dans ses bras et la couvrit de caresses.

— C'est à toi que je dois la vie, Clorinde; ton courage et ton dévouement m'ont sauvé! Si mon cœur a une récompense qu'il puisse t'accorder, demande-la moi.

— Oui, il en est une, mon frère, que je te demanderai : c'est que tu ne punisses aucun de ces égarés.

— Va leur annoncer leur grâce, chère Clorinde, et, qu'une fois de plus, ils aient à bénir ton nom!

Albert, qui avait entendu ce court échange de paroles, s'éloigna en murmurant :

— Cette fille a des inspirations qui lui viennent du ciel ! Oh ! c'est un bon génie que je ne sais plus comment combattre.

VIII

Ribaut avait, après l'émeute qui ensanglanta le pont de son navire, prophétisé comme Christophe Colomb. Le jour marqué par lui pour être le terme du voyage avait été exactement prédit. Le 17 mai 1563, il jeta l'ancre en vue des côtes de la Caroline, au point qu'il avait désigné à Coligni, c'est à dire à l'embouchure de la rivière Saint-Mathieu qui sépare, aujourd'hui, la Géorgie de la Caroline du Sud. C'était une terre vierge des conquêtes européennes. Aucune nation du Vieux Continent, pas même l'envahissante et jalouse Espagne, n'y avait implanté son pouvoir.

Le second navire vint mouiller quelques heures après, à côté de *la Vaillance*. Nous devons dire ce qui s'était passé à bord du *Refuge*.

Comme l'autre navire, celui-ci avait eu à supporter les mêmes souffrances, les mêmes misères. Comme à bord de la *Vaillance*, le jour de la fameuse tempête, avait éclaté une révolte excitée par Clément,

le complice de Simonnet et d'Albert; mais la révolte avait été vaincue, et Clément grièvement blessé d'un coup de feu par Téligni, au moment où il allait frapper celui-ci d'un coup de poignard.

A bord du navire de Téligni, il n'y avait pas Clorinde pour adoucir les plaies, panser les blessures, obtenir le pardon des coupables. Ce n'était pas un navire, c'était une prison flottante qui jeta l'ancre en vue de terre. Tandis que le pont de *la Vaillance* était couvert de passagers, contemplant le visage radieux, l'horizon de côtes souriantes qui avait remplacé à leurs yeux l'horizon de vagues mugissantes et de nuages, le pont du *Refuge* était silencieux, presque désert et avait un aspect morne. Ribaut annonça qu'il allait visiter l'autre navire. Albert s'embarqua avec lui, ainsi que Clorinde. En accostant, Ribaut apprit les événements qui s'étaient passés à bord, et la victoire qu'avait remportée Téligni sur la révolte et les dangers qu'il avait courus.

— Il y a injustice involontaire, dit Ribaut en s'adressant au jeune commandant. J'ai dû pardonner, vous n'avez pu le faire. Que le pardon s'étende à tous, ici comme sur mon navire.

Clorinde alla elle-même annoncer cette bonne nouvelle aux prisonniers et les délivrer de leurs chaînes. A sa vue, tout danger, toute haine, toute colère fut oublié. Seul, Clément ne dit pas un mot en voyant apparaître Clorinde. Son visage sombre et couvert du masque de la férocité inspira une sorte de défaillance à la jeune fille. Si le regret d'une bonne action eût pu entrer dans son cœur, elle se

fût repentie d'être secourable à ce bandit. Elle s'éloigna vite de lui, et avec dégoût. Dès qu'elle l'eût laissé :

— Quelqu'un des tiens, murmura-t-il en menaçant Clorinde du regard, me payera cher un jour cette blessure dont je souffre encore et cet affront dont je souffrirai toujours.

— J'ai manqué mon coup, capitaine, dit-il en se dirigeant vers Albert; ce n'est pas ma faute. Je vous jure que ce n'est ni le courage ni la volonté qui m'ont failli.

— Je le crois, je te connais assez. Quant à Simonnet, il a tenu, pendant un moment, le frère et la sœur au bout de son épée, le cœur lui a manqué, il a eu peur. Il a été lâche, il fût devenu traître. Je l'ai jeté à la mer.

— Vous avez bien fait, mon capitaine. Moi, je suis tombé trop tôt sous un coup de pistolet de ce mécréant de Téligni ; mais il ne le portera pas en enfer où il ira avec tous ses semblables.

Les deux complices se séparèrent devant l'affluence de monde qui arrivait sur le pont.

— M. de Laudonnière, dit tout à coup Ribaut en s'adressant à un des officiers qui l'accompagnaient, vous allez conduire à terre une vingtaine d'hommes. Vous pénétrerez dans cette rivière dont l'embouchure s'ouvre devant nous, et vous explorerez le pays, aussi loin que la prudence et la responsabilité des hommes que je vous confie vous le permettront.

Laudonnière arma une chaloupe avec tous les objets nécessaires pour, au besoin, passer la nuit à

terre. Il atteignit le rivage, et au premier coup-d'œil, il reconnut un pays superbe dont la végétation dépassait en richesse tout ce que son regard avait encore pu contempler. Peut-être faut-il attribuer au spectacle monotone dont ces hommes avaient été repus, pendant leurs longues souffrances sur la mer, l'étonnement naïf qu'ils éprouvèrent devant cette verdure splendide. Quiconque a passé par l'émotion de ces contrastes comprendra celle de Laudonnière et de ses compagnons. Ce qui les frappa surtout, ce fut le silence grandiose de cette nature en apparence déserte et abandonnée des hommes. A quelque distance du rivage où ils avaient abordé, et, comme lui faisant un rideau immense s'étendait une épaisse forêt, dans les profondeurs de laquelle Laudonnière crut prudent de ne pas s'enfoncer. Il résolut de passer la nuit à terre et de ne rallier les navires que le lendemain.

Pendant le temps que les Français exploraient le littoral du pays, voici ce qui se passait au fond de cette forêt dont ils n'avaient pas osé pénétrer les secrets :

Deux Caciques indiens s'étaient disputés, pendant longtemps, la possession et la suprématie de ce pays : l'un, nommé Saturiora, commandait la nation des Coosas ; l'autre, appelé Outina, était le chef des Apalaches. Ce dernier avait été définitivement vaincu dans une grande bataille, ou plutôt dans un grand massacre qui avait eu lieu quelques mois auparavant. Les Apalaches contraints à reconnaître l'autorité de Saturiora, avaient été condamnés, pour prix

de leur défaite, à payer au vainqueur un tribut annuel assez considérable en fruits et en produits de la terre; si bien que les Coosas n'avaient plus guère qu'à se croiser les bras et à laisser les Apalaches travailler pour eux.

Cependant, dans le dessein de ménager l'orgueil d'une nation qui avait été puissante et la rivale de la sienne, pour ne paraître point la réduire en un dur esclavage, le chef des Coosas, qui était un assez profond politique, s'attacha à les traiter en alliés plutôt qu'en vaincus et leur proposa de cimenter leur union par des mariages entre les deux nations. Douze jeunes Indiennes apalaches furent données à des guerriers Coosas, et douze filles de cette dernière tribu furent choisies par les principaux chefs apalaches. Parmi celles-ci s'en trouvait une que nous devons désigner particulièrement, dès à présent, car elle est appelée à jouer un grand rôle dans la suite des événements que nous avons entrepris de raconter. Elle se nommait Tamaviva (en langue indienne : femme aux pieds ailés.)

Tamaviva était la nièce de Saturiora; elle devint à contre cœur la femme du frère d'Outina, le chef des Apalaches. Ç'avait été un mariage de politique, qui ne fut pas des plus heureux, soit dit immédiatement. Tamaviva était fort belle, fort intelligente, très rusée et avait conservé, de la contrainte qu'elle avait subie, une rage profonde, dont les deux nations devaient, dans sa pensée, supporter les terribles effets. Elle en voulait à son père de l'avoir obligée à épouser le chef apalache, et à celui-ci de l'avoir dé-

sirée. Nous trouverons Tamaviva dans l'exercice de sa colère et de ses vengeances conjugales.

Les Apalaches, tout en paraissant se soumettre et accepter, comme gage d'une sérieuse et honorable alliance, les mariages échangés entre les deux nations, avaient conservé contre leurs vainqueurs la haine naturelle à tous les vaincus, et épiaient l'occasion de prendre une revanche. Depuis le jour de leur défaite, ils vivaient à l'état de conspiration, et organisaient le coup éclatant qui devait les délivrer de leurs redoutables maîtres.

L'apparition des deux bâtiments français au large des côtes de la Caroline, et le débarquement du détachement commandé par Laudonnière précipitèrent le dénoûment qu'ils préparaient. Ils pensèrent que ce pouvaient bien être des alliés qui arrivaient à Saturiora, et qu'avec leur concours, celui-ci acheverait la destruction de la nation des Apalaches. Ils étaient payés pour le craindre, car dans le dernier combat où leur sort avait été décidé, ils avaient reconnu dans les rangs de leurs ennemis quelques Européens égarés ou abandonnés dans ces déserts. Les Apalaches résolurent donc de s'opposer au débarquement des nouveau-venus. Leurs mesures avaient été promptement prises. Après avoir consulté le Grand-Esprit, un fort détachement d'Indiens, Outina à leur tête, se dirigea du côté du rivage où les Français avaient campé. Il faisait nuit sombre quand ils y arrivèrent.

Laudonnière et ses compagnons s'apprêtèrent à se rembarquer au point du jour, pour aller rendre

compte à Ribaut du résultat de leur exploration, et l'engager à venir prendre possession de ce sol si riche et qui paraissait ouvert à toutes les convoitises. Les tentes avaient été ployées, la chaloupe était déjà à flot, et toutes les armes y étaient embarquées, lorsqu'une pluie de flèches meurtrières tomba sur le détachement; en même temps un chœur de cris féroces s'éleva derrière le rideau de la forêt, et un combat acharné s'engagea entre cette poignée de Français et ce troupeau d'Indiens à qui chaque arbre et chaque rocher servait d'abri. La terreur et l'étonnement dont ils avaient été frappés paralysèrent, heureusement, leur habileté proverbiale à lancer la flèche.

La fusillade ayant été entendue à bord des navires, Ribaut avait, immédiatement, expédié à de Laudonnière des secours sous la conduite de Téligni. Les Indiens foudroyés par la décharge des arquebuses, poussèrent des cris de détresse et prirent la fuite en s'enfonçant dans la forêt. Le silence le plus complet régna tout à coup dans cette solitude immense troublée, tout à l'heure, par des hurlements de bêtes fauves. Ce début n'était pas engageant. Les Français persistèrent, néanmoins, à débarquer sur ce rivage qui les charmait. Le soir, la colonie entière était établie à terre, et à l'abri du canon des deux navires, elle dressa ses tentes. Des sentinelles furent placées autour du camp, et l'on attendit le lendemain.

Ce jour-là se leva radieux. Ribaut ordonna aussitôt la construction d'une colonne en bois sur laquelle

devait être inscrite la date de la prise de possession du rivage par les Français. Les ouvriers étaient à l'œuvre, lorsqu'on vit sortir de derrière le rideau d'arbres de la forêt, un groupe de six Indiens, conduits par un vieillard de haute stature, au visage doux et vénérable. Ils s'avancèrent sans armes, les bras pendants, le front courbé vers la terre en signe de soumission, et offrant aux nouveau-venus le calumet de paix à fumer. C'était un groupe des Coosas, ayant à leur tête le vieux cacique Saturiora. Dans les rangs se trouvaient deux Portugais, que le naufrage d'un navire avait jetés sur ces côtes, deux ans auparavant.

Les Coosas avaient, eux aussi, aperçu les deux bâtiments au large, et, comme les Apalaches, ils avaient craint que ce ne fussent des alliés qui venaient peut-être au secours de leurs ennemis; mais le prudent Saturiora, soit confiance en la force de sa nation, soit habileté calculée, avait résolu d'attendre avant de prendre une attitude hostile vis-à-vis des « Faces pâles. » Les guerriers délibéraient dans leur sagesse sur leur conduite à venir, lorsque Tamaviva, qui avait surpris les intentions d'Outina, ayant assisté à la cérémonie religieuse qui précéda l'attaque, accourut en hâte auprès de Saturiora et lui révéla les préparatifs des Apalaches.

La vindicative Indienne trouvait là une occasion de prendre une première revanche contre sa nouvelle tribu, et elle en profitait, sauf à faire payer cher, plus tard, aux Coosas le service qu'elle leur rendait à ce moment. Ces révélations de Tamaviva

indiquèrent immédiatement à Saturiora la conduite qu'il devait tenir. Du moment que les Apalaches prenaient les devants en se montrant hostiles aux Français, son rôle à lui était de se déclarer l'ami de ceux-ci et de s'en faire des alliés pour châtier la tribu en révolte. Il donna donc à ce détachement des Apalaches le temps de s'enfoncer dans les profondeurs de la forêt à l'attaque contre les « Faces pâles; » puis il fit cerner le champ de bataille par les Coosas, et lorsque les Apalaches mis en déroute par les renforts de Téligni prirent la fuite, ils tombèrent entre les mains de leurs maîtres qui les firent prisonniers.

Ce résultat ne laissa pas la moindre hésitation à Saturiora sur sa conduite. Le vieux cacique résolut de venir offrir son amitié à « la nation du tonnerre. » Il désigna ainsi les Français par allusion au bruit formidable et aux effets terribles de leurs armes à feu.

A la vue du chef indien arrivant dans une attitude si humble, les travaux furent abandonnés, et Ribaut alla au devant de la députation des Coosas. De part et d'autre, les protestations furent très vives et très chaleureuses. Pendant cette entrevue qui empruntait sa solennité au magnifique théâtre que lui donnait la nature, le vieux cacique avait paru vivement impressionné par la vue de Clorinde; ses yeux ne se détachaient pas d'elle. La beauté grave de la jeune fille, son visage inspiré, son costume même qui différait à la fois et de celui des autres femmes et de celui des hommes, la grâce sympathique que la

sœur de Ribaut répandait autour de soi, ce je ne sais quoi, enfin, qu'elle avait le privilége d'imposer, ne pouvaient pas manquer de captiver l'attention de Saturiora. Son regard en se reposant sur elle prenait une expression de douceur et de respect qui prouvait l'émotion très élevée que le vieux chef ressentait.

Ce détail n'échappa à personne, encore moins au capitaine Albert. Autant il s'était réjoui intérieurement du combat de la veille, autant il éprouvait du mécontentement des témoignages de bonne amitié qui s'échangeaient entre Saturiora et Ribaut. L'étrange respect qu'il vit le vieux cacique montrer pour Clorinde, acheva de combler son cœur de rage.

— Encore un ennemi que cette fille a conquis! dit-il à son complice Clément. Elle sera donc toujours notre mauvais ange à nous autres!

— C'est possible, capitaine, répliqua Clément; mais laissez faire! Les chances sont meilleures que vous ne croyez pour nous. Du moment que ces sauvages-là sont divisés en deux bandes, acharnées l'une contre l'autre, il y aura moyen de nous y prendre et d'arriver à nos fins; soyez tranquille. N'oubliez pas surtout que ce vieux radoteur a parlé d'une fille qui a tout révélé à sa nation; regardemoi cette sauvagesse qui s'en vient là-bas, se traînant d'arbre en arbre comme une hyène guettant sa proie. J'ai idée qu'elle peut nous aider; elle a des allures qui me plaisent.

C'était Tamaviva que Clément venait de désigner à Albert. L'Indienne avait profité de ce que l'attention de la foule était absorbée, pour se glisser le plus

près qu'elle pouvait du lieu de cette conférence. Ses instincts vindicatifs lui disaient qu'il y avait là quelque chose à faire, soit pour le présent, soit pour l'avenir. Elle n'avait été aperçue que de Clément et d'Albert. Au mouvement qui se fit dans la foule prête à se séparer, Tamaviva grimpa le long d'un arbre comme une bête fauve, et échappa aux regards.

Il venait d'être convenu qu'une députation de cent guerriers Coosas serait admise dans le camp français et qu'ils aideraient ceux-ci à achever la colonne dont Ribaut avait ordonné la construction. Les cent guerriers, sur un signal donné par Saturiora sortirent de la forêt, défilèrent en ordre et vinrent se ranger devant le rivage, la face tournée au soleil. Ces guerriers étaient, comme les premiers qui avaient accompagné le cacique, sans armes. Un seul d'entre eux portait un tomahawk ou casse-tête. C'était l'exécuteur qui avait mission de faire justice des prisonniers apalaches que Saturiora fit conduire garottés au milieu du cercle.

— Voici, dit-il à Ribaut, ceux qui ont attaqué hier nos frères blancs. Ils vont mourir. Que mon frère commande, et il ne restera bientôt plus sur le sol que les os de ces traîtres.

A peine avait-il fini de parler, que Tamaviva s'élança éplorée au milieu du cercle des prisonniers et s'attacha à l'un deux en s'écriant :

— C'est mon maître et mon mari! — Qui le sauvera de la mort?

— Moi! murmura une douce voix.

Clorinde, sur un signe de Ribaut s'était avancée

vers l'exécuteur, avait détaché de ses mains le lourd tomahawk qu'elle pouvait à peine soutenir, et le rejetant au loin :

— Qu'ils soient tous libres, dit-elle; telle est la volonté du chef des Faces pâles; — et Clorinde désigna Ribaut qui fit un signe de tête affirmatif.

Les Indiens poussèrent des cris qui ressemblaient autant à des hurlements de bêtes féroces qu'à des expressions de joie. Tamaviva s'agenouilla devant Clorinde en lui baisant les pieds :

— Que ma sœur blanche soit bénie par le Grand Esprit! Ma vie lui appartient, qu'elle dispose de moi!

Clorinde contempla avec tendresse la jeune Indienne, la releva et lui posa les deux mains sur les épaules :

— Tu seras ma sœur, puisque tu le veux, lui dit-elle.

— Bravo! — murmura Clément en faisant remarquer à Albert le pacte d'amitié que les deux femmes venaient de signer sur un acte qui était politique avant, peut-être, que d'être un acte de générosité. — Bravo! nous les tiendrons l'une par l'autre. Cette sauvagesse nous sera précieuse, mon capitaine, je vous le répète.

Les guerriers de Saturiora se joignirent aux Français, et en même temps la colonne commémorative fut dressée sur le rivage. Ribaut y fit peindre les armes de France, et les salua d'une décharge de mousqueterie. Cette operation terminée, les Français s'agenouillèrent autour de la colonne et Clorinde

entonna des cantiques que les chœurs répétaient. C'était une scène assez imposante et d'un caractère pittoresque en même temps : au large de la mer, les deux navires pavoisés et faisant entendre, par intervalle, le grondement de leur artillerie; sur le rivage cette colonne, simple monument éphémère et qui devenait le symbole de la puissance d'une nation; au pied de cet échafaudage de planches quatre cents personnes agenouillées et recueillies dans l'épanchement de leur foi; à quelques pas plus loin des groupes d'Indiens naïvement émerveillés du spectacle auquel ils assistaient, étonnés et presque attendris des larmes qu'ils voyaient couler des yeux. Après la cérémonie religieuse, Saturiora s'avança vers Clorinde, s'agenouilla devant elle avec un grand respect, et la baptisa du nom indien de Narapialitou, (Divinité des Races Blanches), en ajoutant :

— Narapialitou est désormais le chef des Coosas, comme elle l'est des Faces Pâles. Narapialitou est désormais la fille du vieux Saturiora qui n'a plus d'enfant. Qu'elle commande, et la nation tout entière lui obéira! Nous allons dire à nos guerriers, à nos fils et à nos femmes ce qu'est Narapialitou, et tous l'aimeront et la respecteront comme une envoyée du Grand-Esprit d'en-haut. Ma fille veut-elle que je la conduise au village des Coosas pour qu'elle en apprenne le chemin?

Et Saturiora montra de la main la forêt dont les grandes ombres s'étendaient jusqu'à eux. Ribaut pâlit à cette proposition. Il ne savait encore jusqu'à quel point il pouvait se fier aux protestations d'ami-

tié et de dévouement du vieux cacique. Clorinde tourna en souriant les yeux vers son frère et vers Téligni, échangea avec eux un signe imperceptible et répondit au chef indien :

— Puisque tu veux être mon père, je consens à être ta fille ; allons à ton village !

Et sans qu'aucune émotion parût sur son visage, Clorinde tendit la main au vieux cacique. Un frisson courut dans la foule. Les colons paraissaient aussi inquiets qu'étonnés. Cette émotion générale n'échappa point à Saturiora. Il s'avança vers Ribaut et lui dit :

— Si mon frère le désire, je vais lui laisser vingt de mes guerriers en otage.

— Et moi avec eux, fit Tamaviva en s'avançant vers Ribaut.

— De mieux en mieux ! murmura Clément. Voilà une première occasion, mon capitaine, dont il faudra tirer profit.

Clorinde embrassa son frère, tendit la main à Téligni, puis s'avançant vers le vieux cacique :

— Marchons ! dit-elle.

La troupe d'Indiens se forma en escorte autour de Saturiora et de Clorinde, et le cortége partit. Dix minutes après, on n'entendait plus même le bruit des pas. Il y eut comme un sentiment de consternation parmi les colons.

— Ah ! n'importe, murmura Albert en s'adressant à Clément ; c'est une étrange fille, et d'un courage de fer !

IX

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de Clorinde; trois jours d'anxiétés et d'angoisses pour les colons. Vainement les otages restés entre leurs mains s'efforçaient-ils de rassurer leurs nouveaux alliés sur le sort de la jeune fille, en garantissant la loyauté et la bonne foi du vieux chef indien. Mais quelle créance ajouter à leurs déclarations? Ribaut s'efforçait, par politique, de calmer ces terreurs, croyant qu'il était prudent de ne pas montrer ouvertement trop de défiance envers les Indiens; mais son calme apparent dissimulait les plus terribles inquiétudes, et il se glissa pendant les nuits de cette absence dans la forêt, sur la route que Clorinde avait suivie, questionnant ces solitudes, épiant le silence calme et profond, y cherchant des bruits annonçant le retour de cette sœur bien-aimée. Chaque matin, Ribaut était rentré le désespoir dans le cœur.

Le complice d'Albert était un des plus ardents à

semer l'inquiétude dans la foule dont il excitait le mécontentement, en opposition avec la confiance affectée de Ribaut, contre ce que l'on appelait une trahison, et déjà l'on parlait de marcher sur le village des Coosas à la conquête de Clorinde. Albert jouait son jeu. Il avait compris que la défiance dont on frappait leur chef vénéré, blesserait les Indiens et les pouvait indisposer. Au fond, il nourrissait l'espoir que la jeune fille ne serait plus rendue aux Français. Elle disparue, les émigrés n'auraient plus à subir l'influence de cette discipline morale qui paralysait tous les projets d'Albert. Mais le capitaine n'avait point perdu son temps en espérances creuses. Il avait compris, comme son complice Clément l'avait pressenti dès le premier moment, que Tamaviva devait leur être d'un grand secours ; il avait donc entrepris de conquérir l'amitié de la jeune Indienne. Celle-ci, soit sympathie réelle, soit prédestination du rôle fatal qu'elle était appelée à jouer, soit affinité dans le même but à atteindre, s'était laissé conquérir par le capitaine français qui devait trouver dans ces relations le moyen de se ménager des rapports secrets avec les Indiens.

Le premier renseignement à peu près certain qu'il put obtenir, fut que le caractère honnête, loyal et tout paternel de Saturiora garantissait le retour de Clorinde. Albert n'en persista pas moins à entretenir des inquiétudes dans l'esprit des colons et à fomenter parmi eux les germes de découragement. Mais, à sa grande désolation, le matin du quatrième jour, les Indiens, l'oreille collée contre terre, annon-

cèrent qu'ils entendaient des bruits de pas, au loin dans la direction de la forêt; puis ils affirmèrent l'arrivée d'une grande masse d'hommes. Les pas se rapprochaient de plus en plus, et bientôt six guerriers de la nation des Coosas apparurent à l'entrée de la forêt, désarmés et signalant le retour du vieux chef ramenant leur « sœur blanche », en compagnie d'une nombreuse députation de la tribu. Quelques instants après, Saturiora se montra, tenant par la main Clorinde rayonnante de joie. Celle-ci quitta le vieux Sachem et courut au devant de son frère.

Ribaut pressa avec respect et reconnaissance les deux mains du chef indien et, sans attendre aucune explication, il avait compris que la mission périlleuse de Clorinde avait complétement réussi. D'ailleurs, les guerriers au nombre de plus de trois cents qui accompagnaient le chef, étaient chargés de présents, en provisions et gibiers.

Clorinde raconta, alors, que le vieux Sachem l'avait traitée en reine pendant son séjour dans les wigwams de la forêt; que les Indiens lui avaient témoigné le respect qu'on peut montrer à une envoyée du Grand-Esprit. Enfin, Clorinde avait conquis la tribu tout entière, désormais soumise à son influence et à son pouvoir. Elle raconta que le principal village des Coosas était à peine à une heure de distance du camp des Français. Clorinde rapportait donc les assurances, mieux que cela, les preuves d'une amitié solide établie entre les Français et les Indiens. Et de ce moment, il y eut une communauté d'existence et une fusion de tous les jours et de tous

les instants, qui alla, quelquefois, jusqu'à la confusion, entre les deux nations.

Ce succès de la jeune fille contraria visiblement Albert et les complices qu'il avait dans cette petite avant-garde de la civilisation européenne sur les côtes désertes de l'Amérique. Il avait compté sur des brouilles sérieuses entre les Français et les Indiens, qui eussent amené quelque combat peut-être, et, à coup sûr, une lassitude à la suite de laquelle il eût fallu abandonner ce sol n'offrant qu'une perspective d'ingrats labeurs. L'ambition d'Albert était toujours de trouver l'occasion de se débarrasser de Ribaut, afin de prendre le commandement de l'expédition, et, une fois le maître, de courir les aventures au bout desquelles il rêvait la fortune.

Il comprit qu'il n'y avait rien à espérer du côté des Indiens Coosas, ouvertement dévoués aux Français; il songea, alors, à se ménager des relations avec les Apalaches, et, en cela, Tamaviva lui devint très secourable. La jeune Indienne n'eut pas de peine à persuader aux chefs de sa tribu que l'alliance des Coosas avec les « Faces Pâles » devait aboutir nécessairement à la destruction de la nation des Apalaches et que la prudence leur conseillait de se tenir sur leurs gardes, tout en paraissant faire fête aux Français. Ce conseil eut pour résultat d'attirer dans le camp les chefs et les guerriers apalaches, et de faciliter les négociations qu'Albert voulait entamer avec Outina, de façon à se ménager une alliance dont il tirerait parti à l'occasion.

Les choses prirent la tournure que le capitaine

Albert avait voulu leur donner. Outina qui ne manquait pas de finesse et de perspicacité, comprit qu'il y avait discorde dans ce petit peuple de conquérants, et il résolut d'en prendre avantage en faisant de Tamaviva l'instrument de cette politique à deux tranchants qui devait aboutir à un si fatal résultat et tourner contre Albert lui-même, au moment où il allait toucher au terme de son ambition. En opposition aux témoignages d'affection que Ribaut prodiguait à Saturiora et aux Coosas, tout en se montrant singulièrement politique et habile vis à vis d'Outina et des autres chefs apalaches dont il se défiait au fond, les partisans d'Albert prodiguaient à ceux-ci des attentions particulières. Ribaut, sans soupçonner les criminels projets que cette préférence cachait, n'avait pas été longtemps à s'apercevoir que l'inaction où demeurait la colonie pouvait être funeste aux projets de l'avenir, et que les prodigalités des Indiens pourvoyant à tous leurs besoins, devaient nécessairement engendrer la paresse parmi ses hommes. Dès qu'il fut bien édifié sur la confiance qu'il lui était permis d'avoir en Saturoria, il accepta les offres que lui fit celui-ci de le conduire en d'autres pays, où il pourrait fonder un établissement plus étendu et plus solide.

Sous la conduite de Saturiora, Ribaut remonta vers le Nord et s'arrêta à la baie de Port Royal où il éleva un fort qu'il nomma Fort Charles. Le pays où la colonie venait de s'établir était riche, fertile et présentait toutes les perspectives possibles de prospérité pour un peuple industrieux. Ribaut, après

avoir procédé à l'installation de la colonie et en avoir laissé provisoirement le commandement au capitaine Albert, découvrit une dizaine de fleuves depuis l'Altamaha jusqu'à la Savannah. A tous ces cours d'eau, dont il prit possession au nom du roi de France, il donna des noms français qu'ils n'ont point conservés : la Seine, la Garonne, la Loire, la Charente, la Dordogne. Les découvertes qu'il avait faites lui ayant assuré la possession d'un pays assez vaste pour atteindre le développement de l'œuvre rêvée par Coligni, Ribaut résolut de rentrer en France, pour faire part de ses travaux à son illustre maître, et s'entendre avec lui sur la poursuite de cette entreprise.

Albert éprouva un frissonnement de crainte et de joie en apprenant, de la bouche même de Ribaut, la nouvelle de son départ. S'il eût obéi aux penchants de son cœur, s'il eût été le maître de choisir son successeur provisoire, Ribaut n'eût point, certes, donné la préférence à Albert sur d'autres officiers. Il n'eût pas hésité à confier à Téligni la mission de continuer ce qu'il avait commencé. Téligni et Ribaut étaient unis comme deux frères, leurs deux cœurs battaient dans la même poitrine ; mais on se souvient que, sur la recommandation expresse de son frère le cardinal de Chatillon, Coligni avait, au départ, désigné Albert comme le second commandant de l'expédition. Il fallait obéir à cet ordre. Ribaut était naturellement loin de soupçonner les traîtres projets du capitaine qu'il savait rude soldat, capable de défendre avec énergie le pays qu'on lui confierait à gar-

der; et, d'ailleurs, Ribaut se souvenait des terribles événements qui avaient eu le pont du navire pour théâtre, et il n'avait dû voir dans l'acte de violence désespérée accomplie par Albert, qu'une preuve de dévouement et de courage.

Ribaut redoutait deux choses : que le départ de son navire, en éveillant dans le cœur de ceux qui resteraient au rivage le souvenir trop vif de la patrie absente, ne jetât le désespoir parmi eux, puis, qu'en le voyant s'éloigner, lui en qui ils avaient placé leur pleine confiance, ils ne se crussent abandonnés. Il y avait donc une mesure de précaution importante à prendre : c'était de ne laisser aucun moyen aux colons de quitter le pays. D'accord avec Téligni, Ribaut coula, pendant la nuit, le moins bon de ses deux navires, le *Refuge,* et le lendemain matin les colons, au réveil, n'en aperçurent plus que la mâture qui s'élançait au dessus des eaux. Nul n'eut la pensée de voir dans ce fait autre chose qu'un accident, sans conséquence bien grave. L'idée de l'avenir n'entra pas dans les marques de regrets et d'étonnement que chacun manifesta. Aux yeux des colons ce navire était devenu inutile, puisqu'ils étaient destinés à rester sur cette terre nouvelle.

Le lendemain, Ribaut, Téligni, Clorinde et le vieux Saturiora délibéraient enfermés dans une tente.

— Ce n'est pas tout, disait Ribaut, que d'avoir enlevé à ces hommes le moyen de fuir d'ici, j'ai dû songer à assurer la paix, la discipline et la confiance parmi eux. J'ai pris une résolution formidable, au dessus des forces de mon cœur...

— Ne donne pas, interrompit Clorinde en se rapprochant de Ribaut, un ordre qui serait, comme tu l'as dit, au dessus des forces de ton cœur; tu n'auras qu'à te rendre à une prière... c'est de me laisser ici pour continuer l'œuvre que j'ai accomplie jusqu'à présent.

Téligni avait pâli, Ribaut pressa sur ses lèvres les deux mains de Clorinde; le visage du vieux Sachem s'était illuminé de joie.

— Ne vous étonnez pas de ma résolution, reprit Clorinde en souriant, je ne fais que mon devoir envers toi, mon frère, envers notre cher père, envers Dieu; car je sais ce que ces malheureux confiés à notre garde sont exposés à souffrir, à juger par ce qu'ils ont souffert, et à quelles extrémités ils peuvent se laisser pousser, à nous rappeler les crimes dont ils ont failli se rendre coupables. Va! quand tu diras à notre cher seigneur de Coligni et à notre bon Défourneaux : Me voici de retour, ayant accompli vos ordres en soldat obéissant, ayant créé une patrie à nos frères persécutés; je reviens, mais j'ai laissé là-bas la moitié de mon cœur, la moitié de moi-même, dans la personne de Clorinde, — quand tu leur diras cela, tous deux te répondront : « Jean, tu as bien fait! »

A mesure que Clorinde parlait, le calme renaissait sur le visage de Ribaut, ou du moins son visage réflétait une autre émotion que l'émotion de douleur poignante qui le contractait quelques instants auparavant. L'enthousiasme sérieux et la confiance de Clorinde avaient passé dans son âme à lui. Téligni

s'était senti pris d'une fiévreuse admiration sous l'influence du calme fort et de la résignation convaincue de cette jeune fille. Quant au vieux Sachem, ce qu'il avait compris le mieux dans les paroles de Clorinde, c'est qu'elle restait en Amérique; mais il avait subi, en même temps, le magnétique effet que ce simple discours de la jeune fille produisit sur Ribaut et sur Téligni; l'enthousiasme serein qui se réflétait dans leurs traits l'avait gagné. Le vieux Sachem était sous l'empire d'une joie mêlée d'étonnement. Il se leva majestueusement, saisit la tête de Clorinde dans ses bras, et la couvrit de deux baisers en la pressant contre son cœur.

L'affection du sauvage pour cette jeune fille n'avait fait que croître, depuis le premier jour, jusqu'à prendre des proportions de respect et de dévouement qu'on n'eût pas soupçonnées dans une âme aussi inculte et aussi peu familière aux sensations raffinées. Le premier moment de l'émotion passé, Clorinde reprit :

— Vois-tu frère; tu es bien forcé de laisser le commandement au capitaine Albert. C'est un bon soldat, soit; mais le capitaine Albert n'est pas toi. J'ai le sinistre pressentiment que j'aurai bien des plaies à panser, bien des douleurs à calmer, bien des larmes à essuyer.... Oh! ne t'épouvante pas, frère; si grande que soit l'étendue de ma mission, elle ne m'effraye pas, moi; et d'ailleurs j'ai deux bras pour me protéger, le vôtre, monsieur de Téligni, et le tien mon vieux père.

En disant cela, Clorinde tendit une main à Téligni

et l'autre à Saturiora. Tous deux se levèrent spontanément et sans prononcer une parole, ils tournèrent vers Ribaut des yeux remplis de larmes et d'attendrissement et où brillait en même temps une expression d'énergie qui n'avait besoin d'aucune parole pour se comprendre.

— Merci, mes amis! répondit Ribaut en pressant à son tour les deux mains de Téligni et celles du Sachem,—je vous la confie à tous deux; à ton amour, Téligni, à ton amitié, chef! Je suis tranquille sur le sort de ma bien-aimée sœur à cause de vous, et rassuré sur le sort de la colonie, grâce à sa présence.

— Je jure, s'écria Téligni, de la défendre comme je défendrais ma sœur, jusqu'à la dernière goutte de mon sang, si jamais un danger la menace!

— Si jamais un danger menace ma fille blanche, reprit le Sachem en mettant moins de feu et plus de solennité dans son serment, la dernière goutte de sang du dernier guerrier de la nation des Coosas coulera pour la protéger! Quant au vieux Saturiora, son bras est trop faible pour porter le tomahaw, mais sa voix arrive jusqu'au Grand Esprit, et le Grand Esprit mettra un nuage entre ma fille blanche et ses ennemis. J'ai dit.

La nouvelle du départ de Ribaut avait jeté la consternation parmi la colonie des huguenots ; les craintes qu'avait prévues le jeune commandant se réalisaient; mais ces craintes se calmèrent devant la certitude que Clorinde resterait sur ce rivage désert de l'Amérique, comme un gage du retour de Ribaut, et comme une consolation dans l'exil.

Le cœur du capitaine Albert avait bondi de joie dans sa poitrine. Tous ses vœux semblaient s'accomplir à la fois. Il était le maître de la colonie, et du sort de Clorinde! Que lui importait l'influence exercée par elle sur cet amas de pieux trembleurs! Ils obéiront à la voix de leur nouveau chef, comme si jamais d'autre voix ne leur avait commandé! Téligni demeurait, il est vrai; mais il ne lui coûterait rien d'écarter Téligni. Clément n'était-il pas là, avec sa haine et sa soif de vengeance? Restait le vieux Saturiora; mais l'antidote de Saturiora était Outina, le chef des Apalaches. Albert était au comble de sa double ambition.

Clément était moins enthousiaste et moins confiant. Il avait vu grandir la passion d'Albert pour Clorinde, et il craignait qu'une fois Ribaut parti, le capitaine ne sacrifiât ses grands projets à son triomphe sur la jeune fille, l'intérêt de tous à son intérêt personnel. Clément ne manquait pas de bon sens, et il avait observé la marche ordinaire des passions chez les hommes. Aussi conçut-il un grand chagrin de la disparition du navire sous les flots. Il eût préféré que les moyens fussent restés à leur disposition de pouvoir s'embarquer au plus vite. Il communiqua ses inquiétudes à Albert.

— Qu'importe! répondit celui-ci, que ce navire nous manque. Me voilà, par le départ de Ribaut, chef et maître de la colonie, n'est-ce pas? C'est le principal. Notre ambition commune est de chercher et de trouver fortune. Tu vois là-bas, ces montagnes dont les ombres bleues se perdent dans l'azur du

ciel? Eh bien! aux pieds de ces montagnes il y a des abîmes d'or.

— Qui vous l'a dit?

— Outina. Nous laissons donc partir Ribaut; nous tournons provisoirement le dos à la mer, et nous nous mettons en route pour le pays de l'or. Crois-tu, quand nous le posséderons, que nous ne trouverons pas ensuite autant de bâtiments que nous voudrons pour nous en retourner en France?

La cupidité de l'aventurier l'emporta un moment sur les froides préoccupations de Clément :

— Il y a quelques bons charpentiers parmi nous, d'ailleurs, répondit-il, qui au besoin, sauraient bien construire une coque de navire. Le bois ne manque pas; ces forêts de pins semblent être des forêts de mâts... Mais je crains de vous voir aller trop vite en besogne. Deux heures après le départ de Ribaut; nos camarades qui ne paraissent pas se soucier, en ce moment, de l'immersion du navire, s'apercevront que ce dernier lien qui nous unissait à la patrie absente est rompue, et, prenez-y garde, vous aurez plus que jamais besoin de l'influence de Clorinde pour empêcher que les cris de désespoir ne se changent, peut-être, en cris de rage, et pour contenir ce troupeau sous votre houlette de fer.

— A quoi aboutiraient ces clameurs?

— A vous faire perdre votre autorité; car vous serez obligé de sévir, et la sévérité exaspérera ce petit peuple. Vous serez obligé de le ménager et de recourir à Clorinde, pour le maintenir en obéissance. Prenez garde que votre emportement à jouir trop

vite du bénéfice de votre position, ne vous jette hors de la prudence!

Albert fronça le sourcil. Clément s'en aperçut et, après un moment de silence, il reprit :

— Pardon du conseil que je me permets de vous donner, mon capitaine, mais je me le suis donné à moi-même, à propos de ce chien de Téligni... Ah! vous ne vous imaginez pas, j'espère, que j'ai oublié la balle qu'il m'a logée dans le bras pendant la traversée?

Cette explosion de colère de la part de Clément soulagea Albert. Il était bien aise de retrouver son complice en de si bonnes dispositions. Il lui tendit la main.

— Ayez, reprit Clément, ayez je vous prie, la patience que j'ai su m'imposer.

— Sois tranquille, répliqua Albert en souriant, je serai patient, prudent; je ferai tout ce qu'il faudra pour réussir. — Ainsi donc, au cas où vos amis se montreraient inquiets, tu te charges de les rassurer.....

— Je m'en charge, mon capitaine.

Clément, en quittant Albert, ne manqua pas de se dire après quelques minutes de réflexion :

— Hum! m'est avis que le capitaine en décide à son aise. Que son ambition soit satisfaite d'être le commandant de la colonie, c'est quelque chose; c'est même le principal, comme il disait, mais pour lui. Quant aux autres, et moi-même à qui il avait promis des courses du bon bord, des combats, des captures, de galiotes chargées d'or et de pierreries,

se contenteront-ils de si peu? Ils trouveront dur de traverser tant de pays nouveaux et inconnus à la recherche de montagnes d'or. Ils aimeront mieux la fortune conquise au bout du mousquet, qu'à la pointe d'une pioche!... C'est toujours plus vite fait! Allons, murmura Clément en manière de réflexion, — tous les hommes sont les mêmes! Une fois arrivés où ils voulaient, ils se préoccupent peu des autres. Nous verrons bien!

Il y avait comme une menace dans la façon dont Clément prononça ces derniers mots.

Dès le matin du jour fixé pour le départ de Ribaut, le navire, au large de la côte, s'était pavoisé de ses couleurs. Toutes les colonies étaient rangées sur le rivage, les uns mornes et inquiets, les autres les yeux pleins de larmes, ceux-ci le front soucieux, penché vers la terre, ceux-là le regard arrogant et dissimulant à peine leur joie. Le nombre de ces derniers était restreint, à la vérité. Un millier d'Indiens Coosas et Apalaches faisaient une sorte de ceinture à ce cortége muet.

Ribaut apparut bientôt. Sa sœur marchait à sa droite, appuyée sur son épaule; à sa gauche se tenaient le capitaine Albert et Téligni. Ribaut s'était composé un visage calme et une attitude ferme qui contrastaient avec l'émotion à peine contenue de la foule. Il s'avança vers le milieu de l'immense cercle, et s'adressant au capitaine Albert, d'une voix sonore il lui dit ces paroles que les historiens du temps ont rapportées :

« — En présence de tous ces braves gens, je vous

« prie, capitaine, de vous acquitter dignement des « devoirs dont je vous laisse la responsabilité. Je « vous prie également de gouverner avec toute la « bonté possible cette petite colonie, et de telle « façon que je n'aie pas de reproches à vous adresser « à mon retour; et je rapporterai au roi le serment « que vous allez faire publiquement d'accomplir « fidèlement votre service dans ce pays. »

Albert avait pâli, et il sentit un frisson lui courir de la tête aux pieds. Il se retourna en face de Ribaut et d'une voix éclatante dont les vibrations arrivèrent aux oreilles de tous :

— Je jure, répondit-il, d'accomplir fidèlement ma mission, en conformité de vos paroles.

Ribaut s'adressant à la foule :

« — Et vous, mes amis, continua-t-il, je vous prie « d'obéir au capitaine Albert comme à moi-même, « comme des soldats doivent obéir à leur comman- « dant, et je vous supplie de demeurer unis les uns « aux autres et de vous aimer entre vous. Ce faisant, « Dieu vous assistera et bénira toutes vos entre- « prises. »

A cette allocution répondit le cri unanime de : « vive Ribaut! »

— Et toi, chère sœur, dit le jeune chef en pressant Clorinde contre son sein, sois toujours l'ange protecteur de ces amis de notre cœur... Et vous...

Ribaut ne put achever. Un sanglot arrêta la parole sur ses lèvres. La foule s'était précipitée autour du frère et de la sœur et leur baisait les mains à tous deux.

— Pars, frère, pars vite, murmura Clorinde d'une voix défaillante à l'oreille de Ribaut.

Celui-ci, un pied dans l'embarcation qui devait le conduire à bord, embrassa encore une fois Clorinde, puis de la voix brève du commandement :

— Au large, mes enfants ! cria-t-il aux matelots.

L'embarcation s'éloigna. La foule s'agenouilla sur le rivage les yeux fixés à l'horizon. Quand l'artillerie du navire, à laquelle répondait celle du Fort-Charles, eut fini de tonner, Clorinde se leva vivement et entonna un pieux cantique qu'elle colora de toutes les émotions de son âme. Elle était belle d'inspiration, de résignation dans sa douleur et d'enthousiasme religieux. Le navire venait de se perdre derrière le cap de la Delaware, quand la dernière note du cantique expira sur les lèvres de Clorinde.

X

Clément avait prévu juste sur le compte du capitaine Albert, combattu entre l'obligation de mettre ses projets à exécution et sa passion pour Clorinde. L'amour avait dompté l'âme de ce rude soldat. Dès le lendemain du départ de Ribaut, Outina était venu lui renouveler secrètement l'offre de le conduire au pays de l'or. Albert, tout en accueillant les propositions du chef des Apalaches avec reconnaissance, en avait ajourné la réalisation. L'Indien, dont la politique était d'éloigner les blancs de son territoire, et de les égarer dans des contrées et des aventures où ils devaient, vraisemblablement, rencontrer la mort, l'Indien, dis-je, s'inquiéta de cette hésitation d'Albert, en chatouillant les convoitises des aventuriers à qui il fit entrevoir des richesses imaginaires.

Albert voulait bien être un traître à l'œuvre dans laquelle il s'était engagé, mais à la condition qu'il le serait à son heure et selon que son goût l'y pousserait. Mais les soldats de ses lâches projets n'ayant

pas les mêmes motifs que lui d'attendre le moment opportun, et excités par les illusions qu'Outina avait éveillées en eux, réclamaient sourdement la réalisation des engagements pris envers eux. Albert essaya de leur imposer silence par une discipline de fer qui pesa sur la colonie entière où le désordre n'avait pas tardé de se produire. Ces agitations s'accrurent par la menace d'une prochaine disette. Les Indiens des deux tribus mal disposés contre les blancs, froissés des procédés d'Albert, s'étaient éloignés du campement français et refusaient de fournir les vivres et les provisions dont ils s'étaient accoutumés à entretenir leur paresse inquiète.

Les murmures devenaient plus bruyants. Deux fois, déjà, l'influence de Clorinde avait arrêté une révolte sur le point d'éclater, et elle avait obtenu de Saturiora qu'il vînt au secours de ses malheureux compagnons. Le vieux cacique subissait si complétement le joug de cette angélique créature, qu'il oublia les injures et les injustices et ne résista pas à ses prières. Les aventuriers irrités, désormais, contre leur capitaine, trompés par lui, comme le disaient quelques-uns, accablés de maux, comme tous avaient le droit de le dire, obéissaient patiemment à Clorinde. L'espoir de ces découragés semblait reposer en cette frêle jeune fille. Il n'était pas jusqu'à Cléme..t que l'on eût pu croire captivé et adouci. Clément avait ses raisons, que nous saurons tout à l'heure, pour paraître subir au moins cette influence douce et charmante.

Les troubles qui avaient agité et agitaient encore

la colonie, l'attitude sinon hostile encore, au moins réservée des Indiens, favorisaient les infâmes projets d'Albert. Les devoirs et les soucis de son commandement, tout en occupant son esprit, ne l'avaient point détourné de la passion qu'il nourrissait pour Clorinde. Il y avait rencontré deux obstacles : Saturiora et Téligni. Sa conduite envers le vieux cacique avait éloigné celui-ci du camp des Français, et en même temps l'agitation qui régnait dans la colonie y retenait Clorinde qui, jusqu'alors, avait vécu aux wigwams des Coosas, sous la protection de Saturiora. L'un des deux obstacles avait donc été vaincu par Albert. Restait Téligni; mais Albert avait hésité devant les mesures extrêmes qu'il fallait prendre pour se débarrasser du jeune officier. Il avait compté sur Clément, et il lui semblait que Clément se montrait par trop patient dans l'accomplissement d'une vengeance, qui eût si bien servi ses projets. Albert s'en ouvrit à l'aventurier; celui-ci s'excusa sur les occasions qui lui avaient manqué de trouver Téligni à portée de son poignard ou au bout de son mousquet. Le capitaine n'ajouta qu'une foi médiocre à tant de timidité de la part d'un bandit de la sorte de Clément. Il ne fut pas dupe de ce prétexte et chercha la cause véritable de cette hésitation. Albert ne tarda pas à être au courant des secrets de Clément qui, en travaillant à enflammer les mécontentements de ce petit peuple turbulent, entretenait des relations mystérieuses avec Outina.

Albert avait été renseigné sur ce dernier point par Tamaviva, et il avait appris d'elle qu'Outina avait

aidé les Français à construire un bâtiment entièrement achevé et qui se trouvait à flot à un coude de la rivière, dont la vue était dérobée au campement français par un haut mamelon chargé d'arbres épais. Le capitaine avait douté d'un pareil fait; mais Tamaviva le conduisit, pendant la nuit, à travers une forêt de hautes herbes et de hauts pins, et lui montra de loin une coque de navire, ou plutôt de grande chaloupe, qui flottait au dessus des eaux, amarré aux arbres de la rive.

Albert sentit un mouvement de rage; il voulut s'élancer pour aller couper les amarres de ce bâtiment et le livrer au courant du fleuve. Tamaviva le retint :

— Tu es fou, dit-elle au capitaine; il y a tout le jour et toute la nuit un détachement de cinquante guerriers qui veillent autour de ce bâtiment; ils te tueraient!

La surveillance était bien exercée, en effet; les guetteurs avaient deviné la présence des deux visiteurs nocturnes. L'oreille au vent, ils avaient entendu avec cette superlative finesse d'ouïe qui est proverbiale chez les Indiens, le bruit des pas et des paroles d'Albert et de sa compagne, quelque précaution que ceux-ci eussent prises pour se dérober à l'attention de l'ennemi. Un léger sifflement parti du camp indien, entendu et compris par Tamaviva et qui échappa à Albert, fut le signal de la retraite.

— Nous sommes découverts, dit vivement l'Indienne au capitaine; fuyons.

Ils se glissèrent à travers les hautes herbes et arri-

vèrent sains et sauf au campement français. Albert passa le reste de la nuit à réfléchir et à méditer sur ce qu'il venait d'apprendre et de voir. Ribaut l'avait bien prévu ; les regrets de la patrie absente, après son départ, devait tourmenter ces exilés. Les efforts, l'exemple, les exhortations de Clorinde avaient bien triomphé, plusieurs fois, du désespoir des uns et des sourdes menées de quelques autres ; mais l'admirable résignation de la jeune fille et l'énergique appui de Téligni, contrariés au lieu d'être encouragés comme ils l'eussent été par un chef habile, avaient été impuissants et s'étaient brisés contre les criminels projets du capitaine Albert ; et dès que les colons entièrement, alors, à la dévotion de Clément, eurent compris l'impossibilité pour eux de remettre à flot le navire coulé, ils songèrent à en construire un sur lequel ils pourraient quitter ce rivage où ils n'entrevoyaient que la misère dans un avenir prochain. Outina ravi de voir s'éloigner ces « Faces Pâles » qu'il n'avait pu entraîner dans une alliance agressive contre les Coosas, et dont ceux-ci, grâce à l'influence de Clorinde, pouvaient faire, au contraire, des exterminateurs de sa race, Outina, dis-je, offrit son concours secret pour aider les colons dans la construction d'un bâtiment.

Ce bâtiment grossièrement bâti, ayant plus de mine que de solidité réelle, était celui dont Tamaviva avait montré la silhouette à Albert dans leur visite nocturne. Le plan de Clément était, une fois le navire achevé, d'en informer ceux des émigrés envers qui le secret avait été gardé, de provoquer,

chose très facile, un soulèvement dans la colonie, d'enlever ou d'abandonner, au besoin, ceux qui résisteraient à l'entraînement, en faisant bon marché d'Albert, mais en contraignant Téligni, fût-ce le pistolet et le poignard sur la gorge, à prendre le commandement du navire.

Téligni était le seul officier marin qui restât de l'expédition. Si Clément l'eût tué, comme il en avait trouvé cent occasions, quoi qu'il eût dit à Albert, c'en était fait de leur sort à tous. Il eût fallu mourir de misère sur ce rivage désert ou se livrer aux hasards et aux tempêtes de l'Océan.

Albert avait passé la nuit à méditer, avons-nous dit, sur la découverte qu'il avait faite. Il savait à quoi s'en tenir sur le compte de Clément, coupable, à ses yeux, d'hésitation dans l'accomplissement d'une vengeance sur laquelle il avait compté, et d'excitation à la rébellion. Il songea à punir Clément de son double crime; mais comme celui-ci était le maître de tous ses secrets, Albert se résigna à y mettre de la patience et une adresse qu'il n'avait pas encore montrées. Une semaine se passa sans qu'il changeât rien à l'intimité de ses rapports avec l'aventurier, jusqu'à la veille du jour où il sut que le bâtiment terminé était prêt à prendre la mer. Il avait épié patiemment ce moment, et il avait calculé que, du même coup, il se débarrasserait de Clément et de Téligni.

Albert entraîna mystérieusement l'aventurier chez lui, et avec une admirable dissimulation il ouvrit la conversation par ces mots :

— Clément, te souviens-tu de m'avoir dit, un jour,

que si tu n'avais pas encore tué M. de Téligni, c'est que l'occasion t'avait manqué?

— Je m'en souviens.

— Eh bien! si, après avoir applaudi à ta prudence, je te fournis cette occasion. Si je te livre Téligni, face à face, la poitrine exposée à tes coups, le bras sans défense?

En un instant, tout l'échafaudage des calculs que Clément avait élevé sur le secours à attendre de Téligni, s'écroula. L'idée de tenir son ennemi entre ses mains, le fit rugir de joie. Cette joie n'était point feinte; elle était bien sincère. Et peut-être que si, au lieu de l'ajourner, Albert eût offert à l'instant à Clément cette occasion de se venger, Clément eût tout oublié au bonheur d'arracher de ses mains les entrailles de Téligni.

— Si jamais, répondit-il avec un geste de menace qui disait toute sa pensée, si jamais vous placez en face de moi cet exécrable ennemi, oh! alors!...

— Tu le tuerais, n'est-ce pas?

— Vous me le demandez, mon capitaine?

— Eh bien! cette occasion de te venger et de me débarrasser de cet importun, je te la fournirai... bientôt... demain peut-être.

Téligni, à ce moment, se fit annoncer chez le capitaine. Une sueur froide couvrit le front de Clément; un sourire infernal glissa sur la lèvre d'Albert, qui saisissant vivement le bras de Clément ajouta :

— Je te disais bientôt... demain peut-être... c'est aujourd'hui que tu auras cette occasion, et si bonne, et si sûre, et si naturelle que, quelle que soit la façon

dont tu nous délivreras de cet ennemi commun, nul ne saurait en prendre acte contre toi...

Tous les instincts féroces du bandit s'étaient éveillés. Un voile de sang lui passa devant les yeux; sa main caressa la poignée de la longue dague qui lui battait les jambes. Clément semblait un tigre à qui l'on venait de faire flairer sa proie.

Aucune des émotions qui lui traversèrent l'esprit, à ce moment, n'avait échappé à Albert.

Les deux complices se séparèrent. Le capitaine avait été frappé de l'accent de haine et de rage avec lequel Clément avait exprimé sa satisfaction de pouvoir tenir Téligni au bout de son bras. L'explosion avait été sincère chez l'aventurier, et il était tout simple qu'Albert s'y fût laissé prendre. Quand il se trouva seul, Clément fit un retour sur lui-même, et sur ce mot que lui glissa à l'oreille un de ses amis : « Outina t'attend aux grands pins, » il éprouva comme un remords de l'engagement qu'il avait pris envers le capitaine. Mais il n'était pas homme à montrer des scrupules à l'endroit d'un manque de parole dans une affaire où, en fin de compte, il s'agissait d'une vengeance qui lui était personnelle et dont l'accomplissement ne servait que l'intérêt d'Albert. Le sentiment qui avait, jusqu'alors, étouffé l'ardeur de sa haine contre Téligni, prit le dessus, et il ne vit plus que le succès qu'il attendait du concours de son ennemi. Peu lui importait cette occasion que le capitaine allait lui offrir de se trouver face à face avec Téligni désarmé et livré à ses coups; il était bien le maître de n'en pas profiter.

Clément courut au rendez-vous d'Outina qui, allant au devant du nouveau venu, le conduisit au bord de la rivière où le navire se dressait de toute sa hauteur.

— Quand mon frère veut-il partir? demanda l'Indien.

— Au plus vite, répliqua Clément.

Et s'adressant aux deux charpentiers français qui avaient travaillé avec les Indiens et se tenaient la hache à la main :

— Quand pensez-vous être prêts?

— Ce soir la mâture sera terminée; les femmes de la tribu achèvent les dernières voiles avec les débris de nos hardes et des peaux de buffle: les guerriers ont chargé la calle de vivres et de provisions. Dans deux jours nous pouvons abandonner cette terre de misère et de larmes.

— Dans deux jours, soit! répondit Clément à qui n'échappa point l'expression de joie qui couvrit le visage du chef indien.

Clément s'en retourna au camp, peu soucieux de voir se présenter cette si bonne occasion que lui avait fait espérer Albert de se trouver avec Téligni, mais bien résolu d'en tirer parti dans l'intérêt commun.

Disons maintenant ce qui avait provoqué la visite de Téligni dont Albert s'était si fortement réjoui.

Le matin de ce jour même, Saturiora sollicité par Clorinde et Téligni et dans l'espoir d'une réconciliation avec Albert, s'était présenté au campement français. Albert avait vu avec dépit le retour du vieux cacique qu'il était parvenu à éloigner, et il l'avait accueilli avec une telle arrogance et un tel

dédain que le chef indien s'était retiré profondément blessé. En tout autre moment, Albert se fût montré plus adroit peut-être; mais il ne faut pas oublier qu'on était presque à la veille du jour où la rébellion, conduite par Clément devait se dénouer par l'embarquement des colons. Albert, outre que la présence de Saturiora au camp gênait ses projets sur Clorinde, cherchait l'occasion de mener à bonne fin, et du même coup, son double plan de faire enlever Clément et de mettre Téligni au pouvoir de son sauvage ennemi. Albert s'attendait donc à la visite de Téligni et il s'attendait surtout à ce que cette visite serait marquée par quelque violente explosion, qu'il provoquerait, au besoin, de la part du jeune gentilhomme.

Téligni n'y faillit pas. Il se jetait, comme on dit, dans la gueule du loup. Il aborda Albert en lui reprochant amèrement l'acte impolitique qu'il venait de commettre, au moment où la colonie épuisée allait avoir besoin des secours dont le chef indien s'était toujours montré si généreux.

— Qui commande ici, monsieur? demanda Albert.

Cette question fut la seule réplique qu'il trouva à opposer aux observations de Téligni.

— Par malheur pour nous, monsieur, répondit le jeune officier, c'est vous qui êtes le chef!...

La forme et le ton de cette réponse eussent pu provoquer une explosion de colère chez le capitaine. Il affecta de se contenir. La pente où Téligni se lançait lui plaisait au mieux. Loin de l'arrêter, il l'y poussa.

— Si je suis le maître en cette colonie, d'où vient

alors que vous songiez à me donner conseil quand je ne vous en prie point; et de quel droit blâmez-vous mes actes?

— Blâmer vos actes, monsieur, répondit fièrement Téligni, ce serait trop peu!... C'est la colère et le mépris qu'ils appellent. Car vous manquez de la prudence d'un chef; vous manquez au serment que vous avez juré à M. Ribaut; vous compromettez et perdez son œuvre; vous jouez notre vie à tous. De quel droit vous parlé-je ainsi, me demanderez-vous? Du droit que chacun a, ici, de se plaindre de votre conduite, et du droit que me donne mon dévouement à M. Ribaut et mon respect pour M. de Coligni.

Le but était atteint. A un signal d'Albert une douzaine d'hommes se ruèrent sur Téligni et lui arrachèrent ses armes dont le jeune officier tenta vainement de se servir. Le cri qu'il essaya en même temps de pousser comme un suprême appel à ses amis, fut étouffé sur ses lèvres. Pendant cette lutte qui dura ce que pouvait durer une lutte d'un contre douze, Téligni entendit, mais sans en comprendre le sens, ces paroles effleurer son oreille :

— Laissez-vous faire, mon gentilhomme, votre captivité est votre salut.

Les hommes qui paraissaient servir si bien Albert étaient tous des confidents de Clément. Une fois qu'il eut vu Téligni garotté, bâillonné et hors d'état de tenter aucune évasion, ni de pousser aucun cri, Albert le laissa sous la garde de ses douze hommes qui avaient leurs instructions, et attendit le soir pour rejoindre Clément.

— Je tiens ma parole, dit-il à l'aventurier, et je te livre Téligni pieds et poings liés. Veux-tu de ta proie?

— Donnez, mon capitaine.

— Suis-moi.

Albert conduisit Clément au bord de la rivière et lui montra une embarcation au fond de laquelle gisait Téligni garotté et bâillonné.

— Tiens, regarde! murmura Albert en montrant le jeune officier.

— Eh bien! demanda Clément, où le faites-vous conduire?

— Dans cette île que tu vois là-bas, noyée dans les brumes de la nuit.

— Ah! ah! l'île maudite!

L'accent avec lequel Clément avait prononcé ces mots donna une sorte d'inquiétude au capitaine. Il se hâta d'ajouter.

— Demain matin, cette même embarcation ira te chercher et te ramènera ici. Tu auras eu le temps de faire ton coup, bien à ton aise. J'expliquerai la disparition de M. de Téligni en annonçant qu'il a été mis aux arrêts dans l'île pour insubordination. J'ai des témoins des impertinentes paroles qu'il m'a adressées.

Clément regarda Albert bien en face et avec un sourire auquel celui-ci se méprit aisément :

— Vous êtes un bien habile homme, mon capitaine, et bien fait pour réussir en tout ce que vous voulez!... Pour mon compte je vous remercie du fond des entrailles...

— Es-tu armé?

— Parbleu!

Clément dégaîna un long poignard et sauta dans l'embarcation en ricanant. On poussa au large. Albert suivit, tant que ses yeux purent l'atteindre, l'embarcation qui glissa sur les eaux comme un fantôme et s'enfonça dans les brouillards de la rivière. Il poussa un long soupir de satisfaction, comme un homme qui se sent les épaules allégées d'un lourd poids.

Cette île dont la silhouette se dessinait au large et à laquelle Clément avait ajouté l'épithète de « maudite, » était un rocher aride, stérile, sans végétation, sans eau. Sur le versant d'un petit monticule qui s'élevait au milieu fleurissait un bouquet d'arbres rabougris et chargés à leurs racines de lianes et d'herbes qui dévoraient le peu de séve que ces troncs pussent avoir. Cet îlot, produit de quelque explosion sous-marine, était situé à l'extrémité de la baie, à un mille et demi environ de toute terre. Les Indiens l'avaient baptisé « l'île maudite, » à cause de la légende qu'ils y rattachaient, et les Français lui avaient conservé ce nom, en raison de ce qu'ils n'avaient pu en tirer aucun parti. Ribaut avait même renoncé à son projet d'y construire un fort, dans la certitude que la garnison y serait exposée à mourir de faim et de soif, en cas que les communications avec la terre fussent interrompues, ou à être submergée dans un moment de tempête. En sorte que les colons français partageaient, à un degré presque égal, la répugnance et les terreurs que « l'île maudite » inspirait aux Indiens.

Les docteurs ou sorciers des tribus avaient interdit le voyage à l'île maudite. Saturiora avait affirmé que des maléfices y avaient été répandus ; et son opinion semblait justifiée par la disparition successive de trois canots qui, en des saisons diverses, avaient été engloutis dans les eaux, au moment d'aborder les rives de l'île. Ce fait, inexplicable à cause de sa réitération, avait été considéré comme un avertissement du Grand Esprit. C'était, d'ailleurs, une tradition, car ces trois naufrages remontaient à plus de soixante ans. Saturiora avait scrupuleusement observé les ordres des docteurs ; mais Outina, en ennemi avisé, n'avait pas eu les mêmes scrupules, et précisément parce que la tribu des Coosas redoutait l'approche de l'île, il crut devoir profiter de ces terreurs et en tirer avantage. Il s'y prit habilement, mystérieusement, et à force de chercher, il avait fini par découvrir un gué qui conduisait du rivage jusqu'à l'île, et il croyait être seul de sa tribu à le connaître, ne s'y étant hasardé jamais que pendant la nuit, caché aux yeux de tous. Il ne savait pas encore à quoi cette découverte lui serait utile ; mais il lui avait semblé que dans sa situation d'hostilité avec Saturiora, il tirerait, un jour, quelque bon parti de ce refuge interdit aux Coosas.

Tel était le lieu qu'Albert avait choisi pour prison à Clément et à Téligni, et dans la pensée que l'un et l'autre y périraient, à moins d'un de ces efforts surhumains sur le succès duquel il ne s'appesantit pas un seul instant.

Albert était demeuré sur le rivage jusqu'au retour

de l'embarcation qui rentra au camp vers minuit. Les hommes chargés de cette expédition racontèrent à Albert qu'ils avaient déposé Téligni et Clément sur les rives de l'île maudite; que celui-ci en débarquant avait pris le jeune officier sur ses épaules et l'avait emporté vers le petit fourré d'arbres, comme un tigre emporte sa proie.

Le lendemain matin Albert annonça que Téligni et Clément avaient été emprisonnés sur l'île pour insubordination, et comme instigateurs d'un complot qui menaçait l'existence de la colonie. Albert n'eut pas besoin de dire toute sa pensée; on devina le sort réservé aux deux prisonniers. A moins qu'on ne leur portât secours, il leur était impossible de s'évader de l'îlot maudit. Les deux barques françaises qui, habituellement, étaient amarrées au rivage avaient disparu; on eût pu les voir flotter à la dérive, à moitié submergées, sur les eaux de la baie. La première impression que ressentirent les colons de cette nouvelle, fut une consternation générale : l'emprisonnement de Téligni et de Clément équivalait à un arrêt de mort. Adieu, tous les projets de fuite, adieu toutes les espérances!

Vainement deux ou trois colons plus confiants, ou mieux renseignés, essayèrent-ils de remonter le moral de leurs compagnons, en rappelant toutes les ressources d'imagination d'un homme tel que Clément; rien n'y fit. Clorinde frappée, d'abord, comme d'un coup de foudre, songea ensuite à aller demander conseil et au besoin secours au vieux Saturiora. Après avoir calmé l'effervescence qui, chez les

colons, avait succédé à la consternation, et prêchant d'exemple la résignation au malheur, elle leur dit :

— Attendez-moi pour agir! Je reviendrai des wigwams des Coosas avec quelque bonne inspiration.

Ainsi que les hommes de l'embarcation l'avaient raconté à Albert, Clément en débarquant dans l'île avait emporté Téligni sur ses épaules, jusqu'à l'entrée du petit bois qui, avons-nous dit, formait bouquet vers le centre.

Clément n'avait pas hésité sur le chemin à prendre; il agissait en homme qui connaît le terrain. En effet, il connaissait l'île maudite, l'ayant visitée et explorée avec Outina. Quand Clément eut vu l'embarcation s'éloigner, il détacha le bâillon qui fermait les lèvres de Téligni.

« Oh! misérable Albert! » furent les premiers mots que prononça Téligni, et avec quel accent d'indignation, nous n'avons pas besoin de le dire.

— Ah! ce n'est rien que cela, Monsieur de Téligni, murmura Clément. Vous vociférez contre le capitaine, parce qu'il vous a fait traîtreusement arrêter, bâillonner, garrotter et transporter en ce lieu... Mais si vous saviez le reste!

— Qu'y a-t-il donc de plus? demanda Téligni en essayant de se remuer sur ce sol où il était étendu tout d'une pièce.

Clément s'assit tranquillement auprès de l'officier :

— Vous ne savez pas pourquoi je suis ici avec vous? Car le capitaine aurait pu confier cette mission à tout autre que moi ; car il n'est pas bien malaisé d'empêcher un homme dans l'état où vous voilà

de s'échapper d'une prison comme celle-ci, entourée d'eau, éloignée de tout rivage, et où la soif et la faim sont d'excellents geôliers, et plus que des geôliers, d'excellents bourreaux. Donc le capitaine avait son but en me choisissant, moi, pour cette mission.

— Quelle est donc votre mission ? demanda Téligni en faisant un effort surhumain, mais inutile pour briser ses liens.

— Ah ! vous ne connaissez pas encore le capitaine Albert? Eh bien, Monsieur de Téligni, je vais vous dire pourquoi c'est moi qui suis ici à vos côtés et non pas un autre. Vous n'avez pas oublié, et moi je m'en souviens, que lors de la révolte à bord, révolte dont je n'étais que l'agent et Albert l'âme, vous m'avez vaincu, blessé au bras d'un coup de pistolet et chargé de chaînes.

— Je n'ai fait que mon devoir ; après?

— J'avais juré de me venger et je me vengerai ; j'y ai mis de la patience, voilà tout. Le capitaine qui sait que je cherchais une occasion de vous tuer sûrement, à mon aise, sans trop d'éclat, m'a fourni celle-ci.

— En effet, vous êtes deux lâches qui n'avez osé attaquer un homme en face.

— Vos injures, monsieur, n'y font rien. Le capitaine vous a livré à moi comme vous voilà, pieds et poings liés dans une île déserte où je puis faire ma besogne sans risque aucun...

— Eh bien, s'écria Téligni, accomplis ton œuvre et ta vengeance, misérable ! Me voilà, en effet, sans défense.

— Bon ! murmura Clément ; je m'attendais à cette

explosion de rage de votre part; maintenant, laissez-moi achever. Si, il y a deux mois, je vous eusse tenu dans la position où vous êtes, je ne me serais fait aucun scrupule de vous clouer dans la gorge ce poignard; — mais à cette heure tout est changé, mon maître. Je ne vous tuerai point, parce que...

— Parce que? demanda Téligni.

— Parce que le capitaine Albert et moi ne sommes plus les amis que vous croyez. Oh! il compte bien que je vais vous tuer; mais d'une pierre il a rêvé faire deux coups, en se débarrassant, en même temps, de vous et de moi. Vous mort, il me laisse prisonnier en cette île, tout autant entourée d'eau et tout aussi éloignée du rivage pour moi que pour vous, avec la même perspective pour moi que pour vous d'y mourir de faim et de soif. Vous comprenez?

— Je comprends, — répondit Téligni.

— De moi, il veut se débarrasser, parce que je suis plus le maître que lui de la colonie que j'ai résolu d'amener loin de ce rivage, où nous n'avons que de la misère dans le présent et de la misère dans l'avenir, et parce que, enfin, ma mission à moi comme à Albert, en nous embarquant avec Ribaut, était de faire échouer l'expédition, par ordre de monseigneur le duc de Guise dont j'ai l'honneur d'être le très dévoué serviteur. Seulement, Albert et moi ne nous entendons plus sur l'époque du départ; il veut attendre, vous saurez tout à l'heure pourquoi, tandis que moi je veux partir tout de suite, sur un bâtiment que mon bon ami Outina nous a aidés à

construire secrètement, et qui sera prêt dans deux jours à prendre la mer.

— Cela ne dit pas, interrompit Téligni, pourquoi vous avez renoncé à votre vengeance contre moi?

— Pourquoi je l'ai ajournée, ne confondons pas. Maintenant que vous savez pourquoi le capitaine Albert veut se débarrasser de moi, en me laissant mourir de faim ici, je vais vous dire pourquoi il veut se débarrasser de vous, en me fournissant l'occasion de vous assassiner tout à mon aise. Albert est amoureux de votre fiancée, de cette belle et courageuse Clorinde qu'il admire autant qu'il l'aime, non pas d'amour, mais d'une passion effrénée et aveugle.

Téligni poussa un rugissement. Il essaya encore une fois de briser ses liens.

—Vous tentez là l'impossible, Monsieur de Téligni, murmura Clément, et quand bien même vous parviendriez à rompre ces cordes, vous ne seriez pas plus avancé.

Téligni retomba dans son immobilité; Clément reprit :

— Deux personnes faisaient obstacle aux projets d'Albert : le vieux Saturiora qu'il a chassé du campement vous savez, et vous qu'il a mis au pouvoir de ma vengeance. Vous comprenez tout maintenant, n'est-ce pas? Et pourquoi nous sommes ici tous deux, et pourquoi Albert retardait le moment de ce départ projeté. Mais Albert ne connaît pas Clément; à bandit bandit et demi! Je ne vous tuerai donc point, M. de Téligni, parce que j'ai besoin de vous pour commander notre navire; mais vous allez me jurer

que libre et rendu à terre, vous remplirez la mission que nous vous avons réservée. N'objectez pas votre devoir envers M. de Coligni et Ribaut, de pareils arguments ne me toucheraient point; je vous tuerais ou vous abandonnerais ici, ce qui reviendrait au même, et votre mort ne servirait de rien à une cause que vous ne pouvez plus défendre. Mais songez à Glorinde que personne ne protégera. Est-ce dit?

— Vous avez donc le moyen de vous évader d'ici?

— Parbleu! Ne croyez-vous pas que dans la position où j'étais, je n'ai pas étudié toutes les chances de salut, tous les moyens de défense, tous les lieux avoisinant notre camp? Croyez-vous que j'étais pour rien l'ami d'Outina, un cordial ennemi allez! qui ne rêve que de nous voir déguerpir et qui a secondé avec dévouement tous mes projets? Je sais donc, par Outina, qui seul le connaît, un gué conduisant à la rive à une lieue au dessus de notre camp.

— Vous êtes bien fixé sur ce point? Outina ne vous a point trompé?

— Je l'ai traversé en sa compagnie avec de l'eau jusqu'à la ceinture, et jusqu'aux épaules au plus profond du passage.

— Le reconnaîtrez-vous?

— Un rocher blanc en marque le point de départ d'ici, et deux gros chênes noueux, les seuls qui se dressent sur la rive, y servent de point d'arrivée. En suivant en droite ligne on traverse le fleuve sans accident. Je suis bien renseigné, vous voyez, et j'ai bonne mémoire.

— Et nous partirons tout de suite? demanda Téligni.

— Tout de suite, ce sera impossible, voici le jour qui vient; il nous faudra attendre la prochaine nuit. On peut nous apercevoir du rivage, un canot est vite expédié, et une balle de mousquet est promptement arrivée à son but.

— Et qui me garantit que vous ne me trompez point?

— Dam! il me semble que rien ne m'était plus aisé que de vous poignarder; je ne l'ai pas fait, parce que j'ai besoin de vous. Je ne me donnerais donc pas l'inutile plaisir de vous rendre la liberté par une tendresse que je n'éprouve point, et pour vous être agréable. La garantie me paraît suffisante; qu'en pensez-vous?

— En effet, répondit Téligni.

— Alors vous jurez de prendre le commandement du navire et de m'obéir jusqu'à bord?

— Soit! Et une fois libre de mes mouvements, pensa Téligni, je me délivrerai de ce misérable Clément, et avec la grâce de Dieu et l'appui de Clorinde, je ramènerai ce petit peuple à l'obéissance.

Téligni pâlit de joie quand il vit Clément dégainer son poignard et approcher la lame des liens qui lui retenaient les bras. D'une voix calme et affectant l'indifférence, il dit à Clément :

— Mais Albert, que ferons-nous de lui?

— Ma foi, ce qu'il vous plaîra que nous en fassions. Nous le tuerons, si cela vous est agréable et pour peu qu'il résiste; ou bien, si cela vous convient

mieux, nous l'embarquerons avec nous. Les événements décideront de notre conduite.

Clément, à genoux, le corps à demi penché sur Téligni, trancha les cordes qui liaient la main droite de l'officier autour de ses reins. Teligni étendit le bras pour y ramener la circulation.

— Merci, dit-il à Clément. Mais il me semble que je détacherais bien mon autre main.

— Elle est plus fortement nouée que la droite.

Un effort tenté par Téligni lui prouva que Clément avait raison.

— Allez donc, reprit-il, c'est à vous seul que je devrai la liberté.

Clément trancha le nœud. Téligni sentit ses mouvements libres.

— Merci encore, et donnez-moi votre main que je la serre.

Clément, un genou en terre et le corps à demi levé, tendit à Téligni sa main droite. Le jeune officier, sûr que son ennemi ne tenait plus ainsi que difficilement son équilibre, imprima une violente secousse à la main que lui avait offerte Clément qui chancela en effet et, en même temps, il le saisit à la nuque et le renversa la face contre terre. Dans cette chute inattendue, Clément lâcha son poignard pour se faire de la main un point d'appui. Téligni s'était assis sur son séant, d'abord, puis s'était agenouillé, et se laissant retomber lourdement sur le corps de son ennemi, il comprima tous ses mouvements.

Pendant quelques minutes le sol trembla sous les efforts que fit Clément pour se dégager de l'étreinte

de fer où il était emprisonné ; mais le visage enfoncé dans la terre, meurtri, coupé par les fragments de roches, ses tentatives furent vaines. Des mains de Clément, le poignard avait passé entre celles de Téligni qui enfonça l'arme dans la gorge du bandit. Celui-ci poussa un cri, se roidit, puis se dressa d'un bond comme un lion et s'affaissa sur le sol en râlant.

— Ta vengeance ajournée ne se réalisera pas, murmura Téligni en regardant le cadavre de Clément qui vomissait le sang par sa blessure, et la lâcheté que tu me proposais ne s'accomplira point. Puisque l'on peut s'évader de cette île, je m'en échapperai seul. Que Dieu me pardonne ta mort! mais tu n'étais qu'un lâche et un misérable, et tes forfaits passés sont punis.

Téligni s'assura que Clément était bien mort; il ramassa le poignard ensanglanté, puis il se dirigea vers le point où Clément lui avait dit qu'était le rocher blanc. Il le trouva. Aux premiers rayons d'un splendide soleil levant et qui baignait ses rayons dans la baie, il distingua au loin les deux chênes centenaires assis sur la rive ; du rocher à ces deux phares, il lui parut bien que la ligne était droite. Téligni hésita un instant, se demandant s'il n'entreprendrait pas immédiatement le voyage à travers le fleuve ; mais il pensa que Clément avait eu raison, qu'une embarcation et une balle de mousquet l'atteindraient promptement. Il s'assit sur le bord du rocher, et attendit venir la nuit.

XI

Clorinde s'était rendue aux wigwams du vieux Saturiora, qui l'avait accueillie avec des témoignages de tendresse et de sympathie.

— Ma fille, lui dit-il, peut compter sur l'appui de mon bras, sur le couteau et le tomahawk de mes guerriers, sur le cœur de toutes les femmes de ma nation. Que ma fille regarde comme lui appartenant, désormais, le wigwam sous lequel elle est venue quelquefois abriter sa tête. Elle est une enfant de la famille des Coosas. Le Grand Esprit a jeté ses malédictions sur le peuple des « Faces Pâles. » Ce peuple que j'ai aimé à cause de ma fille et de celui qui est parti, périra dans la faim et dans la misère. Quant au fiancé de ma fille qui est là bas dans cette île maudite dont nos docteurs nous ont interdit l'approche, je n'ai aucun moyen de l'en faire sortir, à moins que je ne déclare la guerre aux « Faces Pâles » et que je ne les extermine tous ; en récompense de quoi le Grand Esprit détruira sans aucun doute les

maléfices qui nous ferment l'entrée de « l'île maudite, » et nous pourrons alors y pénétrer.

Clorinde avait assez vécu, déjà, au milieu des Indiens et dans leur vie intime pour comprendre qu'aucune prière ne ferait le vieux Sachem, quelque grande que fût l'affection qu'il lui montrait, vaincre ses scrupules superstitieux, afin d'arracher Téligni à la mort qui l'attendait. Quant à accepter cette guerre d'extermination que Saturiora lui offrait d'entreprendre, sa conscience, son cœur, son patriotisme lui interdisaient de l'accepter. Elle repoussa cette proposition avec une émotion qu'elle adoucit pour ne point froisser le bon Sachem.

— Ce que tu ne peux pas faire, toi, dit-elle à Saturiora, je vais le tenter.

— Tu quittes les wigwams?

— Pour y revenir. Bénis celle que tu appelles ta fille, embrasse-la; prie le Grand Esprit de veiller sur moi, il t'écoutera au même titre que m'écoutera le Dieu que j'adore en lui demandant de m'inspirer.

Saturiora comprit que la jeune fille avait une grande résolution à accomplir. Son visage avait quelque chose d'illuminé; on eût dit que les rayons d'une flamme avaient jailli de ses yeux. Clorinde s'agenouilla devant le vieux Sachem qui la bénit et la pressa contre son cœur en pleurant.

— Si tu ne me revois pas demain au lever du soleil, dit-elle à Saturiora, fais-moi chercher au camp des Français, aux wigwams d'Outina, ou au fond des flots!... adieu!

Clorinde envoya du bout des doigts un baiser au

vieux Sachem et s'éloigna. Celui-ci, en signe de prière, leva les bras aux quatre points cardinaux, et se couvrit la tête d'une peau de buffle en murmurant : — Que le Grand Esprit veille sur Naratalapiou!

Clorinde, après quelques minutes de marche, s'arrêta pour réfléchir sur le projet qui avait tout à coup germé dans sa tête et pour rassembler ses idées.

— Ce misérable Albert — murmura-t-elle, est l'ennemi de mon frère, le mien, celui de Téligni; il a manqué à tous ses serments, serments à Dieu, serments à mon frère qui lui a confié cette famille d'exilés dont il a fait des martyrs. A moi aussi Ribaut a dit : « Veille sur eux, leur salut dépend de toi! » Monseigneur et maître M. de Coligni en voyant ma volonté de partir m'a dit : « Tu seras, là-bas, l'ange gardien de notre foi. » Cet Albert est donc aussi l'ennemi de M. de Coligni et de notre foi, c'est à dire l'ennemi de Dieu. Ah! cet homme a mis le comble à ses lâchetés en retirant à mes pauvres frères de l'exil leur dernier et plus sûr soutien; en m'outrageant par le châtiment terrible infligé à M. de Téligni. Cet homme est de trop parmi nous; il faut qu'il disparaisse, et dussé-je être son juge et au besoin son bourreau, j'accomplis mon devoir en le condamnant. Ce n'est pas ma cause, c'est la cause de mes frères, c'est la cause de Dieu que je vais venger! Allons! cet homme périra! Par quel moyen, je l'ignore; mais Dieu m'inspirera.

Clorinde arriva d'une haleine au camp français. La consternation était partout. Ceux qui avaient

compté sur Clément pour diriger l'embarquement et sur Téligni pour conduire le navire ne savaient plus en qui espérer. Clorinde eut bien vite compris qu'une parole mettrait le feu à cette douleur morne et concentrée, dont elle ne savait pas toutes les causes, comme une étincelle à la poudre. Elle se dirigea tout droit vers la case du capitaine Albert.

Clorinde absorbée dans ses réflexions ne s'était pas aperçue que quelqu'un l'avait suivie pendant la route depuis le wigwam de Saturiora jusqu'à l'entrée du village français. C'était Tamaviva. L'Indienne avait épié les pas de Clorinde dans le camp presque désert; les femmes enfermées dans leurs cases pleuraient et gémissaient; les hommes groupés sur le rivage regardaient à distance cette île où leurs espérances étaient exilées. Tamaviva avait suivi Clorinde de loin, et quand elle la vit devant la case du capitaine Albert, prête à y entrer, elle courut et d'un bond fut aux côtés de la jeune fille.

— N'entre pas dans cette case, lui dit-elle d'une voix moitié suppliante, moitié impérative, et viens que je te parle.

Tamaviva entraîna Clorinde à quelque distance dans un lieu isolé et abrité de lianes et de branches d'arbres. C'était comme une sorte de cabinet de verdure :

— Que me veux-tu, demanda Clorinde, et qu'as-tu à me dire?

— Tu te souviens peut-être du jour où les « Faces Pâles » avaient condamné les prisonniers de ma tribu à mourir! Mon mari était au nombre des pri-

sonniers, et les bras de tes frères allaient frapper, quand sur un signe de toi, les prisonniers ont été rendus à la liberté. Ce jour-là je me suis avancée vers toi, et en baisant tes genoux, je t'ai dit que ma vie t'appartenait. Eh bien! l'heure est venue de m'acquitter de la dette de mon cœur en te rendant service.

— Parle.

— Je t'ai empêchée d'entrer dans cette case, parce que celui qui l'habite éprouve pour toi un de ces amours qui se résument en toutes les lâchetés et en tous les crimes.

Les yeux de Tamaviva s'étaient, soudain, remplis de larmes; il y avait je ne sais quelle expression de rage et de jalousie dans son regard.

— Que m'importe, répondit Clorinde avec ce calme qui était sa force, que m'importe à moi que le capitaine Albert m'aime ou ne m'aime pas!

— Il est possible que cela t'importe peu, continua l'Indienne; mais ton indifférence n'empêche pas que cela ne soit, et que le capitaine n'ait commis la première lâcheté et le premier crime que lui inspire sa passion. L'emprisonnement de ton fiancé sur l'île maudite n'a pas d'autre but que de te priver de son appui et de te livrer sans défense au capitaine.

Un sourire glissa sur la lèvre de Clorinde et un simple mouvement de sa tête indiqua qu'elle se sentait assez forte pour se passer de toute défense.

Tamaviva révéla, alors, à sa « sœur blanche » les infâmes calculs d'Albert lorsqu'il fit transporter sur l'île maudite Clément en même temps que Téligni.

L'Indienne en voyant la pâleur et l'expression de terreur qui couvrirent le visage de Clorinde, se hâta de la calmer, en lui disant :

— Mais sois tranquille, Clément n'a pas tué ton fiancé.

— Comment le sais-tu? demanda Clorinde, toute tremblante et inquiète encore.

— Outina était là pour empêcher ce crime de se commettre. Outina qui sait bien que tes frères les Français comptent sur ton fiancé pour conduire leur grand canot loin de ce rivage, Outina, qui n'a d'autre rêve que de les voir partir, avait intérêt, tu penses bien, à ce que Clément ne tuât pas l'officier. Connaissant par moi les projets du capitaine, Outina était dans l'île maudite avant les deux condamnés. Caché dans les hautes herbes à quelques pas d'eux, son tomahawk à la main, il était prêt à tuer Clément avant que celui-ci eût pu assassiner ton fiancé.

— Que s'est-il passé alors?

— Ton fiancé ayant fait serment à Clément de lui obéir et d'être le chef du grand canot, Clément a rendu la liberté à ton fiancé. Outina rassuré a quitté alors l'île.

Une expression d'étonnement et d'indignation contracta le visage de Clorinde, au moment où elle apprit le serment qu'avait fait Téligni.

— Es-tu bien sûre de cela? demanda-t-elle à l'Indienne. Es-tu bien sûre que Téligni ait fait un pareil et si coupable serment?

— C'était pour te sauver et pouvoir te défendre.

— Que suis-je, moi? — s'écria Clorinde avec une

explosion de colère — que suis-je, à côté de son honneur et de son devoir qui devaient passer avant moi! — Non, c'est impossible; M. de Téligni ne peut avoir fait ce serment.

— Tu le sauras de sa bouche même, car ce soir, je te ramenerai ton fiancé libre. Je connais le gué de l'île, j'irai le chercher et te le conduirai, là-bas près du grand pin renversé : j'aurai payé la dette de mon cœur, en sauvant ton fiancé de l'île maudite.

Clorinde tendit la main à Tamaviva; elle était pensive et absorbée dans un rêve profond. De grosses larmes roulaient dans ses yeux. Cette jeune fille fanatique de son devoir, enthousiaste dans son dévouement à l'œuvre religieuse de Coligni, ne pouvait croire et ne pouvait admettre que Téligni eût fait à Clément le serment que rapportait l'Indienne et qui était la ruine de la colonie. Elle méditait sur le parti à prendre dans cette grave occurrence. Une résolution énergique avait tout à coup surgi dans l'esprit de Clorinde. Devant l'assurance que lui avait donnée Tamaviva de la libération de Téligni, il ne lui restait plus pour assurer le repos de ce peuple inquiet, qu'à faire disparaître Albert; par force ou par ruse, en l'attirant dans un piège où l'outrageante passion du capitaine pour elle le ferait tomber. Clorinde venait de décider qu'elle irait chez Albert lui tendre ce facile piége que la pauvre enfant demanda à Dieu de lui pardonner. Elle comptait sur l'autorité de Téligni, sur son influence à elle, pour détourner les colons délivrés, enfin, du joug odieux d'Albert, de leur coupable projet de fuite. Tamaviva qui tenait tou-

jours dans sa main la main glacée et tremblante de Clorinde, dit à la jeune fille en l'attirant vers elle :

— Mais qu'a donc ma sœur?

— Rien, répondit Clorinde en essuyant ses larmes, rien, et pardonne-moi de ne t'avoir pas encore embrassée pour te remercier du service que tu me rends.

— Où trouverai-je ma sœur, pour la conduire à la rencontre de son fiancé?

— Dans ma case où je t'attendrai.

Les deux femmes se séparèrent. Tamaviva feignit de s'éloigner; mais elle se cacha à quelques pas dans un massif d'arbres, pour espionner Clorinde dont l'émotion la préoccupait.

Outina avait, comme on l'a vu, un intérêt très direct à faire évader Téligni de l'île maudite. Il ignorait la terrible scène qui s'était passée, après son départ, entre les deux prisonniers. Mais redoutant l'influence de Clorinde sur les Français, il avait prévu que, au moment suprême, elle serait capable de les ramener au devoir par la dominntion de sa parole et de son courage qui, dans l'opinion de ces sauvages, tenait de la sorcellerie. En conséquence, il avait résolu d'enlever Clorinde, et de la faire transporter dans les wigwams de sa tribu. Plusieurs de ses guerriers devaient attendre « la jeune fille divine » au rendez-vous où Tamaviva la conduirait à la rencontre de Téligni. En échange de cette trahison, les Indiens avaient promis à Tamaviva la vie sauve du capitaine Albert, marché auquel l'Indienne avait consenti sans objection. Tamaviva croyait être par-

faitement en règle avec sa conscience en ramenant Téligni de l'île maudite, et en servant les intérêts de sa nation qui devenaient son intérêt personnel.

Clorinde, après un moment de réflexion et d'hésitation, s'était dirigée vers la case du capitaine Albert et avait franchi ce seuil dont elle ne s'était jamais approchée auparavant. Quand Tamaviva qui avait surveillé les mouvements de Clorinde, l'eût vue entrer dans la case, elle bondit vers cette demeure sacrée pour elle, et s'y introduisit secrètement, comme une hyène se glisse dans son antre, à plat-ventre, en se traînant sur le sol.

XII

Albert éprouva une vive émotion en voyant entrer Clorinde. Il ne douta pas qu'elle ne vînt solliciter la grâce de Téligni, démarche à laquelle il s'attendait. Et comme Albert avait la certitude que, à ce moment-là, la vengeance de Clément devait être accomplie, il était d'autant plus disposé à se montrer généreux, sous certaines et lâches conditions. Cependant l'attitude calme, digne et froide de la jeune fille, imposa au brutal capitaine et l'intimida même; il la reçut, d'abord, avec le respect qu'elle commandait, et dissimula la joie qu'il ressentait à la voir sans défense en son pouvoir. Albert hésita à rompre le silence des premiers instants; on eût dit qu'il se mettait sur ses gardes.

Clorinde elle-même éprouvait quelque embarras en présence de ce rude soldat, qu'elle ne songeait point à attendrir, mais à qui elle venait tendre un piége, où elle savait qu'il lui faudrait risquer comme enjeu, sa dignité. Mais fanatique, comme nous l'avons

vue, de son devoir, de son dévouement, de sa foi religieuse, elle n'avait pas reculé devant cette formidable partie à engager contre un misérable tel qu'Albert. La lutte était peut-être au dessus, non pas des forces morales de la jeune fille, mais de son adresse. Elle le sentait, et c'est pour cela qu'au moment suprême, elle n'avait plus été maîtresse de son émotion. Cette première émotion vaincue; elle brisa les glaces et exposa en termes énergiques les plaintes et les reproches qu'elle s'était donné la mission de présenter à Albert, coupable de n'avoir rien fait pour empêcher le départ projeté et d'avoir éloigné l'homme qui, seul, pouvait l'aider à combattre les criminelles pensées des conspirateurs.

Albert fut la dupe de ces feints emportements de Clorinde, et lui-même n'hésita pas devant le mensonge que sa passion et la politique de ses projets lui commandaient.

— Ce complot, dit-il, je l'ai ignoré jusqu'au moment où j'en ai fait arrêter les deux chefs.

Clorinde éprouva un sentiment de vive indignation, en entendant accuser Téligni.

— Vous vous trompez, monsieur, s'écria-t-elle, M. de Téligni n'est pas coupable d'un pareil crime; vous le calomniez.

— Je sais, reprit Albert, que M. de Téligni se serait trouvé, malgré lui, chef de cette coupable entreprise, et c'est pour sauver son honneur que je l'avais mis dans l'impossibilité d'agir au moment marqué.

— Vous mentez, monsieur, répliqua la jeune fille avec une énergie dont elle ne sut pas maîtriser l'ex-

plosion, vous mentez! Vous n'avez emprisonné M. de Téligni sur cette île maudite que parce qu'il gênait certains de vos projets et parce qu'il était mon défenseur naturel ici!

Les dures paroles échappées à Clorinde et le ton d'autorité qu'elle prit en s'adressant au capitaine, n'émurent pas celui-ci, autrement que pour rendre le libre essor à sa brutalité qu'il avait comprimée à grand'peine jusqu'alors. Les derniers mots surtout échappés à Clorinde lui donnèrent occasion de transporter brusquement la conversation sur un terrain moins embarrassant pour lui.

— Mon Dieu! murmura-t-il en prenant un ton moitié plaisant moitié galant, mon Dieu! à quoi bon tant d'éclat, tant de bruit et un si pompeux étalage de généreux sentiments, quand il s'agit au fond, d'un amoureux que vous regrettez et que vous voudriez voir revenir!

Le cœur de Clorinde bondit dans sa poitrine; elle semblait avoir oublié la résolution de boire la lie de cette honte qu'elle avait bravée pour sauver Téligni et en même temps pour remplir un devoir. L'injure qu'Albert venait de lui faire, fut comme un éclair pour elle et la ramena à la juste mesure de sa situation:

— Que m'importe, dit-elle, que M. de Téligni revienne ou non! Avant lui, il s'agit, monsieur, de l'œuvre que nous avions tous mission de mener à bonne fin, conformément aux ordres de M. de Coligni!

— Eh quoi! s'écria Albert tout à coup enhardi, vous ne mettez pas plus de souci que cela au retour de M. de Téligni?

— Non, puisque son absence doit empêcher une lâcheté de s'accomplir! Que M. de Téligni reste où il est, tant que vous le jugerez convenable.

— Jamais il ne reviendra si vous l'ordonnez! car sa présence ici sera l'éternel aliment à de coupables espérances.

— Soit! qu'il ne revienne jamais, si le sort de la colonie dépend de son exil.

— Il en dépend, répliqua Albert. Téligni est, aux yeux des colons, le seul homme capable de commander le navire sur lequel ils comptent partir, et tôt ou tard, malgré mon autorité, malgré nos héroïques efforts, ils exécuteront leur lâche complot. Demeurez unie à moi, mettons au service d'une cause commune, moi le pouvoir de mon épée, vous votre bienfaisante influence et nous déjouerons toutes les criminelles tentatives.

Albert avait mis un entraînement chaleureux à prononcer ces paroles. Il crut voir qu'elles avaient impressionné la jeune fille, et il attribua sa rougeur à l'émotion et non réellement à la honte de deviner le sens de ce discours perfide.

— Hésitez-vous? demanda le capitaine.

Clorinde, muette un moment, interdite, foudroyée, si j'osais dire, se réveilla de cet abattement où elle était plongée :

— Le premier gage que je vous demanderai, monsieur, de la sincérité de vos résolutions, ce sera la destruction de ce navire, menace toujours en permanence.

— Le navire sera détruit, répondit Albert. Et

désormais à nous deux le pouvoir sur ce petit peuple de rebelles dont nous ferons un docile troupeau. Je vous jure de vous obéir aveuglément, de ne vivre que pour vous. Ah! si j'ai été méchant et dur jusqu'à ce jour, si j'ai songé quelquefois à trahir les grands projets de notre illustre chef, c'est que je vous aimais jusqu'à la jalousie, Clorinde; c'est que la jalousie m'oppressait, troublait ma raison et mon cœur...

— Mon Dieu! murmura Clorinde en cachant dans ses deux mains son visage, mon Dieu! pardonnez-moi!...

— Ce soir, reprit Albert en se rapprochant de Clorinde, ce soir dans votre case, après l'heure du couvre-feu, attendez-moi... Nous réglerons le sort de cette colonie dont nous serons, désormais, les maîtres.

Tamaviva avait tout entendu. Elle sortit de cette case comme elle y était entrée, à la façon d'une bête fauve, rugissant de colère et de jalousie. Adossée à un arbre, elle combina sa vengeance, en l'associant au plan primitivement adopté par Outina.

— Que ce soit mes frères qui tuent Nara, ou que ce soit moi qui me charge de ce soin, se disait-elle, c'est tout un! Je la tuerai donc, ce soir, dans sa case.

Le ton énergique avec lequel la jeune Indienne prononça ce serment effroyable, n'eût pas laissé de doute à qui eût entendu ces paroles tomber des lèvres de Tamaviva. C'était là un acte qui lui était personnel; c'était la vengeance de la femme jalouse. Tamaviva avait été tout naturellement la dupe, comme Albert,

du piége où Clorinde avait entraîné celui-ci. Mais, piége ou non, le succès avait, aux yeux de la vindicative Indienne, des conséquences trop compromettantes pour ses espérances et pour le rôle qu'elle jouait au profit de sa tribu. Mais, en même temps, Tamaviva comprit que, par prudence, il ne fallait pas qu'on pût la soupçonner coupable de ce crime, ni en accuser personne de sa tribu. Elle s'arrêta donc à la pensée de ramener d'abord Téligni de l'île maudite, puis de le conduire assez près de la case de Clorinde, pour que, au signal qu'elle lui donnerait, après l'avoir instruit de la trahison de sa fiancée, il pût entrer dans cette case où il trouverait le cadavre de la jeune fille et à côté de ce cadavre le capitaine Albert. Elle ne doutait pas qu'on n'attribuât ce meurtre à la jalousie et à la vengeance de Téligni. Tamaviva, absorbée dans ses sombres projets, attendait l'heure favorable pour se diriger vers « l'île maudite, » au secours du prisonnier.

Clorinde, en sortant de chez le capitaine Albert, s'était rendue en hâte au village de Saturiora. Elle raconta brièvement au vieux Sachem la scène qui s'était passée entre elle et Albert, et le plan qu'elle avait conçu de faire arrêter et enlever le capitaine.

— A ton aise, ma fille, répondit l'Indien. Mes guerriers t'obéiront comme à moi-même. Cinq d'entre eux se cacheront aux abords de ta case; donne-leur tes ordres et le signal que tu voudras pour qu'ils accomplissent leur devoir. Quant au chef des « Faces Pâles, » une fois mon prisonnier, il sera bien gardé, j'en jure par ma haine!

Dès que le soleil eut disparu derrière l'horizon, Tamaviva se dirigea vers les deux gros chênes de la rive qui marquaient l'entrée du gué. De larges nappes d'ombres s'étendaient déjà sur la surface des eaux; puis, comme si le ciel eût favorisé ce projet, la lune en se levant derrière les deux arbres gigantesques, traçait comme un sillon lumineux qui allait aboutir au rocher blanc de l'île, lequel se détachait comme un point à l'horizon. Tamaviva n'hésita pas à s'aventurer dans la route mystérieuse qui conduisait à l'île. L'espace à parcourir ainsi était, ai-je dit, d'un mille et demi. De son côté, Téligni, après une journée d'anxiété, avait vu venir la nuit, non sans une certaine émotion. Au moment d'entreprendre ce voyage à travers le gué, des craintes mêlées de doutes assaillirent son esprit. Clément ne l'avait-il pas trompé; ne s'était-il pas trompé lui-même? Pour avoir fait une fois ce chemin avec Outina, Clément en était-il assez sûr pour s'y hasarder sans hésitation? Téligni ne redoutait aucun danger, la mort ne l'effrayait pas, bien certainement; mais une mort inutile, un danger invisible contre lequel il n'y a nul moyen de se défendre, pouvaient bien affaiblir son énergie naturelle. D'une autre part, sa position dans cette île, sans ressources, en proie à toutes les souffrances, à toutes les inquiétudes; la pensée des périls que courait Clorinde, le souvenir de ce complot que sa présence seule pouvait conjurer, tout cela excitait son audace et le poussait à tout braver pour regagner ce rivage d'où une lâcheté l'avait exilé.

Téligni résolut de braver même ces dangers invi-

sibles et inconnus. A ce moment, la lune en se levant traça sur les eaux de la baie ce sillon providentiel à travers lequel Tamaviva venait de s'élancer. Téligni, l'œil fixé devant lui, sentant un sable fin et solide sous ses pieds, marcha ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les deux chênes de la rive opposée, chargés des rayons de la lune lui servaient de phares. A peine eut-il fait une centaine de pas qu'il aperçut à quelque distance un corps se mouvant et qui semblait venir droit à lui. Téligni s'assura que son poignard était bien attaché à sa ceinture, et quel que pût être le résultat d'une lutte au milieu d'un fleuve, sur un terrain inconnu, mobile sous le pied, il était résolu à s'ouvrir le passage qu'on allait tenter, sans doute, de lui barrer. Tamaviva, car ce n'était autre qu'elle, en voyant un homme aventuré sur le gué, ne douta point que ce ne fût l'un des deux prisonniers; le second suivait probablement. Mais elle eut peur qu'ils ne s'égarassent peut-être et ne fussent entraînés sans espoir de salut. A un cri qu'elle poussa, Téligni répondit :

— Attends-moi où tu es, et il marcha droit sur Tamaviva.— Où vas-tu? demanda-t-il à l'Indienne.

— A ton secours. Mais qui t'a appris le secret du gué?

— Clément, mon compagnon.

— Où est celui que tu nommes ainsi et que je venais également sauver?

— Son cadavre est resté dans l'île; je l'ai tué, parce qu'il voulait me tuer. Pourquoi donc t'arrêtes-tu?

Tamaviva réfléchissait à ce moment. Elle se remit en marche. Téligni la suivait.

— Tu es donc armé? demanda l'Indienne.

— Regarde, fit Téligni en montrant le long poignard de Clément.

Il avait vu un piége peut-être dans la question de l'Indienne; il garda son arme dans la main.

— Tu as bien fait de t'armer. Je t'avais apporté un couteau.

— Pourquoi?

— Parce tu auras quelqu'un sans doute à punir ce soir.

Téligni se tut; un nuage venait de passer devant ses yeux, et son cœur avait frémi.

— Qui t'a envoyée à mon secours? demanda-t-il à Tamaviva.

— Personne; j'y suis venue de moi-même, par affection pour toi et pour te mettre à même de te venger.

— De qui donc?

— Tu le sauras bientôt.

Tamaviva ne dit plus un mot. Téligni tenta vainement de lui arracher ce secret que l'Indienne ne voulait lui révéler qu'arrivée au terme du voyage. Maintes fois, il lui adressa des questions, elle ne répondait pas. Enfin, ils touchèrent à la rive en face des deux chênes. Il faisait nuit obscure; toutes les cases étaient fermées. Tamaviva avait calculé son temps et pris ses mesures à la minute.

— Attends-moi ici quelques instants, dit-elle à Téligni, au moment où ils sortirent de l'eau.

Tamaviva courut au camp dont elle constata la parfaite tranquillité. Elle revint et dit au jeune officier :

— Viens.

Et le conduisant dans le voisinage de la case de Nara :

— Tu as toujours ton poignard, n'est-ce pas?

— Oui, et contre qui devrai-je m'en servir?

— A ton choix, contre Albert ou contre Nara.

— Que veux-tu dire? demanda Téligni en s'arrêtant.

— Je veux dire que Nara te trahit; qu'elle attend, ce soir, le capitaine dans sa case, qu'ils étaient d'accord pour te laisser mourir sur l'île maudite, et que je te veux les faire surprendre à ce rendez-vous.

Téligni frémit, et saisissant le bras de Tamaviva avec colère :

— Tu mens! lui cria-t-il.

— Je ne te commande pas de t'en rapporter à ma parole, répliqua froidement l'Indienne; tu verras, et tu jugeras alors si je mens. Mais ne perdons pas de temps.

En approchant du terme de leur course, Tamaviva ralentit le pas, et, au lieu de conduire Téligni au rendez-vous qu'elle avait désigné à Clorinde, elle se dirigea avec précaution vers la case de Clorinde. Téligni, revenu de la première commotion qu'il avait éprouvée à l'effroyable révélation de Tamaviva, en appela à son bon sens et à sa raison, et conclut que la conduite de Clorinde cachait quelque mystère inintelligible pour l'Indienne. Seulement il se félicita d'être bien armé puisqu'il devait se trouver en pré-

sence d'Albert, pour qui son retour serait un événement inattendu. Téligni et Tamaviva arrivèrent à un massif de broussailles qui formaient abri à une trentaine de pas environ de la case de Clorinde.

— Quand le moment sera venu, dit l'Indienne au jeune officier, je t'appellerai.

Tamaviva quitta Téligni et se dirigea vers la case de Clorinde. Elle regarda par les fissures de la porte; aucune lumière ne brillait dans l'intérieur; elle écouta et n'entendit aucun bruit, aucune voix. Tamaviva poussa la porte que ne défendait aucune ferrure et entra. Dans un coin du foyer, elle aperçut un tison qui se consumait sur l'âtre de pierre, sans projeter de lueur. Toute la case était dans l'obscurité. Après l'avoir explorée, l'Indienne détacha de sa ceinture un long couteau et se posta derrière la porte; celle-ci en s'ouvrant, devait la cacher à ceux qui entreraient.

— Nara viendra la première, murmura Tamaviva en tournant dans ses mains le manche de son arme; je l'attends.

S'il avait été possible de suivre les impressions qui se manifestaient sur les traits de la jeune Indienne, on y eût vu tous ses instincts de sauvage se révéler dans leur énergie et dans leur bassesse. Ses yeux étaient allumés d'une joie féroce; ses narines ouvertes semblaient aspirer l'odeur du sang; sa poitrine haletait; tous ses membres frissonnaient, et une impatience nerveuse agitait le couteau sous ses doigts. Le cou tendu, l'oreille attentive au moindre bruit, elle était prête à frapper. De degré en

degré, son état devint une sorte de paroxisme du meurtre. Les quelques minutes que Tamaviva passa dans cette situation lui parurent une éternité. Chaque seconde ajoutait à son irritation. Enfin un bruit de pas légers se fit entendre à la porte; Tamaviva leva le bras, la main à la hauteur de sa tête, la pointe du couteau perpendiculaire. La porte s'ouvrit, quelqu'un entra. Tamaviva se jeta sur l'ombre qui se tenait immobile devant elle, et frappa en criant :

— Meurs, Nara, meurs!

La victime tomba comme une masse sur le sol, sans pousser un cri. L'arme avait traversé la gorge. Le sang avait jailli au visage de Tamaviva. Elle ramassa un flambeau de résine qui se trouvait à côté du tison et l'alluma; la pièce s'emplit d'une lueur sinistre. L'Indienne poussa un cri terrible en reconnaissant que sa victime était le capitaine Albert. Elle laissa tomber le flambeau, sortit en poussant des hurlements et courut comme une folle dans la direction de la route conduisant au village de sa tribu.

Aux cris de Tamaviva, Téligni et les guerriers Coosas cachés en attendant les ordres de Clorinde, accoururent vers cette case où les flammes de la torche avaient allumé un incendie qui éclaira bientôt le camp tout entier. Des colons arrivèrent inquiets, éperdus sur ce théâtre d'un crime dont l'auteur s'était trompé de victime. C'était un va et vient, un pêle-mêle intraduisible, un tumulte de cris, un brouhaha de chuchottements, de paroles à voix basse, de discours, de disputes, de discussions, d'exclamations!

— Holà ! silence ici ! — hurla une voix formidable, et écoutez-moi.

On fit silence et la foule se groupa autour de l'orateur.

XIII

Celui qui avait réclamé et obtenu la parole et le silence, fut bref et franc. On parut lui savoir gré de ces deux choses.

— Peu importe, dit-il, quelle main a tué le capitaine Albert. Ne nous donnons pas la peine de chercher l'auteur de cette mort. Le tyran n'est plus, c'est le principal pour nous, n'est-ce pas? Celui qui a commis l'acte a comblé nos vœux. Rien ni personne ne nous retient plus sur ce rivage maudit; il ne nous reste plus qu'à le fuir, à nous embarquer au plus vite. Notre navire est prêt; nous n'avons plus de chef que celui qu'il nous plaira de nous donner. Je vous en propose un : le capitaine Hasard!...

— Il y en a un autre; un meilleur, qui nous conduira sûrement en France... C'est M. de Téligni...

En même temps dix bras vigoureux enlevèrent Téligni de terre. Vainement l'officier voulut-il parler, rappeler cette foule au devoir. Le tumulte, les cris de joie, les applaudissements couvrirent sa voix. Il

tenta de s'affranchir de ce triomphe auquel on le condamnait, ses efforts furent inutiles ; il était le prisonnier de l'enthousiasme populaire. Nul ne songeait, à ce moment, à s'enquérir comment il était venu à s'évader de l'île ; nul ne s'inquiétait du sort de son compagnon d'exil. Les plus intimes confidents de Clément, qui savaient la haine de ce dernier et les projets de mort qu'il nourrissait contre Téligni, paraissaient ne plus se souvenir même que Clément eût jamais existé.. Tous étaient unanimes dans la même coupable pensée : la fuite la plus prompte, où ils voyaient leur salut et leur délivrance.

— Bravo ! s'écria l'orateur, bravo ! Je préfère ce capitaine-ci à l'autre ! A bord ! mes camarades, à bord !

— A bord ! à bord !

Les préparatifs de départ ne pouvaient être longs. Ces gens-là ne laissaient derrière eux que la misère ; des cases à peu près en ruines. Ils ne regrettaient rien ; ils avaient mis tout leur espoir dans ce navire construit à la hâte, mal gréé, mal mâté, grossièrement arrimé. Ils n'avaient entrevu que les chances de succès et n'avaient calculé aucun des périls qui les menaçaient. Cette masse d'hommes, de femmes et d'enfants se dirigea vers le navire dont nous avons déjà fait visiter l'ancrage à nos lecteurs.

Cette scène avait quelque chose de pittoresque et de sinistre à la fois. L'incendie de la case où Albert avait été assassiné, la lueur rouge des torches de résine allumés à cet incendie, la fumée épaisse et noire qui s'en détachait en traînées de nuages

poussés par le vent et allant se déchirer aux cimes des hauts arbres de la forêt, l'obscurité profonde voilant la terre à dix pas autour du centre où rayonnaient ces lumières, les hurlements de joie de cette foule, la lutte de Téligni pour échapper à l'étreinte où on le retenait, tous ces éléments se combinaient pour donner à ce spectacle nocturne l'apparence d'une bacchanale ou d'une parade de fous.

Tamaviva, après l'assassinat d'Albert, s'était enfuie dans la direction du lieu où elle avait donné rendez-vous à Clorinde. Celle-ci qui y attendait Téligni, de bonne foi et sur la parole de l'Indienne, avait voulu s'élancer du côté où s'étaient montrées les premières lueurs de l'incendie et où s'étaient fait entendre les cris qui avaient suivi la découverte du crime. Mais Tamaviva s'était trouvée en présence de Clorinde au moment où celle-ci se mettait en route. l'Indienne, ivre encore de son crime, le cœur débordant de rage et de haine, saisit Clorinde par le milieu du corps et voulut l'emporter comme une lionne emporte sa proie. Une lutte terrible s'engagea entre les deux femmes. Tamaviva, heureusement, avait laissé son couteau planté dans la blessure d'Albert. Elle le chercha instinctivement à sa ceinture, et rugit de ne l'y pas trouver. Réduite à se servir de ses forces naturelles, elle s'accrocha de ses ongles et de ses dents à la pauvre Clorinde. L'imminence du danger donna à celle-ci une énergie incroyable. Peut-être même eût-elle triomphé de sa redoutable adversaire; mais Tamaviva, qui semblait d'abord l'avoir oublié, se sentant près de succomber, se

rappela que des guerriers de sa tribu attendaient son appel pour enlever la jeune fille blanche.

Elle fit entendre un signal particulier, et aussitôt les Indiens bondirent d'un fourré d'arbres et se jetèrent sur Clorinde. Mais dans le désespoir et l'acharnement de leur lutte, les deux femmes s'étaient comme enchaînées et rivées l'une à l'autre. Leurs bras, leurs mains, leurs jambes étaient enlacés et inséparables. Les Indiens sentirent qu'à vouloir dégager Clorinde de l'étreinte où elle retenait Tamaviva, ils briseraient ces frêles créatures. Ils ramassèrent donc les deux corps et les emportèrent prisonniers l'un de l'autre.

Au moment où ce sinistre cortége allait s'enfoncer dans les bois, une cohue des colons, dont les clameurs lointaines encore et confuses étaient parvenues déjà jusqu'aux oreilles de Clorinde, déboucha pour suivre la même route que les ravisseurs allaient prendre. Les Indiens Coosas, qui avaient vainement attendu l'ordre de Clorinde pour enlever Albert, suivaient ce tumulte, moitié par curiosité, moitié par étonnement. Avec cette sûreté et cette finesse de vue qui caractérisent les Indiens, ils aperçurent les deux Apalaches s'enfuyant avec leur fardeau. Les Coosas s'élancèrent sur leurs traces ; mais les premiers avaient de l'avance et disparurent bientôt aux regards de leurs ennemis. Ceux-ci regagnèrent, alors, leur village pour raconter à Saturiora les diverses scènes auxquelles ils avaient assisté. Un quart d'heure après qu'il eut connaissance de l'attentat commis contre sa fille Nara, le vieux Sachem à la tête de deux

cents de ses plus braves guerriers, marchait sur le village des Apalaches.

Nous raconterons dans un instant les scènes qui s'y passèrent; revenons aux colons français. Rendus à bord du navire, leur première précaution fut d'enchaîner sur le pont le nouveau capitaine, afin qu'il ne leur échappât point, et ils employèrent le reste de la nuit à embarquer les provisions qu'Outina s'était engagé à fournir et qu'il leur prodigua avec une joie peu dissimulée.

Téligni avait épuisé tout ce que la raison et la logique pouvaient lui inspirer pour détourner ses compatriotes de leur fou désir de partir. Efforts inutiles, vains conseils! On ne l'écoutait plus. Il avait réclamé Clorinde, accusant de lâcheté ceux qui l'abandonnaient, elle leur soutien, leur consolation!

Ces hommes résolus à fuir, et qui avaient l'énergie de leur situation désespérée, se montrèrent insensibles aux menaces comme ils l'avaient été aux prières. Ils ne voyaient que le but atteint; aucune autre considération ne les pouvait toucher. Quant aux craintes d'une trahison de la part de Téligni, ils ne semblaient pas s'en préoccuper, se fiant à l'argument suprême du pistolet et du poignard pour le contraindre à conduire le navire dans la bonne voie. Ils comptaient, une fois en mer, sur le sentiment de la conservation personnelle pour obtenir de lui le concours de son expérience de marin. Et il y avait à bord assez de matelots connaissant l'aire de vent qu'il fallait suivre, pour que Téligni ne remît pas le

cap sur les côtes maudites qu'ils abandonnaient, au lieu de le mettre sur la France.

Dès le matin, le bâtiment fut prêt à prendre la mer. On coupa les amarres qui le retenaient à terre, et ce morceau de bois flottant, obéissant au vent qui soufflait dans ses voiles improvisées, gagna le large, à petite vitesse, comme s'il avait eu l'intelligence des douleurs qu'il emportait et des épreuves qui l'attendaient.

Téligni, toujours enchaîné sur le pont et ayant à ses côtés deux factionnaires armés chacun d'un pistolet dont le canon était dirigé sur sa poitrine, commandait les manœuvres qui assuraient présentement le salut de ces infortunés.

Les plus timides d'entre eux s'étaient réfugiés dans les parties obscures du bâtiment, et, tout en se réjouissant du départ, versaient d'abondantes larmes d'inquiétude et de remords.

XIV

Sur l'ordre de Tamaviva, à qui on l'avait abandonnée comme prisonnière de guerre, c'est à dire avec le droit de vie et de mort sur elle, Clorinde avait été enfermée dans la case de l'Indienne. Celle-ci, meurtrie encore de sa lutte avec la fille blanche, le cœur gonflé de rage, ayant devant les yeux le spectacle du cadavre d'Albert, ivre en même temps d'une jalousie qui avait égaré son bras dans l'accomplissement du crime, méditait sur le supplice qu'elle infligerait à Clorinde. Le plus prompt et le plus cruel répondait le mieux à sa vengeance.

Clorinde n'avait eu aucun doute sur le sort qui l'attendait. Elle s'y était résignée; calme dans son infortune, elle priait le Seigneur tout-puissant. Un vague espoir lui restait, c'est que Saturiora, prévenu de son enlèvement, arriverait à son secours, et la délivrerait. Mais Clorinde sentait qu'il serait trop tard alors, pour empêcher l'accomplissement de ce complot qu'elle eût voulu empêcher, et dont la tra-

hison de Tamaviva, les clameurs qu'elle avait entendues et les sinistres lueurs de l'incendie, lui annonçaient la réalisation. Et au milieu de ces pénibles événements, qu'était devenu Téligni? quel sort avait été le sien?

Les prières et les sombres méditations de Clorinde furent interrompues par l'entrée de Tamaviva dans la case. L'Indienne fut frappée de l'apparence calme, digne et résignée de la jeune fille blanche. La physionomie de Clorinde, à ce moment, malgré la très grande pâleur qui couvrait son visage, avait quelque chose d'inspiré, et comme un air du ciel, si j'osais dire. Tamaviva s'arrêta sur le seuil de la porte, et courba la tête. Ce n'était pas que la pitié fût entrée dans son cœur; mais elle subissait l'influence de cette majestueuse douleur, et elle était plutôt disposée à se révolter contre ce sentiment qu'à s'attendrir.

— Tu viens, sans doute, lui dit Clorinde, m'annoncer mon arrêt de mort. Je suis prête; si c'est toi qui dois me frapper, frappe; sinon conduis-moi à mes bourreaux. Mais, avant que je meure, tu consentiras bien à me dire la cause de ta haine contre moi, et à me raconter les événements que je soupçonne.

— Ma haine contre toi, lui dit Tamaviva, est de la jalousie.

Tamaviva raconta alors à Clorinde, comment elle s'était cachée dans la case d'Albert, et comment, après avoir surpris le rendez-vous convenu entre eux, elle avait résolu de la tuer, et tous les détails que les lecteurs connaissent.

— Oh! cette mort que je te destinais, dit l'Indienne avec un accent guttural, cette mort à laquelle tu as échappé, tu la subiras. Je dois cet apaisement à l'âme du capitaine qui indisposerait le Grand Esprit contre moi?

— Soit! répliqua Clorinde avec son calme résigné. Mais ne crains-tu pas que mes frères ne vengent ma mort.

— Tes frères! s'écria Tamaviva. Dans quelques instants, ils seront loin de ce pays. Ton fiancé est avec eux; c'est lui qui les conduira vers le rivage de vos pères....

Clorinde cacha son visage dans ses deux mains et pleura. Cette nouvelle était plus terrible pour elle que la mort. Elle s'abîma dans un recueillement profond; puis, un moment après, relevant fièrement la tête :

— Que ferais-je seule ici-bas? murmura-t-elle; ma vie finit avec ma mission. Que le ciel conduise ces malheureux! La mort que tu me réserves, continua-t-elle en s'adressant à Tamaviva, est un bienfait. Tes bourreaux sont-ils prêts? Marchons!

Tamaviva sortit en disant :

— Attends les Docteurs de la mort.

Clorinde s'agenouilla. Si forte qu'elle fût de cœur et d'âme, la pensée du supplice qui l'attendait l'impressionna vivement. En s'agenouillant pour prier, elle tourna le dos à la porte, espérant que la mort viendrait la frapper sans qu'elle vît le bourreau. Quelques minutes après que Tamaviva fut sortie, deux hommes pénétrèrent dans la case. C'étaient les

Sorciers, les Docteurs de la mort. Clorinde leur dit avec calme :

— Si c'est vous qui avez mission de me tuer, frappez.

Les Sorciers ne répondirent pas, prirent Clorinde par la main et la conduisirent sur la place du village où gisait une large pierre sur laquelle on fit la jeune fille poser sa tête. A droite, se tenait un guerrier appuyé sur son tomahawk, et à gauche, les Sorciers. A quelques pas, cachée derrière le tronc d'un arbre, Tamaviva se donnait la joie d'assister au supplice de celle qui lui avait fait commettre un crime.

Clorinde avait pâli en s'approchant de cet ignoble échafaud ; mais, ses yeux levés au ciel, elle livra ses bras que les Sorciers lièrent avant d'étendre son corps sur le sol auquel ils attachèrent les pieds de la jeune fille à des piquets de bois. On fit signe au guerrier qui remplissait les fonctions de bourreau de frapper. Il leva son tomahawk à deux bras.

Saturiora, on se le rappelle, s'était mis en route avec les deux cents guerriers, pour le village. Les guetteurs des Apalaches accoururent annoncer l'approche de l'ennemi au moment où le bourreau allait laisser tomber son tomahawk sur le crâne de Clorinde. Il abaissa son arme terrible en voyant l'impression qu'avait produite sur ceux qui l'entouraient l'arrivée du chef des Coosas.

Les Docteurs de la mort se groupèrent en conseil et firent venir Tamaviva à qui la prisonnière appartenait et de qui dépendait le sort de celle-ci.

— Évidemment les esprits ne voulurent pas que

Nara-ti-pia-lou meure, lui dirent-ils, sans quoi le grand chef des Coosas ne serait pas arrivé sur notre territoire, à la tête de ses principaux guerriers, au moment même où nous allions accomplir l'arrêt.

Dans cette décision du conseil des Docteurs de la mort, il y avait autant de prudence commandée par l'intervention de Saturiora dans cette affaire, que d'obéissance réelle et aveugle aux ordres d'en-haut. Tamaviva comprit le double sentiment qui dictait cet avis donné par les Docteurs et le partagea. Elle courut vers Clorinde dont les lenteurs du martyre avaient pâli le visage et épuisé les forces. Elle détacha les liens qui la retenaient prisonnière, et la pressant dans ses bras :

— Que ma sœur se relève, lui dit-elle. L'épreuve à laquelle on a voulu la soumettre a révélé tout son courage; c'est assez. Ma sœur est libre et elle sera, désormais, l'amie de notre nation comme elle est la fille des Coosas!

— J'eusse préféré peut-être la mort à l'existence qui m'est réservée maintenant, murmura Clorinde; mais je ne te remercie pas moins, Tamaviva, de ta générosité.

Les appareils du supplice avaient complétement disparu, au moment où Saturiora entra avec les guerriers dans le village des Apalaches. Tamaviva conduisit Clorinde au devant du détachement des Coosas, et en leur présence l'embrassa en signe d'amitié.

Une fois qu'elle fut libre, Clorinde s'écria, après avoir pressé les mains du vieux Saturiora :

— Oh! mon père, je vais au rivage.

Et elle s'élança en courant vers le campement des Français. En y arrivant, elle aperçut au loin le navire qui emportait ses amis, plus que ses amis, son rêve et son bonheur. Tout espoir était perdu. Clorinde porta la main à son cœur, poussa un cri déchirant et tomba évanouie comme morte sur le rivage.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPÉE ET LA PRIÈRE

I

Clorinde supporta en chrétienne le malheur qui l'avait frappée. Elle avait espéré, pendant quelques jours, que le bâtiment qui avait emporté Téligni reviendrait au rivage d'où il était parti; cet espoir s'évanouit, hélas!

En s'éloignant, Ribaut avait annoncé qu'il reviendrait, bientôt, avec de nouveaux renforts. Et Ribaut ne revenait point. Les jours se passaient, les semaines s'écoulaient, sans que rien ne fût changé à cette situation; les mêmes espérances renaissaient chaque matin, pour s'éteindre chaque soir. Quels événements s'étaient donc accomplis en France, qui eussent pu empêcher Ribaut de tenir sa promesse? Qu'était-il advenu de ce bâtiment à bord duquel

s'étaient embarqués les débris de la colonie, pendant cette sinistre nuit?

On comprend quelles angoisses agitaient l'âme de la malheureuse enfant, laissée seule en ce pays désert!

Des mois s'étaient écoulés ainsi. Clorinde avait eu pour consolation la paternelle tendresse du vieux Saturiora, qui avait grandi chaque jour. Elle habitait au village des Coosas, un wigwam près de celui du sachem; elle s'était faite peu à peu à la vie des sauvages, partageant leurs travaux, leurs jeux, leurs dangers, leurs amitiés. Elle avait adopté leur costume, et était devenue une véritable enfant de la tribu des Coosas. Clorinde avait continué au milieu des sauvages sa mission évangélique, et l'influence qu'elle acquit sur eux ressemblait en tous points à celle qu'elle exerçait au milieu de l'armée huguenote. Il n'était pas jusqu'aux Sorciers de la tribu qui ne la vinssent consulter sur leurs mystères, tant ils étaient convaincus qu'un souffle divin animait cette jeune fille.

La seule chose des Indiens que Clorinde n'eût pas acceptée, c'étaient les haines des deux tribus ennemies, et, grâce à son intervention, les hostilités entre elles avaient cessé; il semblait que la paix eût été signée pour l'éternité. Mais cette éternité, dans les réserves faites par chacune des tribus, ne devait pas aller au delà de la première occasion qui se présenterait de la rompre.

Outina lui-même s'était laissé gagner par Clorinde; elle était aussi bien accueillie et fêtée chez les Apa-

laches que chez les Coosas, et Tamaviva la comblait de ses caresses.

Qui eût vu Clorinde au milieu de ces Indiens, identifiée à leurs habitudes, résignée, heureuse en apparence, le sourire sur les lèvres, ne se serait pas douté des tortures qu'elle endurait. Les désastres auxquels elle avait assisté, l'œuvre de son digne maître et père, comme elle appelait toujours Coligni, détruite à jamais sans doute, son exil peut-être perpétuel, sa séparation d'avec son frère et Téligni, tous ces souvenirs, toutes ces préoccupations soulevaient des tempêtes en son cœur.

Chaque jour Clorinde se rendait au rivage et là, les genoux en terre, elle priait Dieu de mettre fin à ses angoisses. Pendant des heures, elle consultait ce vaste horizon ouvert devant elle, espérant, demandant au Seigneur d'y voir apparaître quelque voile ramenant ceux qu'elle attendait et dont l'absence était une mort pour son âme. L'horizon demeurait vide. Quelquefois la tempête avait grondé sur ces plages; Clorinde écoutait avec une sorte de terreur religieuse la grande voix de ces lames qui venaient se briser à ses pieds. Il lui semblait qu'en s'entr'ouvrant, elles laissaient échapper de leurs seins déchirés des cris plaintifs, écho de lointaines douleurs!

Ce pieux pèlerinage de chaque jour était un renouvellement de soucis pour Clorinde et un aliment à ses sombres pensées. Sa vie s'en allait, pour ainsi dire, emportée lambeau en lambeau par ces flots de l'immensité toujours déserte. Elle avait tant pleuré et tant prié inutilement en face de cet horizon

et de cette mer infinie, qu'elle s'était dit que si Dieu n'avait pas eu pitié d'elle et n'avait pas rendu à son cœur les chers objets qu'elle rappelait, c'est que tout était fini. Le découragement s'était emparé d'elle, et Clorinde s'était résignée à mourir sur ce rivage, le regard tourné vers la haute mer.

Ce Dieu en qui elle avait tant espéré eut pitié d'elle, cependant. En effet, un matin, en relevant la tête après sa prière, elle aperçut au large une voile qui glissait à l'horizon, se confondant encore avec les nuages; puis une seconde voile se détacha de cet horizon, puis une troisième. La vie si prête à quitter Clorinde, se ranima en elle. Son cœur bondit dans sa poitrine, ses joues se colorèrent, elle tendit les bras vers la mer, puis joignit les mains et tomba à genoux en s'écriant :

— Mon Dieu! vous me les rendez donc!

L'idée n'était pas venue à Clorinde que ce ne fût pas les Français qui revinssent.

Au premier navire qu'elle aperçut, elle pensa que ce devait être Téligni; puis quand apparut la seconde voile et ensuite la troisième, elle ne douta pas que ce fût Ribaut.

Clorinde courut en hâte au village, se jeta tout en larmes de joie dans les bras du vieux sachem et, le doigt étendu dans la direction de la mer, elle lui montra les voiles qui roulaient dans l'espace comme des flocons de nuages poussés par le vent.

— Mon père, dit-elle, regarde!

— Ce sont les frères de ma fille qui reviennent!

Saturiora prononça ces mots sur un ton mélancolique, et porta la main à ses yeux.

— Ma fille va être heureuse ! ajouta-t-il.

Le pauvre vieillard pensa, s'il n'osa dire :

— Et mon rêve est fini !

A part l'égoïsme que Saturiora ressentait à jouir seul et sans partage de la tendresse de Clorinde, il considérait le retour des « Faces Pâles » comme un malheur pour sa nation. Il entrevoyait de nouvelles luttes à soutenir, de nouvelles complications. C'était, en effet, la fin de ce double rêve qu'il savourait depuis six mois : l'affection de Clorinde est pour sa tribu une paix sans trouble et sans souci.

Vers le milieu de la journée, les trois navires s'étaient un peu mieux détachés de l'horizon et l'on pouvait distinguer leur coque noire et rouge qui s'avançait vers la terre. Un Indien, avec cette vue perçante qui appartient à sa race, déclara voir flotter aux mâts des bâtiments les mêmes pavillons qu'il avait vus aux navires sur lesquels était venue Clorinde. Il n'y avait plus de doute, c'étaient des compatriotes !

L'arrivée des « Faces Pâles » avait troublé également Outina. Dans les hommes blancs, il avait toujours vu des alliés pour Saturiora et par conséquent des ennemis pour sa tribu, à moins que de conquérir leur amitié, ce qui lui parut devoir être difficile à cause de la liaison de Clorinde avec les Coosas. De plus, cette fois les Français auraient à demander compte de l'assassinat du capitaine Albert et des faits qui s'étaient accomplis, avec le concours des Indiens.

Toute la responsabilité de ces événements dont ils voudront se venger bien certainement devait, dans la pensée d'Outina, retomber sur lui et sur sa tribu. Il fallait donc aviser au moyen d'échapper à cette responsabilité, d'apaiser la colère des « Faces Pâles, » de gagner leur amitié, sauf à se débarrasser d'eux, ensuite, comme déjà on y était parvenu.

On va voir bientôt quelles résolutions prirent les Indiens, résolutions que les faits de la journée semblèrent favoriser.

Pendant que les Apalaches délibéraient, les navires se rapprochaient; mais ils ne purent gagner que le soir les environs du mouillage. Au lieu de jeter l'ancre, ils parurent reprendre le large. Pendant quelques instants leurs feux brillèrent au loin comme de petites étoiles; leurs formes passaient à l'horizon ainsi que de grands fantômes; puis tout disparut et les ténèbres de la nuit tombèrent comme un voile épais sur les vastes et silencieuses solitudes de la mer.

Des larmes montèrent aux yeux de Clorinde. Son espoir était-il encore une fois déçu? Ces navires que sa joie avait salués, n'avaient-ils apparu que pour creuser davantage l'abîme de douleurs qu'elle portait en son sein? Étaient-ils repartis pour ne plus revenir, ou bien s'étaient-ils enfoncés dans les profondeurs des ténèbres pour attendre le jour suivant? Les angoisses de Clorinde ne sauraient se dépeindre? Elle avait passé, pendant cette journée d'attente, par toutes les émotions de la joie immense à la plus cruelle déception.

Quand le rideau de la nuit se fut abaissé sur ce théâtre où venait de se jouer le plus poignant drame auquel le cœur humain puisse assister, à la fois comme spectateur et comme acteur, Clorinde, la main sur ses yeux, des sanglots dans la poitrine, fut entraînée par le vieux sachem qui la ramena au village.

Si Clorinde avait été désespérée de n'apercevoir plus les navires qui avaient abordé si près de la terre pour s'en éloigner, les Français avaient, de leur côté, hésité à jeter l'ancre, en ne voyant partir de terre aucun signal qui manifestât la joie de leurs compatriotes de les voir arriver : ni drapeau développé au vent, ni salut de mousqueterie ou d'artillerie! Ils croyaient s'être trompés, et éprouvaient en même temps de sinistres pressentiments. Ils s'éloignèrent donc, momentanément, par prudence et pour mûrir les résolutions qu'ils devaient prendre.

Cet éloignement des navires de la côte, et les incidents que nous allons raconter favorisèrent l'exécution des mesures arrêtées dans le conseil tenu par Outina. Le chef des Apalaches avait décidé que le plus sûr moyen d'apaiser et même de prévenir la colère des « Faces Pâles, » et de captiver leur amitié, était de livrer à leur vengeance l'auteur du meurtre du capitaine Albert. Tamaviva appartenait, par le fait, à la tribu des Coosas; elle n'était qu'une intruse dans celle des Apalaches. C'était donc un moyen de tourner contre la première les sévérités des Français.

Quant à Clorinde, elle seule pouvait compromettre

le succès de ce plan, en dévoilant à ses frères blancs les faits tels qu'ils s'étaient passés. Outina résolut d'enlever Clorinde en s'y prenant, cette fois, de façon que Saturiora ne pût pas la délivrer, et de la faire disparaître à tout jamais de la scène.

La retraite de Clorinde, au moment où Saturiora l'entraîna, semblait déranger les projets du perfide Indien; il aurait pu y renoncer en voyant les navires s'éloigner; mais rien ne lui garantissait qu'ils ne reviendraient pas. Outina persista donc dans son plan, au moins par précaution. Tamaviva, à qui il s'était confié, en ne lui laissant voir, cependant, que le danger auquel l'exposait quelque dénonciation de Clorinde, s'était chargée de tendre les piéges où la jeune fille se ferait prendre. Elle calma le dépit et le regret d'Outina au moment où Clorinde s'éloigna, en lui disant :

— Sois tranquille, elle reviendra bientôt consulter la mer, et je saurai l'entraîner au rivage où tu t'empareras d'elle. Que tes guerriers soient prêts.

Tamaviva avait prévu juste.

C'était une nuit magnifique; le ciel est bleu; l'Océan, calme et uni comme un grand lac; à peine les vagues soupirent-elles en échouant sur la plage; la lune les baigne de ses rayons; l'horizon est d'une profondeur immense; le regard semble y pouvoir plonger si loin qu'il percerait le rideau de nuages azurés qui le ferme. Clorinde s'était enfuie secrètement de son wigwam. Montée au haut d'un rocher, elle contemplait avec tristesse cet horizon vide des navires. Soudain, dans cette voie lumineuse que la

lune trace sur les eaux de la baie, apparaît une forme noire, massive, se traînant lentement, quelque chose que l'optique grossit. C'est un des navires qui se rapproche de terre. Clorinde sent son cœur renaître à l'espoir; elle hésite cependant; elle voudrait courir au rivage; mais les recommandations de Saturiora la retiennent. Ses yeux s'emplissent de larmes. Qu'importe les dangers qu'elle peut courir, elle les braverait tous, maintenant que ses frères sont là, presqu'à portée de sa voix. Elle va s'élancer, un léger bruit de pas qu'elle entend à ses côtés l'arrête.

C'est Tamaviva qui s'approche, et d'une voix douce et caressante elle dit à Clorinde :

— Comment ma sœur n'est-elle pas au rivage, quand voilà ses frères qui reviennent?

Ces seuls mots et la présence de Tamaviva eussent dû éveiller de la défiance dans l'esprit de la jeune fille; mais toute l'âme, toute la pensée, toutes les facultés de Clorinde sont absorbées par le fait qui s'accomplit, à quelque distance d'elle. Les paroles de l'Indienne, au lieu d'être un avertissement pour Clorinde, excitèrent, au contraire, son inquiète ardeur.

— Tiens, regarde, continua Tamaviva en lui montrant l'horizon.

— Je vois, répondit Clorinde frissonnante de joie, un navire...

— Et encore...

— Quoi?

— Regarde, entre la terre et le bâtiment.

A ce moment, une forme moins grande que la sil-

houette du navire glissait sur la mer et se dirigeait rapidement vers le rivage. C'était une embarcation qui venait de se détacher du navire.

— Vois-tu qu'ils s'approchent et qu'ils vont débarquer, murmura l'Indienne qui jouait, alors, le rôle du serpent tentateur; — ils vont débarquer et tu ne seras pas là pour accueillir tes frères, pour les embrasser.

L'embarcation recevait alors en plein les rayons de la lune. Le doute n'était plus possible.

— Viens donc! dit tout à coup Tamaviva en saisissant le bras de la jeune fille.

La tentation était trop grande pour Clorinde; son émotion a atteint un degré voisin du délire et de l'enivrement. C'est un abîme dont le vertige l'attire, elle ne résiste plus, n'hésite plus, pousse un cri et s'élance vers le rivage.

L'embarcation s'approchait toujours; mais elle était encore à quelque distance. Dans l'ombre, au loin derrière elle, le navire manœuvrait comme une sentinelle veillant sur cet enfant perdu, lancé aux hasards d'une découverte.

Les Indiens d'Outina se tenaient en embuscade, couchés à plat-ventre et blottis dans les broussailles, cachés aux regards des deux femmes; les uns épiant le bruit de leurs pas et le chemin par où elles doivent arriver, les autres l'œil attaché sur la mer et suivant la marche de plus en plus rapide de l'embarcation à bord de laquelle ils aperçoivent des hommes debout, le mousquet au poing et cherchant à distinguer ce qui se passe à terre.

Tamaviva et Clorinde n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas de l'embuscade des Indiens. Elles étaient confondues dans la demi-obscurité que l'ombre des hautes touffes d'arbres répandait sur le chemin; toutes deux de même taille, méconnaissables l'une de l'autre dans l'uniforme costume des Indiens.

Tamaviva avertie par un secret pressentiment, avait ralenti sa marche, d'abord, et laissé gagner de l'avance à Clorinde; elle s'était arrêtée tout à coup et blottie derrière un pan de rocher. Clorinde qui avait acquis la finesse d'ouïe et la perspicacité de vue des Indiens, frissonna et s'arrêta soudain, elle aussi, en entendant frémir autour d'elle les herbes et les feuilles, si imperceptible que fût le frémissement; il lui sembla également voir flamboyer comme des yeux de bêtes fauves, dans les antres de broussailles. Clorinde fit halte, regarda autour d'elle, ne vit plus Tamaviva et eut peur. L'idée d'un piége lui vint pour la première fois; elle voulut retourner sur ses pas.

Tamaviva qui la surveillait, comprit le mouvement de retraite de Clorinde. L'Indienne sentit qu'on l'accuserait de trahison, si la jeune fille manquait au rendez-vous fatal où elle s'était chargée de l'entraîner. Tamaviva bondit aux côtés de Clorinde et l'entraîna dans sa course en lui disant :

— Mais viens donc! Voilà que leur canot va toucher terre.

Dès que les deux femmes eurent dépassé l'embuscade, Tamaviva voulut faire retraite à son tour; mais il était trop tard. Les Indiens sortirent de leur

retraite, se ruèrent sur elles, et les emportèrent, étouffant avec des baillons leurs cris, dont les premiers parvinrent jusqu'à l'embarcation qui n'était plus qu'à quelques brasses du rivage, louvoyant comme pour chercher un atterrissage.

Un des hommes qui la montait frissonna en entendant ces cris, et on put voir deux larmes monter à ses yeux. Celui-là était un vieux soldat, pourtant, et en retraçant son portrait que nous avons déjà donné, nos lecteurs reconnaîtraient Défourneaux. Disons donc tout de suite que c'était Défourneaux, le blessé de Dreux.

— Ces cris sont étranges ! murmura-t-il d'une voix dont il ne pouvait déguiser l'émotion.

— Pas le moindre signe, dit un autre, qui indique la présence ici de nos amis !...

— Et au lieu de cela, reprit Défourneaux, des cris qui révèlent l'accomplissement de quelque crime et des ombres qui ont passé sur ce rivage comme des fantômes, pour s'enfoncer dans l'épaisseur des bois...

— Amusement de tigres entre eux, — fit un troisième. Je les reconnais bien là !

— Es-tu bien certain que ce soit ici le lieu où Ribaut avait débarqué ?

— Parfaitement sûr — répondit celui à qui la question avait été posée.

— Accostons alors !

La proue de l'embarcation s'enfonça dans les sables du rivage. Les hommes du canot débarquèrent un à un, le mousquet au poing et la mèche allumée.

II

A peine les Français avaient-ils débarqué, qu'ils virent s'avancer, les mains tendues vers eux, un groupe d'Indiens à la tête desquels était Outina. Un des hommes de l'embarcation, qui avait fait partie de la première expédition le reconnut. Outina était sans armes ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

—Que mes frères se rassurent, dit-il; nous venons vers eux en amis.

Quoique se tenant sur une défensive mutuelle, les deux groupes d'Indiens et de Français se trouvèrent bientôt mêlés, et force questions se succédèrent sans beaucoup d'ordre ni de suite sur le sort des malheureux colons, et sur celui de Clorinde. Du chaos de demandes et de réponses s'entrecroisant, se détacha le plus clair de ces événements encore mystérieux pour les Français, c'est à dire le départ des colons après l'assassinat du capitaine Albert. Quant à la jeune fille blanche, Outina répondit sur un ton qui affectait la plus complète indifférence, qu'elle avait

été recueillie par le chef des Coosas, le vieux Sâturiora qui paraissait avoir beaucoup d'affection pour elle; mais que Saturiora était homme à la garder et à dissimuler son existence, tant il craindrait de la voir retourner avec les Français.

Outina n'avait pas hésité à avouer l'assassinat du capitaine Albert, parce qu'il fallait bien confesser un fait qui serait connu tôt ou tard; et, ensuite, parce que c'était un moyen, selon lui, d'apprendre aux nouveaux arrivés les façons de procéder des Indiens, et aussi de les dégoûter peut-être de demeurer dans le pays. En ce point Outina déjà avait réussi presqu'au gré de ses calculs. L'impression fut pénible chez les Français; ils augurèrent mal pour l'avenir, de ces événements passés; et n'était la destinée de Clorinde qui tenait au cœur de Défourneaux, le vieux huguenot eût été des premiers à encourager le désespoir que manifestèrent ses compagnons.

— Ce n'est pas tout, dit-il, que de connaître de tels résultats; parmi les faits que nous apprenons, il y en a auxquels nous n'avons aucun remède à apporter; mais il en est d'autres que nous ne pouvons laisser passer sans nous venger au moins.

— C'est vrai!

— Je vois deux comptes à régler ici : l'affaire du capitaine Albert; il est bien mort, c'est dit. Nous ne le ressusciterons pas, c'est vrai; de lui vivant je me souciais peu, je n'en disconviens pas; mais il a été assassiné par une femme indienne. Sa mort demande une punition,

Il y eut des signes unanimes d'approbation parmi

les hommes de l'embarcation, et Outina lui-même fit un geste indiquant qu'il partageait cette façon de voir.

— Et puis, nous avons ici, prisonnière peut-être, malheureuse et misérable sans doute, notre chère Clorinde, chère à tous, car il n'en est pas un de vous qui ne la connaisse pour avoir baisé ses belles mains blanches secourables, béni sa douceur, admiré son courage... Nous ne pouvons pas l'abandonner. Et quand personne ne voudrait m'y aider, je resterais seul sur ce rivage pour la retrouver et la délivrer.

Défourneaux avait pris la bonne voie pour obtenir l'approbation de ses compagnons, en les intéressant, d'abord, à l'honneur national engagé dans l'assassinat du capitaine Albert; car il comprenait que tout le monde n'eût pas peut-être les mêmes sentiments que lui pour Clorinde. La politique de son appel fut habile et réussit. Ses paroles produisirent l'effet qu'il en attendait.

Outina se retourna alors vers lui et dit d'une voix pateline :

— Mon frère blanc a raison sur le premier point, et j'ai ménagé à sa vengeance tout le succès qui était en mon pouvoir.

— Qu'as-tu fait pour cela?

— La femme qui a assassiné le capitaine Albert appartient à la tribu des Coosas, mes ennemis; je l'ai faite prisonnière, ce matin, et je la livrerai à mes frères blancs.

— Ah! ah! tu nous la livreras, dis-tu?

— Tout à l'heure, quand mes frères voudront.

— C'est bien.

— Quant à la jeune fille blanche, mes frères perdront leur temps à la chercher; je crains qu'ils ne la trouvent pas.

— Par la mort Dieu! s'écria Défourneaux en dégaînant sa rapière avec la rapidité de l'éclair, dusséje passer le reste de mes jours dans vos forêts, fouillant tous vos repaires de bêtes fauves et tuant des centaines de vous autres, je te jure que je retrouverai ma Clorinde.

Le mouvement de Défourneaux avait intimidé les Indiens, et à la vue de sa rapière dégaînée ils reculèrent de quelques pas. Les camarades de Défourneaux l'apaisèrent; il remit sa rapière au fourreau. Outina rassuré revint vers Défourneaux :

— Mon frère fera ce qu'il voudra, je l'aiderai même, s'il le désire, et autant qu'il sera en mon pouvoir, pour retrouver sa sœur blanche.

— J'y compte. Mais où est la prisonnière que tu nous a promise?

Outina fit un signal et on apporta Tamaviva liée aux quatre membres et bâillonnée.

— Qu'on la mette dans le canot, dit Défourneaux; nous la conduirons à bord, et, par la mort Dieu! justice sera faite! Au large, nous autres!

Les Français étaient rentrés dans leur embarcation. Outina s'approcha d'eux au moment où ils allaient dégager la proue du canot et leur dit :

— Que mes frères sachent qu'ils sont les bienvenus! Nous les attendrons demain, et je leur aiderai à retrouver leur fille blanche.

Le canot poussa au large et regagna le navire qui louvoyait toujours à distance.

On ne connaissait encore, en France, que le succès obtenu par Ribaut, les découvertes qu'il avait faites, l'établissement de la première colonie, les bonnes conditions dans lesquelles il l'avait laissée à son départ. Coligni voyait son rêve se réaliser; il avait, enfin, fondé cette patrie de refuge pour les huguenots, il ne restait plus qu'à la consolider. On avait résolu de diriger immédiatement une seconde expédition en Amérique pour fortifier la première, étendre et assurer l'œuvre de Ribaut. Le jeune et glorieux capitaine avait été désigné de nouveau pour conduire cette seconde expédition; mais les événements qui s'étaient accomplis en Europe en avaient retardé le départ. L'armée protestante eut besoin de ses plus vaillants soldats pour défendre la Réforme, au cœur même des pays où elle livrait des batailles plus souvent malheureuses que fécondes; l'heure n'était pas opportune de s'affaiblir et d'éloigner les plus fermes soutiens de la foi.

Vint un moment même où les dangers furent si grands, où la Réforme fut si sérieusement menacée dans la personne de ses plus illustres chefs et son sort si gravement compromis, que l'on ne songea plus guère à la colonie américaine, et peu s'en était fallu que l'on n'abandonnât toute idée de secourir les malheureuses sentinelles avancées de cette patrie lointaine qui ne devait jamais se fonder.

On eût dit que ces enfants perdus d'une généreuse entreprise devenue inféconde, avaient pressenti

l'abandon où on les laisserait, quand ils avaient résolu de fuir les rivages de l'Amérique et de rallier la France. Leur découragement était injuste en réalité, car il y avait trois cœurs anxieux, tourmentés, oppressés du sort d'une seule personne qui les devait sauver tous. En effet, au milieu de leurs plus graves préoccupations et des périls de leur situation, Coligni, Ribaut et Défourneaux songeaient à la pauvre Clorinde, restée sur ces rives désertes comme un gage.

Coligni profita du premier retour à un meilleur état de choses pour organiser une expédition chargée d'aller au secours de la colonie huguenote. Coligni était rentré en grâce à la cour; bien que l'illustre chef protestant ne fît pas grand fond sur ce retour des faveurs royales, il obtint néanmoins de François II un certain appui pour son œuvre lointaine.

— Quand même les baisers que l'on me donne en cour ne me rapporteraient que cela, disait-il, j'y aurai toujours gagné quelque chose.

Les libéralités secrètes, mais la tolérance ouverte du roi, permirent à Coligni de monter son expédition sur un bon pied. On fut autant prévoyant qu'on put l'être dans l'organisation de la flotille de trois bâtiments chargée d'aller rendre des forces et de l'espoir aux frères exilés.

Quelques jours avant le départ des navires, le vieux Défourneaux était venu prendre congé et les instructions de son seigneur et maître. Défourneaux était sombre et morose quand il se jeta aux pieds de Coligni pour recevoir sa bénédiction.

— D'où te vient ton chagrin, Défourneaux? lui demanda l'amiral.

— Je mentirais de moitié, mon seigneur, répondit le vieux soldat, si je vous disais que ce chagrin vient tout entier de notre séparation...

— Tu as plus de raison d'être satisfait que de pleurer, mon cher Défourneaux. Tu me quittes, mais nous sommes accoutumés à ces séparations, tandis que tu vas revoir et embrasser notre chère Clorinde.

— Ah! monseigneur, vous dites le vrai en ce moment, et je devrais n'être qu'heureux!...

— Eh bien, quoi?

— Je crains pour notre expédition.

— Que crains-tu? Il y a à bord nombre suffisant d'armes, d'approvisionnements, d'outils, de bons soldats, de bons marins, encore choisis dans ces *Gueux de mer* qui font merveille toujours, des agriculteurs, soldats de labour...

Défourneaux avait écouté, sans l'interrompre, l'énumération que faisait Coligni de toutes les garanties qu'offrait l'expédition. Il s'était borné à affirmer et à approuver par un signe de tête. Quand l'amiral eut achevé :

— Vous avez raison, monseigneur, il ne paraît rien manquer, en effet...

— Ai-je oublié quelque chose? interrompit Coligni.

— Oui, certes!

— Quoi donc?

— Il manque à l'expédition un bon chef pour la commander.

— Laudonnière à qui j'ai confié cette mission est un vaillant soldat, un habile marin; il était de la campagne de Ribaut. Que veux-tu de plus?

— Si hautes que soient les qualités de M. de Laudonnière, monseigneur, M. de Laudonnière ne vaudra jamais l'homme qu'il fallait...

— Ribaut, n'est-ce pas, vas-tu dire?

— Oui.

— Eh, pardieu! Prétends-tu me l'apprendre, Défourneaux! Mais je n'ai entendu ôter à Ribaut ni l'honneur de compléter son œuvre, ni la joie de revoir Clorinde... Oh! Défourneaux, tu embrasseras bien tendrement cette chère enfant de mon cœur... Tu chercheras, tu trouveras pour elle les plus doux baisers de tes lèvres, n'est-ce pas?... Ribaut! — reprit Coligni après un moment d'attendrissement, — certainement nul ne le vaudra jamais..... Mais le devoir des chefs est de placer ses officiers où il juge que leur présence est utile. Nous avons de mauvais jours à traverser encore, mon pauvre Défourneaux, et les hommes tels que mon cher Ribaut ne sont pas communs sous ma main. J'ai besoin de lui ici; il nous faudra entreprendre vraisemblablement une expédition contre les vaisseaux espagnols et pour secourir Guillaume d'Orange, à quel autre puis-je la confier plus sûrement qu'à Ribaut! Se plaint-il?

— Oh! non, monseigneur! Jean est un trop bon et trop fidèle soldat pour ne savoir pas qu'obéir est le premier devoir.

— A la bonne heure! murmura Coligni.

L'amiral, rigide à l'extrême, on le sait, en matière

de discipline, n'eût point pardonné à Ribaut un murmure contre l'ordre qui lui avait été donné.

— La plainte, ou plutôt, reprit Défourneaux, le regret respectueux que j'exprime en ce moment, est de mon crû, monseigneur; pardonnez-moi, si j'ai mal fait de parler de la sorte...

— Va, mon vieux Défourneaux, nous sommes ici en tête à tête, et dis-moi tes craintes...

— Eh bien! monseigneur, mes craintes sont : que j'avais déjà défiance dans le capitaine Albert, un bon soldat aussi, celui-là, je n'en disconviens; mais un mauvais homme pour succéder à Ribaut. C'est beaucoup trop d'un, et je redoute que M. de Laudonnière ne soit un triste successeur au capitaine Albert.

— En quoi? demanda Coligni.

— Ces gens-là qui ont des qualités très grandes, aiment trop à courir les aventures; ce sont des hommes de la funeste école de M. de Condé. La fortune les tente, le plaisir les enivre; ils ne savent pas attendre que vienne l'heure de la bataille, il faut qu'ils la devancent, faisant grande part au hasard, jouant avec la vie des soldats, et préférant les escarmouches aux combats, pourvu qu'il y ait pillage au bout et profit d'argent plutôt que profit de gloire; et rien ne leur coûte pour arriver au but de leur ambition.

— Tel n'est pas Ribaut! — murmura Coligni — je le sens, je le sais... Mais tu comptes sans Clorinde, Défourneaux... Va, Laudonnière est un plus sage homme que tu ne penses. Si Albert a fait des fautes, Laudonnière les réparera; si Laudonnière en

fait à son tour, Ribaut ira les corriger... car dès qu'il sera possible, Ribaut partira...

Défourneaux avait eu raison de craindre : ses pressentiments ne le trompèrent point à l'égard d'Albert; ils ne devaient pas non plus le tromper sur le compte de Laudonnière; mais n'anticipons pas.

En arrivant à bord avec la prisonnière qu'il ramenait, Défourneaux raconta à Laudonnière tout ce qu'il avait appris dans son excursion. Le commandant, sans le montrer, éprouva une certaine satisfaction de ce résultat déplorable. Il redoutait avant tout l'influence de Clorinde, qui eût gêné ses projets, que l'état d'abandon où il trouvait la colonie favorisait merveilleusement. Il comptait que les nouveaux venus prendraient un dégoût tout naturel et une instinctive horreur pour un pays qui avait inspiré tant de répugnance à leurs devanciers, que ceux-ci avaient dû le fuir, et que ne trouvant aucun secours sur ces rives, et y rencontrant de la part des Indiens une hostilité très marquée, ils demanderaient à se rembarquer.

Laudonnière comprenait qu'il n'aurait aucun effort à faire pour encourager cet esprit d'indiscipline dont il profiterait pour prendre la mer et aller courir les aventures, comme Défourneaux l'avait prévu et prédit à Coligni. En vue de ces chances qu'il ne s'attendait pas à trouver si belles, Laudonnière avait eu soin d'embarquer à son bord moins de ces agriculteurs, sur lesquels Coligni comptait tant, que de *Gueux de mer*, en qui Laudonnière, lui, fondait de grandes espérances.

La froideur mal dissimulée avec laquelle il accueillit le récit des événements qui avaient amené la ruine dans la colonie huguenote, l'indifférence ingrate qu'il avait montrée pour le sort, inconnu encore, de Clorinde, n'échappèrent point à Défourneaux.

— Ce sera là, se dit le vieux huguenot, un compte à régler entre nous; — puis s'adressant à Laudonnière. — Eh bien, que comptez-vous faire de cette prisonnière?

— Il me semble qu'il n'y a qu'un parti à prendre.

— Lequel?

— C'est de la pendre pour venger la mort du capitaine Albert; après quoi nous verrons quelle conduite tenir à l'égard des Indiens. N'est-ce pas votre opinion, Défourneaux?

— Pas tout à fait, Monsieur de Laudonnière.

— Que feriez-vous donc?

— D'après les rapports de Ribaut, confirmés par vous, puisque vous étiez de l'expédition, Outina n'est pas précisément tout ce qu'il y a de plus loyal au monde, tandis que l'autre chef, le vieux Saturiora, a été une providence pour nos amis quand ils sont arrivés ici. A votre place, je ne ferais pas pendre cette sauvagesse, je tâcherais de lui arracher des confidences dont nous profiterions, si toutefois elle consent à être moins muette avec vous qu'elle ne l'a été avec nous, et réglerais en conséquence ma conduite vis-à-vis des deux chefs indiens. Voilà, mon capitaine, sauf meilleur avis, ce que je ferais en cette occurrence. Est-ce déraisonnable?

— Non, Défourneaux; et à part soi, Laudonnière

ajouta : — il faut bien ménager un peu ce fanatique.

Laudonnière avait intérêt à ménager, comme il disait, Défourneaux, qui pouvait le desservir auprès de M. de Coligni, ou contrecarrer ses projets à venir. L'exécution de Tamaviva eût été une mesure par trop rigoureuse, quoique légitime, mais qu'il était prudent d'ajourner. Il ne fallait pas vouloir faire tout en un jour, et il était bon de laisser un peu de marge aux événements, en sachant profiter de la pente qu'ils prendraient, et en les aidant à tourner à soi. Laudonnière se fit ces rapides réflexions, pendant que Défourneaux était allé donner l'ordre d'amener la prisonnière devant le capitaine.

Tamaviva était calme comme tous les Indiens en face de la mort; sa figure était fière, son attitude froide; pas une larme n'avait mouillé ses paupières; ses yeux étaient plutôt allumés par la colère et le dédain qu'éteints dans la tristesse et la préoccupation du sort qui l'attendait, quel qu'il fût. Quant au système de mutisme qu'elle avait adopté, elle était résolue à y persister. Elle ne savait pas trop bien définir le but d'Outina. Était-ce trahison de la part du chef avec la pensée bien arrêtée de la livrer à la justice des « Faces Pâles? » Était-ce simplement un calcul pour pallier l'enlèvement de Clorinde? Tamaviva ne savait que décider; mais dans l'indécision où elle était, trahison ou calcul, elle entendait observer une réserve absolue vis-à-vis de ses juges, devinssent-ils ses bourreaux.

Laudonnière renonça à arracher des lèvres de

l'Indienne un seul mot qui pût le renseigner sur les intentions véritables d'Outina, ni l'éclairer sur le sort de Clorinde. Les assurances qu'il lui donna de lui laisser la vie sauve, ne firent qu'encourager Tamaviva dans ses résolutions, au lieu de rompre son obstination.

Défourneaux, de son côté, essaya vainement dans un entretien tête à tête avec l'Indienne, d'apprendre quelque chose de Clorinde; il n'y réussit pas davantage. Seulement, Tamaviva en voyant des larmes rouler dans les yeux du vieux huguenot, lui dit :

— Es-tu donc son père?

— Oui, je suis son père; tu vois je souffre, je pleure comme une femme, oh! si tu sais où est Clorinde, dis-le-moi...

Tamaviva haussa les épaules, et ne répondit rien. Seulement un éclair de joie féroce passa sur sa figure. Tamaviva avait gardé une haine profonde à Clorinde. Cette haine avait pu s'adoucir, mais elle n'était pas éteinte. Ravivée à la première étincelle qu'y avait jetée Outina au moment où Outina lui avait fait entrevoir la possibilité d'une vengeance, cette haine s'était accrue de tout l'espoir que Tamaviva avait conçu de savoir sa vengeance assouvie enfin, puisque Clorinde était au pouvoir de ses ennemis. L'Indienne devait donc bien se garder de révéler aux « Faces Pâles » ce qu'elle savait du sort de la jeune fille blanche.

— Nous débarquerons demain matin, dit Laudonnière; mais nous garderons Tamaviva en otage.

Le bâtiment à bord duquel se passèrent les divers

incidents que nous venons de raconter, et c'était le même qui avait louvoyé au large pendant la soirée et la nuit, avait rallié les autres navires, et le lendemain au lever du soleil, tous trois avaient jeté l'ancre à quelque distance du rivage que, du bord, on apercevait couvert d'Indiens. Les deux tribus s'y étaient rendues, chefs en tête.

Saturiora et Outina formaient un groupe à part, échangeant de vives paroles entre eux, pendant que les embarcations chargées de Français se détachaient des navires.

Voici ce qui s'était passé avant la rencontre des deux chefs sur la rive.

III

A son réveil Saturiora avait été inquiet de ne point retrouver Clorinde aux wigwams. Il pensa qu'elle était sur le bord de la mer; ne l'y trouvant point, il l'appela à grands cris, comme un fou, comme un désespéré. Il examina les sentiers qui conduisaient hors de la forêt; sur le sol de quelques-uns il vit des empreintes de pieds de femmes, inégales entre elles; c'étaient les chemins qu'avaient suivis Tamaviva et Clorinde. Sur les autres sentiers, comme sur le rivage même, les Indiens, selon leur coutume, avaient effacé avec la prudence et l'habileté qui leur sont habituelles, toutes traces de leur passage et de leurs piétinements; mais ils avaient laissé subsister les preuves accusatrices du débarquement et du séjour momentané des Français sur la plage. C'était un piége auquel Outina espérait de prendre Saturiora, afin de détourner son attention dans le premier moment. Il comptait que le vieux

sachem s'imaginerait aisément que Clorinde était venue au rivage, et qu'y ayant rencontré les Français, elle était partie avec eux.

Tel fut, en effet, l'espoir de Saturiora. Mais à peine quelques minutes après son arrivée sur la plage, Outina y vint également à la tête d'un détachement de sa tribu, tous chargés de présents et d'approvisionnements. Outina feignit la plus grande joie et le plus grand étonnement de la présence des bâtiments, disant qu'il les avait aperçus la veille; mais que les ayant vu s'éloigner, il les croyait partis, et lorsque le matin, il les avait revus mouillés si près d'eux, il s'était hâté de venir offrir ses dons de bon accueil à ses frères blancs.

— Où est Nara, ma fille blanche? demanda Saturiora au chef des Apalaches, qui s'attendant bien à cette question, s'était composé à l'avance un visage et un étonnement dont le vieux sachem, si fin qu'il était, fut dupe.

— Ma sœur n'est-elle point aux wigwams du chef?

— Non; et les sentiers qui mènent du village ici sont sillonnés de ses pas, comme le rivage où nous sommes, regarde...

— En effet, répondit Outina; mais on y voit également les pistes des Français qui sont évidemment venus à terre, pendant la nuit; Nara sera retournée avec eux à bord de leurs grands canots.

— C'est possible.

Outina n'avait point sourcillé pendant cette conversation. Le vieux chef, les deux yeux fixés sur lui, fouillait son visage sur lequel il ne surprit aucun

signe, aucun symptôme qui lui donnât l'ombre de soupçon.

— J'attendrai donc, dit-il, que nos frères blancs aient débarqué.

Quelques instants après, les Français touchaient terre. Les deux chefs allèrent au devant d'eux avec des préoccupations et des sentiments bien différents. Une seule pensée dominait chez Saturiora. A peine fit-il amitié à Laudonnière qu'il reconnut pour un des officiers qui accompagnaient Ribaut. Il chercha des yeux Clorinde, et ne la vit point. Si Clorinde avait été à bord, elle eût accompagné les Français, bien certainement. Le cœur du vieux sachem se serra. Son émotion était si grande, qu'il ne parut pas faire attention à ses hôtes, et cette froideur apparente de Saturiora lui fut défavorable, comparée à l'empressement d'Outina et à ses témoignages excessifs de respect et d'affection. Laudonnière en conçut de vifs soupçons contre le vieux sachem, et vit dans ses préoccupations une marque d'hostilité.

Défourneaux, de son côté, avait cherché des yeux sa chère Clorinde, et l'embarras mal dissimulé du chef Coosa, sembla le confirmer dans cette crainte suggérée par Outina, que Saturiora avait peut-être fait disparaître la jeune fille. Pendant que Laudonnière recevait les présents d'Outina, Défourneaux s'approcha de Saturiora qui, la tête basse, l'œil morne et fixé à terre, luttait contre une pensée importune. Défourneaux saisit le vieux sachem par le bras :

— Où est Clorinde? lui dit-il.

Saturiora frissonna de la tête aux pieds. La question que venait de lui adresser Défourneaux lui révélait tout ce qu'il avait eu raison de craindre. Il leva les yeux sur le huguenot et fut frappé de son émotion. Le visage de Défourneaux était pâle d'inquiétude et de colère, et en même temps ses yeux remplis de larmes, semblaient le supplier. Cette douleur impressionna l'Indien qui se demanda, tout d'abord, pourquoi Défourneaux seul s'informait avec tant d'intérêt de la jeune fille? Il éprouva tout aussitôt une vive sympathie pour ce soldat à la physionomie sévère, à l'attitude fière, à l'allure imposante; il sentit qu'entre eux il y avait des affinités qui les rapprochaient. Le visage de Saturiora exprima ces diverses impressions; mais Défourneaux prévenu contre lui traduisit au désavantage du vieux sachem la stupeur qu'il observa sur son visage.

— Où est Clorinde? lui demanda-t-il de nouveau.

— J'allais te faire cette question, répondit Saturiora.

— Par la mort Dieu! murmura Défourneaux, tu vas me le dire!

— Il y a là un mystère, répliqua l'Indien en laissant voir la grande émotion dont il était saisi; je croyais Nara à bord de vos vaisseaux; tais-toi, laisse-moi faire, nous saurons bien où elle est...

— Si tu ne me rends pas l'enfant de mon cœur, ma Clorinde bien-aimée, murmura Défourneaux avec des larmes dans la voix et dans les yeux et en serrant le bras du vieillard à le lui broyer, je mettrai le feu à vos forêts, à vos cases, et je vous brûlerai avec elles comme des bêtes féroces.

Saturiora laissa couler deux larmes à la vue de celles qui ruisselaient sur le visage de Défourneaux. Il comprit que le huguenot était ce père bien-aimé dont Clorinde lui avait parlé si souvent.

— C'est un mystère, te dis-je, répéta le vieux sachem; mais laisse-moi agir, et nous saurons où est notre fille commune.

Laudonnière avait terminé avec Outina qui profita de l'occasion que lui fournissait Saturiora pour le déprécier dans l'esprit de Laudonnière et conquérir les bonnes grâces du chef français. Les apparences au moins étaient en faveur d'Outina.

— Tu vois, lui avait dit le perfide Indien, nous sommes accourus, nous autres, au devant de nos frères avec des provisions pour leur faire la bienvenue et en témoignage d'amitié. Les Coosas sont descendus au rivage les mains vides.

Outina avait raison aux yeux de Laudonnière qui jugeait ces sauvages à leurs démonstrations extérieures, d'autant plus que Saturiora s'était tenu à l'écart. Le capitaine français s'approcha de lui et lui dit :

— Nous ne sommes donc plus des amis comme autrefois, chef?

— Pourquoi mon frère pense-t-il cela?

— Où sont les preuves de ton affection? demanda Laudonnière.

— Là-bas.

— Où là-bas?

— Mon frère veut-il me suivre au lieu où les « Faces Pâles » débarquèrent pour la première fois

et où, pour la première fois, nous nous sommes rencontrés, après que j'eus fait justice des attaques dont ils avaient été l'objet de la part de la tribu d'Outina?

— Te suivre et pourquoi faire?

— Mon frère trouvera les preuves de mon amitié.

Outina s'était rapproché d'un groupe de Français et leur avait fait craindre que Saturiora ne les entraînât dans un piége. Ceux-ci s'empressèrent de communiquer leurs soupçons à Laudonnière qui hésita à son tour.

— Pourquoi? demanda-t-il au vieux chef, n'est-ce pas ici que tu as fait montre de tes bons sentiments, au moment que nous débarquions?

— Parce que, répondit Saturiora, je pensais que mes frères blancs auraient pu reconnaître entre l'amitié qui parle et celle qui agit, entre l'amitié qui remonte à la source où elle est née et celle qui craint de revoir les lieux où elle a été imposée après des actes d'hostilité. Mes frères veulent-ils me suivre à l'endroit où, de leurs mains, mes guerriers ont aidé les guerriers blancs à élever une colonne?

Laudonnière pensa qu'il y avait au moins prévoyance à ne paraître point douter et à ne manifester aucun parti pris de défiance contre les Coosas qui avaient été, en effet, les premiers amis des Français à leur arrivée en Amérique.

— Allons! dit-il à Saturiora.

Outina parut mécontent de la résolution du chef français, et il hésita à accepter l'offre que lui fit Laudonnière de l'accompagner au rendez-vous de Saturiora. Il s'y décida cependant.

Les Français, le mousquet sur l'épaule, les Indiens, sans armes, formèrent un long cortége à la tête duquel marchaient Laudonnière et les deux chefs indiens. Ils arrivèrent ainsi, après deux heures de marche à travers les forêts gigantesques qui faisaient l'étonnement des nouveaux venus, sur le rivage où avait été élevée par Ribaut la colonne mémorative. Un millier d'Indiens Coosas étaient rangés en bataille autour de ce monument fragile que les Français trouvèrent chargé de guirlandes, de fleurs et de feuillages. Au pied de cette colonne étaient amoncelés des fruits, et des approvisionnements de toutes sortes. Laudonnière pressa la main du vieux sachem qui lui dit :

— T'ai-je trompé? Penses-tu que nous nous souvenions de l'amitié des Français, et crois-tu encore que la nation des Coosas soit l'ennemi des « Faces Pâles? » Tout ce qui est ici t'appartient, comme nos bras et nos cœurs sont à ton service...

Les Français ne purent maîtriser une grande émotion en présence de ce spectacle; ils s'agenouillèrent, ceux qui n'avaient pas le casque en tête se découvrirent et les officiers tirèrent l'épée.

— C'est, reprit Saturiora avec un accent pénétré, une sœur blanche que nous avions parmi nous, qui, en apercevant, hier, venir les vaisseaux des « Faces Pâles, » a eu la pensée d'orner ainsi cette colonne...

Le cœur de Défourneaux battit avec violence; il crut, un moment, que le vieux sachem avait préparé quelque surprise, et que Clorinde allait apparaître du milieu de ces gerbes de fleurs; son imagination

caressa je ne sais quels rêves fantastiques qui firent épanouir la joie sur ses traits.

— Où est cette sœur blanche? reprit Saturiora; je la croyais avec les Français; elle n'y est point. Je demande donc à Outina de dire au chef blanc où est cette jeune fille que mon cœur a défendue, protégée, aimée à l'égal que si elle était mon propre enfant. Outina, où est Narapiatilou? Qu'as-tu fait d'elle? Car, hier, elle était au milieu de nous.

Outina sentit tous les yeux fixés sur lui; il ne perdit pas contenance, cependant, et répondit avec un imperturbable sang-froid :

— Comment le sachem veut-il que je sache ce qu'est devenue Narapiatilou? La sœur blanche ne vivait point dans notre tribu; elle était devenue comme la fille des Coosas, et le sachem avait sa garde. Si Nara n'est point ici, c'est que le sachem, par crainte qu'elle ne s'en retourne avec les « Faces Pâles, » l'aura cachée...

— Me la rendras-tu? s'écria Défourneaux en s'avançant vers Outina qui fut un peu intimidé par l'attitude martiale du vieux huguenot.—Qu'as-tu fait de ma Clorinde?

Outina se remit promptement de son émotion et il répondit avec le calme d'une apparente bonne foi :

— On peut visiter mon village; il est près d'ici; tous les wigwams seront ouverts à mes frères, et ils s'assureront que la jeune fille blanche n'est point parmi nous... En bonne justice, mes frères les « Faces Pâles » visiteront également, j'espère, le village et les wigwams des Coosas.

Outina avait pensé détourner ainsi l'attention des Français, en divisant leurs recherches.

— C'est bien! dit Laudonnière, il sera fait ainsi.

Le cortége d'Indiens et de Français reprit sa marche vers l'ancien campement des colons, et s'installèrent, le jour même, dans les barraques désertes de leurs prédécesseurs. Le spectacle de ces cabanes déjà ravagées en partie, le souvenir des misères que leurs frères y avaient dû souffrir, impressionnèrent vivement les huguenots, et Laudonnière ne manqua pas de noter les symptômes de regrets et de découragement qui, au début de cette entreprise, frappaient au cœur chefs et soldats. Laudonnière se montra plus satisfait de ces symptômes de mécontentement que soucieux du sort de Clorinde. Enlevée par Outina ou cachée par Saturiora, peu lui importait; et il ne manifesta aucun désir de chercher la jeune fille dans l'un ou dans l'autre des villages. Sa politique lui commandait de maintenir, en vue de l'avenir, de bonnes relations avec les deux tribus. Celui des deux chefs qu'il trouverait coupable, deviendrait son ennemi, et il courait risque de se les rendre hostiles tous deux en se livrant aux investigations auxquelles Saturiora et Outina l'avaient engagé. Il savait, par expérience, quelles ruses les Indiens avaient à leur service; que le coupable saurait bien mettre en défaut sa surveillance et que finalement il n'y gagnerait que les rancunes des deux tribus. Aux yeux de Laudonnière, Clorinde dont il redoutait l'influence, nous l'avons dit, ne valait pas les risques et les dangers de cette tentative.

Defourneaux s'était bien aperçu de cette indifférence calculée de Laudonnière; il ne se méprit pas sur la sorte d'égoïsme à laquelle il la devait attribuer. Il fit acte de bon sens en n'insistant point, et se dit que ce que les autres ne feraient pas, il le tenterait lui. Feintes ou réelles, Défourneaux comptait sur les protestations d'amitié de Saturiora, pour tirer parti de la situation. Il résolut donc de s'ouvrir nettement au vieux chef. Saturiora ne lui en laissa pas le temps.

A la tombée du jour, Défourneaux assis à l'écart, la tête appuyée dans sa main, l'œil fixé sur l'horizon, pensait à sa chère Clorinde, à Ribaut, à Coligni, mélange d'honneur, de loyauté, de dévouement qu'il opposait aux lâchetés et aux trahisons de tant d'autres. Saturiora s'approcha de lui et lui frappant sur l'épaule :

— Mon frère a-t-il bien compris, ce matin ce que je voulais lui dire? demanda le vieux sachem.

— Je le crois, répondit Défourneaux. Mais peux-tu, dois-tu me rendre Clorinde?

— Je le pense.

— Tu sais donc où elle est?

— Je le soupçonne. Si chère que me soit la jeune fille, je ne l'eusse pas privée du bonheur d'embrasser ses frères, si elle avait été à mes wigwams.

— Alors elle est au village d'Outina?

— Oui.

— Et pourquoi, alors, a-t-il offert de nous laisser visiter son village?

— Il en a deux; l'une dont il nous eût ouvert les

portes, l'autre qui est à une nuit de marche d'ici, et dont il croit que je ne connais pas la route.

— Oh! le bandit! s'écria le huguenot.

— Nous avons tous un village secret, au fond des bois... commença Saturiora.

— Cela m'est égal, ça, interrompit Défourneaux; arrivons au plus pressé. Tu soupçonnes que Clorinde a été enlevée par Outina, que ce bandit l'a cachée dans un village dont tu connais le chemin, où l'on peut aller par conséquent; allons y donc!

— C'est ce que je voulais te proposer.

— Eh bien! je te le répète, partons...

— Il est prudent que nous soyons en force.

— Combien te faut-il d'hommes?

— Si tu peux réunir vingt de tes guerriers qui vaudront quarante des miens, nous serons en nombre suffisant pour mettre le village à feu et à sang et pour délivrer Clorinde.

— Soit!

Défourneaux réfléchit, cependant. Si c'était un piége que lui tendait l'Indien pour entraîner ce détachement au fond de forêts dont ils ne connaissaient pas les issues et pour les y massacrer? Risquer sa propre vie en une telle entreprise pour délivrer Clorinde, ce n'était rien pour Défourneaux; mais il s'agissait de la vie de compagnons qu'il allait engager dans les mystères de cette entreprise.

— Bast! se dit-il tout à coup; — mes compagnons ont autant d'intérêt que moi, si le sentiment n'est pas le même, à délivrer Clorinde; car elle seule peut leur épargner bien des malheurs que j'entrevois.

Allons! Il faut faire grande part à l'intervention de la Providence dans nos affaires.

Saturiora fut un moment inquiet du mouvement de réflexion qui avait arrêté le premier élan de Défourneaux.

— Que crains-tu? lui demanda-t-il. Si tu ne trouvais pas les vingt guerriers qu'il nous faut, à nous deux nous tenterions l'expédition.

— C'est dit! — s'écria Défourneaux en se levant; — partons! Puis s'arrêtant après quelques pas : — J'ai une foi entière en toi, dit-il au vieux sachem tout à fait captivé par le nouvel élan que venait d'avoir Défourneaux, et cependant, je vais quérir le secours des vingt hommes que tu me demandes.

— Pourquoi?

— C'est une expérience que je suis jaloux de faire. Je veux savoir sur combien de dévouements je pourrais compter au besoin... Attends-moi à l'entrée de ce chemin là-bas.

Et Défourneaux montrait un sentier qui s'ouvrait devant eux à l'entrée de la forêt. Il quitta le chef et alla frapper à plusieurs portes, s'adressant à ceux des huguenots en qui il croyait pouvoir avoir confiance, expliquant à chacun la nature du service qu'il leur demandait. Il avait bien choisi ses hommes, et les vingt guerriers que demandait Saturiora le rejoignirent quelques minutes après, le mousquet sur l'épaule. Ils sortirent silencieusement du camp, afin de ne point donner l'éveil dans la case de Laudonnière. Renforcé par une cinquantaine de guerriers Coosas que Saturiora ramassa en passant au village,

ce petit corps de troupes se mit en marche, à travers des forêts où les colons n'avaient pas encore pénétré. Les Indiens allaient en avant, à la découverte des sentiers et des pistes, éventrant les murailles de lianes, de broussailles et de branches qui obstruaient la route. Ainsi que Saturiora l'avait annoncé à Défourneaux, ils marchèrent toute la nuit, après deux ou trois haltes. Au moment où le jour commença de poindre, le chef indien s'arrêta à une distance de deux cents pas environ d'une rivière médiocrement large, et expédia trois de ses guerriers à la recherche d'un gué pour le passage de la troupe.

Au delà de cette rivière dont le cours dessinait une demi-circonférence, enveloppant dans sa ceinture d'eau une petite plaine courte dont le sol, entrecoupé de marécages, était couvert d'une végétation basse et serrée, au delà, dis-je, s'élevait un mamelon chargé de hauts pins, et au sommet on apercevait quelques wigwams d'Indiens.

— C'est là, dit Saturiora, en montrant le mamelon.

— C'est une forteresse à prendre d'assaut, murmura Défourneaux. En avant, mes camarades!

Les Indiens avaient découvert un gué assez profond pour donner de l'eau jusqu'à la ceinture des hommes, et qui coupait la rivière en diagonale. Saturiora en tête, le corps expéditionnaire, Indiens et Français mêlés, franchit le cours d'eau, traversa la petite plaine, et commença à se hisser le long des flancs du mamelon, avec la prudence de tigres s'ap-

prêtant à fondre sur leur proie. Quand ils furent à moitié route de leur ascension, Saturiora leur dit :

— Les guetteurs nous ont aperçus, à coup sûr; je viens de voir deux Apalaches bondir d'arbre en arbre.

— Que faut-il faire? demanda Défourneaux.

— Que nos frères blancs mettent le feu à leurs *tonnerres*, répondit l'Indien, afin de les épouvanter, et nous nous élancerons de l'avant pour les surprendre.

Une décharge de mousquetterie retentit et rebondit sur les échos dont ces solitudes étaient pleines. Français et Indiens s'élancèrent alors à l'assaut, en ordre de bataille de manière à circonvenir le village. Le grondement de cette mousqueterie jeta l'épouvante parmi les Indiens qui gardaient le village, mais fit bondir le cœur de Clorinde, car la pauvre enfant avait été transportée, comme Saturiora l'avait prévu, dans cette forteresse secrète. Clorinde enfermée dans la loge des Sorciers, avait compris que les Français arrivaient à son secours; elle tomba à genoux et pria Dieu. Bientôt les coups de mousquets isolés, mais de plus en plus rapprochés ne lui laissèrent plus de doute que le combat se livrait dans le village même. Elle eût voulu se montrer, faire entendre sa voix; mais la loge des Sorciers était une grande barraque sans autre issue que la porte d'entrée, sorte de chatière hermétiquement close par de larges pierres à l'extérieur : — pas une ouverture sinon, au fond du dôme qui servait

de toiture à cette loge, une croisée en forme de trape, mais où il lui était impossible d'atteindre. Les trois ou quatre peaux de buffles superposées qui servaient de murailles discrètes à cette espèce d'antre étaient raides et lisses comme une glace; pas une anfractuosité où elle pût accrocher ses pieds et ses mains pour arriver à la toiture; les ongles de la pauvre fille se brisèrent sur les peaux et n'y purent pénétrer. Elle appela; mais sa voix emplit la case, s'échappa comme une fumée par l'ouverture supérieure, et comme une fumée aussi se perdît dans l'air.

Pendant un moment le combat se livra avec acharnement sur la place du village au milieu de laquelle était plantée cette loge des Sorciers. Clorinde le devina aux trépignements des pieds, au tumulte, à l'agitation qui se faisait autour d'elle, aux coups de mousquets qui retentirent à son oreille, aux chœurs de cris qui s'élevaient, par instants, comme de formidables clameurs : cris de victoire, râles de mourants. Mais qui était victorieux, qui succombait dans cette mêlée?

Les angoisses de la pauvre enfant étaient terribles ! Cet espoir qu'elle avait conçu de l'arrivée des Français ne serait-il qu'une illusion? Alors elle eut voulu pouvoir mourir avec eux. Ses angoisses devinrent bien plus cruelles encore, quand elle s'aperçut que le silence s'était fait presque subitement sur la place, et qu'elle n'entendit plus que deux ou trois coups de mousquets à distance, perdus dans le lointain, derniers soupirs d'un combat dont elle

ignorait les péripéties. Encore une fois Clorinde tenta d'appeler, érailla de ses ongles meurtris les murailles de peaux de sa prison, mais épuisée d'émotion et à bout de forces, elle l'affaissa sur le sol et s'avanouit.

IV

Cette victoire demeurée un mystère pour Clorinde, était restée à Saturiora. Le village des Apalaches, en raison de sa position éloignée, du secret dont les Indiens le croyaient enveloppé, était naturellement peu gardé. Les guerriers chargés de sa défense n'avaient pas pu opposer une bien forte résistance, et le tonnerre des « Faces Pâles » avait jeté l'épouvante parmi eux. Pendant que les Français entraînés par l'ardeur du combat, poursuivaient les Apalaches, ou visitaient les wigwams déserts auxquels les Indiens mettaient le feu au fur et à mesure qu'ils en constataient le vide, Saturoria s'était dirigé vers la loge des Sorciers où il se doutait bien qu'on avait dû enfermer Clorinde, comme dans le lieu le plus sûr. Il avait enlevé le lourd bloc de rocher qui en fermait la porte et avait lacéré les peaux pour agrandir l'ouverture. N'entendant aucun bruit dans l'intérieur, quoiqu'il eut appelé la jeune fille, à plusieurs reprises, le vieux Sachem commença de craindre

qu'elle n'y fût pas. Mais lorsqu'après avoir pratiqué une entrée assez large pour que le jour pénétrât dans la loge, il vit Clorinde étendu sur le sol et ne donnant pas signe de vie, Saturoria la crut morte réellement, et poussa un cri de désespoir et de douleur qui attira tous ses compagnons autour de lui.

Défourneaux bondit de la place où il était aux côtés du vieux Sachem, et recula en apercevant le costume indien sous lequel il ne reconnut pas d'abord Clorinde; mais il se précipita bientôt sur ce corps inanimé, le ramassa dans ses bras, couvrit de baisers et de larmes ce visage froid et décoloré, puis il s'assit par terre, appuyant sur sa large poitrine la tête de la jeune fille.

— Oh! c'est bien elle! murmurait-il tout en sanglottant... Voici ses beaux cheveux blonds, ses grands yeux si doux, même clos,... ses longs cils, ses lèvres roses... qui me disaient de si bonnes choses allant au cœur... Oh! elles me les diront encore... Car tu n'es pas morte, ma chère Clorinde... Non... elle n'est pas morte... Ah! vous allez la voir respirer, vous allez l'entendre parler...

Indiens et Français faisaient un grand cercle autour de Défourneaux, de Clorinde et de Suturiora accroupi devant la jeune fille dont il baisait les mains... Enfin, la vie revint peu à peu... Les doigts crispés de Clorinde se détendirent, la chaleur revint à ses mains blanches et froides comme du marbre, ses joues se colorèrent, elle entr'ouvrit, enfin, ses paupières.

— Clorinde, mon enfant! murmura le vieux soldat.

Cette voix alla jusqu'au cœur de la jeune fille et fut comme le dernier baume qui la rappela à la vie. Elle dressa sa tête encore allourdie, regarda en face celui qui venait de parler; puis tout à coup enlaça ses bras autour du cou de Défourneaux et ne poussa qu'un cri : le nom du huguenot. Ce cri fut suivi d'un baiser où Clorinde mit toute son âme.

— Quand je vous le disais, mes amis, qu'elle reviendrait à la vie; que nous l'entendrions encore...

Puis, prenant par la main Clorinde qui s'était échappée de ses bras, pour se jeter dans ceux de Saturiora :

— Tiens, ma fille, dit-il, regarde, et remercie tes défenseurs, tes libérateurs; ce sont les amis, les soldats de ton frère, de notre Ribaut, les bons parmi les meilleurs *Gueux de Mer*.... Va, donne-leur ta main à serrer; ils la presseront avec le même respect qu'ils pressent la main de ton héroïque frère...

— Mon frère, murmura Clorinde en cachant sa tête dans la poitrine de Défourneaux; parle-moi de lui.

— En route, nous causerons, répondit Défourneaux; car il faut bien regagner le camp au plus vite, mes enfants. Nous sommes ici sans ordres et sans permission, ne l'oublions pas.

— Sans ordres? demanda Clorinde; contre la volonté de votre chef peut-être même?...

— Oui, murmura le vieux huguenot à voix basse et en s'éloignant de quelques pas avec Clorinde; — pas devant eux, mon enfant, car je crains que déjà

ces hommes ne soient enclins à se mal disposer contre notre chef.

— Qui est?...

— Laudonnière...

— Un bon officier, un ami de mon frère...

— Oui; mais un ami de lui-même, d'abord.

En quelques mots, Défourneaux raconta à Clorinde, et en présence du vieux Saturiora, les craintes qu'il éprouvait pour l'avenir.

— Tiens, vois-tu, reprit-il, le dénoûment sera le même qu'avec le capitaine Albert. Tous ces gens-là sont indignes de l'honneur qu'on leur fait de vouloir bien servir sous leurs ordres... Enfin! puissé-je me tromper! Mais...

Clorinde avait écouté, bien pensive, l'explosion des craintes de Défourneaux.

— Ces généreux amis que tu as amenés avec toi pour me délivrer, tu peux compter sur eux?

— Comme sur moi.

— C'est tout ce qu'il faut pour attendre les événements, et peut-être pour les diriger à notre gré. Ne t'inquiète pas de M. de Laudonnière, de ses projets, de ses rêves et de ses coupables ambitions; toi, moi, mon vieux père le sachem, et les vingt *Gueux* de mon frère que voilà, nous suffirons à tout!...

Défourneaux était accoutumé à accepter aveuglément et sans réplique, depuis longtemps, tout ce que disait ou pensait Clorinde, comme paroles d'oracle. Il était convaincu que cette jeune fille avait des inspirations d'en-haut; que son dévouement, son courage, l'héroïsme entier de sa vie descendaient en droite

ligne du ciel. Défourneaux ne risquait donc rien de s'engager à obéir à tous les ordres de Clorinde; c'était d'ailleurs son habitude. Il s'engagea non seulement pour lui, mais pour ses compagnons.

— Que comptes-tu donc faire? demanda-t-il à la jeune fille.

— Le sais-je! répondit-elle. Il me faudra voir M. de Laudonnière à l'œuvre.

L'arrivée de Clorinde au campement français fut l'occasion d'une joie générale, excepté de la part de Laudonnière qui dissimula, cependant, son mécontentement; car la nouvelle de la disparition de Défourneaux, en compagnie de vingt hommes, n'avait pas laissé de doute à Laudonnière sur la tentative du vieux soldat, et avait eu pour résultat l'éloignement d'Outina, honteux de voir son crime découvert, et dont la confusion ne manquerait pas de se changer en hostilité. Laudonnière n'osa pas, ouvertement, blâmer Défourneaux de son entreprise; mais ce fut pour lui l'occasion de se fortifier dans la résolution de combattre et d'écarter à tout prix l'influence de Clorinde sur les colons, qui ne pourraient manquer de s'y laisser prendre.

— Liberté pour liberté! dit-il, quand il vit le triomphe de la jeune fille et l'accueil que ce petit peuple déjà mal disposé lui faisait.

Laudonnière alla à la case où Tamaviva avait été conduite et enfermée sous bonne garde; il délia lui-même les liens qui la retenaient captive, en lui disant :

— Notre sœur blanche est retrouvée; sois libre

aussi. Va te montrer à Outina, et lui dire que moi, le chef blanc, je lui pardonne, et compte sur son amitié.

— Ce que vous venez de faire là, monsieur de Laudonnière, murmura Clorinde, qui avait été frappée de l'étonnement que cet acte avait produit sur les colons, ce que vous avez fait là est très bien! J'allais vous demander la grâce de ma sœur Tamaviva; merci d'avoir devancé ma prière...

Sans communiquer à personne ses secrètes et douloureuses impressions, Clorinde jugea à part soi que Laudonnière venait de révéler toute sa politique.

— Cet homme est mon ennemi, pensa-t-elle; c'est bien!

V

Deux mois ne s'étaient pas écoulés, que les colons étaient entièrement découragés. Les mêmes fautes avaient été commises, on pouvait s'y attendre; les mêmes intrigues étaient en jeu, les mêmes passions, les mêmes aspirations s'étendant au delà du pays où les nouveaux venus se voyaient comme emprisonnés et d'où ils demandaient à sortir. Laudonnière ne s'était occupé que d'une chose : se fortifier contre des attaques et des surprises de la part d'ennemis inconnus, mais qui pouvaient se présenter. Retracer les misères, les angoisses, les épreuves de toutes les sortes auxquelles les colons étaient en proie, ce serait répéter tout ce que nous avons raconté dans les premiers chapitres de ce récit.

Les mêmes alternatives d'amitié avec les Indiens des deux tribus et d'hostilité toujours à la veille d'éclater se manifestèrent. La politique de Laudonnière le poussait à entretenir ces mauvaises dispositions de chacun. Son gouvernement était un mélange

de despotisme, de relâchement et de caprice. Les colons gémissaient sous sa discipline et en même temps ils menaient une existence de maraude et de brigandage. Les redevances que, de bonne grâce ou sous l'empire de la menace ou par l'influence de Clorinde, les Indiens passèrent aux Français, encouragèrent ceux-ci à vivre dans la paresse, qui faisait toute la force de Laudonnière.

Par une singulière contradiction que Défourneaux avait acceptée, d'abord, sans y rien comprendre, Clorinde n'avait point paru intervenir, soit pour relever le courage abattu des colons, soit pour arrêter Laudonnière sur la pente fatale où il était lancé. A la fin, en présence du désespoir qui commençait à se manifester dans ce pauvre petit peuple de huguenots dont le sort avait été deux fois si malheureux, Défourneaux prit Clorinde à part, et, les larmes dans les yeux, la voix tremblante d'émotion :

— Ma fille, lui dit-il, je suis accoutumé, depuis le jour où j'ai connu ta haute raison, à accepter pour bien tout ce que tu fais.

— Où veux-tu en venir, Défourneaux?

— A ceci, mon enfant : que je ne comprends rien à ta conduite actuelle. Nous vivons ici comme des voleurs et non comme des chrétiens animés de la pensée de Dieu et chargés de fonder une patrie.

— Après?

— La démoralisation, le découragement, le désespoir sont partout.

— Ensuite?

— La faim est à nos portes. Nous n'avons pas un

pouce de terre cultivée; nous n'avons pas d'approvisionnements; les Indiens sont sur leurs gardes et ne laissent plus rien exposé à nos rapines...

— Et même, interrompit Clorinde, ils refusent aujourd'hui de fournir un grain de maïs, et un morceau de gibier.

— C'est vrai!

— Et qui plus est, ils sont décidés à défendre les armes à la main leurs récoltes et leurs biens...

— Tu sais, tu vois, tu comprends tout cela, ma fille! s'écria Défourneaux avec un accent déchirant, et tu ne t'émeus pas davantage! Je te le répète, je suis accoutumé à savoir que tu n'agis jamais qu'à bon escient, mais je te répète aussi que je ne comprends rien à ta conduite.

— Te souviens-tu, murmura Clorinde en prenant dans les siennes les deux mains du vieux huguenot, de mes questions et des réponses que tu me fis le jour où tu me délivras au village des Apalaches?

— Quelles questions et quelles réponses?

— Après que tu m'eus confié tes craintes sur les projets de M. de Laudonnière, je te demandai si nous pouvions compter sur les vingt hommes qui t'accompagnaient, et tu me répondis...

— Que c'étaient les meilleurs parmi les *Gueux de Mer*, des soldats dévoués à ton frère.

— Et aujourd'hui, nous pouvons nous fier à eux?

— Aujourd'hui, comme alors, comme demain.

— Que t'ai-je dit à ce moment? Que toi, moi, le vieux sachem et nos vingt *Gueux de Mer* suffirions à l'œuvre rêvée par monseigneur Coligni. Il n'est donc

pas besoin de s'occuper pour atteindre un tel résultat que Laudonnière et les autres s'en mêlent. J'ai deviné les projets, je connais le but de ce traître, le digne successeur d'Albert, vraiment! Il a voulu désespérer nos frères et les décourager, afin de les trouver dociles et souples à sa voix le jour où il leur dirait : « Embarquons-nous et fuyons cette plage maudite où nos prédécesseurs ont tant souffert, où nous avons tant souffert nous-mêmes! » Ils en sont là, aujourd'hui, mon pauvre Défourneaux, n'est-ce pas?

— Oui, murmura le vieux huguenot en laissant tomber douloureusement sa tête sur sa poitrine.

— Pourquoi, sembles-tu me demander, n'ai-je pas tenté de combattre ce mal dévorant de la paresse, de la peur, du désespoir, de la lâcheté?

— En effet...

— Parce que, reprit Clorinde en donnant à son accent une sonorité grave, parce que j'eusse retardé, sans l'empêcher, le mal qui se produit en ce moment, parce que j'eusse perdu en impuissants efforts tout ce que j'avais de force et que je voulais conserver dans l'intérêt de l'œuvre pour laquelle nous sommes ici; parce que j'eusse abouti à quelque catastrophe terrible, comme celle que nous avons déjà traversée. Avec un pareil chef et de tels soldats, il n'y a pas l'alternative de réussir ou de mourir, il n'y a qu'un dénoûment possible : la honte de l'insuccès et la mort.

Défourneaux écoutait béâtement cette jeune fille lui faisant la leçon et éclairant son esprit empli de ténèbres.

— Va, dit-il, achève... je t'écoute.

— Le fruit que Laudonnière voulait cueillir est mûr. Qu'il parte quand il voudra, je l'y aiderai.

— Toi?

— Moi-même. Il n'y a plus rien à espérer des Indiens : aucun secours, aucune redevance; comme tu le disais, la faim est à nos portes aujourd'hui; demain la famine sera dans nos cabanes, sans qu'aucune puissance humaine ne nous sauve de là.

— Mais... balbutia Défourneaux. Ton frère, Coligni?...

— C'est leur souvenir, c'est leur âme qui m'inspirent! J'obéis à leurs ordres, mon ami; je seconde leurs projets que pas un de ces hommes cupides et sans foi n'est capable de comprendre. Coligni et mon frère Jean me remercieront!

— Amen! murmura Défourneaux en s'inclinant. Et que comptes-tu faire, comment t'y prendras-tu pour arriver à ton but?

— Ce ne sera pas un secret vis-à-vis de toi, ami, puisque je compte sur ton bras et sur ton influence pour m'aider. Tous moyens me seront bons, jusqu'à la révolte, s'il le faut...

Défourneaux frissonna de la tête aux pieds.

— Oui, la rébellion même, reprit Clorinde; elle éclatera tôt ou tard; peut-être demain, comme elle a déjà éclaté une fois, pour détruire l'œuvre que nous poursuivons. Autant vaut que ce soit pour la féconder. Ainsi quoi qu'il arrive, tu sauras ce que je veux, et tu m'obéiras?...

— Sur un signe, sur un geste, sur une parole.

— Les *Gueux de Mer* aussi?

— Il n'y a pas de chiens plus soumis et plus fidèles. Ce que je leur dirai de faire, ils le feront. Ils se soumettront aveuglément à tout ce que leur commandera la sœur de leur capitaine.

— C'est bien.

Un moment de silence suivit. Clorinde la tête penchée, l'œil demi clos, le regard fixé à terre écoutait si j'osais dire, sa pensée parler en elle. Défourneaux la regardait avec une sorte d'étonnement et de curiosité naïve. Il avait bien connu de tout temps à cette jeune fille une volonté et une énergie peu communes; de tout temps il avait su apprécier son caractère résolu, son courage inébranlable, sa foi profonde, sa droite raison; mais intelligence secondaire, si haut placé que fût son cœur, Défourneaux, qui n'avait pas les inspirations d'un esprit fécond, dont le dévouement se résumait en une obéissance passive plutôt qu'il n'était susceptible d'aucun élan d'initiative, n'aurait jamais cru qu'une enfant, telle que Clorinde, pût avoir assez d'audace élevée, assez de tête, comme on dit vulgairement, pour assumer la responsabilité d'une entreprise aussi dangereuse que celle qu'elle paraissait avoir méditée. Plus l'esprit du vieux huguenot pénétrait dans les profondeurs et dans les ténèbres de cette entreprise, plus sa tendresse paternelle s'effrayait des périls qui ne pouvaient manquer d'en surgir, pour menacer l'existence de cette gracieuse enfant. Il y avait donc de la terreur, et en tout cas de l'inquiétude, dans la

silencieuse contemplation où était plongé Défourneaux.

Clorinde releva soudainement la tête, et d'une voix ferme elle dit au vieux huguenot :

— Tu te charges de sonder tes hommes?

— Est-ce donc si pressé? demanda Défourneaux qui ne voulait pas croire le moment de l'exécution si proche.

— Certainement, répondit Clorinde. Ne disais-tu pas toi-même, tout à l'heure, que la faim était à nos portes, et n'ai-je pas ajouté, ce qui est vrai, que demain la famine sera dans nos cases?

— Oui, oui, murmura Défourneaux sur un ton lamentable et résigné.

— Eh bien, mon ami, il faut donc nous attendre à tout. J'ai ajouté, si tu t'en souviens, pour confirmer nos lugubres prévisions, qu'il n'y avait aucun secours à attendre des Indiens. Hier, Outina, cet ennemi perfide et redoutable de notre race a refusé à Laudonnière de rien fournir désormais. Saturiora, las de subvenir à nos besoins, refuse toute demande; il a assez de son peuple à nourrir, sans se charger d'un peuple d'enfants et de paresseux dont l'amitié lui est suspecte et douteuse.

— Saturiora! s'écria Défourneaux comme n'y pouvant croire.

— Oui Saturiora! Et juge si ses rancunes sont profondes! C'est à moi, chargée par M. de Laudonnière d'obtenir un nouveau secours, que Saturiora a déclaré que plutôt de fournir une poignée de grains

de maïs à la famille des « Faces Pâles, » il émigrerait au delà des montagnes...

— Lui aussi! murmura Défourneaux sur un ton de regret et de reproche. .

— Mais avant que d'accuser le bon sachem, écoute ce qu'a fait M. de Laudonnière. J'avais dit à celui-ci que puisqu'il prétendait commander à des soldats et non à des laboureurs, que le plus simple était d'embarquer la colonie sur ses vaisseaux et d'aller guerroyer sur la mer; que pillage pour pillage, mieux valait piller les ennemis de notre religion, et courir aux Espagnols, que de vivre ainsi que nous le faisons ici, de rapines, de maraudes, de lâchetés, au détriment de nos alliés. Allez, lui ai-je dit, tenter quelque coup de main sur l'île de Cuba, les Espagnols sont nos ennemis, pillez leurs trésors; et puisque c'est de l'or que vous cherchez, vous en trouverez dans leurs villes et dans les entrailles de leurs vaisseaux, car tu te souviens, mon bon Défourneaux, de tous les merveilleux récits que l'on nous faisait sur les richesses que les Espagnols moissonnent à pleines mains...

— Oui; et qu'a répondu Laudonnière?

— Il a accepté naturellement. Son visage s'est épanoui, ses yeux se sont allumés de je ne sais quelle flamme de convoitise et d'ambition déjà assouvie; son regard semblait embrasser quelque gigantesque projet. « Soit! m'a-t-il répondu; mais pour m'embarquer, pour accomplir ce plan où il y a gloire et fortune à acquérir, il me faut des vivres et je n'en ai pas; il me faut le temps de rallier mes

soldats dispersés dans les forêts et en course de maraude... »

— Bon Dieu! s'écria Défourneaux, un chef qui avoue en être réduit à de telles extrémités!

— Les vivres, reprit Clorinde, — je me charge de vous les procurer, lui ai-je répondu. Ralliez vos hommes; je vous y aiderai même, mais partez aussitôt! Eh bien! il y a de cela deux semaines, Défourneaux. Les vivres, Saturiora les a fournis à ma prière; les soldats ont rallié le camp, à ma voix, alléchés par la perspective de cette expédition pour laquelle j'ai enflammé leur courage et leurs cupides passions. Laudonnière n'est point parti; les vivres ont été consommés, et nous sommes à la veille de la disette; les soldats sont découragés et murmurent, après l'espoir d'une campagne fructueuse, d'être réduits à l'inaction. Que veut donc Laudonnière? C'est ce que je ne puis pas définir. Il s'agit de le contraindre à partir, et c'est à quoi je veux arriver par tous les moyens...

— S'il faut employer la force? demanda Défourneaux.

— S'il faut employer la force, eh bien! emploie la.

— Mais les vivres, mais les vivres pour approvisionner les vaisseaux? Tu n'y songes pas, malheureuse enfant, et tout à l'heure tu disais que Saturiora lui-même refusait d'en fournir...

— Il faut y contraindre le vieux sachem.

— Par quel moyen?

— C'est à quoi j'ai songé; je compte sur son affection pour moi. C'est pourquoi je te disais : Quoi qu'il

arrive, obéis-moi aveuglément et crois toujours que j'agis pour le bien de tous.

— Prends garde! s'écria Défourneaux qui entrevoyait mille périls auxquels la pauvre fille allait se livrer, sans calculer peut-être tous les malheurs qui allaient s'ensuivre.

— Que je prenne garde à quoi? demanda-t-elle.

Défourneaux eut une explosion de tendresse paternelle qui se manifesta par un cri déchirant parti de son cœur. Il pressa dans ses bras Clorinde et la couvrit de larmes et de baisers.

— Tu me fais trembler, dit-il.

— J'ai plus de confiance que toi, murmura-t-elle, en Dieu et en moi. Tranquillise-toi, Défourneaux; assure-toi de l'appui et de la fidélité d'une trentaine d'hommes en plus de nos vingt *Gueux de Mer;* charge-toi de calmer les terreurs des femmes et des enfants, laisse marcher les événements, et surtout ne redoute rien pour moi.

— Qu'il soit fait selon ta volonté!

— C'est bien entendu?

— Parfaitement.

Comme dans toutes les circonstances graves qu'elle avait déjà traversées et maîtrisées, Clorinde portait dans sa parole, dans son regard, dans tout l'air de sa personne, quelque chose d'inspiré et de fascinateur qui imposait à tous ceux qui l'écoutaient. C'était là le secret de cette influence manifeste que, dès le commencement, nous avons dit qu'elle exerçait sur son entourage. Il était impossible de ne pas croire comme elle, de ne pas se soumettre à sa volonté, de

ne pas partager sa confiance, de ne pas respecter sa foi profonde en toutes les choses qu'elle concevait.

En celle-ci comme en toutes les autres occasions de la vie, Défourneaux courba la tête et se résigna au rôle que Clorinde lui commandait.

— Tiens! s'écria tout à coup la jeune fille, la faim fait, dit-on, sortir les loups des bois. Voici M. de Laudonnière...

Défourneaux frémit.

— Le moment est peut-être plus proche que nous ne pensions, où nous allons toucher au but.

— Faut-il que je m'éloigne?

— Non, demeure; ou plutôt oui, éloigne-toi, mais pour ramener autour de nous nos amis, car il importe que ma conversation avec Laudonnière soit entendue de tous.

En même temps que Laudonnière et Clorinde se rencontraient, Défourneaux retenait au passage un petit groupe de huguenots en leur disant :

— Ne vous éloignez pas, écoutez et veillez.

VI

Dès qu'elle se trouva en présence de Laudonnière, Clorinde prit une attitude pleine de dignité et de réserve.

— Monsieur, dit-elle, au commandant de la colonie, j'ai une mauvaise nouvelle à vous apporter.

— Tant pis, mademoiselle, murmura Laudonnière en fronçant le sourcil. Ces braves gens, continua-t-il en montrant les colons qui s'étaient groupés à quelques pas d'eux, en souffriront plus que moi, et je ne sais quel parti ils se décideront à prendre, ou plutôt je le crains.

Si Clorinde avait intérêt, comme elle l'avait dit à Défourneaux, que sa conversation avec Laudonnière fût publique, celui-ci paraissait ne vouloir pas mettre de sourdine à son mécontentement et à en faire montre, au contraire, afin de jeter du trouble dans l'esprit de ses auditeurs. Ce groupe, composé d'abord de quelques colons, s'était grossi tout aussitôt; ces pauvres gens hâlés par le soleil, portant le découra-

gement sur leurs traits, montrant peu de patience dans leurs gestes, semblaient tout prêts, en effet, à prendre ce parti désespéré dont ne parlait pas, mais que laissait entrevoir Laudonnière. Peu après Défourneaux qui avait, conformément aux instructions de Clorinde, conduit ou envoyé son contingent d'auditeurs, se plaça au premier rang, proche de Laudonnière et de la jeune fille. Dès que celle-ci eut aperçu Défourneaux :

— Vous parlez d'un parti à prendre, monsieur, dit-elle à Laudonnière, — quel est-il ?

— Saturiora refuse, n'est-ce pas, et c'est là la mauvaise nouvelle que vous m'apportez, de fournir des subsistances à la colonie ?

— Exactement.

— Eh bien, je l'y contraindrai.

— Comment ?

— Par la force ?

— Vous le contraindrez à quoi ?

— A fournir des approvisionnements ; ce qu'il ne veut pas nous donner, nous le prendrons, n'est-ce pas, camarades ?

— Oui ! oui !...

— Mais vous ne savez pas que Saturiora est décidé à abandonner cette contrée plutôt que de se voir exposé à vos déprédations ?... Et le jour où il lèvera ses wigwams, il laissera la désolation et le deuil derrière lui ; car il mettra le feu à ses récoltes...

— Ah ! nous saurons nous venger ! s'écria Laudonnière que la colère commençait de gagner...

— Vous venger ! Mais avant que vous n'ayez ras-

semblé vos troupes pour marcher contre eux, les Indiens seront déjà enfoncés dans les forêts et dans des pays où vous ne les atteindrez jamais. — Ah! Monsieur de Laudonnière, puisque vous aimez les combats et les aventures, que n'avez-vous entrepris cette expédition contre la Havane que je vous conseillais, que vous aviez promis d'entreprendre...

A ces mots, le groupe des auditeurs se resserra et montra une curiosité nouvelle. C'était l'inconnu pour eux que cette expédition dont parlait Clorinde. Laudonnière pâlit. Défourneaux frissonna, en voyant cette impression de colère et de surprise qui se dessina sur le visage du commandant français. Clorinde avait atteint le but qu'elle voulait, et qui était d'exciter l'attention de ses auditeurs et de la tourner contre Laudonnière.

— Oui, dit-elle en s'adressant alors aux colons, il y a non loin d'ici, à quelques journées de navigation, un pays habité par les Espagnols, où ceux-ci ont entassé des richesses immenses; j'avais conseillé à M. de Laudonnière de vous y conduire...

— Taisez-vous, murmura Laudonnière à voix basse.

— De vous mettre la main dans ces trésors...

— Taisez-vous donc!... continua Laudonnière en pâlissant devant les regards de reproche qui se tournaient vers lui.

Quelques murmures sourds, quelques rires moqueurs avaient éclaté dans la foule.

— Eh bien? demanda une voix en voyant que Clorinde se taisait.

— Eh bien ! — reprit celle-ci, M. de Laudonnière avait accueilli mon conseil, il avait reconnu que c'était là un noble moyen d'employer votre courage et votre énergie, et bien préférable à cette existence inféconde et sans issue que vous menez ici !...

— Oh ! taisez-vous, je vous supplie !

Clorinde avait touché la fibre sensible de la plupart de ses auditeurs. Leurs regards étaient fixés sur elle, l'encourageaient à parler, et semblaient lui dire :

— Mais allez donc !

— Pour cela, reprit la jeune fille, M. de Laudonnière m'avait dit qu'il lui fallait naturellement approvisionner ses vaisseaux de vivres, et...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria cette fois Laudonnière qui n'était plus maître de sa colère.

— Continuez ! continuez ! crièrent plusieurs voix.

Laudonnière ne se contenait plus. Ces murmures dirigés contre lui et ces encouragements de la foule à l'adresse de Clorinde l'avaient exaspéré. Défourneaux avait tressailli, tandis que la jeune fille était restée calme et insensible devant ce courroux.

— Si vous ajoutez un mot !... fit Laudonnière.

— Eh quoi, répliqua Clorinde qui se sentait forte des appuis qui l'entouraient, et en voyant poindre le dénoûment qu'elle désirait. — Eh quoi, monsieur, m'empêcherez-vous de dire que les derniers secours fournis par le chef des Coosas, sur ma prière, étaient destinés à cette expédition que vous vous étiez solennellement engagé à entreprendre, pour arracher vos braves soldats à l'inaction où vous les condamnez...

— Cette femme est folle ! s'écria Laudonnière.

— Et l'expédition n'est point partie, continua Clorinde, vous avez consommé ces provisions dans l'oisiveté...

— Cette femme est folle, vous dis-je! cette femme en a menti!...

Défourneaux mit la main à sa rapière. Clorinde, qui avait le regard attaché sur le vieux huguenot, lui fit un signe en souriant. Défourneaux essuya ses yeux où deux larmes avaient monté.

— Oh! ce n'est pas votre courage que j'accuse, monsieur, continua la jeune fille. Certes, vous êtes un vaillant chef pour de tels soldats, et sous votre conduite, ils eussent fait merveille en cette expédition à la recherche des trésors de nos ennemis les Espagnols! Mais vous avez hésité entre votre devoir qui vous retenait à ce rivage, et la gloire dont vous pouviez vous couvrir en cette expédition; mais votre devoir, en restant ici, n'était pas de sacrifier l'œuvre que vous aviez reçu de M. de Coligni mission d'accomplir... Et aujourd'hui, le refus de Saturiora vous met dans l'impossibilité et de demeurer en ce pays où vous avez amené la famine, le deuil et la désolation, et de partir en expédition.

Clorinde venait de jeter la dernière goutte dans le vase déjà rempli. La colère de Laudonnière était à son comble; elle éclata devant les applaudissements dont les auditeurs de Clorinde accueillirent ses paroles. Laudonnière, blanc comme un marbre, l'œil étincelant, la lèvre frémissante, s'écria :

— Qu'on arrête cette femme! Et qu'on la conduise en prison.

Clorinde ne bougea pas, et sur un regard d'elle qui fut comme un ordre, Défourneaux, plus pâle que Laudonnière lui-même, demeura immobile. Quant au cercle de colons qui les enveloppait, il s'élargit, chacun ayant reculé pour se refuser à exécuter le commandement de Laudonnière; celui-ci le renouvela; mais personne n'y obéit et il se produisit dans cette masse d'hommes, tout à l'heure pressée et compacte, un mouvement de soudaine dispersion. Laudonnière sentit sa rage se doubler; il s'avança au milieu des colons, et saisissant l'un d'eux :

— A toi, dit-il, j'ordonne d'arrêter cette femme.

— Non, répondit le colon.

Laudonnière, ivre de colère, tira sa rapière et la plongea dans le corps du malheureux. Clorinde poussa un cri. Défourneaux allait dégaîner, et les autres colons étaient prêts à l'imiter. Clorinde arrêta le bras du vieux huguenot et d'une voix où l'on sentait qu'elle essayait de dominer son émotion :

— Fais, lui dit-elle, ce que M. de Laudonnière ordonne; conduis-moi à la prison; j'y attendrai mon sort et je le subirai quel qu'il soit. Vous tous, mes amis, obéissez à votre chef; que personne ne s'émeuve de l'arrêt qui m'atteint. J'ai un vengeur plus sûr et contre lequel le bras de M. de Laudonnière n'osera pas se lever, ce vengeur, c'est Dieu! Viens, Défourneaux, marchons!

Le calme de Clorinde n'abattit point l'exaspération de Laudonnière; il laissa Défourneaux exécuter l'ordre que la jeune fille avait elle-même donné au vieux huguenot, et il se retira avec l'insolente attitude

d'un homme qui vient de remporter une grande victoire. Quant aux témoins de cette violente scène, ils s'étaient dispersés émus, inquiets, mécontents et pressentant quelque orage prochain. Les révélations de Clorinde au sujet de l'expédition inexécutée par Laudonnière avaient soulevé dans le cœur des aventuriers une profonde irritation contre leur chef, en même temps que des calculs et des rêves ambitieux pour l'avenir. En s'éloignant par groupes de deux, trois ou quatre, ils se communiquaient leurs impressions. Ce qui avait été ajourné, pouvait n'être pas perdu; et alors qu'un résultat aussi brillant que celui signalé par Clorinde était au bout d'une pareille expédition, pourquoi ne pas l'entreprendre? Ce n'était pas là une chimère, puisque Laudonnière avait, tout d'abord, accueilli favorablement ce projet. La conduite brutale de Laudonnière à l'égard de Clorinde méritait un châtiment. Il fallait, enfin, le contraindre à exécuter ce qu'il refusait de faire de bonne grâce. En un mot, les têtes s'étaient échauffées et avaient monté à un diapason menaçant.

Les groupes isolés s'étaient peu à peu rapprochés les uns des autres, et formaient de nouveau une masse compacte où l'on discutait avec chaleur, le passé, le présent et l'avenir.

Dans le court trajet jusqu'à la prison, Clorinde et Défourneaux avaient eu le temps de se concerter sur la conduite à tenir dans cette circonstance.

— Cette fois comme toujours, lui dit Défourneaux, je crois bien que tu as agi avec ta raison et ton bon sens, ma chère fille; mais je ne vois pas où te conduit

cette scène, sinon en prison où tu te rends volontairement, car par la mort Dieu! si tu avais laissé faire nos amis...

— Je suis arrivée où je voulais en venir, Défourneaux; moins cette malheureuse victime de Laudonnière, tout s'est passé à mon gré. Non seulement nos amis étaient prêts à me défendre, comme tu me dis, mais les soldats de Laudonnière eux-mêmes étaient contre lui...

— C'est vrai.

— Je gage qu'en retournant tu les trouveras rassemblés, et s'enflammant mutuellement : nos amis se concertant sur le moyen de me tirer de prison, les autres avisant comment ils pourraient bien entreprendre cette expédition à laquelle s'est allumée leur convoitise.

— C'est certain.

— Tu calmeras les premiers, d'abord.

— Bien.

— Que pas un d'eux ne risque sa vie ou sa liberté pour moi.

— Mais... commença Défourneaux.

— Le moment n'est pas venu.

— Soit!

— Quant aux autres, tu les laisseras faire...

— A merveille.

— Le succès de ma conspiration est à cette double condition. Puis tu iras trouver Saturiora, et lui diras ce qui s'est passé, et dans quelle situation je me trouve. Tu ajouteras que je lui défends, à lui comme à toi, de faire quoi que ce soit pour m'arracher de

ma prison, mais que je le prie en grâce de venir seul, seul, entends-tu bien, me voir et causer avec moi.

— C'est entendu.

— Comprends-tu, maintenant, quel est mon but?

— Non pas encore tout à fait.

— Eh bien! Défourneaux, voici ce qui va arriver: le vieux sachem, si je ne m'y opposais pas, mettrait toute sa nation sur pieds pour me venger de l'affront que je subis, et demain ces plages et ces forêts seraient jonchées des cadavres de nos frères, et la guerre serait allumée entre les deux tribus des Indiens, car Outina viendrait au secours de Laudonnière, avec ses guerriers apalaches. Mon cœur frémit à cette pensée...

Défourneaux ne put maîtriser la vive impression qu'il ressentit.

— Mais tranquillise-toi, mon vieil ami, rien de cela n'arrivera. Entre cette guerre horrible et impie et ma libération sans effusion de sang, je mettrai Saturiora dans l'obligation d'opter, et, comme toi, Saturiora est plein de confiance en ma raison. Je lui dirai donc : Paye une rançon à Laudonnière, et je serai libre.

— Une rançon?

— Oui, une rançon de vivres. Ce que ni les prières, ni la guerre n'eussent pu lui faire faire, sa tendresse pour moi, sa douleur de me voir en prison, l'y décideront.

— Bravo! murmura Défourneaux.

— Mais ces approvisionnements, Saturiora les embarquera à bord des vaisseaux de Laudonnière,

et Laudonnière devra partir pour son expédition contre la Havane. Voilà où je compte que m'aura servi la soif des richesses et des combats que j'ai excitée chez ces aventuriers.

— Très bien, mais...

— Attends, Défourneaux. Toi, tu vas t'arranger pour que nos *Gueux de Mer*, et une trentaine de nos fidèles amis consentent à demeurer ici avec moi, avec nous deux, et ce sera mon affaire de l'avenir.

— Parfaitement trouvé.

— Si Laudonnière résiste, ce qui me semble possible, eh bien!...

— Eh bien, nous emploierons la force.

— A merveille! Tu m'as compris, mon bon Défourneaux. Nous voici rendus à la porte de ma prison, embrasse-moi, séparons-nous; cours à ta mission, et remplis-la exactement.

Le vieux huguenot embrassa Clorinde, non pas sans émotion; car, si bien liés entre eux que lui parussent être tous les fils de ce complot conçu par la jeune fille, il redoutait pour elle quelque catastrophe au moment décisif de l'exécution. Mais Défourneaux secoua ces préoccupations qui ne pouvaient que jeter des ténèbres en son esprit, et il sentit qu'il y avait urgence à redoubler de zèle, d'ardeur et d'intelligence. Il se dirigea vers les groupes des colons et les trouva dans les dispositions qu'avait prévues Clorinde, et que nous avons précisées plus haut.

Défourneaux se mêla à eux en émissaire de paix et d'espérance, calma les uns en leur faisant comprendre qu'ils auraient à obéir aux ordres de Clo-

rinde; les autres en laissant entrevoir un prochain dénoûment conforme à leurs désirs; et, sans avoir besoin de les exciter, il pressentit, au degré où avaient monté leurs colères, qu'il serait aisé de conduire leurs bras à toute œuvre que l'on voudrait. Défourneaux courut ensuite au village de Saturiora et raconta au vieux sachem les événements qui venaient de s'accomplir. Il n'eut pas besoin de prier beaucoup celui-ci pour qu'il se rendît au désir de Clorinde. Le sort de sa chère fille d'adoption l'attendrit jusqu'aux larmes.

Laudonnière, qui attendait quelque dénoûment favorable de l'entrevue entre Clorinde et Saturiora, n'y mit aucune opposition. La scène entre le vieux sachem et Clorinde fut émouvante. La jeune fille exposa ses plans au chef indien; celui-ci n'hésita pas un seul instant et alla offrir à Laudonnière la rançon de Clorinde, qui, cinq minutes après, était en liberté. Laudonnière sauvait le présent et voyait dans cette distribution inattendue de vivres un moyen de calmer toutes les irritations et d'apaiser la mutinerie des colons. Peut-être bien crut-il aussi qu'il venait de découvrir dans cette tendresse de Saturiora pour Clorinde, qu'il connaissait, mais qu'il ne savait pas être si profonde, une mine à exploiter.

Laudonnière était un homme léger, incapable de commander, dont l'ambition manquait d'énergie, plus rapace peut-être qu'ambitieux, vindicatif, violent, dénué du sentiment de dignité dans l'exercice de son pouvoir, peu scrupuleux dans les moyens d'assurer son autorité, satisfait de toute domination

si fragile qu'elle fût, et prêt à pousser, jusqu'à la cruauté, l'exercice de ses droits. Il faut bien se reporter à l'époque où se passent ces événements et à cette partie du monde qui leur servait de théâtre, pour expliquer certains côtés de tels caractères, et excuser le despotisme impitoyable dont étaient armés les chefs contre l'esprit turbulent de ces bandes d'aventuriers qu'ils avaient la difficile mission de conduire. Les moyens d'autorité devaient être à la hauteur des populations insoumises, même dans leur obéissance, et le mépris de celles-ci pour toute autorité, le jour où elles recouraient à la révolte, ne reculait devant aucune extrémité; elles ne connaissaient plus ni lois politiques, ni lois sociales, ni pouvoir supérieur aux révolutions qu'elles accomplissaient. Ces manifestations turbulentes avaient quelque chose de sauvage, et ressemblaient à des actes de bandits. Le champ des violences était ouvert également aux chefs et aux populations, sans frein et sans scrupules; il y avait réciprocité de procédés.

La mise en liberté de Clorinde fut une joie immense dans la colonie huguenote; nous n'avons pas besoin d'insister sur les sentiments divers qui animaient les colons; c'était dévouement chez les uns, intérêt chez les autres. Laudonnière conçut quelque jalousie mêlée d'appréhension de ce triomphe de Clorinde, et celle-ci conclut qu'elle était la maîtresse de ce peuple aveuglément soumis, désormais, à son autorité. Elle n'hésita pas, si grave que fût sa résolution, à user immédiatement de l'influence qu'elle venait de conquérir.

Dès qu'elle fut avertie que les vivres, prix de la rançon, n'étaient plus qu'à quelque distance du camp français, Clorinde prit Défourneaux à part et lui dit :

— Tu as averti tes hommes?

— Oui.

— Je puis compter sur eux?

— Comme sur toute la colonie, tu l'as bien vu.

— En effet.

— Ceux à qui tu commanderas de rester, resteront; ceux à qui tu offriras de partir, sont prêts à partir.

— C'est bien. Le moment est venu d'exécuter mon projet.

— Ordonne.

— Amène ici deux des hommes les plus dévoués de nos *Gueux de Mer*.

Défourneaux s'éloigna pendant quelques minutes, puis revint en compagnie des deux hommes que lui avait demandés Clorinde. Elle leur tendit la main, les salua de son sourire, et, avec cette voix moitié angélique, moitié impérieuse qui ne permettait pas qu'on lui résistât :

— Vous êtes résolus à m'obéir en tout?

— Oui.

— A exécuter quoi que ce soit que je vous commande?

— Au péril même de notre vie.

— Eh bien! allez arrêter M. de Laudonnière, par surprise ou par force; mais s'il résiste, s'il se défend, ce qui est probable, ne le tuez pas, ne le bles-

sez même pas ; enchaînez-le, et, avant tout le monde, prévenez-moi du succès de votre mission. Êtes-vous assez de deux pour l'accomplir à coup sûr?

— Oui, certes.

— Allez, alors!

Les deux *Gueux de Mer*, la rapière en main, se dirigèrent du côté de la case de Laudonnière.

— Chère enfant! s'écria Défourneaux tout ému de la mâle énergie de Clorinde, chère enfant, que fais-tu?

— Je sauve l'œuvre de mon vénéré père, M. de Coligni. Je fais ce qu'il eût fait, ce qu'eût fait mon frère Jean. Je prends ma revanche de l'attentat dont Téligni a été la victime. Silence, Défourneaux! Ecoute!...

Tous les deux, le cœur palpitant, le corps penché en avant, l'oreille tendue, le regard cherchant à percer les ténèbres qui les enveloppaient (car c'était à la nuit que cette scène se passait), écoutaient... On entendit à quelque distance le bruit de deux rapières dont le cliquetis bref et sonore attestait une lutte vive et comme désespérée. Pas un mot, pas un cri ne se mêlait à ce choc d'armes.

Défourneaux fit un mouvement pour s'élancer dans la direction où se livrait ce combat.

— Ne me quitte pas, murmura Clorinde en arrêtant le vieux huguenot.

Une minute se passa encore; puis il sembla que le sol trembla sous le poids de la chute d'un corps, et en même temps le cri « à moi! » vite étouffé sur les lèvres de celui qui l'avait poussé retentit au milieu

du silence de la nuit. Deux ou trois colons que ce cri avait éveillés ou surpris dans le calme de leur veille se montrèrent. Défourneaux et Clorinde les arrêtèrent et leur interdirent d'aller plus loin.

— Que se passe-t-il donc? demanda l'un d'eux.

— Dans un instant, nous le saurons.

Et aussitôt le bruit des rapières se fit de nouveau entendre, avec le même cri « à moi! »

— Malheur! s'écria Défourneaux, et s'adressant aux trois colons qui étaient à ses côtés : — Restez pour la défendre, dit-il en leur montrant Clorinde.

Et Défourneaux s'élança, rapière dégaînée, dans la direction du lieu où se livrait ce furieux et mystérieux combat.

VII

Défourneaux était arrivé au pas de course sur le lieu de la lutte; à terre il aperçut un corps étendu, les bras en croix et ne donnant plus signe de vie. C'était l'un des deux *Gueux de Mer;* par une large blessure béante à son flanc droit, le sang avait coulé à flot et inondé le sol. A quelques pas de là, Laudonnière tantôt se défendait contre son second adversaire et tantôt l'attaquait avec une égale énergie et un égal courage. Tantôt l'un, tantôt l'autre des deux combattants prenait le dessus; mais tous deux acharnés à la lutte et reconquérant alternativement l'avantage qu'il perdait sur son adversaire.

Au moment où Défourneaux arriva, Laudonnière était acculé contre un arbre et jouait d'estoc et de taille avec le courage d'un désespéré. Le vieux huguenot courut sus, et au secours du *Gueux de Mer.* D'un coup de rapière il fit sauter l'arme de Laudonnière :

— Lâche et misérable! cria celui-ci.

— Comme ce n'est pas à votre vie qu'on en veut, monsieur, il m'importe peu d'aider à un vaillant homme à vous désarmer. Je n'en ai aucun scrupule.

Et se ruant sur Laudonnière, il l'étreignit dans ses bras avec une force d'hercule, pendant que son compagnon, saisissant le commandant par les pieds, le fit choir sur le sol. Ils eurent besoin de toutes leurs forces pour réduire cet homme à qui la rage du désespoir donnait une énergie nouvelle. Le premier soin de Défourneaux fut de bâillonner Laudonnière, afin d'étouffer ses cris, pendant que l'autre lui garottait les membres. Quand Laudonnière fut en leur pouvoir et hors d'état de se défendre, Défourneaux rejoignit Clorinde :

— Il est à nous, lui dit-il; mais ce pauvre Pierre Nicolas l'a payé de sa vie.

— Que voulez-vous dire? demanda un des colons demeurés auprès de Clorinde.

— M. de Laudonnière, répondit la jeune fille, est mon prisonnier. Je vous le livrerai à bord, avec vos vaisseaux bien approvisionnés de vivres, et il n'aura sa liberté que pour vous conduire à la conquête de la Havane.

— Par la mort Dieu! vous êtes une fière fille, demoiselle Clorinde!

— Et croyez-vous, demanda celle-ci, que l'homme surpris au milieu de la nuit, comme l'a été Laudonnière, et qui se défend avec ce courage de lion, n'est pas bien fait pour commander une expédition comme celle où il va vous conduire?

— Oh, certes ! La bravoure de l'épée n'est pas ce qui lui manque !

— Dans quelques instants, les provisions payées pour ma rançon par Saturiora seront rendues ici; qu'au point du jour la colonie tout entière soit sur pieds. Je vous donne rendez-vous devant la case de Laudonnière. — Tu feras bonne garde autour du prisonnier, Défourneaux.

— Ottigni et moi, nous nous chargeons de lui.

Le lendemain, au point du jour, une centaine de guerriers de la tribu de Saturiora déposaient sur la plage des monceaux de vivres, bien au delà de ce qu'il fallait pour assurer l'approvisionnement des navires. Pendant ce temps, Clorinde rejoignait la foule qui stationnait autour de la case où Laudonnière, gardé à vue par Ottigni et Défourneaux, rugissait de son état piteux. En apercevant la jeune fille, Laudonnière essaya un de ces mouvements brusques qui démontraient encore mieux l'impuissance où il était réduit.

— Rendez-lui la parole, dit Clorinde.

Laudonnière put à peine articuler quelques mots, tant ses lèvres endolories par la pression du bâillon écumaient de rage.

— Vous allez être libre, monsieur, reprit la jeune fille; mais à la condition que vous vous embarquerez sur vos vaisseaux bien pourvus des vivres qui ont payé la rançon de ma liberté. Tous vos soldats les ont vus arriver sur le rivage. Vous emmènerez avec vous tel nombre d'hommes que vous jugerez convenable pour entreprendre glorieusement l'expédition

devant laquelle vous avez reculé une première fois. Quant à ceux qui ne vous accompagneront pas, ils resteront ici.

— Qui donc m'a fait lâchement attaquer par deux hommes, cette nuit, et qui a violenté ma personne et méconnu ainsi mon autorité? Est-ce donc vous?

— C'est moi, en effet; seulement, les deux hommes contre lesquels vous avez combattu avec tant de courage, jusqu'à tuer l'un d'eux, avaient ordre de ne pas vous tuer, ni même de vous blesser. Il n'y avait donc pas de lâcheté de leur part à agir comme ils l'ont fait...

— Mais il y a eu trahison!

— Si l'on peut appeler ainsi un acte de précaution et une mesure de sûreté. En ce cas, j'ai commis une trahison, en effet, et j'en répondrai devant Dieu et devant notre chef à tous, le vénérable amiral de Coligni.

— Que voulez-vous donc? Que prétendez-vous donc? demanda Laudonnière.

— Je vous l'ai dit, ce me semble. Ce soir, vos navires seront chargés et prêts à prendre la mer; vous partirez, et si devant tous ces braves soldats vous me jurez votre parole de gentilhomme et de chrétien, que vous partirez à l'heure dite, vous serez libre à l'instant. — Puis se rapprochant de Laudonnière qui hésitait à répondre: — Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-elle à voix basse, mais si je n'avais agi comme je l'ai fait envers vous, ces gens menacés de faim, furieux d'avoir manqué une expédition où ils espèrent tant de beaux résultats, vous eussent assassiné peut-

être, comme ils vous assassineront si vous ne vous engagez à ce que je vous demande.

Laudonnière demeura frappé, un instant, de l'autorité avec laquelle cette jeune fille dictait ses ordres et imposait sa volonté. Il se recueillit, pendant quelques minutes et répondit :

— Je vous donne ma parole de gentilhomme, de soldat et de chrétien, que ce soir les vaisseaux seront sous voiles.

— Vous l'avez tous entendu! — murmura Clorinde en s'adressant à la foule—que l'on rende, continua-t-elle, la liberté à M. de Laudonnière.

Quand celui-ci fut debout, au milieu de ses officiers et de ses soldats, deux larmes lui montèrent aux yeux, et son attitude fut plus humble qu'il ne convenait à un chef. Clorinde comprit ce que l'autorité de Laudonnière avait dû perdre de l'affront qu'il venait de recevoir.

— Songez, dit-elle aux aventuriers, que M. de Laudonnière n'est ni un coupable ni un condamné. C'est votre chef; un homme de courage, à qui vous devez obéissance et respect. Vous avez entendu le serment de M. de Laudonnière, j'attends maintenant de vous, un serment de soumission.

— Nous le jurons! — répondit un chœur formidable de voix.

— Vous avez là de braves soldats, monsieur, murmura la jeune fille en se retournant vers l'officier; ils vous obéiront, vous n'avez plus rien à craindre d'eux. Au rivage!

— Au rivage! Au rivage!

— Mais, demanda Laudonnière avec hésitation, qui donc commandera ici en mon absence?

— Moi! répondit Clorinde.

— Vous? s'écria Laudonnière avec étonnement. Mais aurez-vous la force et l'autorité nécessaires pour une telle et si lourde mission?

La question de Laudonnière était tout au moins inopportune après les événements qui venaient de se passer et qui devaient lui donner la mesure de l'énergie et de la force d'âme et de cœur de cette jeune fille. Clorinde se contenta de sourire à l'exclamation d'étonnement de Laudonnière et de lui répondre par un signe de tête affirmatif :

— Certainement, murmura Défourneaux, elle saura commander et bien commander ici; et pour mon compte, — continua le vieux huguenot en dégaînant sa rapière dont il abaissa la pointe devant Clorinde, — je lui jure obéissance et fidélité!

— Et nous! Et nous! répondirent les *Gueux de Mer* en imitant l'exemple de Défourneaux.

Ces démonstrations spontanées de dévouement gagnèrent la foule entière des colons. Toutes les épées furent dehors pour s'abaisser devant Clorinde en signe de soumission et de respect. Ce fut un serment unanime.

— Vous le voyez, monsieur! dit la jeune fille en s'adressant à Laudonnière.

— Soit! répondit celui-ci en inclinant la tête : mais si tous vous restent, qui m'accompagnera donc?

— Tous ceux à qui il plaira d'aller courir des aventures glorieuses; pourvu que vous me laissiez

choisir cinquante de ces hommes. Avec l'appui de leur courage et de leur cœur, et aidée par les Indiens je saurai, soyez en certain, monsieur, conserver à notre patrie et à notre religion ce pays que vous trouverez prospère et florissant à votre retour.

Tout avait été préparé et arrangé à l'avance par Défourneaux qui savait à qui proposer de rester. Ceux qu'il désigna y consentirent avec enthousiasme. Quant aux autres, ils étaient charmés, en somme de partir pour une expédition où ils entrevoyaient de bons coups de main à faire. Même parmi ceux qui avaient consenti à demeurer, quelques-uns regrettaient peut-être de n'être point de cette partie, et particulièrement les *Gueux de Mer;* mais ils avaient juré à Ribaut, leur chef, d'être les protecteurs et les soldats de Clorinde et ils obéissaient au serment fait au frère et à l'engagement pris avec la sœur.

Nous verrons plus tard ce qui advint sur ce sol de la Caroline. La légende espagnole va se mêler à la légende française.

FIN DU TOME DEUXIÉME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

1re partie. — Le Meschacébé découvert 7
2e partie. — Le Meschacébé perdu. 67
3e partie. — Le Meschacébé retrouvé 97

LIVRE IV

LES HUGUENOTS

1re partie. — La fille des Huguenots 189
2e partie. — L'épée et la prière 345

3 2044 035 013 689

STALL-STUDY
CHARGE